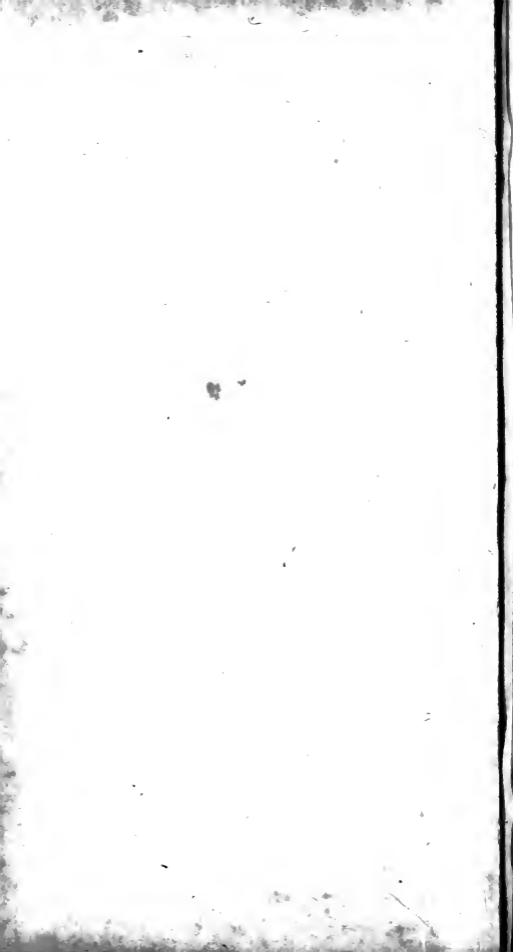
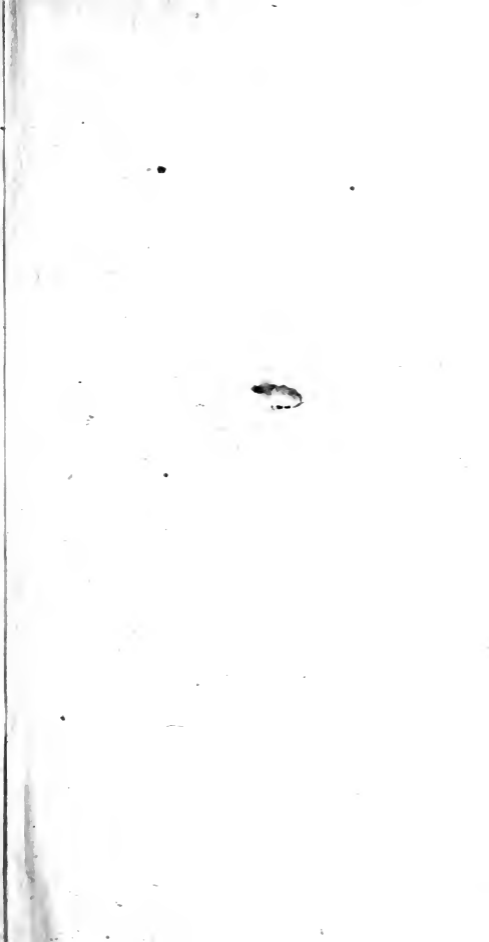
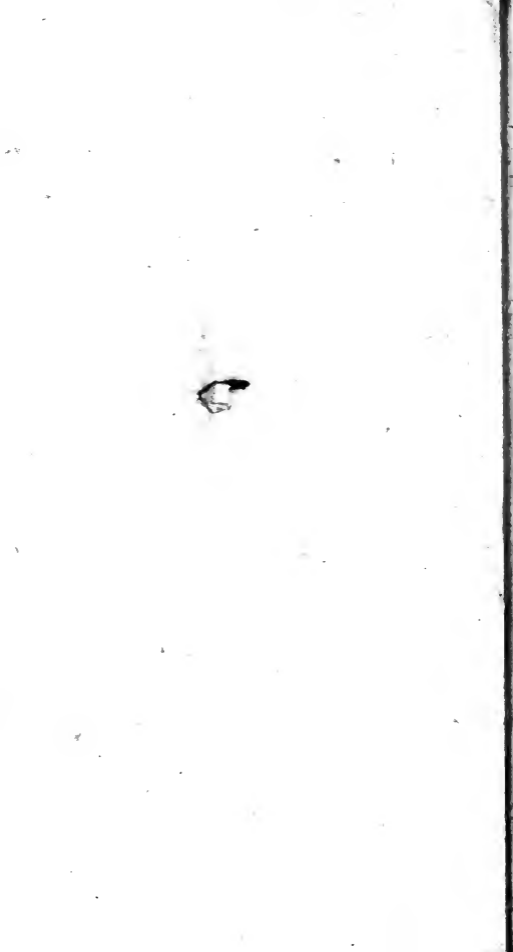


Le Jan  
Lil. p. 1.







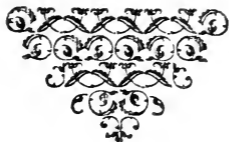


THEATRE  
DE MONSIEUR  
N. DESTOUCHES,

*Nouvelle Edition.*

Augmentée de deux Comedies  
du même Auteur.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,  
Chez JEAN NEAULME.  
M. DCC. XXV.

Universitas

PQ

1977

.D7A19

1725

n. 1  
coll. spec.

# P I E C E S

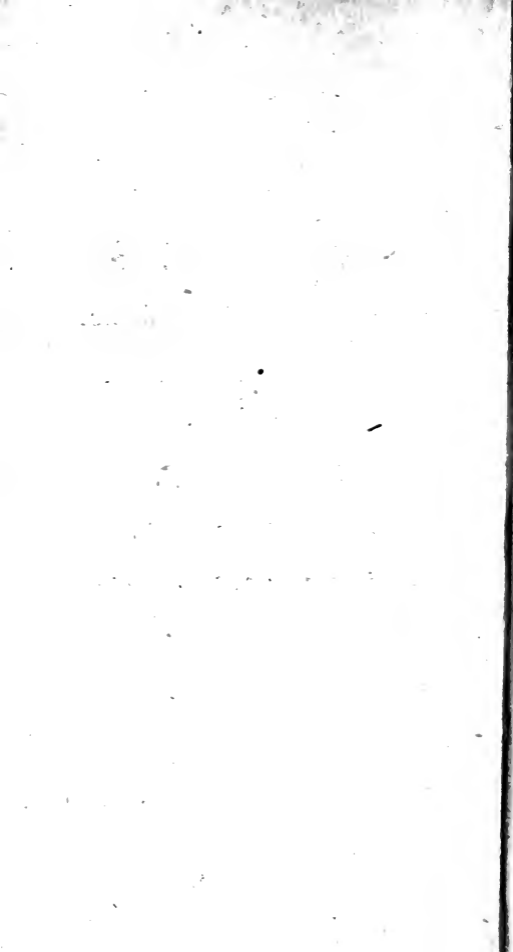
Contenues dans ce Volume.

LE CURIEUX IMPERTI-  
NENT, *Comedie.*

L'INGRAT, *Comedie.*

L'IRRESOLU, *Comedie.*

LE MEDISANT, *Comedie.*



LE  
CURIEUX  
IMPERTINENT.  
*COMEDIE.*

Par Monsieur  
NERICAULT DESTOUCHES.





A MONSEIGNEUR  
LE MARQUIS  
DE PUYZIEULX,  
Chevalier des Ordres du Roi,

LIEUTENANT GENERAL  
de ses Armées, Conseiller d'Etat ordinaire, Gouverneur d'Huningue, Grand Baillif & Gouverneur d'Espernay, ci-devant Ambassadeur de Sa Majesté en Suisse.

MONSEIGNEUR,

**I**L est bien juste que je vous marque ma reconnoissance par tout ce qui peut dépendre de moi; car que ne vous dois je point? Vous avez eu la générosité de me prendre auprès de vous il y a plus de dix ans, dans un temps, où tout jeune encore, j'étois presque incapable de vous rendre aucun service. Vous m'avez formé aux affaires avec une patience dont il n'y avoit qu'une honte aussi grande que la vôtre qui pût être capable. C'est dans le cours de ces mêmes affaires,

## E P I T R E.

*que j'ai eu tout le loisir d'admirer la force de vôtre esprit, la solidité de vôtre jugement, la justesse & la profondeur de vos vûës. Parlerai-je de vos dépêches à la Cour, si pleines de sens, si abondantes en expédiens propres à concilier les interêts les plus opposez? Le recit, ou si l'on veut, l'histoire que vous avez composée de certaines Negociations difficiles que vous avez eu à soutenir, est un ouvrage qui ne verra pas si-tôt le jour: mais s'il arrive jamais que le Public en soit enrichi, de quelle instruction ne sera-t-il pas pour tous ceux qui à l'avenir, seront employez dans les Ambassades? Enfin permettez-moi de le dire ici. Si la Comédie que je prens la liberté de vous offrir a eu quelque succès, j'en suis redevable uniquement à tout ce que je vous ai entendu dire de beau, de juste & de précis, lors qu'il vous a plu de traiter devant moi les matières d'esprit. Ne dédaignez pas, MONSEIGNEUR, cette sorte de gloire; elle vous est commune avec ce qu'il y a de plus grands Hommes dans l'antiquité; & après tout elle n'ôte rien à celle que vous vous êtes aussi acquise dans les armes. En com-*

*bien*

## EPI T R E.

*bien de Siéges , de Combats , de Batailles vous êtes-vous trouvé ? Vous en portez en plus d'un endroit de vôtre corps les marques glorieuses. Et ne fait-on pas (ce qui vaut seul un éloge) que ce grand Capitaine , comparable aux Césars & aux Scipions , le fameux Vicomte de Turenne , vous avoit donné toute son estime & toute sa confiance ? Si bien qu'à l'exemple de ce Heros , vous avez trouvé le secret d'allier deux talens fort opposés ; celui de la sagesse & du flegme dans les affaires politiques , celui de la hardiesse & de l'activité dans les actions militaires. Ce n'est pas tout ; & comme si le Ciel avoit pris à tâche de vous combler des plus précieux avantages , vous vous trouvez environné de la famille du monde la plus spirituelle : la raison, le bon sens, le goût sûr & exquis , font le caractère particulier de toutes les personnes qui la composent. Pour moi , qu'une certaine destinée conduisoit à devoir un jour amuser le Public , j'ai beaucoup à me louer de celle qui m'a attaché à une Maison telle que la vôtre , où se trouve dans le degré le plus excellent , tout ce qui pouvoit m'apprendre & à bien penser &*

# ÉPI TRE.

à bien écrire, Mais, MONSEIGNEUR, on n'apprend pas seulement auprès de vous, & auprès de vôtre illustre Famille, à se former l'esprit; on y apprend aussi (ce qui est bien plus considérable) à se former le cœur. Et peut-on voir de si grands exemples de bonté, de droiture, de probité, de désintéressement, en un mot de toutes sortes de vertus, qui éclatent & en vous & en tous ceux que le sang vous a joints, sans y participer en quelque sorte, sans au moins concevoir le désir de se régler sur de si parfaits modèles? La générosité & la grandeur d'ame sont des qualitez qui vous sont naturelles à tous. Jamais il n'y a eu des cœurs si bienfaisans que les vôtres; vous ne goûtez tous de véritable joye, que lorsque vous rendez un homme heureux. La piété Chrétienne enfin acheve de couronner en tous tant que vous êtes, ces inclinations estimables. Aussi est-il vrai qu'ayant composé mon ouvrage en quelque façon sous les yeux de tant de Maîtres si sages, j'ai eu soin de n'y rien mettre qui pût blesser la pudeur; & au reste j'ai eu la satisfaction de voir, que le Public a beaucoup goûté cette

ma-

# E P I T R E.

*manière d'écrire. En effet, MONSIEUR, la Comedie, qui n'est faite que pour instruire, peut parfaitement bien trouver le secret de plaire, sans rien dire qui puisse trop allarmer les oreilles chastes: & c'est de quoy, à mon avis, on ne sauroit avoir trop de soin de la purger. Il ne me resteroit à present; pour finir cette Epître dedicatoire, qu'à parler de la noblesse de vôtre Race, qui depuis plus de cinq cent ans s'est distinguée dans les plus grands emplois; qu'à faire mention de tant de grands Personnages qu'elle a portez. Mais qui sait mieux que vous que la Noblesse n'ayant d'autre origine que la vertu, c'est par la vertu toute seule qu'elle subsiste? De sorte que vous ne pouvez supporter cette sorte d'éloge, qui ne se fait d'ordinaire que pour satisfaire la vanité de celui à qui on l'adresse. Je me contenterai donc de vous assurer que ma reconnoissance est égale aux obligations que je vous ai, & que je suis avec un respectueux dévouement,*

**MONSIEUR,**

Vôtre très-humble & très-obéissant serviteur,

**NERICAULT DESTOUCHES,**

## ACTEURS.

GERONTE.

JULIE, *Fille de Geronte.*

LEANDRE, *Amant de Julie.*

DAMON, *Ami de Leandre.*

NERINE, *Suivante de Julie.*

LOLIVE, *Valet de Leandre.*

CRISPIN, *Valet de Damon.*

UN LAQUAIS *de Geronte.*

*La Scène est à Paris, dans  
la maison de Geronte.*



# LE CURIEUX IMPERTINENT.


C O M E D I E.

A C T E I.

SCENE PREMIERE.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.


 H par ma foi , Monsieur, je ne vous  
 comprends point,  
 Et je veux, s'il vous plaît, raisonner  
 sur ce point :

Au milieu de l'hiver vous sortez de la Ville,  
 Pour vivre à la campagne, & pour être tranquille ;  
 Puis à peine arrivé , vous regagnez Paris.  
 D'un si prompt changement qui ne seroit surpris ?

D A M O N.

Ce voyage , Crispin , ne doit pas te surprendre ,  
 Je reviens à Paris par l'ordre de Leandre ;  
 Car tout ce qu'il souhaite est un ordre pour moi ,

A

Et

## 2 . L E C U R I E U X

Et de lui plaire en tout je me fais une loi.

Tu fais qu'unis tous deux d'une amitié parfaite. . .

C R I S P I N.

Nous voila donc ici parce qu'il le souhaite?

D A M O N.

Tu l'as dit.

C R I S P I N.

J'ai, Monsieur, quelque petit soupçon,  
De grace aprenez-moi si j'ai tort ou raison.

Je crois sans vanité n'être pas une bête,

Et lorsque je me mets certaine chose en tête. . .

Vous êtes amoureux, ou je suis fort trompé.

D A M O N.

Comment ?

C R I S P I N.

Quand vous étiez tout entier occupé  
Du dessein d'assurer le bonheur de Leandre,

Et d'engager Geronte à l'accepter pour gendre,

Le vieillard refusoit, vous content & joyeux

Vous reveniez les soirs affable, gracieux;

Crispin, me disiez-vous avec un air paisible,

J'ai perdu tous mes soins, Geronte est inflexible.

D A M O N.

D'accord.

C R I S P I N.

Après cela lorsque sur son esprit  
Vous eûtes pour Leandre acquis quelque credit,

Je vous vis tout d'un coup triste, melancolique,

Brutal, & souffettant vôtre cher domestique,

Tout ce que je faisois étoit toujours mal fait,

Et jamais de mes soins vous n'étiez satisfait.

Je me disois tout bas : il en tient nôtre maître,

De Julie amoureux il n'ose le paroître;

Ses soins près du vieillard ont du succès enfin,

Et voila le sujet qui cause son chagrin.

D A M O N.

Tout ce que tu disois étoit trop veritable.

Julie avoit surpris. . .

C R I S P I N.

Morbleu qu'elle est aimable!



Sa suivante Nerine est bien aimable aussi !  
 Mais pourquoi, s'il vous plaît, revenons-nous ici ?  
 Ayant fait tant d'efforts pour votre ami Leandre,  
 Jusques après la noce il vous falloit attendre.

D A M O N.

La noce est différée encor de quelques jours,  
 Et je sens que mes feux vont reprendre leur cours.  
 Je ne puis t'exprimer jusqu'o va ma surprise,  
 Leandre m'a mandé de venir sans remise.  
 Nos amans sont broüillez, il n'en faut point douter ;  
 Si j'en crois ma foiblesse il en faut profiter.  
 Mais, Crispin, je perdrais plutôt cent fois la vie,  
 Que de faire à Leandre aucune perfidie.

C R I S P I N.

Bon, mourir quand on a si long-temps combattu !  
 Oh pour moi je sens bien que j'ai moins de vertu.  
 Nerine m'a donné vivement dans la vûë,  
 Si-tôt que je la vois je me sens l'ame émuë,  
 Je ne m'en cache point. Lolive est mon ami :  
 Mais le diable, Monsieur, n'est jamais endormi ;  
 Et si Nerine veut, ma foi, quoi qu'il arrive,  
 Malgré nôtre amitié je suplante Lolive.

D A M O N.

Pour ton compte, Crispin, fais ce que tu voudras,  
 Mais de tels procedez ne me conviennent pas.  
 Pour m'éclaircir de tout je vais chercher Leandre.  
 Tu peux m'attendre ici je viendrai te reprendre.

## S C E N E II.

C R I S P I N *seul.*

**M** On maître est scrupuleux très excessivement,  
 Moi je n'y cherche point tant de raffinement.

4 L E C U R I E U X

S C E N E I I I.

JULIE, NERINE, CRISPIN.

JULIE.

Q'ue vois-je?

NERINE.

C'est Crispin!

CRISPIN.

C'est lui-même en personne.

Très-humble serviteur. Bonjour, belle friponne.

JULIE.

Ton maître est-il venu?

CRISPIN.

Nous venons d'arriver :

Mais il est bien surpris, il croyoit vous trouver  
Mariée à Leandre, & je pensois de même.

NERINE.

Vous vous trompiez tous deux, &...

JULIE.

Ma joye est extrême,

D'apprendre que ton maître arrive en ce moment.  
Crispin, va de ma part lui faire compliment,  
Dis-lui que je l'attens avec impatience.

CRISPIN.

Je m'en vais l'avertir en toute diligence.

---

S C E N E I V.

JULIE, NERINE.

NERINE.

E Nfin vous le voyez, chacun est étonné  
Que votre hymen encor ne soit pas terminé  
Quel étrange amoureux que votre beau Leandre !  
C'est lui qui doit presser, c'est lui qui fait attendre,  
Et

Et depuis plus d'un mois que cet amant cheri  
 Vous est par bon contrat engagé pour mari,  
 Lorsque rien ne s'oppose à vôtre mariage,  
 Il ne profite point d'un pareil avantage?  
 Qu'attend-il, s'il vous plaît? Je vous dis en un  
 mot,

Qu'un amant qui differe est infidelle ou sot.

J U L I E.

Il m'a dit ses raisons dont je t'ai fait mistère,

N E R I N E.

En êtes-vous contente?

Oui.

N E R I N E.

Je dois donc me taire,

Et croire après cela que Leandre fait bien,

Quoique j'en doute fort je ne réplique rien,

En tout ceci pourtant je suis interessée.

Et de conclure moi je suis un peu pressée.

Le maître est vôtre amant, le valet a ma foi,

Le delai vous convient, il me déplaît à moi.

J U L I E.

De semblables discours choquent la bienséance,

Nerine, songe au moins que ton impatience

Fait tort à nôtre Sexe, & blesse la pudeur.

N E R I N E

Chançons. Depuis long-temps je suis fille d'hon-  
 neur,

Et je comprends fort bien qu'en fait de mariage

La plus impatiente est toujours la plus sage.

Mais ne contestons plus, dites-moi seulement.

Ce qui porte Leandre à ce retardement.

J U L I E.

Tu l'aurois pénétré si tu pouvois comprendre

Jusqu'où va pour Damon l'amitié de Leandre.

Il m'a donc conjurée au nom de nôtre amour

D'attendre que Damon fût ici de retour,

Afin que cet ami dont les soins & le zele

Menagerent, dit-il, une union si belle,

Reçût de lui, de moi, ces marques d'amitié.

6 L E C U R I E U X

N E R I N E.

Ce sont là ses raisons!

J U L I E.

Oui.

N E R I N E.

Cela fait pitié.

Peut-on se contenter d'un pretexte si fade?

Je crois que le pauvre homme a le cerveau malade.

Oui, depuis quelques jours je vois ses yeux ha-  
gards.

Le trouble est répandu dans ses brusques re-  
gards :

Il rêve incessamment, il est quinteux, bizarre,

Je trouve auprès de vous que son esprit s'égare.

D'où vient donc qu'il paroît si triste & si distrait?

Ne se repent-il point du marché qu'il a fait!

J U L I E.

Me preserve le Ciel d'avoir cette pensée.

N E R I N E.

De ses sottises raisons je suis bien offensée.

J U L I E.

Cesse de le blâmer, & calme tes esprits!

Tu vois que Damon vient d'arriver à Paris.

N E R I N E.

Il ne me faut donc plus pour me tirer de peine,

Que voir aussi Lolive arriver de Touraine?

J U L I E.

Il ne peut pas tarder.

N E R I N E.

Non, depuis quinze jours

Qu'il est parti d'ici pour s'en' alier à Tours..

J U L I E.

Crois qu'il fera dans peu de retour.

N E R I N E.

Je respire.

Mais encor, s'il vous plaît, j'ai deux mots à vous  
dire.

Quand Leandre sera devenu vôtre époux,

Nous emmenera-t-il en Province? entre nous, -

J'aimerois beaucoup mieux demeurer toujours

filie

Que

Que de quitter Paris ; & si vôtre famille  
M'en croyoit...

J U L I E .

Sur ce point tu peux te rassurer ,  
Car Leandre à Paris doit toujours demeurer :  
Et comme il est fort mal avec sa belle-mere ,  
Il s'établit ici par l'ordre de son pere ,  
Sa Charge est achetée , il doit incessamment . . .

N E R I N E .

Charge de Conseiller ?

J U L I E .

Oui.

N E R I N E

Pour moi franchement

Je souhaiterois fort qu'il fût homme d'épee ,  
Et vous pensez de même , ou je suis fort trompée ;  
Il sera , je l'avouë , un joli Magistrat :  
Mais , Madame , un plumet sied bien mieux qu'un  
rabat :

Oùï , sans doute , un plumet a toute une autre  
force ,

Et pour prendre les cœurs c'est une douce amorce.

J U L I E .

Je vois venir Leandre.

N E R I N E .

Et Damon avec lui.

Quel bonheur si Lolive arrivoit aujourd'hui !

S C E N E V .

JULIE , LEANDRE , DA-  
MON , NERINE .

L E A N D R E .

**V**Oilà ce cher ami qu'enfin je vous présente ;  
Quoi qu'il ait peu tardé j'ai souffert de l'at-  
tente .

## 8 L E C U R I E U X

Tout prêt par son retour de me voir vôtre époux....

J U L I E.

Leandre, ce retour me charme comme vous ;  
Vous avez sur mon cœur un droit si legitime,  
Et toujours pour Damon j'ai senti tant d'esti-  
me,

Que de vos sentimens je me fais une loi,  
Et qu'avec grand plaisir ici je le revoi.

D A M O N.

Combien dois-je cherir l'amitié de Leandre,  
Qui m'attire un accueil que je n'osois attendre ?  
Heureux que mon retour serre enfin les doux  
nœuds

D'un hymen, ardemment souhaitté de tous deux.

L E A N D R E *à Damon,*

Juge par sa beauté de mon impatience.

N E R I N E.

Et pourquoi donc d'un autre attendre la presence ?

J U L I E.

Tais-toi, Nerine.

N E R I N E.

Oh non, vous souffrirez qu'ici  
Après vous à mon tour je le harangue aussi.

*à Damon.*

Soyez le bien venu du fond de la Champagne ;  
Vous avez un peu tard quitté vôtre campagne,  
Et pour bonnes raisons j'aurois fort souhaitté  
Que de vous rendre ici vous vous fussiez hâté ;  
Et Madame, de qui la pudeur est extrême,  
Le souhaittoit autant, & peut-être plus même.

J U L I E.

Depuis un certain temps elle perd la raison.

N E R I N E.

Chacun fait ce qu'il fait, je parle sans façon,  
Et je me pique en tout d'être fille sincère.

J U L I E *à Leandre.*

Je m'en vais annoncer son retour à mon pere.

D A M O N.

Je vous sui pour avoir l'honneur de l'embrasser.

SCENE

SCENE VI.

LEANDRE, DAMON.

LEANDRE *retenant Damon.*

LE bon homme est parti, rien ne doit te presser.

DAMON.

Mais ne la suivre point?

LEANDRE.

Elle nous en dispense,  
Et je te veux, ami, faire une confidence.

DAMON.

Son bon cœur, son esprit égalent sa beauté,  
Et rien ne doit manquer à ta félicité.

LEANDRE.

Ecoute-moi, de grace, & tu pourras connoître  
Qu'il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître.  
Tu vantes mon bonheur, & je suis malheureux.

DAMON.

Toi ? lorsque tout conspire à contenter tes vœux ?

LEANDRE.

Tu le crois. Mais apprends combien je suis à  
plaindre.

DAMON.

Comment ?

LEANDRE.

Connois mon mal, il n'est plus tems de feindre:  
Mais ne me blâme point, & que ton amitié,  
Loin de me condamner, me regarde en pitié.  
J'ai besoin de tes soins & de ta complaisance.  
J'ai de mortels chagrins.

DAMON.

Tu m'as fait une offense,  
Et ta lettre auroit dû m'en marquer le sujet.  
Mais de ces noirs chagrins enfin, quel est l'objet ?

LEANDRE.

Je suis jaloux.

D A M O N.

Jaloux!

L E A N D R E.

Où jaloux comme un diable.

D A M O N.

De qui?

L E A N D R E.

Du monde entier.

D A M O N.

Le trait est admirable :

L E A N D R E.

Je suis sûr d'être aimé: mais je tremble qu'un jour...  
 Souvent le mariage est la fin de l'amour :  
 Les femmes, tu le fais, sont foibles, inconstantes,  
 On en voit tous les jours cent preuves éclatantes,  
 J'en suis frappé, je crains... je mourrois de dou-  
 leur,

Si je tombois, ami, dans un pareil malheur ;  
 Car enfin , méprisant la comunc methode,  
 Je veux aimer ma femme , & l'aimer à ma mode ;  
 J'en veux en même temps être amant & mari,  
 Mais aussi j'en veux être également cheri.  
 Pour satisfaire donc à ma delicatessè ,  
 Je pretens de Julie éprouver la rendresse ;  
 Avant que l'épouser je veux être certain  
 Que tout autre que moi l'adoreroit en vain ;  
 Que les plus grands efforts d'une ardente pour-  
 suite ;

Que le brillant éclat du plus parfait merite ;  
 Qu'en un mot il n'est rien qui la puisse engager ,  
 Malgré le goût du siècle , au plaisir de changer.  
 Assuré de son cœur , dès demain je l'épouse :  
 Incertain , je me livre à mon humeur jalouse ,  
 Point d'hymen. Aide-moi dans l'exécution  
 D'un projet dont dépend ma satisfaction ,  
 Mon repos , mon honneur.

D A M O N.

Ah que viens je d'entendre  
 Que dis-tu que veux-tu? que faut-il entreprendre

L E A N-



L E A N D R E.

Il me faut un rival; & pour un tel emploi  
 Ne m'est-il pas permis de te choisir, dis moi?  
 Sur tout autre que toi sans être téméraire,  
 Puis-je me reposer du soin de cette affaire?  
 En mérite, en vertu tu n'as gueres d'égal;  
 Et quand ma jalousie en toi prend un rival,  
 Je présente à Julie un moyen infailible  
 D'éprouver que son cœur pour moi seul est sus-  
 sible.

Si près d'elle tes soins ne trouvent point d'accès,  
 Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur suc-  
 cès.

Feins donc d'être charmé des beautés de Julie.

D A M O N.

Moi je seconderois une telle folie?  
 Quitte, mon cher ami, ce bizarre dessein.

L E A N D R E.

Pour m'en faire changer tu parleroies en vain.

D A M O N.

Je ne puis t'exprimer l'excès de ma surprise,  
 Poursuis, si tu le veux, sans moi ton entreprise:  
 Mais ne presume pas que j'en sois de moitié,  
 Quelques droits que sur moi te donne l'amitié.  
 Ces droits, mon cher Leandre, ont des bornes  
 prescrites;

Vouloir ce que tu veux, c'est passer les limites.

L E A N D R E.

Tu me refuses?

D A M O N.

Où, pour ne te pas trahir,  
 Notre amitié m'engage à te desobeir.

L E A N D R E.

Chançons.

D A M O N.

Je te dis vrai.

L E A N D R E.

Mais...

D A M O N.

Sur le mariage

## 12 L E C U R I E U X

Voici tout ce que doit penser un homme sage.  
On peut s'en trouver mal, on peut s'en trouver  
bien :

Mais du reste il ne faut s'embarasser de rien,  
A tout événement s'attendre sans rien craindre,  
Et si le malheur vient, le souffrir sans se plaindre.

L E A N D R E.

La maxime est fort belle, & j'en fais fort grand  
cas;

Je crois en temps & lieu que tu t'en serviras :  
Pour moi qui n'en veux point, Damon, je t'en  
conjure,  
Sers-moi.

D A M O N.

Me crois tu donc capable d'imposture ?  
Qui moi ? j'irois d'un ton fausement langoureux  
Feindre que ta Maitresse est l'objet de mes vœux ?  
Non. A tous mes discours la verité preside,  
Je ne veux point passer pour un ami perfide.  
Et que diroit Julie apprenant mon amour,  
Quand je la presserois sur un tendre retour ?  
Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien sur  
elle ;

Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidelle.  
Mais enfin supposons que sensible à mes vœux,  
Son cœur pût balancer à choisir de nous deux,  
Que ferai je pour lors ? dis-moy, te trahirai-je ?  
Et quand je le voudrai, Leandre, le pourrai-je ?  
Il faudra donc paroître, au moment d'être aimé,  
Trahir le même objet dont je semblois charmé ?  
Quel procédé honteux !

L E A N D R E.

Si Julie est constante  
Mes vœux seront remplis, j'aurai l'ame contente ;  
Si son cœur peut changer, je perdrai sans douleur  
Un infidelle objet qui feroit mon malheur.

D A M O N.

Cela tournera mal. De ce que tu medites  
Ami, pour toi, pour moi j'apprehende les suites.

L E A N-

LEANDRE.

Oh ventrebleu, c'est trop raisonner sur ce point ;  
Je vous crus mon ami, mais vous ne l'êtes point.  
Quoi, loin de vous prêter à guérir ma foiblesse...

DAMON.

Tu le veux donc, je cede au desir qui te presse ;  
Je vais pour te servir employer tous mes soins,  
Je n'épargnerai rien : mais souviens toi du moins  
Des efforts que j'ai faits pour sauver à Julie  
Certe outrageante épreuve où la met ta folie.  
Tu devois l'épouser quand je serois ici,  
Tu ne peux de longtemps peut-être être éclairci.  
Sur quel pretexte encor pretens-tu qu'on dif-  
fère ?

LEANDRE.

Comme depuis long temps je medite l'affaire,  
Lolive s'est chargée...

DAMON.

Lolive est du secret ?

Il est en bonnes mains.

LEANDRE.

Oui, Lolive est discret.

Nous avons feint tous deux qu'un petit heritage  
L'obligeoit d'aller faire en Touraine un voyage ;  
Le beau pere futur lui-même s'est chargé  
De venir du valet demander le congé.  
Pour quinze jours au plus je l'ai donné sans  
peine.

DAMON.

Que diable produira son voyage en Touraine ?  
Ton pere le voyant prendra quelque souci...

LEANDRE.

Il ne le verra point ; car Lolive est ici.  
Chaché dans un fauxbourg où nul ne le rencontre,  
Il attend le moment qu'il faut qu'il se remontre,  
Et je viens dans l'instant de le faire avertir.

DAMON.

Je ne vois pas à quoi cela doit aboutir.

LEANDRE.

Patience, attendons.

D A M O N.

Quelqu'un vient.

L E A N D R E.

C'est Lolive.

## S C E N E V I I.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE *en  
bottes avec un foïet à la main.*

L O L I V E *à Damon.*

**V**ous voila de retour, il est temps que j'arrive.  
J'ai bien fait du chemin pour regagner Paris.  
*à Leandre.*

La Touraine est, Monsieur, un excellent país :  
J'ai vû là vos parens, vos amis, vôtre pere,  
Et rendu vos devoirs à vôtre belle-mere,  
Qui vous aime...

D A M O N.

Passons dessus la parenté.

L O L I V E.

Pour un si long trajet me suis-je assez crotté ?

L E A N D R E.

Cesse de badiner, & songe...

L O L I V E.

Laissez faire.

J'en donnerai, Monsieur, à garder au beau-pere,  
Et comme à s'attendrir par un recit touchant,  
Le bon homme toujous eut beaucoup de pen-  
chant,

J'en ai tenu tout prêt un tout plein d'energie.

L E A N D R E.

Mais ne va pas lâcher quelque trait de folie,  
D'extravagans discours ne prennent point les  
gens;

Geronte quoique simple est homme de bon sens.

L O L I V E.

Et Lolive, Monsieur, est il donc une bête ?

Laissez-

Laissez-moi, s'il vous plaît, n'en faire qu'à ma tête:

Je fais si bien mentir qu'on croit que je dis vrai,  
Et l'on approuvera votre nouveau délai.

On vient. C'est le bon homme: allez tous deux m'attendre.

SCENE VIII.

GERONTE, LOLIVE.

GERONTE, *sans voir Lolive.*

IL est donc revenu cet ami de mon gendre?

Ah nous allons enfin marier nos amans.

Corbleu j'y danserai mieux que nos jeunes gens:

Je suis comme j'étois dans ma verte jeunesse,

Toujours la jambe fine, un air, une souplesse...

*Lolive fait claquer son fouet.*

Ah Lolive, c'est toi! te voilà donc ici?

LOLIVE.

Vous m'y voyez, Monsieur, je vous y vois aussi.

C'est vous-même sans doute, & pendant mon voyage

Vous n'avez point changé ni d'air, ni de visage;

Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien porté.

GERONTE.

Je le disois; je suis en parfaite santé.

LOLIVE.

C'est fort bien fait à vous, & ma joye est extrême

Que vous vous portiez bien, & que je sois de même:

Je pourrois même encor vous passer là-dessus,

Si j'avois seulement le quart de vos ecus.

GERONTE.

Laissons la ce chapitre, & parlons d'autre affaire.

LOLIVE.

De ce que vous voudrez; il faut vous satisfaire.

GE.

# 16 LE CURIEX

GERONTE.

Hé bien ton heritage, en es-tu content

LOLIVE.

Bon.  
Ma vieille tante aimoit un beau jeune fripon,  
Qui se prevalant trop d'un pareil avantage,  
Pendant ma longue absence a mangé l'heritage;  
Et n'ayant plus d'argent, ni dequoi se nourrir,  
La bonne femme a pris le parti de mourir:  
On a mis le scellé. Procureur, Commissaire,  
Et Notaire appelez pour faire l'inventaire;  
Comme on n'a rien trouvé, vous comprenez fort  
bien

Qui de rien ôte rien, Monsieur, qu'il reste rien.

GERONTE.

Le fait est clair. Dis-moy, le pere de ton maître,  
Nous avons dès long-temps l'honneur de nous  
connoître.

Tu l'as vû? Mais d'où vient qu'aux lettres que  
j'écris

Il ne répond plus?

LOLIVE.

Quoi vous en êtes surpris?  
Il est bien en état... Chez lui plein d'allegresse  
J'arrivois tout botté. Quels objets de tristesse!  
J'y trouve un jeune fat suppôt de Galien.

GERONTE.

Un Medecin?

LOLIVE.

Suivi d'un vieux Chirurgien  
Qu'escortoit un troisiéme à face débonnaire,  
Et qu'on m'a dit depuis être l'Apoticaire.

GERONTE.

La fin de tout.

LOLIVE.

La fin? Je n'y saurois songer  
Sans me sentir le cœur... Je vais vous affliger.

GERONTE.

Tu me donnes déjà de terribles allarmes.

LOLIVE.

Il ne tiendrait qu'à moi de répandre des larmes;  
Car je suis si touché que je me fais pitié;  
Quand j'aime, voyez-vous, je creve d'amitié,  
Et si l'on dit que non, on me fait injustice.

GERONTE.

Ces digressions-là me mettent au supplice.  
Veux-tu bien achever? Dis donc à quel dessein  
Venoit l'Apoticaire avec le Medecin?  
Etoient ils appellez pour quelque maladie?

LOLIVE.

Ils venoient s'excrimer contre l'apoplexie,  
Dont Monsieur Lysimon fortement tourmenté...

GERONTE.

Il est mort?

LOLIVE.

Non, miracle! ils l'ont ressuscité:  
Mais le hazard souvent supplée à l'ignorance.  
Le bon homme à la fin a repris connoissance,  
Mais si foible, si pâle, & si défiguré,  
Qu'on l'eût pris pour un mort fraîchement des  
terré.

GERONTE.

Le pauvre homme!

LOLIVE.

Aussi-tôt qu'il m'a pû reconnoître;  
Il m'a dit avec peine: *Eh bien que fait ton maître?*  
*Ce coup si peu prévu ne m'étonneroit pas,*  
*Si je pouvois, mon fils, expirer dans tes bras.*  
Il m'embrassoit alors croyant tenir Leandre.  
*Je ne te verrai plus, disoit-il d'un air tendre,*  
*Je ne puis l'esperer dans l'état où je suis.*

GERONTE pleurant.

Ah!

LOLIVE.

Daignez m'écouter.

GERONTE.

Helas! je ne le puis,

La douleur me saisit.

L O L I V E.

Suspendez-la de grace ;  
 Car vous venez , Monsieur , de faire une grimace ,  
 Qui m'a presque fait rire , & j'en serois fâché.

G E R O N T E.

Je suis de ton recit si vivement touché...

L O L I V E.

Oh la verité simple est toujours si touchante !  
 Car vous ne croyez pas , Monsieur , que je vous  
 mente ?

G E R O N T E.

Oh non.

L O L I V E.

*à part a Geronte.*

Fort bien. Malgré son accident fatal  
 On n'a plus rien pourtant à craindre de son mal ;  
 Il a même ordonné de vous prier d'attendre  
 Qu'il pût être lui même aux noces de Leandre ,  
 Et par cette raison il souhaite ardemment  
 Que vous les différerez quinze jours seulement.  
 Il croit que le plaisir d'assister à la noce ,  
 La beauté du chemin , le grand air , le carrosse ,  
 Le séjour de Paris , enfin la nouveauté ,  
 Tout cela lui rendra sa première tanté :  
 Outre qu'il a dessein de vous revoir encore.

G E R O N T E.

Il m'obligera fort. Je l'aime & je l'honore.  
 Un ami tel que lui n'a qu'à me commander ,  
 Et je suis toujours prêt à lui tout accorder.  
 Enfin nous l'attendrons.

L O L I V E.

Ce qui me desespere ,  
 C'est que mon maître veut aller trouver son pere  
 Qu'il croit agonisant , malgré ce que j'ai dit.  
 Comme vous il est tendre , il soupire , il gemit.  
 Je crains , sans avertir qu'il fasse le voyage ,  
 Cela retarderoit encor le mariage.

G E R O N T E.

Tu parles sagement , il le faut empêcher.



L O L I V E.

Et que diantre au païs veut-il aller chercher?  
De nouveau se brouïller avec sa belle-mere?

G E R O N T E.

Tu dis vrai. Je sai bien qu'elle ne l'aime guere.  
Je m'en vais le presser par de sages discours  
D'attendre ici son pere, au lieu d'aller à Tours.

## S C E N E IX.

L O L I V E *seul.*

Il sera moins rêtif que ne croit le bon-homme.  
Si l'on peut mieux mentir je l'irai dire à Rome.  
Je me suis bien tire d'affaire, Dieu merci;  
J'y suis interessé comme mon maître aussi.  
En travaillant pour soi peut-on manquer d'as-  
dresse?

De mon côté je veux éprouver ma maitresse.  
Chacun a son honneur à garder. Mon dessein  
Est d'en faire au plutôt confidence à Crispin,  
Je le prens pour rival. Amour, fais que nos belles,  
Malgre les mœurs du temps, ne soient point in-  
fidelles:

Si cela ne se peut, tout au moins fais si bien,  
Qu'elles le soient, Amour, sans que j'en sache  
rien.

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

L O L I V E.

**T**OUT va bien grace au Ciel. Au beaupere  
 credule

J'ai fait fort doucement avaler la pilule.  
 Par mon recit naïf, mes soins, mes beaux dis-  
 cours

La noce est différée encor de quinze jours;  
 Et si vous persistez dans la même folie,  
 Quinze jours suffiront pour éprouver Julie.  
 En moins de temps par fois on fait bien du chemin.

L E A N D R E.

Tu ne parois pas trop approuver mon dessein.

L O L I V E.

Je ne l'approuve pas, Monsieur? tout au contraire.

L E A N D R E.

Tout dépend du secret prens bien garde à te taire.

L O L I V E *se grattant.*

Monsieur...

L E A N D R E.

Quoy?

L O L I V E.

Si...

L E A N D R E.

Comment?

L O L I V E.

Je n'ose vous cacher

Qu'à mon ami Crispin je n'ai pû m'empêcher...

L E A N D R E.

D'apprendre mon projet?

L O L I V E.

Monsieur.

L E A N-

LEANDRE.

Ah double traître!

Tu trahis donc ainsi le secret de ton maître?

LOLIVE.

Monfieur, ne criez pas, on peut être écouté.

LEANDRE.

Mais qui t'a fait parler?

LOLIVE.

La curiosité.

Votre exemple, Monsieur, m'a tourné la cervelle,

Et je veux éprouver si Nerine est fidelle.

LEANDRE *voulant le fraper.*

Coquin, c'est bien à toi de penser...

LOLIVE.

Eh tout doux,

Je suis sur ce chapitre encor plus fou que vous.

LEANDRE.

Le sot.

LOLIVE.

Je vous imite, & malgré ma sagesse,

Vous m'avez inspiré toute votre foiblesse,

En me parlant si mal du sexe féminin,

Que je crois que le diable est beaucoup moins malin.

Vous m'avez sur cela conté plus d'une histoire,

Que je ne saurois plus chasser de ma mémoire,

Et dont mon pauvre esprit est tellement frappé,

Que j'en suis malgré moi jour & nuit occupé.

Si Nerine est chagrine, inquiète & rêveuse,

Je crois que ma présence est pour elle ennuyeuse.

LEANDRE.

Cela peut être vrai, je te trouve ennuyeux.

LOLIVE.

A peu près comme vous, Monsieur, quand je le veux.

L'autre jour...

LEANDRE.

Oh finis.

L O L I V E.

Ecoutez, je vous prie :  
 La fourche du Cocher, près de vôtre écurie  
 Me tomba sur la tête, & me prit par le cou :  
 Après cet accident on peut, sans être fou,  
 Craindre que pour le front quelque malheur  
 s'apprête ;

Le chemin n'est pas long du cou jusqu'à la tête.

L E A N D R E.

Maugrebleu du faquin.

L O L I V E.

Monfieur, par charité  
 Laissez-moi contenter ma curiosité.

L E A N D R E.

Confidère, maraut, à quel point tu m'exposes.

L O L I V E.

Oh point d'emportement, nous ferons bien les  
 choses.

Je fuis sûr de Crispin, il est garçon discret,  
 Et m'a juré trois fois de garder le secret.

L E A N D R E.

Prends-y garde surtout.

L O L I V E.

Où, ce font mes affaires.

L E A N D R E.

Mon secret sçû, dehors, & cent coups d'étrivié-  
 res.

## S C E N E II.

L O L I V E *seul.*

**S**on secret ! ce secret est à moi comme à lui,  
 Nous hazardons tous deux même chose au-  
 jourd'hui.

Mâlgre ce que j'ai dit pourtant, Crispin encore  
 Ne fait rien du projet que je vais faire éclore.  
 Il vient, parlons : il faut de force ou d'amitié  
 L'engager à sonder ma future moitié.

S C E N E

SCENE III.

LOLIVE, CRISPIN,

LOLIVE.

Bonjour, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Bonjour, mon cher Lolive,

LOLIVE.

Te voila gros & gras.

CRISPIN.

Tu vois, quoi qu'il m'arrive

Je conserve toujours un embonpoint egal;

Chasser le jour, la nuit, à pied comme à cheval,

Le fusil sur l'épaule, en carrosse, en litière,

Forcer Chevreuil, Cerf, Daim, Sanglier, Sanglière,

Manger froid, boire chaud, dormir couché, debout;

Un garçon comme moi s'accommode de tout.

Quand on est à la guerre élevé de jeunesse,

Toujours dans les hazards, & loin de la moleste. . .

LOLIVE.

Oui la guerre, il est vrai, fait bien les gens.

CRISPIN.

Vraiment

C'est de là que me vient mon bon temperament;

Que je hais le séjour, & le repos des villes!

On n'y trouve jamais que des gens inutiles;

Eloignez des perils qu'il nous faut essuyer,

De lire la gazette ils font tout leur métier:

Mais nous, morbleu, mais nous endurcis à la  
peine. . .

LOLIVE.

A vanter les guerriers tu te mets hors d'haleine;

CRISPIN.

Il est vrai, je suis vif sur ce chapitre-là.

LOLIVE.

Il n'est pas maintenant question de cela.

C R I S -

24 L E C U R I E U X

C R I S P I N.

La chasse est de la guerre une parfaite image,  
Mais à propos on dit que tu viens de voyage?

L O L I V E.

J'arrive de Paris.

C R I S P I N.

De Paris! es-tu fou?

Parle douc.

L O L I V E.

Si je mens qu'on me rompe le cou.

C R I S P I N.

Encor si tu disois que tu viens de Touraine.

L O L I V E.

J'en viens sans en venir, la chose est très cer-  
taine,

Pour differer la noce au moins de quinze jours

Mon maître a fait semblant de m'envoyer à  
Tours.

C R I S P I N.

Pourquoi la differer?

L O L I V E.

Voici le fait. Mon maître

Avant que d'épouser, voudroit à fond connoître

Le cœur de sa future.

C R I S P I N.

Il a perdu l'esprit.

Connoître à fond le cœur d'une femme?

L O L I V E.

Il suffit,

Il le veut, bien ou mal il faut qu'il réussisse,  
Et dans ce grand projet Damon lui rend service.

Je voudrois bien aussi, Crispin, de mon côté,

Que quelqu'un satisfit ma curiosité.

Si pendant que ton maître éprouvera Julie

Tu voulois éprouver Nerine.

C R I S P I N.

La folie

Est plaisante,

L O L I V E.

Tu fais que souvent il en cuit

Pour

Pour s'être, comme on dit, embarqué sans biscuit.

Sachons donc si je dois m'embarquer en ménage.

C R I S P I N.

Tu cours risque d'y faire assez mauvais voyage.

L O L I V E.

C'est ce qui m'inquiète, & je veux par mes soins.

C R I S P I N.

Et c'est là ce qui doit t'embarasser le moins.

Faut-il tant balancer à faire la sottise ?

Tiens, Lolive, la femme est une marchandise

Qu'on doit prendre au hazard sans la faire priser,

Et qu'on ne peut jamais connoître qu'a l'user;

Il faut sans tâtonner brusquer le mariage,

Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.

Qui tremble dès le port ne doit point s'embarquer,

Et pour gagner beaucoup, il faut beaucoup risquer.

L O L I V E.

Risquer pour la fortune est chose nécessaire:

Mais risquer son honneur c'est bien une autre affaire.

C R I S P I N.

Parbleu c'est bien à toi de songer à l'honneur.

L O L I V E.

Et si ma femme un jour...

C R I S P I N.

Voyez le grand malheur.

L O L I V E.

Oui c'en est un sans doute, &...

C R I S P I N.

Sois aussi tranquille

Que tant de bons maris qui sont en cette ville.

L O L I V E.

Bel exemple, ma foi!

C R I S P I N.

Tu seras trop heureux

De pouvoir en cela figurer avec eux.

Sois tranquille, te dis je.

L O L I V E.

Oh non, je ne puis l'être,

B

Et

Et je pretens enfin faire comme mon maître ,  
Examiner Nerine , & voir si sa vertu...

C R I S P I N .

Examiner Nerine ! & comment feras-tu ?

L O L I V E .

Tu feindras de l'aimer , & tu me viendras dire  
Ce que sur son esprit tes soins pourront produire ,  
Mon maître en fait de même , & le tien des ce jour ,  
Doit feindre pour Julie un violent amour ;  
Je te l'ai déjà dit.

C R I S P I N .

Ah quelle extravagance !

Qui diable a jamais vû pareille impertinence ?

L O L I V E .

Enfin pour contenter mes desirs curieux ,  
C'est sur toi , mon enfant , que j'ai jetté les yeux.

C R I S P I N .

Pauvre sot ! je te plains. Regarde bien ma mine  
Peux-tu croire qu'en vain j'attaquerai Nerine ?  
Un regard , elle en tient : Tu risques trop , ma foi.  
Crois-moi , prends un rival aussi mal fait que toi.

L O L I V E .

Cesse de badiner , la chose est résoluë.

C R I S P I N .

Mais je lui donnerai tout d'un coup dans la vûë.

L O L I V E .

Peut-être.

C R I S P I N .

Tu le veux , il faut te contenter ,  
Et pour y réüffir je m'en vais m'apprêter.

## S C E N E I V .

LEANDRE , LOLIVE .

LEANDRE *entre en rêvant , & est  
quelque temps sans parler.*

J E ne sai si Damon... hem ?

L O L I -



I M P E R T I N E N T. 27

L O L I V E.

Quoi, Monsieur?

L E A N D R E.

Je gage

Qu'il n'aura pas encore osé parler. J'enrage,  
Je deviens fou.

L O L I V E.

Ma foi je le deviens aussi.

L E A N D R E.

Dis-moi, ne fais-tu point si Damon est ici?

L O L I V E.

Son valet vient, Monsieur, de sortir tout à l'heure;  
J'irai, si vous voulez, savoir...

L E A N D R E.

Attends, demeure:

Non, va t-en.

L O L I V E.

Soit.

L E A N D R E.

Revien.

L O L I V E.

Monsieur.

L E A N D R E.

Va, laisse-moi:

Jamais valet ne fut plus importun que toi.

L O L I V E.

Demeure, vien, va-t-en, avance, non, recule:  
Je suis en même cas, suis-je aussi ridicule?

---

## S C E N E V.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE.

LEANDRE à Damon.

J E te cherchois, ami, que viens-tu m'annoncer?

à Lolive.

Laisse-nous.

S C E N E VI.  
L E A N D R E , D A M O N .

D A M O N .

J E ne puis me forcer  
A faire ce qu'exige aujourd'hui ton caprice.

L E A N D R E .

Comment? c'est donc ainsi que tu me rends service,  
Après m'avoir donné ta parole & ta foi?...

D A M O N .

Oh bien, te la tenir ne dépend pas de moi;  
Feindre auprès de Julie est un supplice extrême:  
Il faut lui dire vrai quand on lui dit qu'on l'aime.

L E A N D R E .

Aime-la donc, morbleu, sois-en vraiment touché.

D A M O N .

Si la chose arrivoit tu serois bien fâché,  
Quand même tu serois sûr de la préférence:  
Tout rival inquiette, ennuye, irrite, offense.  
Oui tu me haïrois si j'avois de l'amour,  
Et je te haïrois moi peut-être à mon tour.

L E A N D R E .

Ne crains point que par là notre amitié s'altère,  
Et sans tant réfléchir songe à me satisfaire.

D A M O N .

Ah tu pousses trop loin les droits de l'amitié!  
Va tu seras servi: mais tu me fais pitié.

L E A N D R E .

J'ai tort, je le sens bien: mais cependant j'exige  
Qu'au plutôt...

D A M O N .

Laisse-moi, je parlerai, te dis-je.

SCENE VII.

DAMON *seul.*

Où vais je m'engager? à m'a foible vertu,  
Trop indiscret ami, quel écueil offres tu?  
Mais j'apperçois Julie. O Ciel! que lui dirai-je?

SCENE VIII.

DAMON, JULIE, NERINE

JULIE *à Damon.*

Où peut être Leandre, & quand le reverrai-je?  
Je croyois avec vous le rencontrer ici:  
Quelle raison l'oblige à s'écarter ainsi?  
Du chagrin qui le tient la cause est fort légère:  
C'est trop s'inquiéter de la santé d'un père;  
On n'a rien, dit Lolive, à craindre pour ses jours.

DAMON.

Leandre a cependant dessein d'aller à Tours.

JULIE.

Employez vous de grace à rompre ce voyage,  
Damon, conseillez-lui...

DAMON.

Leandre est bien peu sage:  
Du desir de vous plaire uniquement charmé,  
Il devrait mieux sentir le bonheur d'être aimé.  
Pour quelques jours encor votre hymen se diffère.

JULIE.

Son père le souhaite, il faut le satisfaire:  
Je ne le blâme point de ce retardement.

DAMON.

Leandre est donc sans cœur, sans yeux, sans jugement?

Quoi prêt de posséder la divine Julie,  
Bonheur dont aux dépens de son sang, de sa vie  
Il devrait acheter les précieux momens...

Madame, qu'il est peu de sincères amans !  
 D'un pareil procédé mon amitié s'indigne,  
 Et d'un bonheur si doux Leandre n'est pas digne.

N E R I N E.

Voilà parler, Madame, & penser sensément ;  
 Votre amoureux Leandre aime trop froidement :  
 Je prendrais là-dessus le parti le plus sage.  
 Tu diffères, & moi je romps le mariage.

J U L I E.

Vas-tu recommencer tes discours ennuyeux ?

D A M O N.

Ah si Leandre avoit & mon cœur & mes yeux !  
 Tout entier à l'amour, trop content de vous  
 plaire,  
 Sans égard pour l'ami, sans crainte pour le pere,  
 Possesseur empressé de vos divins appas...

N E R I N E.

Damon assurément ne différeroit pas  
 Lui.

J U L I E.

- Ce discours m'étonne, & j'ai peine à com-  
 prendre,

Damon...

N E R I N E.

Monsieur vous dit ce qu'auroit fait Leandre.

D A M O N.

Non, Madame, ce sont mes propres sentimens :  
 J'ai pour vous les cacher souffert trop de tour-  
 mens,

Il est temps à la fin que mon amour éclatte.  
 La froideur d'un ami l'autorise & me flatte,  
 Et son nouveau délai me permet d'espérer  
 Un bien, dont il a trop tardé de s'emparer.

N E R I N E.

L'incident est nouveau. Quelle en sera la suite ?  
 Qu'en dites-vous, Madame, hem ?

J U L I E.

Je suis interdite.

Damon, avez-vous donc perdu sens & raison ?

N E R I -

N E R I N E.

L'ami de vôtre Amant, Madame, est un fripon :  
Mais j'aimerois mieux moi, mon goût n'est pas  
le vôtre,

Un fripon comme lui, qu'un amant comme l'autre.

D A M O N.

Si l'aveu de mes feux vous semble criminel,  
Je le fais malgré moi, j'en atteste le Ciel.

Madame, il est bien vrai qu'en cessant de me  
taire,

Je suis, je vous l'avouë, un amant téméraire.

Combien prêt à parler, ai je tremblé, fremi?

Non, ne me croyez point perfide à mon ami :

Quand j'ose vous parler de mon amour extrême,

Ce n'est point moi, c'est lui qui se trahit lui-  
même.

J'étois dans la Province. & loin de ce séjour,

Par ses lettres Leandre a pressé mon retour.

J'espérois de vous voir sans trouble & sans al-  
latmes;

Je reviens, je vous trouve encor de nouveaux  
charmes,

Vôtre himen differé, Leandre auprès de vous,

Loin d'être un tendre amant, paroît un froid  
époux.

Dans un cœur bien épris que le penchant en-  
traîne,

Qu'à reprendre ses droits l'Amour a peu de peine !

Que l'on saisit, Madame, avec avidité

L'espoir flatteur d'un bien qu'on a tant souhaité !

Je l'ai fait, j'ai parlé, vous m'en faites un crime ;

Et si pour l'expier il faut une victime,

L'himen mettra bien tôt Leandre entre vos bras

Je le verrai, Madame, & n'y survivrai pas.

N E R I N E.

Il me fait grand pitié, je suis tendre, Madame.

J U L I E.

à Nerine.      à Damon.

Tais-toi. Quand vous m'osez découvrir vôtre fla-  
me,

Et que je vous en marque aussi peu de courroux,  
 Damon, c'est votre ami que je respecte en vous :  
 Mais dûssai-je alterer l'amitié qui vous lie,  
 Je veux qu'il soit instruit de cette perfidie.  
 Ce trait va, comme moi, sans doute l'étonner,  
 Je crois qu'il aura peine à vous le pardonner :  
 Trouvez bon qu'à vous voir désormais je re-  
 nonce.

Adieu, vous n'aurez point de moi d'autre réponse.

D A M O N.

Sauvez à mon ami, Madame, à vous, à moi,  
 Un éclaircissement...

J U L I E.

Mon sieur, je me le doi:  
 Ce seroit meriter qu'une nouvelle audace...

D A M O N.

Vous pouvez m'en punir : mais je demande grace,  
 Et si jamais...

J U L I E.

Damon, ne suivez point mes pas.

D A M O N.

Dans de tels sentimens je ne vous quitte pas.

J U L I E.

Je vous le défens.

D A M O N.

Ciel!

N E R I N E *le passant.*

Eh malgré sa défense  
 Suivez, & l'obligez à garder le silence.

## S C E N E I X.

N E R I N E *seule.*

Avec grand plaisir moi je vois cet amour-ci ;  
 Cela peut rechauffer notre amoureux transi :  
 Il faut tirer profit d'une telle aventure.  
 Mais vois-je pas Crispin ? quel excès de parure !

SCENE X.

CRISPIN, NERINE.

CRISPIN.

EH tu vois, mon enfant, à peine de retour,  
Je donne tous mes soins, tout mon temps à  
l'amour.

J'avois chez mon Tailleur cet habit de reserve;  
Car mon maître des siens n'entend pas qu'on se  
serve;

Et d'abord qu'à Paris sur l'arrière saison,  
Nous venons de campagne, ou de la garnison,  
Pour bien passer l'hiver il faut de quelque belle  
Faire, comme tu fais, provision nouvelle.

J'ai soin d'être si propre & si fort ajusté,  
Qu'aussi tôt qu'on me voit on en est enchanté;  
Et c'est, je l'avoûrai, dans le dessein de plaire,  
Que je me suis paré plus qu'à mon ordinaire.  
Nerine, que dis-tu de mon ajustement?

NERINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme tout charmant.

CRISPIN.

Te paroissai-je ainsi? me dis-tu vrai, coquine?  
Je n'ai point de défauts; voi, regarde, examine.

NERINE.

Fort bien.

CRISPIN.

Cette encolure? elle n'est pas d'un fot.

NERINE.

Non dà.

CRISPIN.

Veux-tu me voir aller l'amble ou le trot?

NERINE.

Il ne te manque plus qu'avoir bride ou bossette.

CRISPIN.

Tu railles, mais je suis bon cheval de trompette.  
L'allure est peu de chose, il faut me débrailler:

34 LE C U R I E U X

Malepeste aujourd'hui cela fait bien briller ;  
La main dans la ceinture , un ou deux pas de danse,  
Et puis du cure-dent l'aimable contenance.

N E R I N E.

Que de raffinement !

C R I S P I N.

Quand on veut plaire aux gens  
Il n'est rien de si beau , que de curer ses dents ,  
Parmi certaines gens c'est la belle manière.  
Eh vraiment j'oublois...

N E R I N E.

Quoi donc ?

C R I S P I N.

La Tabatière :

C'est elle qui soutient la conversation.

Prenez-en. Dieu me damne , il vaut un million.

N E R I N E.

Je le trouve fort bon.

C R I S P I N.

Mais bon par excellence :

Et j'en suis mieux pourvû qu'homme qui soit en  
France.

Dès qu'il en vient d'exquis , j'en ai tout le premier  
Par un de mes laquais Commis d'un Sous-fermier.  
Qu'en dis-tu , mon enfant ? car tu fais t'y con-  
noître.

N E R I N E.

Je te trouve tout l'air d'un jeune petit maître.

C R I S P I N.

Tout le monde m'en flatte , & je m'en flatte aussi.

N E R I N E

Mais à qui veux-tu plaire en te parant ainsi ?

C R I S P I N.

Un garçon comme moi d'esprit & de mérite ,  
Souvent pour s'expliquer veut qu'on le sollicite ;  
Quand on a des talens , & qu'on les a fait voir ,  
Je crois sans vanité , qu'on peut s'en prévaloir :  
Mais loin de me targuer de tous mes avantages ,  
C'est à tes beaux yeux seuls que j'en fais mes  
hommages.

Je



Je me borne au plaisir de captiver ton cœur,  
Et j'ai pris le dessein de faire ton bonheur.  
Tu ris? tu te rendras sans trop de résistance.

N E R I N E *a part.*

Le fat! rions un peu de son impertinence,  
Et traitons-le si-bien qu'il n'y revienne pas.

C R I S P I N.

Tu ne me répons rien, & raisonnes tout bas.

N E R I N E *d'un ton d'innocente.*

Vous voudriez aimer une simple suivante?

C R I S P I N.

Est-ce la qualité? c'est la beauté qui tente.  
Des cœurs d'un certain rang je me suis corrigé,  
Pour une bagatelle ils vous donnent congé.

N E R I N E.

Lolive est mon amant, vous le savez.

C R I S P I N.

Lolive!

C'est un plaisant maraut.

N E R I N E *sur le même ton.*

Je suis simple & craintive.

Il est soupçonneux lui, jaloux, hargneux, brutal,  
Et si j'osois en vous lui donner un rival,  
Cette infidélité peut-être auroit des suites.

C R I S P I N.

Non, Lolive, crois-moi, respecte mes merites,  
Et sçait bien qu'avec moi, quand je prends cer-  
tain ton,

Il ne faut pas qu'il songe à tirer au bâton :

Autrement... là-dessus que tes craintes finissent;  
Que Lolive aille au diable, & que nos cœurs s'u-  
nissent.

N E R I N E.

Mais que va-t-on penser d'un changement si  
prompt?

C R I S P I N.

Parbleu s'il l'étoit moins il me feroit affront :

Je veux qu'un cœur se rende & cède sans remise,  
Comme César, venir, voir, vaincre est ma devise.

36 L E C U R I E U X

N E R I N E.

Quelle aimable fierté! je cede à mon vainqueur.

C R I S P I N.

Non c'est moi qui me rends, & te donne mon  
cœur,

Friponne.

N E R I N E.

Il est pour moi d'un prix inestimable.

C R I S P I N.

Et pour Crispin, Nerine un objet tout aimable.

N E R I N E.

Vous m'aimez donc?

C R I S P I N.

Très foit. Pour confirmer nos feux,  
Faisons un peu chorus de soupirs amoureux.

*Ils soupirent ensemble.*

Ah! cela va fort bien. Mais soupirons encore;  
Disons-nous des douceurs. Mon cher cœur, je t'a-  
dore.

Un baiser.

N E R I N E *le repousse.*

Des soupirs autant que tu voudras:  
Mais pour des baisers, non, ne m'en demande pas.

C R I S P I N *fièrement.*

A ton vainqueur! Je parle, oses-tu t'en défendre?  
Allons, point de quartier, captive, il faut se rendre.

N E R I N E *lui donne un soufflet*

Un insolent vainqueur est ainsi respecté.

C R I S P I N.

Un soufflet sur majouë! un vainqueur souffleté!  
Morbleu vous vous fâchez, la chose est un peu  
forte,

Traittez-vous quelquefois Lolive de la sorte?

N E R I N E.

Non; car Lolive est sage, & d'un sot compliment  
N'a jamais mérité le juste châtement:

Mais pour toi qui m'as pris pour une de ces folles  
Que l'on surprend avec de bruyantes paroles,  
Des airs extravagans, des gestes effrontez,  
Ressource & seuls talens de cerveaux démontez,

Dont

Dont tout le merite est un impudent langage  
 Que la debauche seule a pû mettre en usage,  
 Tu t'es bien fort trompe, compte sur cent souff-  
 flets,

Si sur un pareil ton tu me parles jamais.

C R I S P I N.

Parbleu mon ton étoit plus plaisant que le vôtre;  
 Vous me ferez plaisir aussi d'en prendre un autre.

N E R I N E.

Adieu, Crispin.

C R I S P I N *après qu'elle est sortie*

La femme est un traître animal;

Si mon maître est reçu de même, il n'est pas mal.

*Fin du second Acte.*

## A C T E III.

### SCENE PREMIERE.

LEANDRE, LOLIVE.

L O L I V E.

**M**A foi, car je vous puis parler avec fran-  
 chise,

Nous faisons l'un & l'autre une grande sot-  
 tise;

Et croyez-moi, Monsieur, pour de moindres  
 raisons

On a mis bien des gens aux petites Maisons.

L E A N D R E.

C'est bien à toi, maraut, de blâmer ma conduite.

L O L I V E.

Si j'ose la blâmer, c'est que j'en crains la suite.

Je voudrois bien pouvoir retirer mon enjeu,

Et vous feriez fort bien d'en faire autant. Le feu  
 N'est pas encor bien grand: mais songez qu'il faut  
 craindre

Qu'il ne prenne si bien qu'on ne puisse l'éteindre.

Tais-toi.

L O L I V E.

Je me sens là remuer dans le cœur  
Certain je ne sai quoi qui me prédit malheur :  
N'avez vous point aussi quelque trouble dans  
l'ame ?

Damon est beau, bien fait, vôtre Maitresse est  
femme,

Et Nerine & Crispin... Ah pour nôtre repos  
Nous avons là choisi deux étranges rivaux !

Qui peut vous assurer, quand ils viendroient à  
plaire ,

Qu'ils nous feroient de tout un recit bien sincère ?  
Nous risquons diablement vôtre honneur & le  
mien :

Ils se feront aimer , & nous n'en saurons rien.

L E A N D R E.

Je connois de Damon le cœur & la franchise,  
Et ne crains de sa part foiblesse ni surprise.

L O L I V E.

Moi je crains que Crispin , d'un objet trop cheri  
Ne soit l'amant discret, moi le triste mari.

L E A N D R E.

Oh finis ; laisse là tes ridicules craintes.

L O L I V E.

Par avance , Monsieur, je vous porte mes plaintes,  
Et souhaiterois fort que ces réflexions...

L E A N D R E.

Encor ? Garde pour toi tes sottés visions.  
Ce fou ne laisse pas de me remplir la tête  
D'objets fâcheux.

L O L I V E.

Ce fou, Monsieur, n'est pas trop bête.  
Mais Nerine en ce lieu vous cherche apparemment.

SCENE II.

LEANDRE, NERINE, LOLIVE.

NERINE.

C'Est vous? On a le temps, Monsieur, en vous  
aimant,

De pouvoir s'ennuyer. De vos froides manières  
Julie en verité nes'accommode guères:

Je prévois qu'elle & moi ne pourrons deormais  
Vous parler à tous deux, vous voir que par pla-  
cets.

Se faire souhaitter, & se rendre si rare,  
C'est se donner près d'elle un merite bizarre.

LEANDRE.

Je l'évite, & je veux lui sauver, si je puis,  
La part qu'elle prendroit au chagrin où je suis.

LOLIVE.

Et moi qui suis chagrin des chagrins de mon  
maitre,

A tes regards joyeux je ne veux point paroître.

NERINE.

Oh pour moi, tes froideurs m'embarassent fort  
peu;

Je puis, quand je voudrai, te faire voir beau jeu.

LOLIVE à *Leandre*.

Crispia s'est déclaré déjà.

LEANDRE.

Cela peut être:

Je voudrois bien savoir ce qu'aura fait son maî-  
tre.

LOLIVE.

Eh nous ne le saurons peut-être que trop tôt:

Je crains que nôtre honneur n'ait déjà fait le saut.

## S C E N E III.

JULIE, LEANDRE, NERINE,  
LOLIVE.

JULIE.

J E viens me plaindre à vous de vous-même ,  
Leandre,  
A votre procédé je ne puis rien comprendre.  
Vous marquez pour me voir si peu d'empresse-  
ment ,  
Que sans vous faire tort, je pourrois aisément,  
Voyant que nôtre hymen chaque jour se differe,  
Soupçonner que peut-être une autre a sçu vous  
plaire:  
Mais mon cœur qui ne peut que penser bien de  
vous ,  
N'est point fait pour avoir ces sentimens jaloux.

LEANDRE.

Penser ainsi d'un cœur qui tendrement vous aime ,  
C'est lui rendre justice, & la rendre à soi-même ;  
Hé quels jaloux soupçons pourroient vous allar-  
mer?

Qui vous aime une fois doit toujours vous aimer.  
Mais, Madame, inquiet de la santé d'un pere,  
Par qui de mon bonheur le moment se differe,  
Toujours triste, rêveur, à moi-même ennuyeux,  
J'ai voulu quelque temps me soustraire à vos  
yeux ;

Vous cacher ma douleur est-ce donc faire un  
crime,

Madame, & votre plainte est-elle legitime!

JULIE.

Quelque juste raison qui vous puisse affliger ,  
Vos chagrins avec moi se doivent parrager.  
Loin de suivre un devoir où l'amour vous engage ,  
On dit que vous allez faire à Tours un voyage.

LEAN-

LEANDRE.

Non. Monsieur votre pere a paru souhaiter  
Que je restasse ici. J'ai promis de rester.

LOLIVE.

La nature a cédé, Madame à la tendresse;  
Car il aime son pere après vous...

NERINE.

Encore est ce,

L'effort est grand.

JULIE.

Enfin vous ne partirez point,  
Leandre, me voila tranquille sur ce point:  
Mais je vous avourai que je ne saurois l'être  
Sur l'indiscret aveu qu'un ami lâche & traître...

LEANDRE.

Madame...

JULIE.

C'est un trait si perfide, si noir...

LOLIVE *à Leandre.*

On a parlé.

LEANDRE.

*à Lolive. à Julie.*

Tant mieux. J'ai peine à concevoir...

JULIE.

Ah, Leandre! il n'est plus d'ami sûr, veritable,  
Et ce titre à tout autre autrefois preferable,  
Ne sert plus qu'à cacher sous un nom respecté,  
Des motifs d'interêt ou bien de vanité.

J'ai peine en le disant à le croire moi-même.

Damon...

LEANDRE.

Eh bien, Damon!

JULIE.

C'est un perfide, il m'aime.

LEANDRE.

Qui vous l'a dit?

JULIE.

Lui-même.

LEANDRE.

Ah, Madame!

42 L E C U R I E U X  
N E R I N E.

Et Crispin,  
A l'exemple du maître est un fieffé coquin,  
Qui si je l'eusse crû...

L O L I V E à *Leandre*.

Vous voyez que les drôles  
Se sont peu fait prier pour commencer leurs rôles.

L E A N D R E.

Madame, à ce discours j'ai peine à donner foi,  
Damon a trop d'égarde, trop d'amitié pour moi.

L O L I V E.

Ce qu'on nous dit ici, Monsieur, ne sauroit être,  
Le valet est pour moi ce qu'est pour vous le maître.

J U L I E.

Je veux ne le plus voir, & que dès aujourd'hui,  
Leandre, vous rompiez tout commerce avec lui.

L E A N D R E.

Ce que vous demandez m'embarasse, & m'étonne.  
Quel prétexte à cela voulez-vous que je donne?  
C'est d'une amitié pure, & non de passion  
Que Damon vous a fait la déclaration,  
Et quand même d'amour son cœur seroit capable,  
Ce que je sens pour vous me le rend excusable.  
Ne vous allarmez point de ce qu'il vous a dit.

J U L I E.

Je ne lui veux de mal qu'autant qu'il vous trahit.  
De l'aveu qu'il m'a fait pour moi rien n'est à craindre:

Vous en êtes content, je cesse de m'en plaindre:  
Mais cependant le peu de sensibilité.

Que cause à votre cœur son infidélité,  
Me fait connoître en vous un amant bien facile.  
On aime foiblement quand on est si tranquille.

L E A N D R E.

L'excès de mon amour...

J U L I E.

Vous me le prouvez mal,  
Lorsque dans un ami je vous montre un rival.

N E R I N E.

Elle a grande raison, & je pense de même;



Si l'on n'est pas jaloux, je ne crois pas qu'on m'aime

L O L I V E.

S'il ne tient qu'à cela, crois que je le ferai,  
Et pour te le prouver, si tu veux je battraï.

L E A N D R E.

Ce qui vous semble en moi tranquillité, foiblesse,  
Est le plus tendre effet d'une délicatesse...

J U L I E.

Je vous crois, & vous veux imiter en ceci,  
En vous aimant avec délicatesse aussi.

L E A N D R E.

Damon m'attend, Madame, & je dois l'aller prendre.

J U L I E.

Dites-lui le secret que je vous viens d'apprendre.

L O L I V E.

Nerine, au moins...

N E R I N E.

Adieu, Messieurs les délicats,  
Quand on y reviendra, vous ne le saurez pas.

S C E N E IV.

J U L I E, N E R I N E.

N E R I N E.

E H bien qu'en pensez-vous? Sur de telles affaires

Voilà sans contredit des gens bien debonnaires.

A ce qui nous regarde on prend peu d'intérêt.

J U L I E.

Un procédé si froid m'offense & me déplaît:

Il nous croit, en tenant une telle conduite,

Moi sans ressentiment, & Damon sans mérite.

N E R I N E.

Et Lolive croit-il pour lui faire plaisir

Que j'aurai la vengeance en main sans m'en saisir?

Vous traitez nos avis de pure bagatelle,

Oh

Oh bien.

JULIE.

Pour des Amans la methode est nouvelle.

NERINE.

S'ils étoient nos maris encore, ils feroient bien,  
C'est l'ordre, tout savoir, tout voir sans dire rien,  
Se contraindre à propos, dissimuler l'offense:  
Mais d'amans a maris grande est la difference:

Il faut qu'un tendre amant soit inquiet, jaloux,  
Un regard innocent doit le mettre en courroux,  
Une mouche qui vole autour de sa maitresse,  
Un épagnèuil qu'elle aime & qui lui fait carelle,  
Un petit perroquet qui prenant sa leçon,  
Lui dit, *laissez, laissez*, dans son petit jargon,  
Pere, mere ou cousin, ou frere qu'elle embrasse,  
Un homme indifferant reçu de bonne grace,  
Un excès d'enjoûment, un air un peu chagrin,  
Un discours sérieux, un langage badin,  
Une chimere, un geste, un rien, une migraine,  
Tout intrigue un amant & le tient en haleine.

JULIE.

Sur ce pied-là, Nerine, on nous aime bien peu.

NERINE.

Je le sens comme vous, nos gens n'ont point pris  
feu,

Et vous m'en voyez moi toute scandalisée;  
Il est fort mal plaisant d'être ainsi mepritée.

Mais Damon vient à nous.

JULIE.

Tâchons de l'éviter.

## S C E N E V.

JULIE, DAMON, NERINE,  
CRISPIN.

DAMON.

**V**ous me fuyez, Madame! eh daignez arrêter.

JU-

JULIE.

Je ne veux vous parler, ni vous voir de ma vie.

CRISPIN *a Nerine.*

La belle souffleteuse.

NERINE.

Ote-toi, je te prie.

DAMON.

Je ne merite point ce violent courroux.

CRISPIN *a Nerne.*

Je suis le plus lezé: mais racommodons-nous.

JULIE *a Damon.*

Vôtre importunite me fatigue & m'outrage.

NERINE *a Crispin.*

Mon courroux contre toi s'irrite & devient rage.

CRISPIN.

Il est donc à propos de te parler de loin.

DAMON.

Madame!

JULIE.

Vous prenez un inutile soin.

CRISPIN.

Il faut avoir le cœur bien dur & bien Arabe!

DAMON.

Je ne dirai qu'un mot.

CRISPIN.

Et moi qu'une syllabe.

NERINE.

Ce ne sera pas là de quoi nous ennuyer.

Ecourons les, Madame.

JULIE.

Osés-tu m'en prier?

NERINE.

Sûres de ne fâcher Lolive ni Leandre,

Le grand malheur au fond, pourquoi nous en défendre?

DAMON.

L'aveu de mon amour vous a tantôt déplû,

A m'éloigner de vous je m'étois resolu,

Et quoique penetré de la plus vive flâme,

Ce valet peut vous dire...

CRIS-

C R I S P I N.

Où, nous partions, Madame ;  
 Outré de vos refus, moi piqué d'un soufflet,  
 Même dépit chassoit le maître & le valet,  
 Et nous allions tous deux au fond de la Cham-  
 pagne

Attendre le Printemps pour rentrer en campa-  
 gne.

D A M O N.

Madame, de mes feux par moi-même éclairci,  
 C'est Leandre. . .

J U L I E.

Comment ?

D A M O N.

Qui me retient ici.

J U L I E.

Leandre est informé par vous. . .

D A M O N.

De ma tendresse,  
 Et son cœur généreux excuse ma foiblesse,  
 Il me plaint, me console, & sa tendre amitié  
 De l'état où je suis lui fait avoir pitié.

N E R I N E.

Vous avez un amant bien tendre & pitoyable.

C R I S P I N.

Lolive en fait de même, ou je me donne au dia-  
 ble.

D A M O N.

Ah lorsque je vous ai découvert mon amour,  
 Madame, ai-je compté sur le moindre retour ?  
 L'avez-vous crû ? Forcé de rompre le silence,  
 Je n'ai point soupçonné votre cœur d'inconstance.  
 Est-ce un crime d'aimer, d'adorer vos appas,  
 Quand même mon rival ne s'en offense pas ?  
 Du beau feu que je sens qu'avez-vous lieu de  
 craindre ?

Laissez-le s'exhaler, le temps pourra l'éteindre.  
 Votre ami connoît trop votre cœur & le mien,  
 Et nous estime trop pour s'allarmer de rien.

JULIE.

Damon, avec grand art vôtre bouche s'exprime  
 Je veux bien ne plus voir vôtre amour comme  
 un crime :

Mais...

NERINE.

Sur ce pied, Madame, il n'a pas si grand tort  
 Que vous & moi l'avions imaginé d'abord.

CRISPIN.

Moi. Mal à propos en faveur de Lolive  
 Ta main sur mon visage a pris l'affirmative.

JULIE.

Mais comme enfin l'amour peut se nourrir d'espoir,

Il faut pour vous l'ôter renoncer à me voir.

DAMON.

Renoncer à vous voir ! moi, divine Julie ?  
 Commandez que plutôt je renonce à la vie.

JULIE.

Ah bien vous me verrez, mais à condition  
 Que si jamais un mot, si la moindre action,  
 Un soupir, un regard, un geste vous échappe,  
 Si trop d'empressement, si trop de soin me frappe...

DAMON.

Ah Ciel quelle contrainte exigez-vous de moi !

JULIE.

De ce que je vous dis faites-vous une loi :  
 Il faut me le promettre & me tenir parole.

CRISPIN à Nerine.

Veux-tu faire aussi jouer le même rôle ?

JULIE.

Et si vous y manquez, vous pouvez désormais  
 De ma plus forte haine être sûr pour jamais.

DAMON.

Il faut vous obéir pour ne vous pas déplaire,  
 Et mourir de douleur si je ne puis me taire.

*Il la reconduit.*

CRIS.

48 L E C U R I E U X

C R I S P I N.

Mais, Nerine, pour moi qui suis grand babil-  
lard,

Si je me tais long temps ce sera grand hazard,  
Ne pourrai-je parfois, afin qu'il t'en souviene,  
Te dire que je t'aime?

N E R I N E.

Oh ce n'est pas la peine.

Le diable, quand quelqu'un nous a parlé d'a-  
mour,

Nous en fait souvenir plus de cent fois par jour.

---

S C E N E VI.

D A M O N, C R I S P I N.

C R I S P I N.

C E que nous leur disons, le diable leur re-  
pete;

Nous aurons là tous deux un fort bon interprete.

Cela pourroit bien être, & nôtre passion

Merite de leur part quelque réflexion.

L'affaire est en bon train.

D A M O N.

Tais-toi, voici Leandre.

---

S C E N E VII.

LEANDRE, DAMON, CRISPIN,  
LOLIVE.

L E A N D R E.

A Vec empressement, ami, je viens t'apprendre  
De l'aveu de tes feux quel est l'heureux effet.

D A-

D A M O N.

Le fais-tu de Julie? en es-tu satisfait?

L E A N D R E.

De ce premier succès que mon ame est charmée!  
Julie est contre toi de fureur animée,  
Te nomme indigne ami, perfide, scelerat,  
Et me veut faire moi rompre avec un ingrat.  
Conçois-tu le plaisir que ce succès me cause?

D A M O N.

Conçois-tu les chagrins à quoi cela m'expose?  
Je vois que tu seras content de ton côté,  
Et que je serai moi méprisé, detesté.  
De ton entêtement tu me rends la victime,  
Tu t'assûres du cœur, & moi je perds l'estime.

L E A N D R E.

Va, va, je prendrai soin de calmer son esprit.

D A M O N.

Non, non, la vérité passe encor ton recit.  
Ses regards, ses discours, une prompte retraite...

C R I S P I N.

Plus un soufflet que j'ai reçu de la soubrette.

L O L I V E.

Fort bien.

D A M O N.

Que te faut-il encore après cela?

Sois content, je te prie, & demeurons-en là.

L E A N D R E.

Mon repos, mon honneur, tout veut que je poursui-  
vive.

D A M O N.

Je viens de faire encore une autre tentative.

L E A N D R E.

Eh bien?

D A M O N.

C'est encor pis, soins, transports superflus,  
Et de sa part mépris, & plus cruels refus.

C R I S P I N.

Que nous sommes haïs!

D A M O N.

Je me lasse de l'être.

C

L E A N

L E A N D R E.

Ah ! que pour moi ton zèle acheve de paroître.

C R I S P I N.

Où, où, nous prétendons le pousser jusqu'au  
bout ;Car Lolive vous suit, & vous imite en tout,  
Et c'est moi...

L E A N D R E.

Je le fai.

D A M O N.

Tu dois en homme sage

Dès demain, sans delai, finir ton mariage.

L E A N D R E.

Non, non, elle n'est pas encore où je la veux.

Qui moi, je me rendrai sur une épreuve ou deux ?

Celles-ci ne sont rien, j'en medite encore une...

L O L I V E.

Mais aussi n'est-ce point trop tenter la for une ?

D A M O N.

Ton valet est sensé, Leandre. Adresse-toi

Pour ta nouvelle épreuve, à quelqu'autre qu'à  
moi.

L E A N D R E.

Ah ! tu m'ouvres les yeux, &amp; j'entre en defiance.

Julie à t'écouter a moins de repugnance,

Tu crains de triompher.

D A M O N.

Non : mais enverité,

Si la chose arrivoit, tu l'as bien mérité,

Et je trouve entre nous qu'elle t'est trop fidelle :

Mais les craintes que j'ai ne roulent point sur elle.

L E A N D R E.

Qui crains-tu ?

D A M O N.

Je me crains moi-même,

L E A N D R E.

Toi ?

D A M O N.

Et s'il te faut ici parler de bonne foi,

Où, moi ;

Je



Je sens bien qu'en feignant d'adorer ta maitresse,  
 Dans l'intrigue mon cœur un peu trop s'intéresse.  
 Je crains d'être trop vif à suivre ton dessein ;  
 Je suis fort ton ami : mais je suis homme enfin.

L E A N D R E.

Ah que me dis-tu là ?

D A M O N.

Je dis ce que je pense.

L E A N D R E.

Tu ne prévois donc pas de longue résistance ?

D A M O N.

Pourquoi ?

C R I S P I N.

Je sens aussi que je m'échauffe trop,  
 Et l'amour à mon cœur fait courir le galop,  
 Nerine a des yeux !

L O L I V E.

Où, Monsieur Crispin, de grace,  
 Plus d'épreuve pour moi, c'est assez, je vous  
 casse.

L E A N D R E.

Je ne fais où j'en suis, surpris, confus, outré...  
 Mais enfin quelque sort qui me soit préparé,  
 Quand j'en devrois mourir, quand Julie infidelle...

D A M O N.

Ah tu lui ferois tort de la soupçonner telle ;  
 Je puis t'en assurer, Leandre, avec serment,  
 Loin d'être disposée au moindre changement...

L E A N D R E.

Je le crois : mais j'en veux une plus forte preuve,  
 Et pour mettre encor mieux sa constance à l'é-  
 preuve,

Je veux d'un autre objet qu'elle me croye épris.

D A M O N.

Ce seroit lui marquer un peu trop de mépris.

L E A N D R E.

Ce n'est pas tout encor. Pour ébranler son ame  
 Il faut dans cet instant lui parler de ta flâme,  
 La plaindre, me blâmer, & vanter ses appas.  
 Son cœur est bien à moi s'il ne succombe pas.

Poursui , parle , agis , presse , à toi je m'abandonne ,  
 Si tu te fais aimer , va , je te le pardonne ,  
 Et si par grand bonheur tu n'es point écouté ,  
 Je pourrai borner là ma curiosité.

L O L I V E .

Oui , mon maître a raison , cette preuve est sensible ,

Elle peut tourner mal : mais elle est infallible.

D A M O N .

Je me rends , je ferai tout ce que tu voudras :  
 Mais , Leandre , crois-moi , tu t'en repentiras.

L E A N D R E .

Je ne m'en plaindrai point , je veux me satisfaire.

L O L I V E à *Crispin*.

Je te rétablis donc , & vogue la galere.

C R I S P I N .

Nous allons vous servir affectueusement.

L E A N D R E .

J'en attends le succès avec empressement.

L O L I V E à *Crispin*.

Si tu trouves Nerine un peu trop attendrie ,  
 Crispin , que je n'en sache au moins qu'une partie.

C R I S P I N .

Non , non.

## S C E N E V I I I .

JULIE , DAMON , NERINE ,  
 CRISPIN.

J U L I E .

Jugez , Damon , de l'état où je suis ,  
 Et par ce que je fais connoissez mes ennuis .  
 Je viens vous chercher , moi qui viens de vous  
 défendre  
 De me voir ,

D A :

D A M O N.

Quel sujet vous oblige. . .

J U L I E.

Leandre. . .

Vous connoissez pour lui mon cœur, jugez du sien :

De Bretagne , Damon, son pere écrit au mien.

D A M O N.

De Bretagne ! est-il vrai ?

J U L I E.

Lisez, voila la lettre

Que mon pere a reçüe, & vient de me remettre.

D A M O N lit.

*Mon cher ami, je vous écris de Rennes,*

*Où pour un assez gros procès*

*Je reste depuis six semaines.*

*J'en attends un heureux succès.*

*Leandre m'a mandé que vous étiez malade ;*

*Que la belle Julie avoit la fièvre aussi :*

*Mais ce ne sera rien, & je me persuade*

*Que vous vous portez bien à present, Dieu merci.*

*Pour moi, je suis d'une santé parfaite,*

*Et comme mon ami par qui je vous écris*

*Demeurera peu de temps à Paris,*

*Dès qu'il y sera je souhaite*

*Qu'il assiste à la noce ou qu'il la trouve faite ;*

*Pour peu qu'elle tardât je serois fort surpris.*

*Je suis toujours avec estime*

*Vôtre. . . & cætera, très intime*

L I S I M O N.

J U L I E à Damon.

Dans tous les procedez vous voyez qu'il est faux.

N E R I N E.

Le maître & le valet sont deux fieffez marauts.

J U L I E.

Vous vous taisez, Damon ?

Les vilaines manières !  
Ma foi mon maître & moi ne leur ressemblons  
guéies.

J U L I E.

Eh bien ?

D A M O N.

Vous me voyez moins surpris qu'interdit.

J U L I E.

Sur vôtre esprit, Damon, si j'ai quelque credit,  
J'en exige à present une preuve sincère.  
Me refuseriez-vous ?

D A M O N.

Parlez, que faut-il faire ?

J U L I E.

Ne point vous obstiner à paroître discret.  
De mon perfide amant vous savez le secret.  
Pour quelque objet nouveau son ame est atten-  
die ;

Ne me déguisez rien, dites-moi, je vous prie,  
Tout ce que vous savez de cet attachement.  
Ses delais affectez, son refroidissement,  
Mettent mon triste cœur dans une incertitude. . .  
Ah, Damon ! tirez moi de cette inquietude.

D A M O N.

S'il m'a dit son secret, sans me deshonorer,  
Quoique vous m'en pressiez, puis-je le déclarer ?

J U L I E.

Quoi l'état où je suis ne vous fait point de peine ?  
Parlez, ou pour jamais foyez sûr de ma haine.

D A M O N.

Ah ! ce seroit user avec trop de rigueur,  
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon  
cœur.

N E R I N E.

Crispin, Madame, en fait quelque chose peut-  
être :

Allons, il faut qu'il jase au défaut de son maître.

C R I S P I N.

Diablot. . . ce seroit avec trop de rigueur. . .

I M P E R T I N E N T. 55

Employer le pouvoir... que vos yeux dans un cœur...

Comment avez-vous dit Monsieur? Enfin, Mesdames,

Nous ne jalons pas nous comme vous autres femmes.

J U L I E.

Un si constant refus m'irrite & me surprend.

D A M O N.

Je veux vous obéir, mon devoir le défend.

N E R I N E *a Crispin.*

Es-tu l'esclave aussi d'un devoir si farouche?

C R I S P I N.

Oui, j'ai tourné trois fois ma langue dans ma bouche.

Si chacun comme moi pesoit ainsi ses mots.

On verroit moins de gens parler mal à propos.

N E R I N E.

Oh parle.

C R I S P I N.

Me sauter à la gorge, à la face!

N E R I N E.

Parleras-tu?

C R I S P I N.

Comment veux-tu donc que je fasse?

Lorsque ta blanche main me serrant le gozier...

Je n'ai pas seulement la force de crier.

N E R I N E.

Il y paroît.

C R I S P I N.

J'étrangle au moins, Monsieur, dirai-je?

D A M O N.

Non.

N E R I N E.

Il ne parle point, Madame, étranglerai-je?

J U L I E.

Cessez ce badinage, & sortons de ce lieu:

Vous êtes trop discret, Damon.

D A M O N.

Madame.

56 L E C U R I E U X

J U L I E.

Adieu.

N E R I N E.

Au diable.

C R I S P I N.

Vous voyez comme on nous congédie.

D A M O N.

Il faut enfin parler, adorable Julie,  
Leandre vous trahit.

J U L I E.

Perfide!

D A M O N.

Il est charmé

D'un objet moins parfait dont il est moins aimé.

J U L I E.

Juste Ciel!

N E R I N E.

Et Lolive?

C R I S P I N.

Il fait comme son maître,

Et te trouve si laide à présent.

N E R I N E.

Ah le traître!

J U L I E.

Je sai donc de mon sort l'affreuse vérité?

N E R I N E.

Hom les chiens!

C R I S P I N.

Ce n'est pas par la fidélité.

N E R I N E.

Seriez-vous comme moi d'humeur entrepre-  
nante?

Ne vous amusez point à faire la dolente :

On change; eh bien suivons cet exemple, il est  
bon,

J'aimerai Crispin moi, vous aimerez Damon.

C R I S P I N.

Fort bien.

N E R I N E.

Ou ne sauroit en pareille occurrence

Pour

Pour punir deux ingrats trop hâter la vengeance.

CRISPIN.

Que Nerine a d'esprit !

JULIE à Damon.

Si j'aimois à changer,

En recevant vos vœux je voudrois me venger.

Où tout en vous, Damon, me paroît estimable.

Qu'à vôtre indigne ami je vous tiens préférable !

Mais enfin son exemple est sur moi sans pouvoir :

Il me trahit, l'ingrat, je veux encor le voir,

Je veux lui reprocher sa lâche perfidie ;

Et quand par mes transports il l'aura bien sentie,

Si son perfide cœur est pour moi sans retour. . .

Le dépit quelquefois, Damon, venge l'amour.

DAMON.

Madame. . .

JULIE.

Laissez-moi. Dans mon inquietude

Je sens que j'ai besoin d'un peu de solitude.

CRISPIN à Nerine.

Verras-tu ton ingrat toi ?

NERINE.

Je ferai beau bruit ;

Et si l'éclat, soufflets, coups de pied sont sans fruit,

Pour venger mon offense, & pour laver ma honte

Je te mets de moitié, mon cher Crispin.

CRISPIN.

J'y compte.

## S C E N E I X.

D A M O N , C R I S P I N .

C R I S P I N .

Tout va bien , leur fierté commence à chanceler.  
 Nous sommes déjà sûrs d'être leur pis aller.

D A M O N .

Ce pis aller à tout me semble preferable.  
 Oui , je trouve Julie un objet adorable.

C R I S P I N .

Vous trouvez bien. Nerine est aussi par ma foi  
 Un pis aller , Monsieur , assez joli pour moi.

D A M O N .

Je l'avois bien prévu qu'il seroit impossible  
 De feindre de l'aimer sans devenir sensible.

C R I S P I N .

Et pour Nerine moi je me suis toujours dit  
 Que nous nous aimerions par goût , ou par depot.

D A M O N .

Ah je crains , dans mon cœur que trop de joye  
 éclatte ,

Et de me livrer trop à l'espoir qui me flatte !

Leandre va se perdre , il n'en faut point douter ,

Dans son premier dessein il voudra persister ,

Il fera vanité de s'avouër perfide.

Par quel chemin l'amour à mon bonheur me guide !

Il se rend dans mon cœur plus fort que l'amitié :

Mais par assez d'efforts je suis justifié.

C R I S P I N .

Puisque vôtre ami fait cette sottie entreprise ,

Ne pas en profiter seroit autre sottise.

D A M O N .

L'amour & la raison me parlent , je me rends.

C R I S P I N .

Je trouve comme vous mon bon , & je le prends.

*Fin de troisième Acte.*



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE *seul.*

**A**H le maudit courier! la foudre l'accompagne;  
 Qu'il est à la malheure arrivé de Bretagne!  
 Geronte est contre nous diablement irrité,  
 Et Julie & Nerine aussi de leur côté  
 Autant que le vieillard, vives & petulentes,  
 De ce qui s'est passé ne sont pas fort contentes,  
 Aussi n'ont-elles pas sujet de s'en louer:  
 Nous sommes deux grands fous, il le faut avouer:  
 Je vois de tous côtés s'apprêter un orage,  
 Tâcher de l'éviter c'est faire en homme sage;  
 Songeons pour quelques jours à quitter la maison.

SCENE II.

GERONTE, LOLIVE.

GERONTE *sans voir Lolive.*

**L**E coquin! il mourra sous les coups de bâton.

LOLIVE.

Me voila pris.

GERONTE.

Plâit-il? ah j'apperçois mon homme.

Vien çà, pendart.

LOLIVE.

Monfieur.

GERONTE.

Vien çà que je t'affomme.

60 L E C U R I E U X

L O L I V E.

Si vous ne m'appellez, Monsieur, que pour cela,  
Je crois qu'il vaut autant que je demeure là.

G E R O N T E.

Je te rourai de coups.

L O L I V E.

N'en prenez pas la peine,  
Cette expedition vous mettroit hors d'haleine.

G E R O N T E.

Eh bien, j'ai des valets propres à cet emploi,  
Dont le bras en fera la fonction pour moi.

L O L I V E.

Je sai que vous avez un fort bon domestique,  
Trois grands garçons bien faits.

G E R O N T E,

C'est de quoi je me pique.

L O L I V E.

Pleins de zèle pour vous, & c'est avec raison. . .

G E R O N T E.

Finis. Comme tu fais, c'est ici ma maison.

L O L I V E.

Sur elle de ma part n'ayant point d'hypotèque,  
Je n'y demande rien, & comme dit. . . Senèque. . .  
C'est mal fait. . . d'envier l'heritage d'autrui. . .

Je pense là-dessus sagement comme lui,  
Et je m'en vais, Monsieur.

G E R O N T E.

Non, non, je pretends, traître,  
Que si tu sors d'ici, ce soit par la fenêtre.

L O L I V E *fuit, & Geronte le retient.*

La porte me suffit.

G E R O N T E.

Ah, changeons de discours.

Es-tu bien fatigué de ton voyage à Tours?

Attendrons-nous long-temps le pere de Leandre?

L O L I V E.

Monsieur. . . pour vous parler. . . si vous voulez  
l'attendre. . .

Vous le pouvez, sinon il faudra. . .

IMPERTINENT. 61

GERONTE.

Du Mesnil,

La Jonquille, la Fleur.

D U M E S N I L.

Monſieur, que vous plaît-il ?

GERONTE.

Allez, & revenez avec vos camarades,

A ce maître coquin donner vingt baſtonnades.

L O L I V E *fièrement.*

Monſieur, mon maître eſt homme. . .

GERONTE.

Eh je m'en moque bien.

Ton maître ne vaut guère, & toi tu ne vauds rien :

Vous vous raillez de moi, vous outragez ma  
ſille ;

Corbleu je vengerai l'honneur de ma famille.

L O L I V E.

Je le vois bien, Monſieur, je ſuis pris comme un  
ſot,

Et vais être aſſommé ſi vous lâchez un mot.

Vous êtes ſi bon vous, moi je ſuis ſi ſincère ;

En vous avouant tout, puis-je ſortir d'affaire ?

GERONTE.

Et que m'avoueras-tu que je ne ſache bien ?

La lettre m'a tout dit.

L O L I V E.

La lettre ne dit rien.

GERONTE.

Aurois-tu de nouveau quelque choſe à m'appren-  
dre ?

L O L I V E.

Oui : mais pour le ſavoit, Monſieur, il faut ſuſ-  
pendre

L'ordre injuſte & cruel par vous mal à propos

A Meſſieurs vos valets donne contre mon dos.

GERONTE.

Après tes lâches tours, & ton effronterie. . .

D U M E S N I L *entre avec deux autres laquais.*

Monſieur, nous voila prêts pour la cérémonie.

## 62 L E C U R I E U X

L O L I V E.

Je ne le suis pas moi, Monsieur a la bonté  
De remettre l'affaire à ma commodité.

G E R O N T E.

Oui, oui, de quelque instant je veux bien qu'on  
differe.

L O L I V E.

De quelque instant, Monsieur ?

G E R O N T E.

Compte que ton salaire  
Est tout prêt, si tu ments, & que je te promets. . .

L O L I V E.

Helas, vous savez bien que je ne ments jamais.

G E R O N T E.

Moi je le fai ?

L O L I V E.

Monsieur, quand on dépend d'un maître,  
On ment, mais sans mentir, & l'on peut bien con-  
noître

Que quand on ment ainsi. . . l'on ne dit pas fort  
vrai,

Et vous même tantôt en avez fait l'essai ;

Car quand je vous faisois le recit du voyage

Que je n'avois pas fait. . . dans tout ce badinage

Vous compreniez fort bien que je mentois un peu.

G E R O N T E.

Oh je m'en suis douté.

L O L I V E.

Je l'ai bien vû morbleu,  
Vous distinguez le faux & le vrai d'une histoire,  
Et l'on seroit bien fin de vous en faire accroire.

G E R O N T E.

Oui, j'ai l'esprit subtil, & pénétrant.

L O L I V E.

Fort bien.

G E R O N T E.

Apprens-moi donc pourquoi. . .

L O L I V E.

Ne pénétrez-vous rien ?

G E.

GERONTE.

Quand tu me l'auras dit j'en saurai davantage.  
Pourquoi tous ces delais, ce pretendu voyage?

LOLIVE.

Le pourquoi de cela n'est pas bien averé :  
Mais entre nous, mon maître a le chef mal timbré,  
Il est fou.

GERONTE.

Lui! Leandre?

LOLIVE.

Oui, vous dis je, & peut-être  
Suis-je moi qui vous parle aussi fou que mon  
maître.

GERONTE.

Je te crois.

LOLIVE.

Vous savez que depuis certain temps,  
Malgré tous vos discours, tous vos empressemens,  
Par lui de jour en jour la noce se differe.

GERONTE.

Vraiment c'est de cela que je suis en colere.

LOLIVE.

Il attendoit Damon son ami.

GERONTE.

Mais pourquoi?

LOLIVE.

Pourquoi, pour lui donner un fort plaisant emploi.

GERONTE.

Quel emploi?

LOLIVE.

D'éprouver sa maitresse.

GERONTE.

Julie?

Ma fille? l'éprouver?

LOLIVE.

Doucement je vous prie,

Cette épreuve se fait par curiosité.

GE-

64 L E C U R I E U X

G E R O N T E.

Q'est ce à dire? comment?

L O L I V E.

Mon maître est entêté  
De pénétrer à fond s'il est bien vrai qu'on l'aime,  
Je veux de mon côté le pénétrer de même.  
Damon à vôtre fille adresse donc ses vœux,  
Et de Nerine aussi Crispin fait l'amoureux,  
C'est comme vous voyez, un secret infallible  
Pour savoir...

G E R O N T E.

Ce projet est bizarre.

L O L I V E.

Et risible.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que le tour est plai-  
sant?

Dittes.

G E R O N T E.

Le tour? le tour est d'un extravagant,  
Et ton maître nous fait une offense cruelle.

L O L I V E.

Ce n'est qu'un jeu, lui-même il feint d'être in-  
fidelle.

G E R O N T E.

Voyez l'impertinent! A quoi bon ces détours?

L O L I V E.

Pour différer la noce encor de quinze jours,  
De-là vient mon voyage avec l'apoplexie,  
De-là vient vôtre fièvre & celle de Julie;  
Et si vous demandez à fond le vrai pourquoi,  
J'aurai bien de la peine à le dire, ma foi.

G E R O N T E.

Leandre est un benêt.

L O L I V E.

Monsieur, quoiqu'il arrive,  
Ne le confondez pas de grace avec Lolive.

G E R O N T E.

Et Leandre, & Damon, & Lolive, & Crispin,  
Je ne sai qui des quatre est le plus grand faquin.

*Il sort.*

L O

Le vieillard pense juste. & moi-même j'ai honte.

---

SCENE III.

LOLIVE, LEANDRE.

LEANDRE.

D'Où viens-tu ?

LOLIVE.

De parler au bon-homme Geronte ;  
Nous avons eu tous deux un fort vif entretien.

LEANDRE.

Et que dit-il !

LOLIVE.

Il dit que vous ne valez rien ;

Et comme le plus foible est toujours le coupable,

Il vouloit que pour vous mon dos fût responsable :

Mais moi pour éviter d'être roué de coups,

J'ai, pour vous obliger, tout fait tomber sur vous.

Sachant que vous voulez qu'on vous croye infidelle,

Je ne pouvois trouver d'occasion plus belle.

LEANDRE.

Bon.

LOLIVE.

Vous êtes, dit-il, un menteur, un fripon ;  
Et je suis convenu moi qu'il avoit raison.

LEANDRE.

Fort bien.

LOLIVE.

Vous trouvez donc que j'ai fait. . .

LEANDRE.

A merveilles.

66 L E C U R I E U X

L O L I V E.

Si quelqu'un l'entend mieux, je donne mes oreilles.

L E A N D R E.

Et de mon changement il est fort courroucé ?

L O L I V E.

Où, Monsieur, il s'en tient vivement offensé,  
Et pour vous dire vrai je crains quelque vacarme.

L E A N D R E.

Il le faut avouër, cet incident me charme,  
Et quand même avec toi je l'aurois concerté...

L O L I V E.

J'ai l'esprit bien présent, dites la vérité.

L E A N D R E.

On ne peut rien de mieux.

---

S C E N E IV.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE.

L E A N D R E à *Damon*.

E H bien, comment Julie

A-t-elle appris par toi ma fausse perfidie ?

Parle : t'a-t'on reçu plus favorablement ?

As-tu de son dépit bien saisi le moment ?

D A M O N.

Ce dépit à l'amour ne donne point d'atteinte,

Tout violent qu'il est, il se borne à la plainte.

Malgré ce que j'ai dit, fidelle à son devoir,

Elle veut te parler, & demande à te voir.

Parle-lui : hâte-toi de la tirer de peine,

Et ne t'expose point à meriter sa haine.

Jusques à certain point on peut blesser l'amour :

Mais qui l'offense trop, l'offense sans retour.

L E A N D R E.

C'est par ce seul moyen, par l'excès de l'offense,

Que je puis être sûr de toute sa constance :

Enfin



Enfin pour l'éprouver jusques au dernier point,  
 J'exige encore, ami, ne me refuse point,  
 Qu'au vieillard qu'aigrira ma fausse perfidie  
 Pour toi, de mon aveu tu demandes Julie.  
 Voila le dernier trait pour éprouver son cœur,  
 Dis lui que je consens à t'en voir possesseur.

D A M O N.

S'il va me l'accorder ? Tu deviens fou, Leandre.

L E A N D R E.

Ah ! c'est elle pour lors qui devra s'en défendre,  
 Résister à tes vœux, refuser d'obéir,  
 Te bannir de ses yeux, & même te haïr.

D A M O N.

Fort bien, c'est donc le but de ce que tu pro-  
 jettes ?

Je me refuse à tort à ce que tu souhaites ?

Oh bien, mon pauvre ami, je te déclare net,  
 Qu'après ce que tu fais si tu suis ce projet,  
 Pour te récompenser d'un pareil ridicule,  
 Je te trahirai moi sans le moindre scrupule.

L E A N D R E.

Non, je te connois trop.

D A M O N.

Ma foi je le ferai.

L E A N D R E.

Je ne le saurois croire.

D A M O N.

Oh j'en convaincrai.

L E A N D R E.

Si mon cœur en ceci craint une perfidie,  
 Va, ce n'est point de toi, ce n'est que de Julie,  
 Mais par de vains discours c'est trop te retarder :  
 Parle ; au pere sur tour, je vais te seconder.

S C E N E V.

D A M O N *seul.*

J'E n'aurai, grace au Ciel, nul reproche à me  
 faire ; Et

Et si pour cet himen j'obtiens l'aveu du pere,  
 Et que Julie enfin quand elle aura tout sçû  
 S'indigne du dessein que Leandre a conçu,  
 Dans cette occasion serai-je si coupable  
 De saisir auprès d'elle un moment favorable?  
 Et que doit après tout m'importer que son cœur  
 Par goût ou par dépit consente à mon bonheur?  
 Je serai trop heureux de posséder Julie.  
 Peut-être qu'à mon sort l'himen l'ayant unie,  
 Elle secondera mes vœux & mon espoir.  
 Dans les cœurs vertueux l'amour naît du devoir.

## S C E N E VI.

D A M O N , C R I S P I N .

C R I S P I N *tout essouffé.*  
 J E vous cherchois.

D A M O N .

Qu'as-tu?

C R I S P I N .

Voici bien des affaires.

D A M O N .

Comment?

C R I S P I N .

Il m'en viendra quelques coups d'étrivières.

D A M O N .

Mais explique-toi donc.

C R I S P I N .

Je fors de là-dedans.

Si vous saviez, Monsieur...

D A M O N .

Quoi?

C R I S P I N .

Le diable est aux champs,

On fait tout.

D A M O N .

Mais encore?

CRIS-

C R I S P I N.

On croit que pour Julie  
 Votre amour n'est que feinte & jeu de Comedie,  
 Entre Leandre & vous un projet concerté,  
 Pour contenter d'un fou la curiosité.

D A M O N.

Qui peut leur avoir dit le nœud de cette intri-  
 gue?

C R I S P I N.

Qui? Pour le decouvrir en vain je me fatigue;  
 Car enfin ce ne peut être, comme je croi,  
 Leandre ni Lolive, à coup sûr, vous ni moi.

D A M O N.

A ce que tu me dis je vois peu d'apparence.

C R I S P I N.

Le fait est vrai pourtant: donnez-vous patience.  
 Je m'étois ( que cela soit secret entre nous )  
 Donné près de Nerine un petit rendez-vous:  
 Je m'y rendois; un bruit fort grand se fait en-  
 tendre.

J'écoute pour savoir d'où venoit cet esclandre.  
 La scène se passoit dans un appartement,  
 Où les gens du logis n'entrent que rarement:  
 Cela me fait d'abord craindre quelqu'avanture,  
 Je mets doucement l'œil au trou de la serrure.  
 Je vois ( il n'est pas bon d'être trop curieux )  
 Nerine & le vieillard jurant à qui mieux mieux,  
 Et Julie à rêver fortement attachée  
 Ne juroit pas si fort, mais étoit plus fâchée.  
 Le petulant bon-homme écumoit de courroux,  
 De sa canne & du pied il frappoit de grands  
 coups,

Et Nerine disoit: *Ce sont des gens à pendre.*

D A M O N.

Tout cela ne pouvoit regarder que Leandre.

C R I S P I N.

Je l'ai crû comme vous d'abord: mais ma foi  
 non,

On a par-ci, par-là prononcé votre nom,  
 Puis ils ont à la fin conclu tous trois en somme

Que

Que vous étiez, Monsieur, un fort mal-honnête homme.

D A M O N.

Ah que me dis-tu là!

C R I S P I N.

Je dis la vérité.

J'ai fort bien entendu, car j'ai bien écouté:

Fort douloureusement la modeste Julie

Disoit: *Quoi par Damon me voir ainsi trahie!*

Damon. Vous voyez bien, Monsieur, que c'étoit vous.

*Crispin est un maraut qu'il faut rouer de coups,*

Reprenoit tendrement l'obligeante Nerine.

*Crispin. C'est moi, du moins à ce que j'imagine.*

*Pour éprouver mon cœur, feindre d'être amoureux!*

Disoit Julie. *Il faut les étrangler tous deux,*

Disoit Nerine. Enfin tous trois de compagnie

Sur Léandre & Lolive ont fait une sortie,

En ont dit plus de mal que de nous deux encor;

Et comme ils s'appretoient à fortir, moi d'a-  
bord

J'ai couru pour venir de ceci vous instruire,

Et pour voir avec vous ce qu'il faut faire ou dire.

D A M O N.

Je vais trouver Julie, & je veux lui parler.

C R I S P I N.

Donnons à leur courroux le temps de s'exhaler.

Du premier mouvement, Monsieur, je me desie.

D A M O N.

Non, il faut sans tarder que je me justifie.

Le hazard la conduit ici fort à propos.

C R I S P I N.

Défendons le visage, & leur tournons le dos.

## S C E N E V I I.

JULIE , DAMON , NERINE ,  
CRISPIN.

JULIE à Damon.

**V**OUS voila donc, Monsieur?

NERINE à Crispin.

Ah c'est donc vous, beau sire!

CRISPIN à Damon,

Eh bien ai-jedit vrai?

NERINE.

Qu'auront-ils à nous dire?

JULIE.

Sachons un peu, Monsieur, par où j'ai merité  
D'être par vous traitée avec indignité.  
Loin de guerir d'un fou l'injuste défiance,  
Vous-même l'appuyez par vôtre complaisance?  
Leandre ose douter de mon cœur, de ma foi,  
Et vous lui prêtez vous des armes contre moi?  
De vous deux, dites-moi, quel est le plus cou-  
pable?

L'un de legereté m'a pû croire capable,  
Et l'autre montre un cœur indigne, lâche & bas,  
De feindre de l'amour quand il n'en ressent pas.

DAMON.

Je ne prends point ici le parti de Leandre,  
Vouloir le disculper seroit trop entreprendre,  
C'est un amant jaloux, curieux, indiscret.  
Je ne sai point par où vous savez son secret:  
Mais enfin il est vrai qu'ennemi de lui même,  
En vous aimant, Madame, il n'est pas sûr qu'on  
l'aime.

Contre ses sentimens j'ai long-temps combattu,  
Non que de tels soupçons blessent vôtre vertu,  
Vous devez excuser le trouble qui l'agite;  
Sa crainte est d'un amant peu sûr de son merite.

72 L E C U R I E U X  
J U L I E.

Et vous qui pretendiez me surprendre aujourd'hui,

Damon, croyez-vous donc en avoir plus que lui ?

D A M O N.

Non : mais j'ai plus d'amour, plus de delicatessè,  
Je porte un cœur exempt d'une telle foiblesse.

Croyez-vous que ce cœur ait pû feindre avec vous ?

Il fait de vous aimer son bonheur le plus doux,

Et lorsque mon ami me proposa de feindre,

Je sentoís une ardeur que rien ne peut éteindre :

Je ne le trahis point, lui-même il s'est trahi :

Il m'a prié, pressé, moi j'ai trop obéi.

Enfin si vous aimer, vous trouver adorable,

Est un crime pour moi, Leandre en est coupable,

Madame, & vous seriez trop injuste en effet,

De vouloir me punir d'un mal qu'un autre a fait.

J U L I E.

Par vôtre procedé vous m'avez outragée :

Si vous m'aimez, Damon, je suis assez vengée.

N E R I N E à Damon.

A vôtre excuse vous, vous donnez un bon tour,

La feinte fâchoit plus qu'un veritable amour.

Crispin, en cas pareil comme elle je suis vive.

C R I S P I N.

L'histoire de Leandre est celle de Lolive.

N E R I N E.

Tout de bon ?

C R I S P I N.

Tout de bon, j'en jure par ma foi.

N E R I N E

Le sot veut donc aussi me faire éprouver moi ?

Ah si je l'avois sçû, bien loin de me défendre...

J'ai regret au soufflet.

C R I S P I N.

Si tu veux le reprendre.

J U L I E.

Tant de fois assuré qu'il possèdoit mon cœur,

Leandre a pû douter de ma sincere ardeur !

Que n'essuïrois-je point de son humeur jalouse,

Quand

Quand un nœud solennel m'auroit fait son épouse?  
 Le moindre objet, un rien troubleroit sa raison,  
 On ne se défait pas d'un semblable soupçon,  
 Et lorsque par malheur une ame en est laïsie,  
 Rien ne peut rassurer contre la jalousie :  
 Non, Leandre jamais ne sera mon époux.

D A M O N.

Ah j'ose me livrer à l'espoir le plus doux.  
 Souffrez donc qu'un amant respectueux & tendre  
 Sur l'heure à votre pere aille s'offrir pour gendre.

J U L I E.

Damon, c'est trop manquer aux droits de l'amitié.

D A M O N.

Et c'est, le croiriez-vous? lui qui m'en a prié.

J U L I E.

Il vous en a prié! Leandre?

D A M O N.

Avec instance.

N E R I N E.

Autre incident nouveau.

J U L I E.

Je me perds plus j'y pense.

Ah c'en est trop, je sens de moment en moment  
 Augmenter ma colere, & mon étonnement.

N E R I N E.

Qui ne seroit surpris d'une telle sottise?  
 Il a perdu l'esprit, ou bien il vous méprise.

J U L I E.

Ou folie ou mépris, tout est égal pour moi,  
 L'un ou l'autre m'oblige à dégager ma foi;  
 Et s'il est vrai, Damon, qu'un amant téméraire  
 Soigneux de m'offenser, & sûr de me déplaire,  
 A cet excès d'outrage ait osé se porter. . .

D A M O N.

Mon cœur de quelque espoir pourra-t-il se flatter?

J U L I E.

Le mien qu'en ce moment agite un trouble extrême,

De ce qu'il doit sentir n'est pas bien sûr lui-même :  
 Mais il faut que mon pere instruit de tout ceci. . .

D

D A

D A M O N.

Madame, permettez que je lui parle aussi.  
 Dans l'instant que par vous il apprendra l'offense  
 Souffrez que je me puisse offrir pour la vengeance ;  
 Il me faut v<sup>o</sup>tre aveu pour obtenir le sien.

J U L I E.

Souffrez que là-dessus je ne vous dise rien.

*Elle sort.*

D A M O N.

Nerine.

N E R I N E.

J'entends bien, Monsieur, laissez moi faire,  
 J'aigrirai comme il faut & la fille & le pere.

D A M O N.

J'attends tout mon bonheur d'un secours si puissant ;

Toi, Nerine, attends tout d'un cœur reconnoissant.

## S C E N E V I I I.

N E R I N E , C R I S P I N.

C R I S P I N.

C'A, Nerine, entre nous faisons nôtre partie ;  
 Ne me diras-tu rien aussi par modestie ?  
 Je suis comme mon maître amoureux en effet,  
 Mais je ne puis-long-temps filer l'amour parfait.

N E R I N E.

Tu m'aimes tout de bon ?

C R I S P I N.

Ouï, je me donne au diable,  
 Et de feindre pour toi je ne suis plus capable.  
 Tes yeux vifs & mourans ont de certains appas  
 Qui causent là-dedans de terribles combats ;  
 Et comme un Papillon brûle souvent son aîle  
 A force d'approcher trop près de la chandelle,  
 Du feu de tes beaux yeux m'étant trop approché. . .  
 Je n'en suis pas ma foi quitte à meilleur marché.  
 L'aîle de mon amour presque à demi brûlée. . .  
 Fait qu'il ne peut ailleurs. . . reprendre sa volée :

Ainsi



Ainsi par consequent. . . tu comprends bien cela,  
 Ne pouvant plus voler. . . il faut qu'il reste là,  
 Et le pauvre Crispin retenu de la sorte. . .  
 Enfin je t'aime trop, ou le diable m'emporte.

NERINE.

Vous vous en expliquez si pathétiquement,  
 Que j'aurois fort grand tort d'en douter un mo-  
 ment.

CRISPIN.

Promets donc. . .

NERINE.

Je ne puis faire encor de promesse,  
 Et je veux suivre en tout le sort de ma maîtresse,  
 Entre ses deux amans le choix qu'elle fera  
 Pour Lolive ou pour toi me déterminera ;  
 Et si tu m'aimes bien tu prendras patience.

CRISPIN.

Tu veux m'accoutûmer à la prendre d'avance :  
 Mais de nôtre union quel que soit le succès,  
 J'aime encor mieux la prendre auparavant qu'a-  
 près.

*Fin du quatrième Acte.*

## A C T E V.

### SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE

NERINE.

**U**N jaloux est, Madame, un animal bien traî-  
 tre,  
 Fort à propos Leandre à vous s'est fait con-  
 noître ;

A cacher ce qu'il pense il est bien consommé,  
 Vous devez le haïr autant qu'il fut aimé :

Mais une bonne fois faites-moi bien comprendre

76 L E C U R I E U X

Si vous aimez toujours le Curieux Leandre.  
Ne vous sentez-vous point encor pour lui? ...

J U L I E.

Moi? non.

Il m'a trop offensée, & j'estime Damon.  
Déjà depuis long-temps par sa froideur extrême  
Leandre dans mon cœur se desservoit lui-même,  
Je cachois mon dépit, & sentoïis chaque jour  
Que j'aimois par devoir autant que par amour.  
Ses feintes, ses soupçons ont achevé l'ouvrage,  
Je ne saurois tenir contre un pareil outrage;  
J'ose te l'assurer, l'affaire d'aujourd'hui  
Ne permet pas que j'aye aucun retour pour lui.

N E R I N E.

Voilà des sentimens de fille raisonnable,  
Gardez-vous-d'en changer.

J U L I E.

Je m'en sens incapable,  
Nerine; cependant je veux voir avant tout  
S'il osera pousser la feinte jusqu'au bout.  
Je vais me plaindre à lui de son ardeur nouvelle,  
Feindre que j'en ressens une douleur mortelle;  
Je n'épargnerai rien, ni soupirs ni douceurs,  
Ni plaintes, ni regards, ni reproches, ni pleurs.  
Heureuse si je puis, comme je le desire,  
Me ressaisir sur lui de mon premier empire,  
Rallumer tout l'amour dont son cœur fut épris,  
Et l'accabler après de haine & de mépris.

N E R I N E.

Aux divers mouvemens qui regnent dans vôtre  
ame,

Que nôtre Curieux vous plaît encor, Madame!

J U L I E.

Tes yeux seront témoins de mon ressentiment.

N E R I N E.

Et moi, si j'étois vous, sans éclaircissement  
J'épouserois Damon, il est tout fait pour plaire.  
Le joli Cavalier!

J U L I E.

Qui te dit le contraire?

N E

NERINE.

Ma foi vivent les gens qui portent des plumets,  
 On en fait des maris qui ne grondent jamais ;  
 On n'essuie avec eux ni soupçon ni querelle,  
 Et lorsqu'au Regiment la gloire les rappelle,  
 Leurs femmes en repos, en pleine liberté  
 Passent, comme il leur plaît, le Printemps &  
 l'été.

Un époux de la sorte est un grand avantage,  
 Qu'il soit six mois absent, c'est un demi-veuvage,  
 Quel avant goût ! On vient : c'est nôtre Curieux.

JULIE.

Tais-toi, tu me vas voir prendre un ton sérieux.

SCENE II.

JULIE, LEANDRE, NERINE.

JULIE.

C'est vous, Monsieur ? pour moi la rencontre  
 est heureuse :

Mais je crois que pour vous elle sera fâcheuse ;  
 Car depuis quelque temps j'ai dû m'appercevoir  
 Que vous ne cherchiez pas fort souvent à me voir.

LEANDRE.

Comment donc ? quel sujet avez-vous de vous  
 plaindre ?

Hé Madame, aime-t-on les gens pour les contrain-  
 dre ?

Peut-on sans injustice exiger d'un amant  
 Toujours les mêmes soins, le même empresse-  
 ment ?

Faut-il qu'incessamment occupé de tendresse

Il quitte les amis pour plaire à sa maîtresse ?

Que lui-même il se fasse une nécessité

De renoncer aux droits de la société ?

Ce seroit de sa flâme une preuve éclatante

Il est vrai : mais enfin cette preuve est gênante,

## 78 L E C U R I E U X

Et ce seroit bien cher payer de doux momens,  
Dont le prix diminué après un certain temps.

N E R I N E.

Le compliment est doux.

J U L I E.

Je vous ai laissé dire,  
Et vos beaux sentimens n'ont rien que je n'ad-  
mire ;

A les examiner même du bon côté,  
Loin d'avoir des amans la vive activité,  
D'un mari méconrent vous affectez d'avance  
Toute l'impolitesse, & toute l'indolence.  
Mon cœur de vains soupçons ne s'est point allar-  
mé :

Pour un objet nouveau vous êtes enflammé :  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dû le connoître,  
Vos moindres actions me le font trop paroître,  
Un air triste, rêveur, contraint, embarrasé,  
Des soupirs affectés, un entretien glacé,  
Des regards inquiets, de feintes complaisances,  
Un ton brusque, chagrin, de fréquentes absen-  
ces,

Un ami, des parens qu'on feint de ménager,  
Une affaire importante à quoi l'on veut songer,  
Tant de delais nouveaux qu'on fait naître sans  
cesse,

Plus d'égards empressez, plus de délicatesse,  
Pour conserver un cœur plus de soins, plus d'ef-  
forts,

Plus de vivacité, plus d'amoureux transports,  
Plus de sermens nouveaux d'une ardeur éternelle,  
Que de justes raisons de vous croire infidelle.

L E A N D R E.

Je ne me connois point, Madame, à ce portrait.

N E R I N E.

C'est le vôtre pourtant, à coup sûr, trait pour  
trait.

Où c'est d'un cœur perfide une vive peinture,  
Madame & moi, Monsieur, peignons d'après  
nature.

L E A N-

LEANDRE.

Pour bannir les soupçons que vous avez conçus,  
Je ne tenterai point des efforts superflus.  
En voulant appaiser une femme en colère,  
Il arrive souvent qu'on fait tout le contraire;  
Et de mon changement ces soupçons affectez,  
M'en déguisent peut-être un que vous méditez.  
Mieux que vous, dans les cœurs, Madame, je fais  
lire,  
Et je ne dis pas tout ce que je puis vous dire.

JULIE.

Ingrat, il vous sied bien de tenir ces discours,  
Quand j'ai de sûrs témoins de vos lâches détours!  
Vous imaginez-vous couvrir votre inconstance  
En me faisant encore une nouvelle offense?  
On ne m'en a pas fait confiance à demi,  
Lui-même il m'a tout dit.

LEANDRE.

Et qui donc?

JULIE.

Votre ami:

Le démentirez-vous?

NERINE.

Cela pourroit bien être,

Ne l'en défiez pas.

LEANDRE.

Le perfide, le traître,

A qui seul j'ai par choix confié mon secret!

JULIE.

Il est donc vrai, cruel?

LEANDRE.

Ami trop indiscret!

Je t'avois regardé comme un autre moi-même:

Mais il ne m'a trahi que parce qu'il vous aime.

JULIE.

Ah laissez lui le soin de se justifier:

Mais vous...

LEANDRE

Vous savez tout, que puis-je vous nier?

J'ai combattu long-temps contre une ardeur nouvelle,

## 80 L E C U R I E U X

Et l'amour me contraint à vous être infidelle,  
Mon changement devient une nécessité.

N E R I N E *à part.*

Non, on ne vit jamais menteur plus effronté.

J U L I E.

Ah je l'avois prévu, je m'y devois attendre.

L E A N D R E.

En épousant Damon vengez-vous de Leandre,  
Vous nous rendrez ainsi justice à tous les deux,  
Et vous me punirez en le rendant heureux.

J U L I E.

Ah ne presumez pas que mon cœur s'abandonne  
A suivre par dépit l'exemple qu'on me donne :  
Non, dans ses premiers feux mon cœur veut persif-  
ter.

Je vous justifirois d'oser vous imiter.

Quelque indigne que soit l'affront que vous me  
faites,

Je vous aime toujours tout ingrat que vous êtes.

Ah cruel, si ton cœur s'ouvroit au repentir !

S'il t'échappoit du moins une larme, un soupir !

L E A N D R E *à part.*

Cet excès de bonté me confond & m'accable,  
De feindre plus long-temps je ne suis plus capa-  
ble,

Madame...

J U L I E.

Je rougis d'un si honteux aveu.

L E A N D R E.

Il faut vous en faire un...

J U L I E.

Adieu, perfide, adieu.

N E R I N E.

Malgré votre inconstance on vous aime à la rage  
Tenez vous gai.

L E A N D R E.

Nerine.

N E R I N E.

Adieu petit volage.

SCENE

SCENE III.

LEANDRE *seul.*

**T**out conspire à mes vœux, tout flatte mon dessein:

On m'aime, je le vois, & j'en suis sûr enfin.  
 Pendant nôtre entretien, pour garder le silence,  
 Que mon cœur pénétré s'est fait de violence!  
 Ah pour douter du sien, je n'ai plus de raisons.  
 Quelle tranquillité succede à mes soupçons!  
 O curiosité qu'on met au rang des vices,  
 Vous devenez pour moi la source des delices,  
 Le remède aux soupçons, aux panniquesterreurs,  
 Et la pierre de touche où l'on connoît les cœurs.

SCENE IV.

LEANDRE, DAMON,  
 CRISPIN.

LEANDRE.

**M**ais j'apperçois Damon, mon bonheur me l'envoie:

Approche, cher ami, vien partager ma joye.  
 Tes soins m'ont fait connoître au gré de mon sou-  
 hait

Que je suis destiné pour un bonheur parfait.  
 On croit mon cœur épris d'une flâme nouvelle,  
 Et pourtant on s'obstine à demeurer fidele.  
 Pouvois-je me flatter d'un plus charmant espoir?  
 Cet excès de plaisir se peut-il concevoir?  
 Heureux de te devoit le repos de ma vie:  
 Mais t'es-tu proposé pour épouser Julie?  
 As-tu vû Geronse?

DAMON.

Oui.

D 5

LEAN-

L E A N D R E.

Hé bien, que t'a-t-il dit?

D A M O N.

Il m'a paru piqué d'un violent dépit:

Mais enfin, comme il est bon père de famille,  
Il ne prétend, dit-il, gêner en rien sa fille.

L E A N D R E.

Ah voilà ce qu'enfin j'avois tant souhaité!

Julie est sur ce choix en pleine liberté,

Et je puis aujourd'hui l'obtenir d'elle-même.

Elle me croit perfide, &amp; que mon ami l'aime.

Tu vas dans un moment lui présenter ta main:

Qu'elle refuse, ami, je l'épouse demain.

D A M O N.

Crois moi, dès ce moment que l'himen vous  
unisse.

L E A N D R E.

Ah poussons jusqu'au bout mon heureux artifice,

Compte que ce n'est pas à présent sans effort:

Mais laisse-moi jouir des douceurs de mon sort.

Bien-tôt dans les transports d'une âme satisfaite. . .

## S C E N E V.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE,  
CRISPIN.L O L I V E à *Leandre*.J E viens vous avouer la faute que j'ai faite,  
Et vous prier, Monsieur, de vouloir m'écou-  
ter;

Il faut que vous sachiez. . .

L E A N D R E.

Que me veut-il conter?

L O L I V E.

Le bâton m'a fait peur, & j'avoué à ma honte  
Que j'ai dit, . . .

D A



DAMON.

J'apperçois Julie avec Geronte.

LEANDRE.

Crois que pour moi son cœur ne peut se démentir.

DAMON *a part.*

Il s'obstine à se perdre, il faut y consentir.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, JULIE, NERINE,  
LEANDRE, DAMON, LO-  
LIVE, CRISPIN.

LOLIVE *à Leandre.*

Les voici, songez bien...

LEANDRE.

Oh garde le silence,

Ou vingt coups de bâton seront ta récompense.

LOLIVE.

Et la vôtre sera... Nous allons voir beau jeu.

LEANDRE *à Geronte.*

Vous êtes informé...

GERONTE.

Je sai que depuis peu

Vous avez...

LEANDRE.

Je rougis, Monsieur, de cette affaire.

GERONTE.

Vous n'en avez pas fait cependant grand mystère.

*à Julie.*

Oa n'en peut plus douter, ton infidelle amant,  
Ma fille, avecque nous veut rompre absolument.

JULIE.

S'il est bien vrai, Monsieur, qu'un autre objet  
l'engage,

Oa voudroit vainement retenir un volage.

84 LE CURIeux

GERONTE à *Leandre*.

Votre exemple, Monsieur, sera suivi de près,  
Que le Ciel vous conduise, & laissez-nous en  
paix.

à *Julie*.

Leandre te trahit, Damon s'offre à sa place,  
J'y donne mon aveu.

DAMON.

Pour vous en rendre grace

Je n'imagine point de termes assez forts,  
Et n'ai pour m'exprimer que mille doux trans-  
ports.

LEANDRE.

Que tu fais bien, Damon, de soutenir la feinte!

GERONTE à *Julie*.

Crains-tu de t'expliquer, parle-nous sans con-  
trainte.

Dis, n'acceptes-tu pas Damon pour ton époux?

LEANDRE à *Damon*.

Je m'en vais triompher!

JULIE.

Il m'eût été bien doux

De me voir pour jamais unie avec Leandre;  
Il fait que je l'aimois de l'amour le plus tendre.  
J'ai tantôt par lui-même appris son changement,  
Sans que mon cœur ait pu changer de sentiment,  
Je suis toujours la même.

LEANDRE.

Ah c'est trop me contraindre

Adorable Julie, il n'est plus temps de feindre;  
Je le connois ce cœur, il est tendre & constant,  
Vous m'aimez, j'en suis sûr, & je suis trop con-  
tent.

JULIE.

Comment donc?

LEANDRE.

Il vous faut expliquer ce mystère:  
Peut-être trop long temps ai-je osé vous le taire:  
Mais enfin de vous seule uniquement charmé,  
Je doutois, il est vrai, du bonheur d'être aimé:

Par-

Pardonnez à l'amant une tendre foiblesse ;  
 Pardonnez à l'ami cette feinte tendresse  
 Que pour vous éprouver il affectoit pour vous.  
 C'est moi qui l'ai prié d'aller à vos genoux,  
 Madame, vous jurer une amour eternelle,  
 Et vous persuader que j'étois infidelle.  
 Après bien des combats il m'a prêté les soins,  
 Vous l'avez crû, Madame, & ne m'aimez pas  
 moins;

Il a plus fait encor, mais c'est à ma prière :  
 Il vous a demandée à Monsieur vôtre pere ;  
 Il en obtient l'aveu, j'ai toujors vôtre cœur.  
 Voila ma main, Madame.

J U L I E.

Il n'est plus temps, Monsieur,  
 De vos honteux soupçons je crains l'indigne suite,  
 Mon repos, mon honneur veulent que je l'évite.  
 Sans courroux, sans aigreur je m'explique avec  
 vous,

Et j'accepte aujourd'hui Damon pour mon époux.

L E A N D R E.

Madame à vôtre tour je crois vous voulez feindre :

Mais d'un pareil ami j'ai lieu de ne rien craindre.  
 L'exacte probité dont son cœur suit la loi...

D A M O N.

Cet effort par malheur ne dépend plus de moi.  
 Jete plains : mais enfin, s'il faut que je le dise,  
 Voila le digne fruit de ta folle entreprise.

Si tu m'en avois crû, loin d'être malheureux,  
 Tu te verrois, Leandre, au comble de tes vœux,

L O L I V E.

Au tour que cela prend je puis juger d'avance  
 Que j'aurai même prix de mon impertinence ;  
 Et voyant le danger d'être trop curieux,  
 Sans vouloir m'éclaircir je vous fais mes adieux.

N E R I N E.

Fort bien.

C R I S P I N à Nerine.

Pour éviter des disgraces pareilles.

D 7

J'aurai.

J'aurai soin de fermer mes yeux & mes oreilles.

N E R I N E.

C'est le meilleur parti.

G E R O N T E.

Finissons l'entretien.

L E A N D R E *en s'en allant.*

Je perds tout ce que j'aime, & le mérite bien.

C R I S P I N *au Parterre.*

Pour réfléchir, Messieurs, la matière est fort ample.

Amans, Maris jaloux, profitez de l'exemple:  
Soyez de bonne foi, croyez qu'on l'est aussi,  
Et pour prendre leçon venez souvent ici.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *La Comedie du Curieux Impertinent*; & j'ai crû que l'impression en seroit reçûe du Public aussi agréablement que l'ont été les représentations. Fait à Paris ce 4. Decembre 1710.

Signé, DANCHET.

L'INGRAT.

COMEDIE.

*Par Monsieur*

NERICAULT DESTOUCHES.

# ACTEURS.

GERONTE.

ARISTE, frere de Geronte.

CLEON.

ISABELLE, fille de Geronte.

DAMIS.

ORPHISE.

LYSETTE, suivante d'Isabelle.

NERINE, suivante d'Orphise.

PASQUIN, valet de Damis.

*La Scène à Paris dans la Maison  
de Geronte.*



# L'INGRAT.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

**V**OUS voulez me parler d'une affaire importante?

ARISTE.

Où, si vous contraignez votre humeur petulente,

Jusques à m'écouter sans nul emportement.

GERONTE.

Soit.

ARISTE.

Pour peu qu'on s'oppose à votre sentiment  
Vous répondez d'un air...

GERONTE.

Ah que de préambule!

ARISTE.

Vous me promettez donc?...

GERONTE.

Suis-je si ridicule?

Est-ce qu'à la raison je ne me rends jamais?

ARISTE.

A R I S T E.

Je ne dis pas cela mon frere, mais...

G E R O N T E.

Quoi? mais?

Je vous l'ai déjà dit plus de vingt fois, mon frere,  
 Et je vous le redis duffay-je vous déplaire;  
 Je suis très-fatigué de vos moralitez,  
 Et c'est toujours à moi que vous les débitez.  
 Grand discours, mots choisis, figure à chaque  
 phrase,

Vous parlez gravement, & même avec emphase,  
 Mais tout cela ne sert qu'à me faire enrager,  
 Et nullement, mon frere, à me faire changer.  
 Je suis vif, je suis prompt, mais je suis raisonnable.

A R I S T E.

Quelquefois, & souvent vous êtes intraitable,  
 Dès qu'on veut vous ôter certains entêtements...

G E R O N T E *brusquement.*

Oh parbleu je suis las de vos raisonnemens,  
 Bonjour.

A R I S T E.

Eh bien j'ai tort, écoutez-moi de grace.

G E R O N T E.

Trêve de remontrance, ou je quitte la place.

A R I S T E.

Voulez-vous marier votre fille?

G E R O N T E.

Au plutôt.

J'ai trouvé justement le parti qu'il lui faut.

A R I S T E.

Quel est-il?

G E R O N T E.

C'est Damis.

A R I S T E.

Ah que viens-je d'entendre!

Mon frere, y pensez-vous? Quoi vous prenez pour  
 gendre

Un jeune homme sans bien, que depuis quelques  
 mois

Vous avez retiré chez vous?

G E-



GERONTE.

Oui. Je conçois

Que mon dessein, mon frere, est peu conforme  
au vôtre,

Vous vouliez me parler sans doute, de quelque  
autre ?

ARISTE.

Oui, mon frere, il est vrai.

GERONTE.

Je n'en démordrai point,

Mon cher frere.

ARISTE.

Avez-vous consulté sur ce point

Le goût de vôtre fille ?

GERONTE.

Est-il donc nécessaire

De prendre son avis sur une telle affaire ?

De ma fille, je croi, j'ai droit de disposer.

ARISTE.

Mais pour avoir ce droit en faut-il abuser ?

Sachez donc si Damis est aimé d'Isabelle,

Car enfin...

GERONTE.

Oh parbleu vous me la donnez belle,

Il faut bien qu'il lui plaise étant choisi par moi.

Un pere à ses enfans doit imposer la Loi.

Il est le souverain de toute sa famille.

ARISTE.

Oui. Mais quand il marie ou son fils, ou sa fille,

Il doit rabattre un peu de cette autorité,

Et ne point trop vouloir ce qu'il a projeté ;

Autrement, c'est aller jusqu'à la tyrannie.

GERONTE.

Vous me faites pitié, ma foi. Pauvre genie !

ARISTE.

Enfin donc vôtre fille épousera Damis ?

GERONTE.

Oui, je vous en réponds. Je me le suis promis.

Elle l'épousera, la chose est très-certaine,

Ou... je l'épouserai moi.

ARIS-

A R I S T E.

Mais prenez la peine  
De me dire pourquoi vous en usez ainsi.  
Quelles sont vos raisons ?

G E R O N T E.

Mes raisons ? Les voici.

A R I S T E.

Bon.

G E R O N T E.

C'est que je le veux, &amp; que je suis le maître.

A R I S T E.

On ne peut pas répondre à cela ; mais peut-être  
En avez-vous quelque autre, & vous êtes trop bon,  
Trop juste...

G E R O N T E.

Où morbleu, j'ai quelque autre raison  
Que tout homme d'honneur ne sauroit contredire,  
Et j'ai honte pour vous, qu'il vous en faille in-  
struire.

Avez-vous oublié que je dois tout mon bien  
Au pere de Damis, & comptez-vous pour rien  
Les bontez qu'eut pour moi cet ami plein de zèle,  
Lorsque l'éclat fâcheux d'une affaire cruelle  
Obligea nôtre Pere à sortir de Paris ?  
Son bien fut confisqué. Le pere de Damis  
Touché de nos malheurs, sensible à ma misere,  
Me prit dans sa maison, & me tint lieu de pere.  
Ses parens, ses amis, & ses soins assidus,  
Obtinrent que nos biens nous fussent tous rendus ;  
Il me sauve en un mot, d'un si cruel orage ;  
Au bout de quatorze ans, lui-même il fait naufrage ;  
Il presse à des amis, il se rend caution,  
Et par d'autres malheurs il perd un million.  
Un bien près de Nevers est le seul qui lui reste,  
Il s'y retire enfin après ce coup funeste :  
Il languit quelque temps dans ce triste séjour ;  
Il meurt, & laisse un fils. Par un juste retour  
Je l'attire ceans, & malgré ma famille,  
Je prétends qu'au plutôt il épouse ma fille.  
Je sai bien comme vous qu'il est pauvre: mais quoi,

Les

Les bienfaits que son pere a répandus sur moi  
Ne sont-ils d'aucun prix ? C'est un riche heritage  
Que Damis à ma fille apporte en mariage.

A R I S T E.

Aidez-le j'y consens, mais ne le pouvez-vous,  
Sans que de votre fille il devienne l'époux ?  
Déjà depuis long-temps Cleon aime Isabelle,  
Et pour dire encor plus, peut-être l'aime-t-elle.  
Cleon en l'épousant vous feroit grand honneur,  
Sa naissance & son rang...

G E R O N T E.

Je suis son serviteur.

Je veux être toujours maître dans ma famille ;  
Il croiroit faire grace en épousant ma fille.  
Possesseur de mon bien qu'il souhaite d'avoir ,  
Il ne daigneroit plus s'abaisser à me voir ,  
Et ma fille par lui haïe & méprisée ,  
À mille déplaisirs se verroit exposée.  
Dès qu'elle se plaindroit, allez, lui diroit-on,  
C'est bien assez pour vous de porter un grand nom,  
Vous n'êtes que Bourgeoise, entendez-vous ma-  
mie ?

Morbleu ! je souffrirois une telle infamie ?  
Je me dépouillerois pour avoir des mépris ;  
Non, non, je ne veux point de grandeurs à ce prix.  
J'ai du bien, mais enfin je n'ai point la foiblesse,  
De vouloir voir ma fille ou Marquise ou Duchesse ;  
Il en coûte trop cher. Plus d'un riche Bourgeois  
Ayant fait ce faux pas, s'en est mordu les doigts.

A R I S T E.

De la part de Cleon vous n'avez rien à craindre.

G E R O N T E.

Egatelle : A present il räche à se contraindre.  
Dès qu'il seroit mon gendre, adieu l'honnêteté,  
Eh je connois l'humeur des gens de qualité.

A R I S T E.

Examinez-le à fond, vous changerez de stile,  
Et conviendrez...

G E R O N T E.

Morbleu vous m'échauffez la bile.  
Re.

Retirez-vous de grace, & ne me troublez pas.

ARISTE.

Adieu donc.

## SCENE II.

GERONTE *seul.*

IL me met dans un grand embarras.  
 Je crains fort que Cleon trop aimé d'Isabelle,  
 A mes intentions ne la rende rebelle;  
 Mais elle vient: Feignons pendant quelques mo-  
 mens,  
 Et découvrons un peu quels sont ses sentimens.

## SCENE III.

GERONTE, ISABELLE,  
 LYSETTE.

GERONTE *d'un air riant.*

AH vous voila ma fille, Eh quoi toujours ré-  
 veuse?

Qu'avez-vous, dites moi? ne soyez point honteuse.

ISABELLE.

Moi? qu'aurois-je, mon pere?

GERONTE.

Ah! vous dissimulez.

Ouvrez-moi vôtre cœur. Que vous faut-il? parlez.

LYSETTE.

La chose à deviner n'est pas bien difficile.

GERONTE *brusquement.*

Je ne vous parle pas, vous êtes trop habile.

*à Isabelle.*

Vous savez l'amitié que j'eus toujours pour vous.

ISABELLE.

Il est vrai, c'est pour moi le bonheur le plus doux.

GERONTE.

Vous êtes inquiète.

LYSETTE.

Oh la grande merveille,

Qu'une fille à vingt ans ait la puce à l'oreille!

GERONTE.

Pourquoi me réponds-tu? je ne te parle pas.

LYSETTE.

Je me réponds à moi.

GERONTE.

*à Isabelle.*

Réponds moi donc tout bas,

De ce que vous pensez me ferez-vous mystère?

ISABELLE.

Moi? Je ne pense rien que je veuille vous taire.

LYSETTE.

Il est certains secrets qu'on renferme en dedans,

Et dont les peres font de mauvais confidens.

GERONTE.

Tais toi.

LYSETTE.

Je ne le puis, Monsieur, en conscience.

GERONTE.

Je le veux.

LYSETTE. *Elle le prévient quand il veut parler.*

Qu'il est dur de garder le silence!

GERONTE *à sa fille.*

Enfin...

LYSETTE.

Mais on le veut, il faut bien obéir.

GERONTE *à sa fille.*

Je fai...

LYSETTE.

Je me tairai quand j'en devrois mourir.

*Elle rencontre les yeux de Geronte qui lui jette un regard terrible.*

GERONTE.

Avoüez le sujet de votre rêverie.

Ne souhaitez-vous pas?

ISABELLE.

Quoi!

GERONTE.

Que je vous marie.

LYSETTE.

Ma foi vous devinez.

ISABELLE.

Je le souhaite, moi?

LYSETTE.

Eh vous n'en mourriez pas, ni moi non plus, je  
croi.

GERONTE.

Lysette parle bien, & j'aime sa franchise,  
Sui son exemple, allons.

ISABELLE.

Que faut-il que je dise?

GERONTE.

Que tu veux un mari, ne dissimule point.

ISABELLE.

Il me sied assez mal de parler sur ce point.  
Cependant j'obéis. Si pour le mariage  
On consulte mon cœur, j'y voi mon avantage,  
Rien ne peut me flater plus agréablement.  
Si l'on veut m'engager sans mon consentement  
Je fais le mariage, & je serai ravie  
D'être comme je suis le reste de ma vie.

GERONTE *à part.*

De mon benêt de frere elle a pris les leçons,  
Contraignons-nous pourtant. Je goûte vos raisons,  
Ma fille, & de ma part vous n'avez rien à craindre.  
Allez, je vous promets, de ne vous point con-  
traindre.

C'a découvrez-moi donc le fond de vôtre cœur.

Cleon... Vous rougissez?

LYSETTE.

Eh franchement, Monsieur  
Il joint bien du merite à sa haute naissance.

GERONTE.

Il vient ici souvent?

LYSETTE *à part.*

Plus souvent qu'il ne pense.

GERONTE *à sa fille.*

Dites donc ?

ISABELLE.

Quelquefois.

GERONTE.

J'ai crû m'appercevoir

Qu'il n'étoit pas fâché quand il pouvoit vous voir.

ISABELLE.

Au moins il me le dit.

GERONTE.

Vous jurant qu'il vous aime ?

ISABELLE.

Oui.

GERONTE.

De vôtre côté vous en usez de même ?

ISABELLE.

Comme il est honnête homme, & qu'il veut m'épouser,

A ses empressemens je n'ai pû m'opposer.

GERONTE.

Fort bien. Je vous entends, ma petite mignonne, Vous l'aimez ?

ISABELLE.

Il est vrai.

GERONTE *en fureur.*

Quoi vous l'aimez, friponne ?

Ah ah, vous vous piquez de belle passion !

Et vous osez aimer sans ma permission ?

ISABELLE.

Mon pere !

GERONTE.

Indigne fille !

ISABELLE.

Helas je suis perduë !

GERONTE.

Osez-vous bien encor vous montrer à ma vûë ?

LYSETTE.

Pouvez-vous, car il faut que je parle à mon tour,

E

MOR-

Montrer tant d'ignorance en matière d'amour ?

GERONTE.

Quoi coquine, tu veux ? . . .

LYSETTE.

Malgré votre colère

Sachez qu'on n'aime point selon l'ordre d'un pere

La main dépend de lui. Le cœur en liberté

Du pouvoir paternel brave l'autorité ;

Il ne s'attache à rien qu'à ce qu'il trouve aimable,

Et c'est de la nature un droit incontestable.

Très inutilement prétend-on l'engager

Par force, par devoir, par raison à changer.

Ni force, ni devoir, ni raison, ni prudence,

Rien ne l'y peut forcer que sa propre inconstance.

GERONTE.

Quoi pendarde, tu peux me tenir ces discours ?

Ah j'en punirai.

LYSETTE à *Isabelle*.

Vous tairez vous toujours ?

Vous-même à votre tour deffendez votre cause.

GERONTE.

Aimer sans mon aveu !

LYSETTE.

Voyez l'étrange chose

Ainsi donc il falloit pour aimer tendrement,

Qu'elle prît soin, Monsieur, d'avoir votre agrément ?

Et vous dit : Mon papa, Cleon me trouve aimable ?

Je m'apperçois aussi qu'il est très estimable,

Qu'il est jeune, bien fait, qu'il a l'œil tendre & doux,

Je voudrois bien l'aimer, me le permettez-vous ?

*Elle fait la reverence.*

Oh le beau compliment d'une fille à son pere !

De votre temps, Monsieur, étoit-ce la manière ?

Je ne sai si l'on fait aujourd'hui bien ou mal,

Mais nous n'observons plus ce Cérémonial.

GERONTE.

Enfin malgré mes dents il faut que je me taise

Chienne, pour te laisser jaser tout à ton aise.

Prends



Prends bien garde à la fin, de te faire chasser.

LYSETTE.

Je vous parle raison, pourquoi vous offenser?

N'avez-vous pas promis de ne la point contraindre?

GERONTE.

Va, si je l'ai promis, c'est que je voulois feindre.

LYSETTE.

Mais qui voulez-vous donc lui donner pour époux?

GERONTE.

Damis.

ISABELLE.

Ah Ciel!

LYSETTE.

Damis! vous vous moquez de nous.

En conscience, là, croyez-vous être sage?

GERONTE.

Où. Je veux dès demain faire ce mariage.

*à sa fille.*

Si vous n'obéissez, un Convent dans trois jours

Vous fera repentir de vos folles amours.

*Il sort.*

SCENE IV.

ISABELLE, LYSETTE.

ISABELLE *pleurant.*

AH ma pauvre Lysette!

LYSETTE *sur le même ton.*

Ah! ma chere maitresse.

ISABELLE.

Je ne puis respirer tant la douleur m'opresse.

Cher Cleon, pourrez vous soutenir ce malheur.

LYSETTE *d'une voix entrecoupée*

Helas, le pauvre enfant, il mourra de douleur.

ISABELLE.

C'est donc en vain que j'aime & que je suis aimée!

E 2

LY.

L Y S E T T E.

Je cede à la fureur dont je suis animée.

*du côté dont Geronte est sorti.*Quoi donc vous prétendez vieux reître , vieux  
brutal ? . . .

I S A B E L L E.

Ah ! respecte mon pere , &amp; n'en dis point de mal.

L Y S E T T E.

Je veux lui chanter potuille au moins en son absen-  
ce ,

Puisque je n'ose pas le faire en sa presence.

I S A B E L L E.

Si c'est tout le secours que tu veux me donner ,

A mon mauvais destin tu peux m'abandonner.

Conseille-moi plutôt sur ce que je dois faire.

L Y S E T T E.

Primò , désobéïr à Monsieur vôtre pere.

Oui , c'est-là le grand point qu'il vous faut obser-  
ver ,

Et j'ai trouvé cela tout d'un coup sans rêver.

I S A B E L L E.

Le Convent . . .

L Y S E T T E.

Raisonnons en bonne politique

Le Convent est-il fait pour une fille unique ,

Qui doit en mariage avoir cent mille écus

Du seul bien de sa mere ? Allez ne craignez plus

Qu'à cette extrémité l'on veuille vous réduire ;

Aimez toujours Cleon , osez même le dire.

Si Geronte vous presse , il faut dorénavant

Lui répondre en deux mots , Cleon ou le Con-  
vent.

I S A B E L L E.

Je crains qu'il ne persiste . . .

L Y S E T T E.

Eh je sai qu'il vous aime.

Il faudra qu'il se rende en dépit de lui-même ;

Et quand Dâmis saura que vous aimez Cleon ,

Qui l'a toujours aide de sa protection ,

Et qui depuis peu même , à ce que l'on publie ,

Il trouvé le moyen de lui sauver la vie ;  
 Quand il saura de plus, qu'il soupire pour vous,  
 Et qu'il aspire enfin à se voir votre Epoux,  
 Comptez que le respect & la reconnoissance. . .

ISABELLE.

Je connois peu Damis, mais selon l'apparence  
 Il ne se pique pas d'avoir des sentimens. . .

LYSETTE.

Je sai que les ingrats sont communs en ce temps,  
 Et. . .

ISABELLE.

Ceder une main qui fait nôtre fortune,  
 Ce n'est pas-là l'effort d'une vertu commune.

LYSETTE.

En tout cas, il faudra lui declarer tout net  
 Que vous le haïssiez.

ISABELLE.

Je le hais en effet.

Mais si malgré cela. . .

LYSETTE.

Mon Dieu, laissez-moi faire,  
 Je trouverai moyen de rompre cette affaire,  
 Mais voici son valet, retirez-vous d'ici,  
 Et laissez-moi le soin de mener tout ceci.

ISABELLE.

Je me confie en toi.

LYSETTE.

Vous ferez satisfaite.

SCENE V.

LYSETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable Lysette.

LYSETTE brusquement.

Bonjour.

PASQUIN.

Comment bonjour? Quel accueil est-ce là?  
D'où peut naître dis-moi, l'humeur où te voilà?

LYSETTE.

Que t'importe?

PASQUIN.

Crois-moi, ne fais point la cruelle,  
Les hommes aujourd'hui sont rares.

LYSETTE.

Bagatelle.

Il en est encor plus que nous ne voudrions.

Et qui méritent bien que nous les méprisions.

PASQUIN.

Vous avez beau tenir ce discours malhonnête,  
Le moindre de nous tous vous fait tourner la tête.

LYSETTE.

Voilà certainement le discours le plus plat,

Qui soit jamais sorti de la bouche d'un fat.

Eh taisez vous, Messieurs, dans le siècle où nous  
sommes,

Où l'on voit chaque jour dégénérer les hommes.

Car qu'est-ce qu'un jeune homme? un jaseur im-  
portun,

Un petit frêluquet vuide de sens commun,

Qui court, saute, trépigne, &amp; met toute sa gloire,

A passer &amp; les jours &amp; les nuits à bien boire;

Sans goût, sans politesse, étourdi, dissipé,

Qui de la bagatelle est toujours occupé;

L'esclave plus que nous d'une mode nouvelle,

Ami très indiscret, amant très-infidelle;

Qui jure, qui médit, qui prodigue son bien,

Qui n'a nuls sentimens, qui ne s'applique à rien,

Qui ne fait observer ni raison, ni mesure,

Et qui de l'homme enfin, n'a plus que la figure.

PASQUIN.

Ta maitresse a de nous meilleure opinion.

LYSETTE.

Que fais tu?

PASQUIN.

Je vois bien qu'elle lorgne Cleon.

L Y-

LYSETTE.

Oui, parce qu'il est fait autrement que les autres.

PASQUIN.

Bon. Il a ses défauts, & nous avons les nôtres.  
A la naissance près, mon maître le vaut bien.

LYSETTE.

Plaisant original.

PASQUIN.

Comment?

LYSETTE.

Ne m'en dis rien.

Depuis qu'il est ici j'évite sa présence,  
Et me parler de lui, c'est me faire une offense.

PASQUIN.

Il t'est fort obligé de ces bons sentimens,  
Et je t'en fais pour lui d'humbles remerciemens.

LYSETTE.

Ma maitresse le hait encor bien davantage.

PASQUIN.

Tout de bon?

LYSETTE.

De ceci tu pourras faire usage,

Si tu vois que ton maître ait la témérité  
D'abuser des bontez d'un vieillard entêté,  
Qui forme quelquefois des projets fort bizarres.

PASQUIN.

Mais je ne t'entends point, je croi que tu t'égares.

LYSETTE.

Non, je te parle juste. Apprends aussi de moi  
Qu'Isabelle à Cleon vient d'engager sa foi,  
Et qu'ils se sont promis une amour éternelle.

PASQUIN.

J'y consens volontiers. Parlons de moi, la belle,  
Vous sentez-vous d'humeur à m'aimer tant soit  
peu?

LYSETTE.

Non; naturellement je vous fais cet aveu.

PASQUIN.

Voilà ce qui s'appelle un aveu fort sincère.  
Je me flattois pourtant d'avoir de quoi vous plaire.

LYSETTE.

Je te dis franchement les sentimens que j'ai,  
Adieu, vat'en au diable, & voilà ton congé.

*Elle sort.*

## SCENE VI.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

*Il entre en riant.*

**J**E te cherchois, Pasquin.

PASQUIN.

Ah vraiment...

DAMIS.

Pour te dire...

Ah, ah, ah.

PASQUIN.

Qu'est ce donc ? &amp; qu'avez-vous à rire ?

DAMIS.

Je ris du plus grand fou qui jamais ait été.

PASQUIN.

Auriez-vous entendu comme elle m'a traité ?

DAMIS *riant.*

Ah ah !

PASQUIN.

Vous en avez aussi pour votre compte.

DAMIS.

Par'eu je suis charmé de ce Monsieur Geronte.

Oh j'en rirai long-temps, &amp; de bon cœur.

PASQUIN.

Comment ?

DAMIS.

Le pauvre homme à ma foi perdu le jugement.

PASQUIN.

Qu'a t-il fait, dites donc, sans tarder davantage ?

DAMIS.

Il prétend me donner sa fille en mariage.

P A S Q U I N.

Mais je ne vois pas-là de quoi se recrier.  
 Vous vous moquez de lui pour le remercier ?

D A M I S.

Où. Qui peut l'empêcher de choisir pour sa fille,  
 Un mari d'un haut rang, d'une illustre famille ?  
 Le bien tient lieu d'honneur, de rang, & de mai-  
 son,

C'est l'usage du temps fondé sur la raison.  
 Il peut, comme il voudra, disposer d'Isabelle,  
 Le Marquis & le Duc soupiteront pour elle.  
 Mais m'aller choisir moi, qui ne tiens lieu de rien,  
 Qui n'ai, comme tu fais, ni naissance, ni bien,  
 Je soutiens que c'est-là l'action la plus folle. . .  
 Tu ne dis rien, Pasquin ?

P A S Q U I N.

J'ai perdu la parole,  
 Et je suis affommé par un pareil discours.  
 Quoi, Monsieur, voulez-vous vous ressembler  
 toujours ?

Mais puisque vous trouvez son projet si risible,  
 Vous l'en detournerez.

D A M I S.

Oh point.

P A S Q U I N.

Est-il possible  
 Que vous veuillez souffrir qu'il puisse s'écarter ?

D A M I S.

Je ris de sa folie ; & j'en veux profiter.  
 Des sottises d'autrui tirer son avantage,  
 Voilà du bon esprit le salutaire usage.  
 C'est ainsi que je viens d'en user aujourd'hui ;  
 J'applaudissois Geronte, & me moquois de lui.  
 Car qui ne riroit pas du motif qui l'oblige  
 A me donner sa fille ?

P A S Q U I N.

Oh c'est quelque vertige.  
 Mais, Monsieur, s'il vous plaît, dites moi ce  
 motif,

Cela doit, sur mon ame, être recreatif.

D A M I S.

Oh rien n'est plus plaisant. Enfin cette alliance  
Est fondée, a-t-il dit, sur la reconnoissance,  
Et mon pere autrefois l'a comblé de bienfaits  
Dont il veut qu'au plutôt je sente les effets ;  
Sinon il se croiroit le plus ingrat des hommes.  
Belle raison morbleu dans le siècle où nous som-  
mes!

De quel país vient il? ne doit-il pas favoir  
Que ce qui nous convient est nôtre seul devoir?  
Pour moi c'est ma maxime, & quoi qu'on puisse  
dire...

P A S Q U I N.

Voilà donc le sujet qui vous a tant fait rire?

D A M I S.

Où.

P A S Q U I N.

Je ne m'y serois ma foi pas attendu,  
Et pour moi si j'en ris je veux être pendu.  
Mais, Monsieur, deviez-vous accepter Isabelle  
Sans avoir pris le soin de vous faire aimer d'elle?

D A M I S

Avec certain merite on peut être assuré...

P A S Q U I N.

Ma foi vôtre merite a bien mal operé,  
Car Isabelle en vous ne trouve rien d'aimable.

D A M I S.

Non?

P A S Q U I N.

Non, mais en revanche on vous trouve  
effroyable.

D A M I S.

Je m'en console soit, car je ne l'aime point.

P A S Q U I N.

Ainsi donc vous voilà tous deux au même point.

D A M I S.

Où. Mais soit qu'elle m'aime, ou qu'elle me  
haïsse,

A l'oidie de son pere il faut qu'elle obéisse.

P A S-



P A S Q U I N.

N'en étant pas aimé vous pourriez l'épouser ?  
Gagnerez-vous son cœur à la tyranniser ?

D A M I S.

Que m'importe son cœur, si j'obtiens sa personne ?  
Je ne suis amoureux que du bien qu'on lui donne.  
Je cherche à m'enrichir, non à me faire aimer.  
D'ailleurs quand mon mérite auroit pû la charmer,  
Cela dureroit peu, car à présent l'usage  
Est qu'on ne s'aime plus après le mariage.

P A S Q U I N.

Hâi dès à-présent, quand vous serez mari,  
Ce sera sur mon ame un beau charivari.  
Vôtre front pourra bien être orné par la Belle.

D A M I S

Pasquin, ayons du bien, le reste est bagatelle.  
Toutes ces craintes là sont visions de fous.

P A S Q U I N.

Je voi beaucoup de gens qui pensent comme vous.  
Mais, Monsieur, il est bon de vous dire une chose :  
Cleon empêchera l'Hymen qu'on vous propose.  
Il adore Isabelle, il en est adoré.

D A M I S.

Tu te moques de moi.

P A S Q U I N.

Rien n'est plus assuré.

Tout homme du bel air de qui la bourse est vuide  
D'une riche bourgeoise est diablement avide.  
Pouvez-vous devenir le rival de Cleon  
Après ce qu'il a fait pour vous ?

D A M I S.

Et pourquoi non,

Dis moi ?

P A S Q U I N.

Laiſſons à part son rang & ſa naiſſance,  
Et ſongez ſeulement que la reconnoiſſance. . .

D A M I S.

Quelle reconnoiſſance eſt ce que je lui dois  
Eaquin ?

PASQUIN.

La question est plaisante, ma foi.  
Il vous protège, & même il vous sauve la vie,  
Et ce sont mentis droits, qu'aisément on oublie.

DAMIS.

Ah ah! je m'en souviens, l'affaire de Nevers.

PASQUIN.

Ah qu'à votre louange on chantoit de beaux vers!  
Vous aviez, disoit-on, d'une ame noble & fière  
Tué pendant la nuit un homme par derrière.

DAMIS.

J'en étois innocent.

PASQUIN.

Où, vous avez raison,  
Je le sai. mais enfin on vous mit en prison.  
Le desiant comme vous étoit amant d'Orphise,  
Vous aviez eu tous deux sur cela quelque prise.  
L'assassin avoit sçu si bien prendre son temps,  
Que vous eussiez pour lui payé tous les dépens,  
Et que vous perissiez malgré votre innocence,  
Si Cleon n'eût écrit en toute diligence,  
Et n'eût mis tous ses soins à découvrir enfin,  
Qu'un parent du défunt étoit son assassin.

DAMIS.

Il est vrai, mais Cleon n'a fait dans cette affaire,  
Que ce qu'un galant homme est obligé de faire.  
L'action est si belle, & lui fait tant d'honneur,  
Qu'il la doit plus que moi tenir pour un bonheur.

PASQUIN.

Il vous en doit de reste. Et cette pauvre Orphise,  
Qui vous aimoit si fort, & qui vous est promise,  
Vous l'abandonnez donc?

DAMIS.

Elle n'a plus de bien.

PASQUIN.

Ce qu'elle a fait pour vous. . .

DAMIS.

Ne me réplique rien,  
Si tu ne veux déplaire, & rien pour maxime,  
Que pour le rendre heureux tout devient legitime.

Adieu,

Adieu, car on m'attend pour dresser le Contrat.

PASQUIN.

Morbleu que je suis las de servir un ingrat !

*En du premier Acte.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

Mais où courez-vous donc ?

ISABELLE.

Eh que fai je, Lysette ?

LYSETTE.

Ecoutez-moi du moins.

ISABELLE.

Je suis trop inquiète.

Mon oncle fort, Cleon ne revient point. Helas !

LYSETTE.

On l'est allé chercher, ne vous desolez pas.

Il va vous demander lui même en mariage,

Peut-être obtiendra-t-il...

ISABELLE.

Ah je tremble.

LYSETTE.

De voir que vous avez si peu de fermeté.

ISABELLE.

Je fais trop à quel point mon pere est entêré...

LYSETTE.

Eh bien, Madame, il faut imiter vôtre pere.

Sans vous au bout du compte on ne sauroit rien faire :

Il tiendra pour Damiis, vous tiendrez pour Cleon,

# 110 L'INGRAT.

Il dira toujours oui, vous direz toujours non,

ISABELLE.

Est-ce là le parti qu'une fille bien sage ?

LYSETTE.

Il vous en aimera mille fois davantage.

Un pere est trop heureux, & sur tout aujourd'hui,

De se voir un enfant qui tienne un peu de lui.

Cela n'est pas commun.

ISABELLE.

Je n'ai pas l'assurance...

LYSETTE.

Eh bien signalez-vous par votre obéissance

Damis sera le prix de vos soumissions,

Et l'on ne force point les inclinations.

ISABELLE.

Ah! ne m'accable point par cette raillerie.

LYSETTE.

Mais enfin, quel parti prenez-vous, je vous prie ?

ISABELLE.

De parler à Damis.

LYSETTE.

Ah! j'approuve cela.

ISABELLE.

Et de lui déclarer....

LYSETTE.

Eh tenez le voilà.

---

## SCENE II.

ISABELLE, DAMIS, PAS-  
QUIN, LYSETTE.

DAMIS.

MADAME, je ne sai si vous êtes instruite...

LYSETTE à Isabelle.

Courage. Vous voilà déjà toute interdite.

DAMIS.

Des bontez dont Geronte a daigné m'honorer.

IS A-

# COMEDIE. III

ISABELLE.

Je fais jusqu'ou son choix vous permet d'aspirer.  
Je fais plus, c'est qu'avant de m'avoir consultee,  
L'offre qu'il vous a faite est par vous acceptee.  
N'est-ce pas m'offenser?...

DAMIS.

Je ne puis le nier.

Mais mon empressement doit me justifier.  
Si-tôt que je vous vis, je vous aimai, Madame,  
Eh que n'ai je point fait pour étouffer ma flâme!  
Pasquin m'en est témoin.

PASQUIN *à part.*

Il a le diable au corps.

DAMIS *à Pasquin.*

Parle donc.

PASQUIN.

Il est vrai qu'il a fait des efforts?

*à Damis bas.*

Mais pouvez-vous mentir avec cette impudence?

DAMIS.

Ces efforts furent vains Je m'imposai silence.  
C'étoit beaucoup, Madame, & jusques à ce jour  
Ma bouche ni mes yeux n'ont point parlé d'amour.  
A suivre mon penchant Geronte m'autorise,  
Il m'offre votre main. Quelle aimable surprise!  
Ai-je dû balancer, Madame, à l'accepter?  
Etoit-ce vous aimer que de vous consulter?

PASQUIN.

Oh mon maître a cela qu'il va vite en affaires.  
Quand on est bien pressé l'on ne raisonne guères.

DAMIS.

L'amour & la raison peuvent-ils s'accorder?  
Dans ces occasions l'amour veut décider.

LYSETTE.

Eh ce n'est point l'amour en ceci qui décide;  
Dites-le franchement, l'intérêt seul vous guide.

DAMIS.

L'intérêt, juste Ciel! moi qui ne fais qu'aimer!

PASQUIN.

Mon maître intéressé! Ei donc. C'est blasphemer.

DA-

D A M I S.

Tu fais que c'est à tort, Pasquin, qu'on me soup-  
çonne,

Et que mon cœur n'en veut qu'à sa seule personne.

L Y S E T T E.

Tenez, vous avez beau faire le langoureux,  
Ma maîtresse est fort riche, & vous êtes fort gueux.  
Voilà tout votre objet.

P A S Q U I N.

Rends lui plus de justice.

*à Damis bas.*

Ma foi, l'on vous connoît malgré votre artifice.

D A M I S.

Que le Ciel!

P A S Q U I N.

Quel l'Enfer... mais moi je ne dis rien,  
C'est à vous de jurer.

D A M I S.

Où, si c'est votre bien.

Qui me fait accepter ce que l'on me propose...

L Y S E T T E.

Eh bien on vous croit donc, mais c'est la même  
chose.

Car enfin... Allons vous, il est temps de parler  
Madame.

I S A B E L L E *à Damis.*

Il faut ici ne rien dissimuler.

Je ne vous aime point, & sens que de ma vie,  
Monsieur, de vous aimer, je n'aurai nulle envie.

P A S Q U I N.

Ce n'est point s'exprimer énigmatiquement,  
Et jusqu'au moindre mot, j'entends ce compli-  
ment.

L Y S E T T E.

*Elle va du côté de Damis, & litre à part:*

Je vous dirai bien plus, mais c'est en confidence.  
Ma maîtresse vous hait, Monsieur, à toute ou-  
trance,

Et moi, qui parle, moi, je ne vous hais pas moins.

PASQUIN à *Damis*.

Vous m'avez dit cent fois que vous perdiez vos  
soins

A chercher en ce monde une fille sincère.

En voici deux pour une.

DAMIS à *Isabelle*.

Ah puisque votre pere

De nous unir tous deux a formé le dessein,

A son ordre absolu vous résistez en vain.

De plus, quand vous saurez le motif qui l'y porte,

Votre haine, sans doute, en deviendra moins  
forte.

PASQUIN.

Tantôt de ce motif mon maître me parloit.

Morbleu, si vous saviez comment il l'admiroit!

ISABELLE.

Mais quel est-il enfin?

DAMIS.

C'est la reconnoissance.

Aimable qualité! Vertu dont l'excellence

Merite d'autant plus nos applaudissemens,

Madame, qu'elle n'est que trop rare en ce temps;

Imitez votre pere.

LYSETTE.

Imitez-le vous même.

Cleon aime Madame, & de plus elle l'aime.

Ce qu'il a fait pour vous est d'un assez grand prix

Pour que vous lui cediez...

PASQUIN à *Damis bas*.

Ma foi vous voilà pris.

DAMIS.

Si Lysette dit vrai...

LYSETTE.

La chose est positive

Et je...

DAMIS.

Cette raison n'est que trop décisive.

Je n'y puis répliquer, j'en suis au desespoir.

Il faut donc pour jamais renoncer à vous voir.

ISABELLE.

Ah Ciel :

DAMIS.

Où pour Cleon tout me sera facile.  
Je vais agir pour lui.

ISABELLE.

Qui? vous?

DAMIS à Isabelle.

Soyez tranquille.

Attendez tout enfin d'un cœur reconnoissant,  
Prêt à faire sur soi l'effort le plus puissant,  
Del'honneur, du devoir, je serai la victime.

ISABELLE.

Après un tel effort comptez sur mon estime,

LYSETTE.

Et sur mon amitié.

DAMIS.

Bien-tôt par les effets

Madame, vous verrez si j'impole jamais.

ISABELLE.

Adieu. Je vais tâcher de disposer mon pere  
A seconder l'effort que vous voulez vous faire.

PASQUIN à Lysette.

En faveur desbontez que mon maître a pour vous,  
Ne pourrai-je obtenir quelques regards plus doux?

LYSETTE.

Je voudrois de bon cœur, te trouver plus aimable,

Mais tien, plus je te voi, moins la chose est faisable.

## SCENE III.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

PASQUIN, que penses tu de tout ce que tu vois?



P A S Q U I N.

Je suis content de vous, Monsieur, pour cette fois.

Où j'en pleure de joye, & vous demande en grace De vouloir bien souffrir. . .

D A M I S.

Quoi?

P A S Q U I N.

Que je vous embrasse.

D A M I S.

D'où te vient donc, Pasquin, un tel ravissement Dis-moi.

P A S Q U I N.

De voir en vous un si prompt changement.

D A M I S.

Moi, je n'ai point changé, je suis toujours le même.

P A S Q U I N.

N'avez-vous pas promis? . . .

D A M I S.

Ta sottise est extrême.

Tu crois que pour Cleon je m'en vais renoncer A l'Hymen d'Isabelle?

P A S Q U I N.

Où.

D A M I S.

Tu l'as pû penser?

P A S Q U I N.

Comment donc, je croyois la chose indubitable.

D A M I S.

Oh bien détrompe-toi, rien n'est moins véritable. Quoi moi même j'irois détruire mon bonheur Pour un sot point de gloire, un chimerique honneur:

Non, la reconnoissance est une tyrannie

Qui ne pourra jamais affermir mon genie.

On la nomme vertu: c'est foiblesse chez moi.

Un genie élevé ne dépend que de soi,

Il bannit ces égards dont on prêch l'usage;

Et son interêt seul est ce qu'il envisage.

P A S-

PASQUIN.

Mais vous avez promis bien positivement  
De parler en faveur de Cleon.

DAMIS.

Oùï vraiment ;

Je lui tiendrai parole.

PASQUIN.

Oh je n'y voi plus goutte.

DAMIS.

Pour venir à mes fins, c'est la plus sûre route.  
Jusqu'au dernier escès Geronte est entêté,  
Et ne revoque point ce qu'il a projeté.  
D'ailleurs en l'assurant que la reconnoissance  
Me convie, & m'oblige à fuir son alliance,  
Ce discours généreux le prendra tellement  
Qu'il se confirmera dans son entêtement.  
Cleon d'un dur refus emportera la honte,  
Et sa haine à coup sûr tombera sur Geronte.

PASQUIN.

Bon courage, Monsieur, voilà deux trahisons.  
Et Belzebut, je croi, vous donne ces leçons.

DAMIS.

Quand on veut réüssir, il faut se contrefaire,  
Et savoir à propos changer de caractère.  
C'est par-là que l'on voit à la Ville, à la Cour,  
Mille adroits imposteurs s'avancer chaque jour.

PASQUIN.

Si par la fourberie aujourd'hui l'on s'avance,  
Ma foi vous devez loin porter vôtre esperance.  
Au reste, vous voyez qu'Isabelle vous hait.

DAMIS.

J'en suis ravi.

PASQUIN.

Ravi, Monsieur, pour quel sujet ?

DAMIS.

Ne le conçois tu pas ? Si j'épouse Isabelle,  
Je tiendrai mon bonheur & ma fortune d'elle :  
Mais le don de son cœur ne suivant pas ton bien,  
Je pourrai me vanter de ne lui devoir rien.

P A S Q U I N.

Ma foi m'en croirez-vous? Fuyez qui vous mé-  
prise.

Retournons à Nevers pour appaiser Orphise.

Elle vous adoroit. Son amour renaitra

Dès le premier moment qu'elle vous reverra.

En même temps aussi je reverrai Nerine,

Qui depuis notre absence est, je croi, bien cha-  
grine.

Helas! la pauvre enfant, elle m'aimoit si fort,

Que lorsque je partis...

D A M I S.

Tu pleures?

P A S Q U I N.

Ai-je tort?

J'ai quitte pour vous suivre, une aimable maîtresse

Plus douce qu'un mouton. Ici d'une diablelle

Pour mes pechez, je crois, je me suis entêté.

Vous même autant que moi je vous voi maltraité.

Laiſſons ces guenons-là. Partons, tout nous in-  
vite.

D A M I S.

Je trouve mon bonheur, tu veux que je le quite?

P A S Q U I N.

Mais vous aimez Orphise, au moins je le croyois.

D A M I S.

Je ne m'en deffends point. Oui Pasquin je l'aimois,

Elle devoit avoir un bien considerable.

P A S Q U I N.

Bon, quand elle étoit riche, elle étoit fort aimable.

D A M I S.

Voudrois tu que je prisse une femme sans bien?

P A S Q U I N.

Quand Dorante en avoit, examinait-il rien?

Ne vous donnoit-il pas Orphise en mariage,

Quoi qu'un bien en decret soit tout votre heritage?

D A M I S.

Oui, mais par un procès Dorante est ruiné.

PASQUIN.

Mais cela n'étoit pas tout-à-fait terminé.  
On a fait à Dorante une injustice extrême,  
Des gens fort bien instruits, vous l'ont dit à vous-  
même.

Les Juges de Province avoient été surpris,  
Il en devoit, je pense, appeller à Paris.  
De plus, Orphise attend d'une vieille parente...  
Attendez, je ne sai, si c'est cousine, ou tante,  
Ou grand-mere.

DAMIS.

Fort bien, belle digression.

PASQUIN.

Tant y a, qu'elle attend une succession...

## SCENE IV.

DAMIS, CLEON, PASQUIN.

CLEON.

Vous me voyez, Damis, dans une peine extrême,  
me,

Mais comme vous m'aimez, autant que je vous  
aime,

Je viens me joindre à vous...

DAMIS.

Je l'ai dit mille fois.

Je songe incessamment à ce que je vous dois;  
C'est un doux souvenir, & plus je le rappelle  
Plus je sens que mon cœur...

PASQUIN *à part.*

Autre piece nouvelle.

DAMIS.

Pasquin fait que tantôt nous en parlions tous deux.

PASQUIN.

Oh oui, nous en parlions.

DAMIS.

Si je forme des vœux...

CLEON

C L E O N.

J'apprends que vous voulez en ami véritable. . .

D A M I S.

Je fais trop à quel point je vous suis redevable,  
 Pour ne pas employer tous mes soins désormais,  
 A montrer que je suis sensible à vos bienfaits.

P A S Q U I N.

Où, mon maître est exact sur la reconnaissance.

*a part.*

J'enrage, de n'oser dire ce que je pense.

C L E O N.

Vous pouvez tout, Damis, dans cette occasion,  
 Et si vous n'appuyez. . .

D A M I S.

Vôtre protection

M'a tiré d'un peril. . .

C L E O N.

Oublions cette affaire.

D A M I S.

Ah qu'un pareil credit m'étoit bien nécessaire!

C L E O N.

Il est vrai, mais sans vous je craindrois un refus. . .

D A M I S.

Et sans ce prompt secours j'étois. . .

C L E O N.

N'en parlons plus,

Un soin plus important, m'occupe & m'embar-  
 rasse.

D A M I S.

J'oublierois vos bontez! Ah permettez de grace  
 Que je puisse du moins en parler à loisir,  
 Et ne me privez pas d'un si charmant plaisir.

C L E O N.

M'en parler tant de fois, c'est me faire une offense,  
 Le plaisir d'obliger tient lieu de récompense;  
 Quiconque ne sert pas pour servir seulement,  
 N'en mérite pas même un seul remerciement;  
 Si j'exige de vous une faveur bien grande,  
 Ce n'est pas comme un droit que je vous la deman-  
 de;

Je

Je ne veux l'obtenir que de vôtre amitié.

PASQUIN à *Damis bas.*

Eh quoi cet homme-là ne vous fait pas pitié?

CLEON.

Pour vous récompenser tout me sera facile,  
Et je ne serai point satisfait, ni tranquille,  
Que lorsque j'aurai pu, *Damis*, vous rendre heu-  
reux,

Et vous élever même, au delà de vos vœux.

DAMIS.

Joindre à tant de bienfaits cette nouvelle grace,  
C'est me faire mieux voir ce qu'il faut que je fasse;  
Oui, j'exécuterai tout ce que j'ai promis,  
Pour mériter l'honneur d'être de vos amis.  
Si je pouvois vous faire un plus grand sacrifice...

CLEON.

Me pouvez-vous jamais rendre un plus grand ser-  
vice

Qu'en renonçant pour moi?...

DAMIS.

*Geronte vient à nous,*

Commencez s'il vous plaît, puis j'agirai pour vous.

PASQUIN *le regarde les bras croisez.*

Ah l'honnête homme!

## SCENE V.

GERONTE, CLEON, DA-  
MON, PASQUIN.

GERONTE *du côté d'où il sort.*

Non, rien ne m'en peut distraire  
Laissez-moi. Toi la Fleur, va dire à mon Notaire  
Que je l'attends ici. Contre un si bon dessein  
Tout le monde murmure & se déchaîne en vain.  
Je veux l'exécuter, & ma joye est extrême

De

De pouvoir en cela me contenter moi-même,  
Et desoler mon frere, homme vain, entêté  
Du faste, des grandeurs, & de la qualité.  
Mais que vois-je ?

CLEON.

Monfieur,

GERONTE à part.

La peste soit de l'homme.

CLEON.

Je voi que mon abord vous surprend.

GERONTE à Damis.

Il m'effomme.

CLEON.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,  
Je ne cesserai point....

GERONTE.

Je fai ce que je doi

Au sang dont vous sortez, au rang qui vous eleve,  
Je me connois aussi, mais s'il faut que j'acheve,  
La naissance & le rang, que je respecte en vous,  
Font que je n'aime point que vous hantiez chez  
nous.

CLEON.

Mais songez s'il vous plaît, que l'usage autorise..

GERONTE.

Dispensez-moi, Monsieur, de faire une sottise,  
Et soyez informé pour une bonne fois,  
Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.  
Je prétends que mon gendre aime à vivre en fa-  
mille.

Je veux qu'il confidere & cherisse ma fille;  
Qu'il soit doux, complaisant, sincère, officieux,  
Qu'il ne puisse parler ni de rang, ni d'ayeux,  
Que de me ménager il se fasse une affaire,  
Et se tienne honoré de m'avoir pour beaupere.  
Or, si j'étois le vôtre, avouez franchement  
Monsieur, que tout cela tourneroit autrement;  
Ma famille à vous voir, n'oseroit pas prétendre.  
Je serois obligé de respecter mon gendre,  
Et même si j'osois l'appeller de ce nom,

On me commanderoit de régler mieux mon ton.  
 Vous haïrez ma fille, & d'un vain titre ornée  
 Elle viendrait chez moi pleurer sa destinée,  
 Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens,  
 Et rire du bon homme avec les Courtisans.

CLEON.

Non, vous vous abusez, & la reconnoissance  
 Vous rendra vous & moi d'une égale naissance.

GERONTE.

Chançons que tout cela.

CLEON.

Je ne vous dirai pas,  
 Monsieur, que tous vos bien n'ont pour moi nul  
 appas.

Vôtre frere toujours, a réglé mes affaires,  
 Et fait que vos secours me seroient nécessaires;  
 Mais c'est le moindre objet qui m'amene chez  
 vous,

Et j'y suis attiré par un charme plus doux.  
 Vous l'avouïrai-je enfin? oui j'adore Isabelle,  
 Et j'ose me flatter que je suis aimé d'elle.

GERONTE.

L'effrontée!

CLEON.

Ah bien loin de condamner nos feux,  
 Consentez que l'Hymen nous unisse tous deux.  
 Imposez moi des loix, je suis prêt à les suivre,  
 Dans un parfait accord avec vous je veux vivre.  
 En moi vous trouverez tous les égards d'un fils  
 Qui vous respectera, qui vous sera soumis.

GERONTE.

Voilà des Courtisans, le doucereux langage,  
 Fiez vous-y morbleu.

CLEON.

Mais quoi, si je m'engage?...  
 GERONTE.

Jurez & protestez jusqu'à la fin du jour,  
 Je ne vous croirai point, vous venez de la Cour.

CLEON.

Mais enfin...

GE-



GERONTE.

Mais enfin Damis sera mon gendre,

t...

DAMIS.

Non, à cet honneur je n'ose plus prétendre.

GERONTE.

L'autre. Et pourquoi non? Je vous trouve plai-  
sant,

l'est-ce pas mon dessein? Est-il ami, parent,  
gard, avis, prière, ordre qui puisse faire  
Que je n'acheve pas au plutôt cette affaire?  
Dû je l'acheverai, puis qu'on me contredit;  
Dût mon benêt de frere en crever de dépit.

DAMIS.

ans respecter les loix d'un pere de famille,  
l'amour a contre vous revolté vôtte fille,  
vous savez pour Cleon quels sont ses sentimens.

CLEON.

voulez vous separer les plus tendres amans?...

GERONTE.

Amour, amant, constance, engagement, ten-  
dresse,  
plaintes, soupirs, sermens, feux, flâmes & mai-  
tresse,

je ne suis pas si sot que d'écouter cela,  
Et me mocque morbleu, de tout ce jargon-là.

*a Damis.*

Je veux absolument vous donner Isabelle.

DAMIS.

Et moi je veux toujours vous prendre pour mo-  
dèle.

Je dois tout à Cleon, est-ce vous imiter,  
si, quand je lui dois tout, je lui veux tout ôter?  
Si vous vous souvenez des bontez de mon pere,  
Des bienfaits de Cleon la mémoire m'est chère,  
Donnez-lui vôtte fille, & souffrez qu'aujourd'hui  
Je puisse à vos dépens m'acquiter envers lui.  
Je veux à vos genoux obtenir cette grace.

GERONTE.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je l'embrasse,

124 L'INGRAT.

Et mon cœur est saisi de doux ravissmens,  
Lorsque je vois en lui de si beaux sentimens.

D A M I S.

Si...

G E R O N T E.

Pour vous il n'est rien que je ne veuille faire.

D A M I S *vivement.*

Quoi vous consentez donc que Cleon? ....

G E R O N T E.

Au contraire,

Me voila résolu plus que je ne l'étois,  
A vous donner ma fille, & je rebuerois  
Un Prince, qui viendrait s'offrir d'être mon Gen-  
dre,

Après ce que de vous je viens ici d'entendre.

D A M I S.

Songez...

G E R O N T E.

Je vous deffends d'ajôuter un seul mot.

C L E O N.

Vôtre frère fait bien...

G E R O N T E.

Mon frère n'est qu'un sot.

Qu'il me laisse le soin de régler ma famille.  
C'est lui qui vous engage à rechercher ma fille,  
Il s'est sur ce sujet fait quereller tantôt,  
Et je m'en vais encor le rancer comme il faut.

*Il sort.*

S C E N E VI.

DAMIS, CLEON, PASQUIN.

D A M I S.

J'Ai peine, je l'avouë, à cacher ma surprise.  
Se peut-il qu'à ce point Geronte vous méprise?

C L E O N.

Quoique desespéré d'un si cruel refus,

Je suis charmé de vous, &...

D A M I S.

Moi je suis confus

De voir que tous mes soins ne servent qu'à vous nuire.

Mais si par mes conseils vous voulez vous conduire,

Allez voir Isabelle, & conseillez lui bien

De ne point obéir; Je n'épargnerai rien

De ma part...

C L E O N *l'embrassant.*

Que le sort me fut vraiment propice

Quand il me donna lieu de vous rendre service!

Je n'oublierai jamais les généreux efforts

Que vous voulez bien faire en ma faveur. Je fors.

Et je vais consulter ce qu'il faut que je fasse,

Pour ne point essuyer le loir qui me menace,

Adieu Damis.

SCENE VII.

D A M I S, P A S Q U I N.

D A M I S.

Le sort très-satisfait de moi,

Aussi l'ai-je servi comme il faut.

P A S Q U I N.

Où ma foi,

Vous n'êtes point ingrat, & la preuve en est claire.

D A M I S.

Au fond, n'ai-je pas fait ce que je devois faire?

P A S Q U I N.

Où. Ce qu'un honnête homme eût fait en pareil cas.

Vous l'avez fait, Monsieur, je n'en disconviens pas,

Et j'enrage de voir que certe perfidie

Ait l'air d'une action qui doit être applaudie.  
Quoi vôtre procédé ne vous fait pas horreur ?

D A M I S.

Non.

P A S Q U I N.

Vous ne sentez pas au fond de vôtre cœur  
Des remords? ...

D A M I S.

Point du tout.

P A S Q U I N.

Ma patience est lasse.

Fourbe, ingrat, vous pouvez...

D A M I S.

Ah finissons de grace.

P A S Q U I N.

Cœur de Tygre.

D A M I S.

C'est trop endurer d'un valet.

P A S Q U I N.

Je pense qu'il me vient de donner un soufflet.

D A M I S.

Insolent apprenez...

P A S Q U I N.

Voilà la récompense

De vous avoir servi dès vôtre tendre enfance ;  
Mais grace à mon bonheur , jamais vôtre bonté  
N'a donné d'autre prix à ma fidélité.  
Ce traitement me fait souvenir d'un voyage ,  
Où je mangeai pour vous mon petit héritage ,  
Vous tombâtes malade , & sans vous faire tort ,  
Par mes soins , mes secours , j'empêchai vôtre  
mort.

D A M I S.

J'aurois avec plaisir abandonné la vie.

P A S Q U I N.

Vous n'en témoigniez pas cependant grande envie.  
Pasquin , me disiez-vous , en me tendant les bras ,  
Prends courage , mon fils , ne m'abandonne pas ,  
Et puisque tu veux bien partager ma misère ,  
Compte que si le sort me devient moins contraire

Tu

Tu t'en ressentiras ainsi que moi. Mais bon,  
Huit ou dix jours après vous prîtes un bâton,  
Et me fites sentir, en me donnant l'aubade,  
Que graces à mes soins vous n'étiez plus malade.

D A M I S.

Oh tais-toi malheureux, ou je t'affomme.

P A S Q U I N.

Eh bien,

Puisque vous le voulez, je ne vous dis plus rien,  
Mais restez à Paris, retournez à la Guerre,  
Faites si vous voulez tout le tour de la Terre,  
Mariez-vous, ou bien ne vous mariez pas,  
Le fidele Pasquin ne suivra plus vos pas.  
Adieu, je ne veux plus vous servir davantage.

*Il s'en va, puis il revient.*

Vous ne m'appellez point ?

D A M I S.

Non.

P A S Q U I N.

Serveur.

D A M I S.

Bon voyage.

*Il revient encor.*

P A S Q U I N.

Plait-il ?

D A M I S.

Quoi ?

P A S Q U I N.

Vous voulez me retenir je croi ?

D A M I S.

Moi ? Jen'y pense pas.

P A S Q U I N.

Non ?

D A M I S.

Non.

P A S Q U I N.

J'y pense bien moi.

J'ai peine à vous quitter.

D A M I S.

J'en ai l'ame ravie.

PASQUIN

C'a parlez franchement, auriez-vous quelque envie

De vous raccommo-der ? Je vous pardonne tout.

DAMIS.

Non tu me dépla-ïs trop.

PASQUIN

Vous me poussez à bout, J'ai bien peur à la fin de perdre patience.

Songez que je pourrois, si j'aimois la vengeance...

DAMIS.

Vous êtes un maraut, un faquin. Vous croyez Que je vous crains beaucoup. Il faut que vous sachiez

Qu'un homme tel que vous ne sauroit jamais nuire, Et qu'après de Geronte on ne peut me détruire.

Jel'ai si bien saisi qu'il ne peut m'échaper, Et dans vos grands projets vous pourriez vous tromper.

Songez, loin d'exiger des excuses d'un maître, A demander pardon; vous l'obtiendrez peut-être.

## SCENE VIII.

PASQUIN *seul.*

ME voilà sur ma foi joliment ajusté,

Et payé comme il faut de ma sincérité.

Courage Dom Pasquin, signalez votre zèle

Pour un maître . . . Non non, l'occasion est belle

Pour punir cet ingrat même dès aujourd'hui,

Et morbleu je vais être aussi fourbe que lui.

*Fin du second Acte.*

ACTE

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LYSETTE *seule.*

Où trouverai je Ariste? Ah qu'il aura de joye  
Du secours imprévu que le Ciel nous envoie!

Pasquin bien à propos s'est venu rendre à nous,

Et je vais à Damis porter de rudes coups.

Le traître! il est aimé d'une jeune personne,

Et par pure amitié Dorante la lui donne;

Enfin ce que pour lui Geronte fait ici;

Dorante en sa faveur l'a déjà fait aussi.

On dresse le Contrat & la Nôce s'appiète,

Un malheureux procès vient troubler cette fête.

On le perd, & Damis à peine en est instruit,

Qu'il prend congé d'Orphise, ou plutôt qu'il s'en-  
fuit.

Ce lâche déserteur qu'il faudra que j'assomme,

Se réfugie ici, seduit nôtre bon homme,

Et veut être son gendre aujourd'hui? Non mor-  
bleu

Jel'empêcherai bien, & nous verrons beau jeu.

De cette histoire-ci je prétends faire usage,

Et nous en tirerons un fort grand avantage:

Mais ne nous pressons point; Avant que d'éclater

Il faut avec nôtre Oncle un peu me concerter.

Allons donc... mais que veut cette noire se-  
melle?

Je ne la connois point. Voyons,

## SCENE II.

LYSETTE, NERINE.

NERINE.

MAdemoiselle,

C'est ici la maison de Geronte?

LYSETTE.

Oui vraiment.

NERINE.

Je suis vôtre servante.

LYSETTE:

Oh ça, sans compliment,

Qu'est-ce que vous voulez?

NERINE.

Vous me paroissez vive!

LYSETTE.

Il est vrai je le suis, &amp; même un peu naïve,

Et je vous avourai que vôtre abord ici

Me paroît surprenant.

NERINE.

Le vôtre l'est aussi.

Quand même du logis vous seriez la maîtresse,

Vous pourriez me parler avec moins de rudesse,

Mais je crois, & soit dit sans vous mettre en cou-  
roux,

Que vous êtes ici ce que je suis chez nous.

LYSETTE.

C'est selon. Car enfin deux filles de nôtre âge,

Peuvent fort bien se mettre à différent usage.

Mais brisons là-dessus. Parlez, mon temps m'est  
cher,

Quel sujet vous amene ici?

NERINE.

J'y viens chercher...

LYSETTE.

Geronte?

N E-



NERINE.

Non.

LYSETTE.

Son frere?

NERINE.

Encor moins.

LYSETTE.

Isabelle?

NERINE.

Point du tout.

LYSETTE.

Point du tout! Qui diantre cherche t-elle?

Demandez-vous Lysette? En ce cas, la voici.

NERINE.

Non.

LYSETTE.

Voilà tous les gens qui demeurent ici.

NERINE.

Excusez, je croyois y trouver un jeune homme..

On se fera mépris. *Elle veut s'en aller.*

LYSETTE.

Doucement, il se nomme?

NERINE.

Damis.

LYSETTE.

Damis! Oh oh! Vous connoissez Damis?

NERINE.

Alléz.

LYSETTE.

Il est ceans. Est-il de vos amis?

NERINE.

Peut-être. Mais de grace achevez de m'instruire,

Damis.. *Elle soupire.*

LYSETTE.

Vous soupirez?

NERINE.

Il est vrai, je soupire.

N'a-t'il pas un valet qui se nomme Pasquin?

LYSETTE.

Oui.

NERINE.

Mon message est fait. Adieu, jusqu'à demain.

LYSETTE *la retenant.*

Souffrez à votre tour que je vous interroge.

Vous avez de l'esprit.

NERINE.

Vrayment c'est un éloge

Que je n'attendois pas

LYSETTE.

Etes-vous de Paris?

NERINE.

Non, j'y suis depuis peu.

LYSETTE.

Quel est votre pais?

Je voudrois le savoir.

NERINE.

Helas que vous importe?

LYSETTE.

J'ai pour le demander une raison très-forte.

NERINE.

J'en ai peut être aussi pour ne le dire point.

LYSETTE.

Non, croyez moi, ma chère, éclaircissons ce point.

A quel que heureux succès cela peut nous conduire;

Et...

NERINE.

Je suis de Nevers puisqu'il vous faut le dire.

LYSETTE.

Vous êtes de Nevers? P'ai je bien entendu?

NERINE.

Fort bien. De point en point je vous ai répondu,

Souffrez....

LYSETTE.

Encor un mot. Connoissez-vous Orphise?

NERINE.

C'est ma maitresse.

LYSETTE.

Ah Ciel!

NERINE.

D'où vient cette surprise?

LY-

LYSETTE.

Vous êtes donc Nerine ?

NERINE.

Oui.

LYSETTE.

Quel ravissement ?

Embrassez-moi ma chère, & très étroitement.  
Osphise est-elle ici ?

NERINE.

Sans doute, avec son pere.

LYSETTE.

Une seconde fois embrassez-moi, ma chère.  
Soyez la bien venuë. O jour cent fois heureux !  
Me voilà maintenant au comble de mes vœux.

NERINE.

Cet accueil obligent me rassûre & me charme,  
Mais par quelle raison ? . . .

LYSETTE.

Nous sommes en allarme :

Le Patron de ceans veut donner pour Epoux  
Dans à ma maitresse.

NERINE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

LYSETTE.

Or nous n'en voulons point. Nous en aimons un  
autre,

Et nous voulons l'avoir. Pour reclamer le vôtre,  
Vous venez à propos. Reprenez votre bien,  
Car très-assûrément nous n'y pretendons rien.

NERINE.

Et Damis consent-il à ce beau mariage ?

LYSETTE.

C'est ce qui nous desole.

NERINE.

Ah perfide ! ah volage !

Je ne m'étonne plus si depuis quatre mois  
L'ingrat n'a pas daigné nous écrire une fois.  
Je tremble, & je ne sai s'il faut que je hazarde,  
A m'éclaircir aussi. . . Mais plus je vous regarde,  
Plus je crains que Pasquin n'ait imité Damis.

Le malheureux ! après ce qu'il m'avoit promis !  
 Machère , dites-moi franchement s'il vous aime.

L Y S E T T E.

Voulez-vous le savoir au plutôt par lui-même ?

N E R I N E.

Comment ?

L Y S E T T E.

Dans un instant il viendra me chercher ,  
 Et de ce cabinet où je vais vous cacher . . .

Mais il vient , entrez vite , & soyez attentive.

### S C E N E III.

L Y S E T T E , P A S Q U I N.

L Y S E T T E.

Viens-tu de chez Cleon ?

P A S Q U I N.

Oui , mon enfant , j'arrive.

Des beaux tours de mon maître il est instruit à  
 fond.

L Y S E T T E.

Il t'en a sçu bon gré.

P A S Q U I N.

Vrayment je t'en répond.

Si tu savois combien il m'a fait de caresses . . .

Dis-moi , les grands Seigneurs tiennent-ils leurs  
 promesses ?

L Y S E T T E.

Quelquefois.

P A S Q U I N.

C'est-à-dire , à parler franchement ,

Qu'ils promettent beaucoup , & tiennent rare-  
 ment.

L Y S E T T E.

A te dire le vrai , c'est assez leur allure.

P A S Q U I N.

Tant pis.

LYSETTE.

Mais pour Cleon, oh sa parole est sûre.

PASQUIN.

Tant mieux. Car il prétend me faire tant de bien,  
Que jamais, m'a-t-il dit, il ne me manque rien ;  
Enfin à mon merie il fait rendre justice,  
Et je vais dans deux jours entrer à son service.

LYSETTE.

Tout de bon ?

PASQUIN.

Tout de bon. C'est un point arrêté,  
Mais n'en dis mot, au moins, car tout seroit gâté.  
Il s'agit de fourber un ingrat très infigne,  
Qui du premier coup d'œil devine au moindre signe.

Une parole, un rien, tout le met en soupçon,  
Je croi qu'il est forcier.

LYSETTE.

Eh mon pauvre garçon,

Je fai fort bien me taire.

PASQUIN.

Oh tu n'es donc pas fille.

LYSETTE.

Je suis fille & me tais. C'est par-là que je brille.

Je faisois tout à l'heure une réflexion :

Quand Geronte est coëffé de quelque opinion,  
Rien ne la peut détruire. Il entendra l'histoire  
D'Orphise & de Damis sans en vouloir rien croire.

PASQUIN.

Il est vrai.

LYSETTE.

Pour sortir de cette affaire ci,

Nous aurions grand besoin qu'Orphise fût ici.

PASQUIN.

Plût à Dieu qu'elle y fût, aussi bien que Nerine!

Mais elles sont bien loin, c'est ce qui me chagrine.

LYSETTE.

Tu penses donc encor à Nerine ?

PASQUIN.

Oui vraiment.

LY.

L Y S E T T E.

Et d'où peut provenir un pareil changement ?  
Tu m'aimois, disois-tu ?

P A S Q U I N.

Je ne puis m'en deffendre.  
Tes yeux vifs & fripons ont penté me surprendre ;  
Mais en fin tes mépris , dont je te fai bon gré,  
M'ont fait voir que leurs coups ne m'avoient  
qu'effleuré.

D'ailleurs crois-tu qu'il soit une peine plus rude,  
Què celle de se voir noirci d'ingratitude ?  
Non. Le cœur d'un ingrat est toujors agité,  
Et je croi qu'un damné n'est pas plus tourmenté.  
On convient malgre soi que l'on n'est qu'un infâ-  
me ,

Et toujors ia raison... qui régle une belle ame...  
Car enfin vois-tu bien, quand on a de l'honneur...  
On rougit aisément... & si-tôt que le cœur...  
Pour ainsi dire... avec l'animal raisonnable...  
Fi morbleu, les ingrats ne valent pas le diable.

L Y S E T T E.

J'admire la beauté de ton raisonnement.

P A S Q U I N.

Je me suis embrouillé.

L Y S E T T E.

C'est dommage vraiment.

P A S Q U I N.

La morale...

L Y S E T T E.

Où, Pasquin, ta morale est très-fine,  
Mais tu la prêches mal. Revenons à Nerine.  
Souhaites-tu bien fort de la voir ?

P A S Q U I N.

Où ma foi.

L Y S E T T E.

Ecoute, fais-tu bien qu'il ne tiendrait qu'à moi...  
De te la faire voir ?

P A S Q U I N.

Comment ?

LYSETTE.

Je suis forcière.

PASQUIN.

Quoi tu vas au sabat ?

LYSETTE.

Serois je la première ?

Si tu veux, à l'instant un spectre paroitra  
Tout semblable à Nerine, & même parlera.

PASQUIN.

La pauvre fille en tient Ne dors-tu point Lysette ?

LYSETTE.

Non tu n'as qu'à parler, c'est une affaire faite.

PASQUIN.

Je te croyois plus sage.

LYSETTE.

Ah que de vains propos !

Dis, JE VEUX VOIR NERINE, & moi par  
quelques mots

Que je vais prononcer, je la ferai paroître.

PASQUIN.

Parbleu, c'est être folle autant qu'on le peut être,  
Mais je consens à tout, pour me moquer de toi.

LYSETTE.

Bon.

PASQUIN.

Je veux voir Nerine, allons montre la-moi.

LYSETTE.

*Elle fait plusieurs gestes extravagans, & puis un cercle  
autour de Pasquin, & dit ensuite for: gravement. . .*

*Armo. Masculinus. Diabolus.*

PASQUIN.

Com nant diable !

Ce sont mots de grimoire.

LYSETTE.

A ma voix redoutable,

Obéissez Nerine, & paroissez ici.

## SCENE IV.

LYSETTE, NERINE,  
PASQUIN.

NERINE.

TES charmes peuvent tout, j'accours, & me  
voici.

PASQUIN.

Ah que vois-je!

LYSETTE.

As-tu peur?

PASQUIN.

Non. Mais c'est que je tremble.

LYSETTE.

Je vais voir ma maîtresse, & je vous laisse ensemble.

## SCENE V.

NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

LYsette, demeurez. Quelle malignité!  
Me laisser là tout seul! Lysette en verité...

NERINE *le revient.*

Approche.

PASQUIN.

Attendez donc.

*Il fuit de l'autre côté du Theatre.*

NERINE.

Suis-je si redoutable?

PASQUIN.

Parlez-moi franchement, n'êtes-vous point un  
diable?

NERINE.

Où sans doute, je suis un diable féminin.

PAS-



P A S Q U I N.

Peste, vous êtes donc un diable bien malin.

N E R I N E.

Vien, je veux t'embrasser.

P A S Q U I N.

Pour m'étouffer peut-être.

Madame Lucifer, allez prendre mon maître.

N E R I N E.

Ah ah ah.

P A S Q U I N.

Vous riez? Cet esprit est bouffon.

Mais il faut que je sois un insigne poltron.

Approchez, s'il vous plaît, que je vous examine,

Arrêtez. Bon. Voilà tous les traits de Nerine.

Parlez.

N E R I N E.

Eh le poltron, deux filles te font peur!

Toi qui m'as si souvent parlé de ta valeur.

P A S Q U I N.

Oh c'est elle. Je sens revenir mon courage.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce lugubre équipage?

N E R I N E.

C'est que la Tante est morte, & nous portons le deuil.

Grande succession.

P A S Q U I N.

Bon. Au premier coup d'œil

Cet accoutrement noir m'a frappé. La surprise

De te voir tout d'un coup .. Tu ris de ma sottise,

Mais bien d'autres que moi, peut-être y seroient pris.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, êtes vous à Paris?

N E R I N E.

Pourquoi? pour ce Procès qu'avoit perdu De-rante.

P A S Q U I N.

Dieu merci me voilà hors de toute épouvante.

Vien, je veux t'embrasser du meilleur de mon cœur,

Il n'en faut point mentir, mais tu m'as fait grand peur.

N E R I N E.

C'est bien fait. Tu voulois prendre une autre maîtresse.

Et t'en voilà puni.

P A S Q U I N.

Va croi moi, ma foiblesse  
N'a duré tout au plus que la moitié d'un jour,  
Et ce n'est proprement, qu'une éclipse d'amour.

N E R I N E.

J'ai fort bien entendu ton discours à Lysette,  
Et de ton repentir je suis très-satisfaite;  
Mais plus d'éclipse au moins.

P A S Q U I N.

Non je te le promets.  
Tu me vois étonné si je le fus jamais.  
Quel hazard a voulu que tu te sois trouvée  
Ici tout à propos. . . .

N E R I N E.

Quand j'y suis arrivée  
Je ne m'attendois pas à cet événement.

P A S Q U I N.

Ma foi ni moi non plus.

N E R I N E.

Je voulois doucement  
Et sans me découvrir, apprendre si ton maître  
Comme on nous le dit hier étoit ceans. Peut être  
L'aurois-je pû savoir par des gens du quartier.  
J'ai crû qu'il valoit mieux m'adresser au Portier.  
Je ne l'ai point trouvé. Sa porte étoit ouverte:  
J'ai traversé la cour. La cour étoit déserte,  
Pas le moindre laquais. Moi sans me rebuter  
J'ai monté jusqu'ici. C'étoit beaucoup tenter,  
Mais l'amour me guidoit, j'étois bien soutenüe.  
Lysette s'est d'abord présentée à ma vûë.  
J'ai demandé Damis. J'ai sçû ses trahisons,  
Cela m'a fait sur toi naître quelques soupçons.  
Je l'ai dit bonnement. Lysette m'a cachée,  
Tu viens, je te fais peur, & n'en suis pas-fâchée.

P A S-

P A S Q U I N.

Les friponnes! à moi, me faire de ces tours!  
 Je n'en serai remis de plus de quinze jours.  
 Mais Nerine, apprends-moi des nouvelles d'Or-  
 phise,

Que dit elle de nous?

N E R I N E.

Ce qu'il faut qu'elle en dise.

Bien du mal.

P A S Q U I N.

Il est vrai qu'on n'en peut dire assez.

De mon maître, s'entend. Pour moi comme tu  
 fais..

N E R I N E.

Je sai que si Lysette eût eu plus de foiblesse,  
 J'en avois pour mon compte ainsi que ma mai-  
 tresse.

Vas je ne suis pas duppe, &...

P A S Q U I N.

Parlons du Procès.

Votre appei à Paris a t-il quelque succès?

N E R I N E.

Le Procès est gagné, la Tante est dans la bière;  
 Orphise ma maitresse est sa seule héritière.

P A S Q U I N.

La peste quelle aubeine!

N E R I N E.

Et tous ces bonheurs-là

Sont venus en huit jours; Que dis tu de cela?

P A S Q U I N.

Qu'il semble que le Ciel en tout vous favorise  
 Pour punir un ingrat, & pour venger Orphise,  
 Car je ne pense pas qu'après ce qu'il a fait,  
 Le dessein qu'elle avoit puitte avoir son effet.

N E R I N E.

Si ma maitresse encor le retrouvoit fidèle,  
 Avec quelques soupirs il obtiendroit tout d'elle.  
 Il possédoit son cœur; Mais dès qu'elle saura  
 Toute sa perfidie, elle se guérira.

PASQUIN.

Si tu pouvois ceans amener ta maîtresse,  
Rien ne la pourroit mieux guérir de sa foiblesse.

NERINE.

Cela m'est très-facile, elle est fort près d'ici,  
Mais il faut qu'avec moi tu lui parles aussi.

PASQUIN.

Soit, mais séparons nous. Damis peut nous sur-  
prendre;

A vingt pas du logis tu n'auras qu'à m'attendre,  
Je m'en vais t'y rejoindre. On vient.

NERINE.

Et moi je fors.

## SCENE VI.

ISABELLE, ARISTE, LY-  
SETTE, PASQUIN.

LYSETTE à Pasquin.

Qu'est devenu le spectre?

PASQUIN.

Il est déjà dehors,

Madame la sorciere, & si ton art magique  
M'a fait voir tout à coup cet esprit pacifique,  
Moi j'en évoque un autre, & dans quelques mo-  
mens

Vous verrez tout l'effet de mes enchantemens.

ISABELLE.

Que dis-tu?

PASQUIN.

Qu'à l'instant Orphise va paroître  
Pour rompre les projets de mon indigne maître;  
Nous avons entrepris de l'amener ici,  
Et je veux que tantôt Dorante y vienne aussi.

ARISTE.

J'irai le chercher moi.

P A S Q U I N.

Tant mieux. Dans leur colére  
Dieu fait comme ils peindront Damis à vôtre pere.

A R I S T E.

De l'humeur dont il est, quand il le connoitra,  
Loin d'en faire son gendre il le detestera;  
Mais il faut que Cleon sache nôtre entreprise,  
Et que dans son carosse il aille prendre Orphise.  
Va le trouver. Il est dans mon appartement.

I S A B E L L E.

Depêche-toi Pasquin.

P A S Q U I N.

J'y cours dans ce moment.

A R I S T E.

Il nous faudroit du temps. Pour l'obtenir, ma  
nièce,

Suivez bien mes conseils.

P A S Q U I N.

Quels sont-ils?

L Y S E T T E.

Ma maitresse

Va feindre d'accepter ton maître pour époux,  
Mais à condition. . .

P A S Q U I N.

Je comprends.

A R I S T E.

Taisez-vous.

Quelqu'un vient ce me semble.

P A S Q U I N.

Adieu je me retire.

I S A B E L L E.

Je crains. . .

L Y S E T T E.

Tout ira bien, j'ose vous le prédire.

Oùï, je veux mourir fille, & j'en enragerois,  
Si Damis est jamais vôtre Epoux.

I S A B E L L E.

Tu pourrois. . .

## SCENE VII.

GERONTE, ARISTE, DAMIS, ISABELLE,  
LYSETTE.

GERONTE à *Ariste*.

AH vous voilà. Je viens de conclure une affaire  
Qui n'aura pas, je croi, le bonheur de vous  
plaître,

Mais je vous avourai que mon ambition,  
N'est pas celle d'avoir votre approbation.

ARISTE.

Je vous suis obligé.

GERONTE.

Pour vous ma chère fille

Qui voulez, quoi qu'il coûte, ennoblir ma famille,

Et qui vous entêtez d'un Seigneur indigent  
Qui soupire pour vous, moins que pour mon argent.

De vos hauts sentimens, daignez un peu descendre,

Et recevez l'époux que j'ai choisi pour gendre.  
Il n'est point relevé par des titres pompeux,  
Mais il m'aime, il vous aime, & c'est ce que je  
veux,

Vous ne vous direz point ni Monsieur, ni Madame,

Il sera votre époux, & vous serez sa femme;  
Ces beaux noms consacrez à la société,  
Et bannis par l'orgueil & l'infidélité,  
Seront, conformément aux coutumes antiques,  
Vos titres les plus doux, & les plus magnifiques.

LYSETTE.

Ces mots ont en effet un agréable son!  
Ma femme! mon époux! ouï vous avez raison.

GERONTE.

Tu veux railler je croi ?

LYSETTE.

Moi ? point du tout. J'admire.

Mon Epoux ! Que ce mot est agréable à dire !

GERONTE.

Nôtre Contrat est fait & dressé comme il faut.

LYSETTE.

Le beau chef d'œuvre !

GERONTE.

Allons le signer au plutôt.

*à Isabelle.*

Comment vous hésitez ?

ISABELLE.

Ah de grace mon pere :

GERONTE.

Quoi coquine ?

ARISTE.

Calmez un peu vôtre colere ,

Et daignez l'écouter pendant quelques momens.

GERONTE.

Et qu'ai-je affaire moi de ses raisonnemens ?

ARISTE.

Mais enfin . . .

GERONTE.

Mais enfin la chose est résoluë ,

Qu'on ne replique pas , nabile est trop émûë.

ARISTE.

Quel risque courez-vous , à savoir ses raisons ?

GERONTE.

De voir qu'elle ne suit que vos sortes leçons.

ARISTE.

Voilà de vos discours , mais je vous les pardonne ,

Pourvû que vous voiez quels conseils je lui donne.

GERONTE *a sa fille.*

Eh bien vous dites donc !

ISABELLE.

Que je ne ferai plus

Contre vos volontez des efforts superflus ;

Mais mon pere du moins , si ma plus forte envie

G

EG

Est de vous immoler le bonheur de ma vie,  
 Ne me contraignez pas d'obéir dès ce jour,  
 Et donnez-moi du temps pour combattre l'amour.  
 Oui, pour premier effort de mon obéissance  
 Je m'en vais à Cleon ôter toute espérance,  
 Lui dire que Damis doit être mon époux,  
 Et que l'amour sur moi, peut beaucoup moins que  
 vous.

Après un tel effort le temps fera le reste,  
 Il vient à bout de tout. Enfin je vous proteste  
 Que si vous persistez dans votre sentiment,  
 Je vous obéirai mon pere, aveuglément.

G E R O N T E.

Oh j'y persisterai, j'ose vous le promettre.  
 Mais à combien encor voulez vous nous remettre ?

L Y S E T T E.

Cleon avoit son cœur, & l'avoit tout entier,  
 Il nous faut bien au moins six mois pour l'oublier.  
 Et pour aimer Monsieur qui n'est pas trop aimable,  
 Un délai de trois ans me paroît raisonnable.

G E R O N T E.

Vous êtes une sotte, on vous l'a dit cent fois,  
 Taisez-vous.

D A M I S.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois,  
 Monsieur, que je n'ai pas le bonheur de lui plaire.

L Y S E T T E.

Oh vraiment désormais je serai moins sincère,  
 Car je ne dirai plus que mille biens de vous.  
 De ma maitresse un jour vous deviendrez l'époux,  
 Je dois m'accoutumer à vous flatter d'avance,  
 Et joindre mes respects à son obéissance.

A R I S T E.

Mon frère, vous voyez le fruit de mes avis,  
 Eh bien a-t'on mal fait de les avoir suivis ?

G E R O N T E.

Non, & j'avouë ici que ma surprise est grande.

A R I S T E.

Ainsi donc Isabelle obtiendra sa demande ?



GERONTE.

Soit. Nous differerons encore quelque temps,  
 Il faut la contenter; mais aussi je prétends  
 Que Cleon dès ce jour apprenne d'Isabelle,  
 Combien mes volontez ont de pouvoir sur elle,  
 Qu'elle obtienne de lui de ne la voir jamais,  
 Et que Damis enfin soit aimé désormais.

ARISTE.

Je vais trouver Cleon, & moi-même l'instruire...

GERONTE.

Mais au moins dites-lui tout ce qu'il faut lui dire.

ARISTE.

Reposez-vous sur moi.

GERONTE.

Je fors pour un instant,  
 Ma fille, songez bien...

LYSETTE.

Eh vous serez content.

## SCENE VIII.

ISABELLE, DAMIS,  
 LYSETTE.

DAMIS.

J'AI peine à croire encor ce que je viens d'entendre,

Madame, se peut-il que l'amour le plus tendre  
 Appuyé du devoir ait touché votre cœur,  
 Et consentez-vous bien à faire mon bonheur?

ISABELLE.

Aux loix de mon devoir vous me voyez soumise.

LYSETTE.

Où, mais à dire vrai c'est faire une sottise  
 D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,  
 Et tout homme d'honneur en doit craindre l'effet:  
 Je pourrois sur cela me faire mieux comprendre,

Mais vous m'entendez bien, si vous voulez m'entendre.

D A M I S.

Si Madame consent que je sois son Epoux  
Sa vertu me répond du bonheur le plus doux.

L Y S E T T E.

Ne vous y fiez pas.

D A M I S.

Je ne veux point encore  
Vous presser de m'aimer quoique je vous adore.  
Un autre a v<sup>o</sup>tre cœur, je ne puis l'ignorer,  
Mais laissez-moi du moins la douceur d'espérer.  
Daignez à n. on amour accorder cette grace.  
Pour l'obtenir de vous que faut-il que je fasse ?

*Il se jette à ses genoux.*

Permettez qu'un amant respectueux, soumis...

## S C E N E IX.

ISABELLE, ORPHISE,  
CLEON, DAMIS, LY-  
SETTE, NERINE.

C L E O N.

Q U E vois-je ? c'est donc là ce que tu m'as promis,  
Perfide ?

O R P H I S E.

C'est ainsi que Damis m'est fidèle,  
Et jетrouve l'Ingrat aux genoux d'Isabelle ?

D A M I S *à part.*

Ciel ! qu'est-ce que je vois !

C L E O N.

Sont-ce là les effets  
Qu'ont produit dans ton cœur mes soins & mes  
bienfaits ?

O R P H I S E.

Est ce donc là le prix que je devois attendre

D'une

D'une estime si pure, & d'un amour si tendre?

C L E O N.

Fut-il jamais un cœur & plus double, & plus bas?

L Y S E T T E.

Bon. Poussiez l'un & l'autre, & ne l'épargnez pas.

C L E O N.

Rends graces au respect qui retient ma colere,

Et compte que sans lui, prompt à me satisfaire

Je laurois. . .

O R P H I S E.

Non Monsieur, je le punirai mieux;

Et puisque mon amour m'a conduite en ces lieux,

Cet amour outragé doit me servir de guide,

Pour venger mon injure & confondre un perfide.

Mon pere ignore encor toutes tes trahisons,

Mais je vais au plutôt confirmer les soupçons,

Il t'a comblé de biens, il m'aime, & ton offense

Lui fera comme à moi souhaiter la vengeance.

C L E O N.

Ariste avec Pasquin l'est allé visiter

Pour l'informer de tout, & même l'inviter

A détromper Geronte & lui faire connoître

Ce qu'il doit esperer d'un Ingrat & d'un traître.

L Y S E T T E.

Où, où, nous parviendrons à le désabuser.

Chez Ariste avec nous, venez vous reposer.

Le bon homme est dehors. Jusqu'à ce qu'il revien-

ne

Il faut sur tout ceci que l'on vous entretienne.

O R P H I S E à Cleon.

Attendant le succès de nos communs efforts,

Perfide, je te laisse en proye à tes remords.

S C E N E X.

D A M I S *seul.*

Quelle aventure ô Ciel! Comment? par quel miracle

Orphise est-elle ici pour me servir d'obstacle ?  
 Son pere va venir, je les verrai tous deux. . .  
 Que la foudre à l'instant puisse tomber sur eux.  
 Allons, il faut tâcher de parer ma disgrâce.  
 J'ai déjà concerté ce qu'il faut que je fasse,  
 Et pendant leurs discours que je n'écoutois pas,  
 Je songeois aux moyens de sortir d'embarras.  
 Prevenons le bon homme, & sans perdre courage,  
 Mensonge, adresse, esprit, mettons tout en  
 usage.  
 Il ne les connoit point, & sa crédulité,  
 Peut faire réussir ce que j'ai projeté.

*Fin du troisième Acte.*

## A C T E I V.

### SCENE PREMIERE.

#### GERONTE, DAMIS.

GERONTE.

Ils veulent me surprendre ?

DAMIS.

Où la chose est certaine.

GERONTE.

Leurs efforts seront vains, ne foyez point en  
 peine.

DAMIS.

J'ai balancé long-temps à vous le déclarer.  
 Mais comme on veut me perdre & me deshono-  
 rer,

J'ai résolu, Monsieur, de rompre le silence,  
 Vous pourriez vous laisser tromper à l'apparence ;  
 Car enfin leur projet est si bien concerté,  
 Que tout homme croiroit ce qu'ils ont inventé,  
 S'il n'étoit prévenu sur cette fourberie.

G E.

GERONTE.

Mais par où savez-vous leur complot, je vous prie?

DAMIS.

Par mes réflexions.

GERONTE.

Cela ne prouve rien.

DAMIS.

Voulez-vous m'écouter?

GERONTE.

Où da je le veux bien.

DAMIS.

Cleon depuis long temps est aimé d'Isabelle  
 Qui ne ressent pour moi qu'une haine mortelle,  
 Ai je dit, cependant tout d'un coup je la voi  
 Prête à quitter Cleon pour me donner sa foi,  
 Mais à condition que l'Hymen se differe.  
 On veut gagner du temps, ceci cache un mystere,  
 Me suis-je dit encor.

GERONTE.

Je croi qu'il a raison.

DAMIS.

Vous sortez. Aussi tôt je vois entrer Cleon.  
 Isabelle lui dit, mais sans paroître emûë,  
 Qu'à m'épouser enfin elle s'est rétolué.  
 Je croyois que Cleon enflammé de courroux,  
 S'alloit plaindre aigrement de moi, d'elle, de  
 vous.

Je ne veux point, dit-il, me répandre en injures,  
 Damis, j'étoufferai jusqu'aux moindres murmures,

Isabelle vous donne, & sa main & son cœur,  
 J'y consens, soyez en tranquille possesseur.  
 D'un amant qu'on trahit est ce là le langage?

GERONTE.

Non non, ils m'ont trompé. Je le voi bien. J'en-  
 rage.

DAMIS.

Lorsque sur tout cela je fais réflexion...  
 Ecoutez-moi de grace avec attention.  
 Isabelle & Cleon en bonne intelligence

Vont dans l'appartement d'Ariste.

G E R O N T E.

Et plus je voi morbleu que je ne suis qu'un sot. Plus j'y pense,

D A M I S.

Mais écoutez moi donc.

G E R O N T E.

Je ne dirai plus mot.

Achevez.

D A M I S.

Je les suis...

G E R O N T E.

Je vous ferai connoître...

D A M I S.

Mais je les suis de loin, ne voulant pas paroître.  
Ils entrent...

G E R O N T E.

Ce qu'on gagne à se jouer à moi.

D A M I S.

Je me tiens à la porte. On parle. J'entends...

G E R O N T E.

Quoi?

D A M I S.

Qu'on demande à Pasquin....

G E R O N T E.

Vôtre valet?

D A M I S.

Sans doute,  
Si les gens qu'il fait bien, sont arrivez. J'écoute  
Pour l'avoir sa réponse, & j'entends ce maraut  
Qui dit que ces gens-là vont venir au plutôt,  
Qu'il les a tous instruits de la bonne manière,  
Et qu'enfin la suivante, & la fille & le pere  
Savent si bien leur rôle & le joueront si bien,  
Qu'à cette Comedie il ne manquera rien.

G E R O N T E.

Non, car j'en serai moi, je la rendrai plaisante.

D A M I S.

Un Vieillard doit venir sous le nom de Dorante,  
Arrivé depuis peu de Nevers à Paris,

Car

Car de tous leurs discours c'est ce que j'ai compris.  
 Une fille suivra qui se disant Orphise,  
 Soutiendra qu'à Nevers elle me fut promise.  
 Que je suis un ingrat qui lui manque de foi.  
 Et pour mieux appuyer ce qu'ils diront de moi,  
 Une fausse suivante après cent impostures,  
 D'un air simple & naïf m'accablera d'injures.

G E R O N T E.

Allons, sortons. . .

D A M I S.

Il faut. . .

G E R O N T E.

Suivez moi.

D A M I S.

Mais enfin,  
 Il est bon de savoir quel est vôtre dessein.

G E R O N T E.

Mon dessein? c'est d'aller chanter pouille à mon  
 frere.

D A M I S.

Si j'osois. . . .

G E R O N T E.

Je n'ai point de plus pressante affaire.

D A M I S.

De grace moderez un tel emportement,  
 Il faut pour nous venger agir plus doucement.

G E R O N T E.

Pour qui me prenez vous? user de politique  
 Sachant qu'à me tromper tout le monde s'applique?

D A M I S.

Où si vous m'en croyez.

G E R O N T E.

Je ne vous croirai point,  
 Et rien ne me sauroit convertir sur ce point.

D A M I S.

Voulez vous aujourd'hui desoler vôtre frère?

G E R O N T E.

Où.

D A M I S.

Feignez d'ignorer le nœud de cette affaire,  
 Mais lorsqu'il vous viendra proposer d'écouter

Ceux que pour m'accuser il doit vous presenter ,  
En vous moquant de lui, dittes d'un air tran-  
quile,

Qu'il prend aussi bien qu'eux une peine inutile ,  
Que déjà vous savez le fait dont il s'agit ,  
Qu'il peut les renvoyer, & vous tenez pour dit...

GERONTE.

Il faut donc ignorer qu'ils veulent me surprendre ?

DAMIS.

Oüi. Mais pour les punir il faut sans plus attendre  
Revoquer le délai que l'on vous a surpris ,  
Et terminer la chose aujourd'hui.

GERONTE.

J'y fouscris.

DAMIS.

Ils verront bien par là que toute leur adresse... .

GERONTE.

Il est vrai. Vos discours sont si pleins de sagesse ,  
Que je me voudrois mal de n'y pas déferer.

Pour la première fois je vais me moderer.

Oh qu'il m'en coûtera ! Je sens que de ma vie ,  
Je n'eus de quereller une si forte envie.

DAMIS.

Mais, si vous aimez mieux éclater... .

GERONTE.

Non Damis,

Me voilà résolu de suivre vôtre avis.

DAMIS.

Quelquefois il est bon de se mettre en colére.

GERONTE *en fureur.*

Ventrebleu je vous dis que je n'en veux rien faire.

DAMIS.

L'interêt que je prends...

GERONTE.

Trêve de compliment.

DAMIS.

Oüi je me sens pour vous un tel attachement ,  
Qu'il n'est rien...

GERONTE.

Vous plaît-il de garder le silence ?

P A S-



PASQUIN *derrière le Theatre.*  
Je vais le preparer donnez-vous patience.

GERONTE.

Qu'est ce que j'entends là?

DAMIS.

C'est la voix de Pasquin.

On a, pour commencer détaché ce Coquin.

GERONTE.

Eloignez-vous un peu, vous pourrez nous entendre,

Et quand il sera temps, vous viendrez le surprendre.

DAMIS.

Il va vous en conter de toutes les façons.

GERONTE.

Eh vous verrez comment je reçois les fripons.

SCENE II.

GERONTE, PASQUIN.

PASQUIN.

LE voici justement. Allons, Pasquin, courage.

GERONTE *a part.*

Il cherche à m'aborder

PASQUIN *a part*

L'affaire où je m'engage

Pourroit bien m'attirer quelque mauvais regal.

Damis est un fripon. Geronte est un brutal.

Il me voit.

GERONTE.

Que veux-tu?

PASQUIN.

Mais .... je cherche mon maître,

Si j'osois vous prier de me dire...

GERONTE *a part.*

Le maître

*à Pasquin.*

Va commencer son rôle. Eh bien tu veux savoir?...

PASQUIN.

Où peut être Damis. Il est de mon devoir  
De ne lui pas laisser ignorer une chose...

GERONTE.

Quoi donc? qu'est-ce que c'est? Apprends le moi.

PASQUIN.

Je n'ose.

GERONTE.

Parle. Je te promets de ne me point fâcher.

PASQUIN.

Eh le moyen, Monsieur, de vous en empêcher?  
Si vous saviez le fait, vous voudriez je gage,  
D'Isabelle & de lui rompre le mariage.

GERONTE.

Tout de bon?

PASQUIN.

Tout de bon. Rien n'est plus assuré,  
Mais vous ne saurez rien, car je l'ai bien juré.

GERONTE.

Compte...

PASQUIN.

Un valet discret, & qui veut le parcître,  
Ne doit point publier les défauts de son maître.

GERONTE.

C'est bien dit. Je te crois un honnête garçon,  
Quoi que tu portes l'air d'un insigne fripon.

PASQUIN.

Ah mon air me fait tort, & plus on m'examine,  
Plus on voit qu'il n'est rien si trompeur que la mi-  
ne.GERONTE *à part.*

La tienne sceletat ne trompe point du tout.

*à Pasquin.*

C, a dis-moi donc...

PASQUIN.

Jamais vous ne viendrez à bout  
De tirer de ma bouche un aveu de la sorte.

GERONTE.

Eh fais moi ce plaisir.

PASQUIN.

Non le diable m'emporte.

Vous croyez que Damis est un homme d'honneur,  
Est-ce à moi, s'il vous plaît, à vous tirer d'erreur?  
Non non, quoi qu'il ait fait, je ne veux rien vous  
dire,

Trop de gens par malheur sauront vous en instrui-  
re.

GERONTE.

Eh qui donc ?

PASQUIN.

Ces gens-la demandent à vous voir,  
Ils sont ici. Pour moi je ferai mon devoir,

*Il pleure.*

Et bien loin de parler contre mon pauvre maître...  
Ne sauriez vous me dire en quels lieux il peut-être?  
Vous allez nous chasser, Monsieur, je le prévoi.

GERONTE *à part.*

Le fat sur mon honneur croit se moquer de moi.

PASQUIN.

Peste soit de Dorante, &amp; peste soit d'Orphise.

GERONTE *à part.*

Le fripon!

PASQUIN.

Je sai bien que Damis les méprise  
Quoi qu'ils eussent pour lui mille bontez tous  
deux,

Mais aime-t-on les gens qui cessent d'être heu-  
reux?

Orphise étoit fort riche. Il l'aimoit comme telle,  
Un Procès la ruine, il fuit, trouve Isabelle  
Seule & riche héritière, & pour bien moins, je  
croi,

Que l'on peut-être ingrat & manquer à sa foi.

GERONTE *à part.*

L'y voilà.

PASQUIN *à part.*

Je le tiens. Vous êtes équitable.

G 7.

De

158 L'INGRAT.

De bonne foi leur plainte est-elle raisonnable?  
Là, je vous en fais juge, & j'attends...

GERONTE *à part.*

De quel art  
Pour me surprendre mieux fait user ce pendent!

PASQUIN.

Vous ne répondez rien. Ah le maudit voyage!  
Que diable allions-nous faire à Nevers.

GERONTE *à part.*

Oh j'enrage  
De n'oser sur le champ assommer ce fripon.  
Mais feignons. Ton discours m'allarme avec raison,

Je crains que cette Orphise...

PASQUIN.

Elle en mourra je pense.  
Aussi Damis lui fait une mortelle offense,  
Car enfin il avoit promis de l'épouser,  
Mais comme je l'ai dit, on le peut excuser.

GERONTE.

Non Damis est un fourbe.

PASQUIN.

Eh mais, à ne rien feindre  
Il est tel à peu près que je vais le dépeindre.  
Il a beaucoup d'esprit, mais un esprit malin,  
Adroit, insinuant, & même patelin.  
On dit qu'en vers, en prose, il fait fort bien écrire,  
Mais son plus grand talent est celui de médire.  
Pour déchirer les gens il se croit tout permis,  
Et s'attaque sur tout, à ses meilleurs amis.  
Il est intéressé plus qu'on ne le peut croire,  
Il passe pour impie, & s'en fait une gloire.  
Il cache sa naissance, & voudroit de bon cœur  
Faire croire à chacun qu'il est né grand Seigneur.  
Il ment à chaque instant. Mais pour l'ingratitude,  
C'est à mon sentiment, son vice d'habitude.  
Au reste passez-lui tous ces petits défauts,  
C'est le meilleur garçon...

## SCENE III.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE à *Damis*.

Vous venez à propos.  
Pasquin me fait ici votre panegyrique.

DAMIS.

Je suis heureux d'avoir un si bon Domestique.

GERONTE.

C'est un peintre excellent.

PASQUIN à *part*.

Morbleu je suis perdu!

DAMIS.

Je reconnois son zele, &amp; j'ai tout entendu.

GERONTE.

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire?

DAMIS.

Oùi, l'en récompenser est ce que je désire.

On ne peut trop payer des services pareils.

GERONTE.

J'y veux contribuer au moins de mes conseils.

DAMIS.

Eh bien ordonnez donc ce qu'il faut que je fasse,  
J'obeirai.

PASQUIN.

Messieurs je vous demande en grace  
D'en user sans façon. Je sers sans intérêt,  
Et vous baise les mains.

DAMIS.

Doucement s'il vous plait,

Traître.

PASQUIN.

Je suis pressé, permettez que je sorte.

DAMIS.

Scelerat! vous osez déchirer de la sorte

Un maître qui pour vous eût toujours cent bontez,

Il faut que je me venge.

P A S Q U I N.

Eh de grace arrêtez,

Et de Monsieur au moins respectez la présence.

La bienéance veut. . .

G E R O N T E.

Va va, je l'en dispense.

P A S Q U I N.

Si vous m'abandonnez, je suis un homme mort.

G E R O N T E.

Tu le mériterois.

P A S Q U I N.

Je sais bien que j'ai tort.

Mais là considérez que si je suis coupable

C'est pour avoir voulu vous servir.

G E R O N T E.

Misérable !

Est-ce donc me servir que vouloir m'abuser ?

P A S Q U I N.

D'un semblable dessein pouvez-vous m'accuser ?

D A M I S.

Quoi ? n'as-tu pas pris soin de chercher & d'instruire

Les témoins (supposez qu'on doit ici conduire ?

Car enfin je l'ai tout, & j'ai bien écouté,

Ce qu'ensemble tantôt vous avez concerté.

Je l'ai qu'un faux Docteur & qu'une fausse Orphise

Doivent incessamment commencer l'entreprise,

Venir devant Monsieur me demander raison

De mon ingratitude & de ma trahison.

Lorsque pour l'abuser tout le monde se ligue,

N'es-tu pas, malheureux, entré dans cette intrigue,

Et l'argent de Cleon ne t'a-t'il pas porté

A me faire aujourd'hui cette infidélité ?

PASQUIN à part.

Ah le fourbe maudit !

DAMIS.

Parle sans plus attendre,

GERONTE.

Il faut avouer tout, ou je te ferai pendre.

PASQUIN.

Avouer !

DAMIS.

Où sans doute, & sur le champ.

PASQUIN.

Bourreau !

GERONTE.

Allons dépêche-toi.

PASQUIN à part.

Le cas est tout nouveau,

Tendu si je ne ments ; disant vrai, l'on m'assomme ;

Qui pourroit s'en tirer seroit bien habile homme.

DAMIS.

Parle donc.

PASQUIN.

Demandez, & je vous répondrai.

DAMIS.

N'est il pas vrai maraut ? . . .

PASQUIN.

Où, Monsieur il est vrai.

DAMIS.

Quoi ?

PASQUIN.

Ce que vous voudrez.

DAMIS.

Pour de l'argent, infâme,

M'accuser faussement ? Quelle bassesse d'ame ?

PASQUIN.

Nous sommes faits tous deux de diverse façon.

Vous êtes honnête homme, & je suis un fripon.

DAMIS.

C'est bien récompenser les bontez de Geronte,

Que vouloir l'abuser ?

PASQUIN.

Monfieur, j'en meurs de honte.  
Après ce qu'il a fait, quiconque de nous deux  
Le trompe, est un ingrat, un fourbe, un malheu-  
reux,

Un monstre qui doit faire horreur à tout le mon-  
de,

Et qui merite bien que l'enfer le confonde.

DAMIS.

Vous voyez qu'il convient de tout ce que j'ai dit,  
Vôtre frère & Cleon l'avoient fort bien instruit,  
C'est à vous de punir . . .

GERONTE.

Non cela doit fuffire,  
Et puis qu'il se répent, il faut . . .

## SCENE IV.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN,  
LYSETTE.

LYSETTE.

J E viens vous dire  
Qu'un Monfieur de Nevers demande à vous parler.

GERONTE *a* Damis.

Comme ils s'entendent tous!

DAMIS.

Il faut diffimuler.

LYSETTE.

Vous ne répondez rien. Que voulez vous qu'on  
faffe?

GERONTE.

Approche. Ofes tu bien me regarder en face?

LYSETTE.

Pourquoi non?

GERONTE.

Effrontée, ôte-toi de mes yeux.

L Y-



LYSETTE.

Eh mon Dieu, qu'est-ce donc qui vous rend fâ-  
rieux?

GERONTE.

Vraiment vous faites bien ce que l'on vous ordon-  
ne.

Je ne sai qui me tient que vingt soufflets, fripon-  
ne. . .

LYSETTE.

Mais pourquoi vous fâcher? Dorante veut vous  
voir,

Sa fille est avec lui. Ne sauroit-on savoir  
S'ils peuvent vous parler?

GERONTE.

Non.

LYSETTE.

Non?

GERONTE.

Eh non te dis-je.

LYSETTE.

Mais c'est pour votre bien.

GERONTE.

Ah vraiment il m'oblige.

DAMIS.

Monsieur fait déjà tout, moi même je l'ai dit.

LYSETTE.

Quoi vous savez qu'Orphise, . . .

GERONTE.

Oui, je suis bien instruit

De ce qu'elle me veut, & . . . fors impertinete,

Va dire de ma part à ce Monsieur Dorante,

A cette Dame Orphise, à sa suivante aussi,

A tous les Nivernois, qu'ils decampent d'ici.

LYSETTE.

Mais y pensez vous bien?

GERONTE.

Oui très-bien je t'assûre.

LYSETTE.

Faite à des gens d'honneur une pareille injure?

G E R O N T E.

Point de raisonnement. Je hais les gens d'honneur?

Et j'aime les fripons du meilleur de mon cœur.

P A S Q U I N.

Le pauvre homme ma foi dit plus vrai qu'il ne pense.

D A M I S.

Que dis-tu?

P A S Q U I N.

Rien Monsieur. Je garde le silence.

G E R O N T E.

Va t'en chercher ma fille & me l'amene ici.

L Y S E T T E.

Je n'irai pas bien loin je croi que la voici.

## S C E N E V.

GERONTE, DAMIS, ISABELLE,  
LYSETTE, PASQUIN.

I S A B E L L E.

N E vous a-t-on pas dit qu'Orphise & que Dorante ?...

G E R O N T E.

Ah vous vous en mêlez, Madame l'impudente !  
De mes bontez pour vous voilà donc tout le fruit ?

L Y S E T T E.

Mais qu'avons-nous donc fait, & pourquoi tant de bruit ?

Je ne vous comprends point, & plus je m'examine...

G E R O N T E.

Tu railloignes encor ? Sortiras-tu coquine ?

*à Isabelle.*

Approchez-vous. Allons, qu'on lui donne la main.

L Y S E T T E *en s'enfuyant.*

Je vous le défends.

G E-

GERONTE *la poursuit.*  
Chienne.

ISABELLE.

Au moins jusqu'à demain

Donnez-moi le loisir.

GERONTE.

Non non plus de remise.

ISABELLE.

Mais mon pere...

GERONTE.

Ah morbleu!

ISABELLE.

Souffrez que je vous dise

Que vous m'avez prescrit ou d'épouser Monsieur,  
Ou d'aller au Convent.

GERONTE.

Oui.

ISABELLE.

J'y vais de bon cœur.

Donnez-lui tout mon bien j'en suis très-satisfaite,  
Et ne veux plus songer qu'à choisir ma retraite.

GERONTE.

Eh tout cela n'est rien, & j'ai vû bien souvent...  
Où vas-tu donc encor?

*Lysette passe devant Geronte en lui faisant la reverence.*

LYSETTE.

Je m'en vais au Couvent.

SCÈNE VI.

GERONTE, DAMIS,  
PASQUIN.

GERONTE.

IL faut que je lui parle, & je puis bien d'avance  
Vous répondre Damis, de son obeïssance.

D A M I S.

Gardez-vous s'il vous plaît, de me commettre en rien.

G E R O N T E.

De vos derniers avis je me souviendrai bien.

*Pasquin veut le suivre, & Damis le retient.*

## S C E N E V I I.

D A M I S, P A S Q U I N.

D A M I S.

U N mot Monsieur Pasquin.

P A S Q U I N.

Monsieur.

D A M I S.

Vous savez peindre.

P A S Q U I N.

Vous croyez du Portrait avoir lieu de vous plaindre.

Mais si, quand je l'ai fait, je ne l'ai point flatté, C'est par excès de zèle & de fidélité.

D A M I S.

Toi fidèle, zélé?

P A S Q U I N.

Oui moi zélé, fidèle,

Et des valets parfaits, le plus parfait modèle.

D A M I S.

Quand tu n'épargnes rien pour me rendre odieux, Et pour rompre un Hymen qui peut me rendre heureux?

P A S Q U I N.

Je l'ai fait tout exprès pour dégoûter Geronte.

D A M I S.

Et c'est donc-là, Bourreau, me servir à ton compte?

P A S Q U I N.

Où, c'est-là vous servir & vous donner moyen,  
Et d'épouser Orphise, & d'avoir un gros bien.

D A M I S.

Où bien avec Orphise?

P A S Q U I N.

Apprenèz que sa tante  
Est morte en lui laissant dix mille écus de rente.

D A M I S.

Quoi donc, sa tante est morte?

P A S Q U I N.

Et comme les bonheurs  
Semblent être enchaînez ainsi que les malheurs,  
Elle vient de gagner ce Procès d'importance,  
Dont la perte vous fit partir en diligence.

D A M I S.

Pasquin, sa tante morte, & le Procès gagné?

P A S Q U I N.

Où Monsieur. Tout cela sembloit bien éloigné,  
Rien n'est plus sûr. Orphise est-elle méprisable?

D A M I S.

Non, Orphise devient un objet adorable.

P A S Q U I N.

Eh bien si vous voulez vous serez son époux,  
Son pere, elle & son bien tout s'offre encor à vous.

D A M I S.

Quoi Pasquin, penses-tu qu'Orphise m'aime en-  
core?

P A S Q U I N.

Oh où Monsieur, Orphise est folle, & vous adore.

D A M I S.

Si la chose est bien vraie...

P A S Q U I N.

Où j'en suis caution.

D A M I S.

Cela merite bien quelque réflexion.

Voyons-là.

P A S Q U I N.

C'est bien dit.

D A M I S.

Je ne puis quand j'y pense.  
Lui marquer trop d'estime & de reconnoissance.

P A S Q U I N.

Vous me charmez, Monsieur; je l'ai toujourns bien  
dit,

Que vous aviez le cœur aussi bon que l'esprit.

D A M I S.

L'occasion me charme, & m'épargne la honte,  
De devoir ma fortune à ce fou de Geronte.

P A S Q U I N.

Vous en êtes bien las, ne me déguisez rien.

D A M I S.

Son genie est en tout, trop différent du mien.  
Son trop de probité, sa candeur, sa droiture,  
Tiennent incessamment mon ame à la torture;  
Esclave des devoirs, sottement prévenu...  
Le bon homme m'ennuye à force de vertu.

P A S Q U I N.

Ah que vous pensez juste!

D A M I S.

Allons trouver Orphise.

P A S Q U I N.

Je la croi chez Ariste. Elle sera surprise  
D'un si prompt changement, & d'ailleurs vous avez  
Des mesures à prendre.

D A M I S.

Et pourquoi?

P A S Q U I N.

Vous savez

Qu'Ariste n'est pas trop de vos amis.

D A M I S.

Qu'importe.

Le bonhomme Geronte est prévenu de sorte  
Que pour tout ce qu'on peut lui dire contre moi,  
Quand j'en conviendrois même, il n'auroit point  
de foi.

P A S Q U I N.

Oui, vous avez raison. Et puisque pour Orphise  
D'un amour renaissant vous avez l'ame éprise,

Il n'est plus question d'aucun ménagement  
Pour Geronte.

D A M I S.

Pasquin, allons tout doucement ;  
Je n'aime guère Orphise ; encor moins Isabelle ;  
Ma fortune m'occupe , & j'épouserai celle  
Qui pourra m'assurer le sort le plus heureux.

P A S Q U I N.

Ne les voulez-vous point épouser toutes deux ?

D A M I S.

Je veux choisir du moins.

P A S Q U I N.

Et par reconnoissance,  
La plus riche des deux aura la préférence.

D A M I S.

C'est ce qui doit régler un cœur sans passion.

P A S Q U I N.

Si vous vouliez pourtant pour obliger Cleon. . .

D A M I S.

Obliger Cleon ? moi ? lui rendre un bon office ?  
Il me fait trop sentir qu'il m'a rendu service.  
Il met à trop haut prix ses bienfaits & ses soins ,  
Et le prix qu'il y met , fait que je les sens moins.

P A S Q U I N.

Ah que vous savez bien ce que les choses valent !  
Il n'est point là-dessus de gens qui vous égalent.

D A M I S.

Pasquin, vivons pour nous. C'est la première loi,  
Dans tout ce que je fais, je n'ai d'égard qu'à moi.  
Je songe à m'avancer, je m'estime, je m'aime,  
Et je n'ai point d'ami plus zélé que moi-même.  
Vien, allons voir Orphise, & garde le secret.

P A S Q U I N.

L'effet vous prouvera combien je suis discret.

*Fin du quatrième Acte.*

## ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSETTE, PASQUIN.

LYSETTE.

Tout ce que tu me dis me paroît incroyable.

PASQUIN.

Cependant mon enfant rien n'est plus véritable.

La peur d'être battu m'a forcé de mentir,  
J'ai dit qu'Orphise enfin ne pouvoit consentir,A s'éloigner de lui quoiqu'il fût infidèle,  
Qu'elle lui pardonnoit s'il quitoit Isabelle.J'ai vanté pour avoir encor plus de succès,  
Et la succession & le gain du Procès :Sans me donner le temps de prévenir Orphise,  
Il s'en va la trouver ; juge de ma surprise,Aussi-tôt qu'elle a vû Damis à ses genoux,  
Elle a jetté sur lui les regards les plus doux.Le dépit a cessé. L'amour a pris sa place,  
Et l'ingrat en un mot vient de rentrer en grace.

LYSETTE.

Quoi si facilement ? si promptement ?

PASQUIN.

Dis-moi,

Quand on a le cœur pris, est-on maître de soi ?

Dans le premier dépit, ce sont plaintes, murmures,

On querelle, on menace, on en vient aux injures

On se bat quelquefois ; car l'amour irrité

Porte ceux qu'il possède à toute extrémité.

Après ce grand fracas, un faux calme succède,

On appelle pour lors la raison à son aide,

Elle veut nous guérir, l'amour vient, la poursuit

Elle rentre dans le cœur, &amp; la raison s'enfuit.



LYSETTE.

Je conviens avec toi, que l'amour est bien traité  
Quand on le croit éteint, il est prêt à renaître.

PASQUIN.

Sur tout quand on s'y prend de certaine façon.

Le traître de Damis a pris d'abord un ton

Respectueux, soumis. Il a versé des larmes.

De la Belle en pleurant exagéré les charmes.

Il m'a fait pleurer moi.

LYSETTE.

Comment? si prévenu?...

PASQUIN.

Si le fond de son cœur m'eût été moins connu,

J'aurois encor été plus charmé de l'entendre.

On n'a jamais rien dit de si vif, de si tendre.

Mon adorable Orphise, à vos divins attraits,

Je veux uniquement sensible désormais,

Ne vivre que pour vous, detester Isabelle,

Regretter les instants que j'ai passés près d'elle.

LYSETTE.

Le Chien!

PASQUIN.

Mais dans le temps qu'en propos amoureux

Il exhaloit son cœur, un témoin dangereux

L'écoutoit à la porte.

LYSETTE.

Et qui?

PASQUIN.

C'étoit Geronte.

LYSETTE.

Geronte!

PASQUIN.

Où! parbleu. Pour t'aller rendre compte

De ce qui se passoit, je laisse nos amants

Se confondre à l'envi dans de beaux sentimens.

J'ouvre la porte, & vois, non sans surprise extrême,

En ouvrant brusquement, le bonhomme lui-même,

Comme au mur attaché, stupefait, interdit,

Et qui n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit.

LYSETTE.

Qui l'avoit conduit là, que venoit-il y faire?

PASQUIN.

Il venoit à dessein de quereller son frere,

Tu fais qu'Orphise étoit dans son appartement.

Mon maître parloit haut. Geronte apparemment

A reconnu sa voix, & le Ciel a fait naître

Ce moment fortuné pour nous venger d'un traître.

LYSETTE.

Fort bien, & que t'a dit Geronte?

PASQUIN.

Pas un mot.

De son côté chacun est demeuré bien sot.

En s'en allant pourtant je l'entends qui murmure,

Plus il double le pas, plus il s'échauffe. Il jure,

Il rencontre son frere au bas de l'escalier,

C'est-là que son dépit se fait voir tout entier.

Il parloit bas pourtant, je ne pouvois l'entendre,

Mais en les regardant ce que j'ay pu comprendre,

C'est que tous deux d'accord avec juste raison

Convenoient que Damis étoit un grand fripon.

LYSETTE.

C'est un fait sans dispute. Une telle aventure

Doit nous conduire à bien.

PASQUIN.

Je le croi.

LYSETTE.

J'en suis sûre.

## SCÈNE II.

ISABELLE, PASQUIN,  
LYSETTE.

ISABELLE.

AH Lysette, fais-tu par quel succès heureux?..

LY-

L Y S E T T E.

C'est de quoi dans l'instant nous raisonnions tous deux.

I S A B E L L E.

Mon oncle m'a tout dit, & maintenant j'espère,  
Puisqu'il ne s'agit plus de détromper mon père,  
Qu'à l'Hymen de Damis bien loin de me forcer. ...

L Y S E T T E.

Il faudroit qu'il fût fou s'il osoit y penser.  
Quant à l'éloignement qu'il nous a fait paroître  
Pour Cleon, dans la peur de se choisir un maître,  
Il en doit maintenant être moins occupé,  
Connoissant que Damis en tout l'avoit trompé.  
Ainsi donc, car enfin nous raisonnons en forme,  
Sans que de son dessein votre père m'informe,  
Je soutiens, je conclus que son intention  
Sera qu'incessamment vous épousiez Cleon.

P A S Q U I N.

Tu conclus brusquement.

I S A B E L L E.

Nous nous flatons Lysette.

L Y S E T T E.

Nous ne nous flatons point, c'est une affaire faite.

I S A B E L L E.

J'épouserois Cleon!

L Y S E T T E.

Peut-être dès ce jour.

Adieu Paris, adieu, nous allons à la Cour.  
Quel plaisir! nous n'allons plus voir que des Com-  
tesses,  
Des Comtes, des Marquis, des Ducs, & des Du-  
chesses.  
Les Princes nous viendront visiter quelquefois,  
Nous ne frequenterons Bourgeoises ni Bourgeois;  
Et pour mieux ressembler aux gens du haut étage  
Nous changerons d'habits, de mœurs & de lan-  
gage.

Le bruit & le fracas seront nôtre élément,  
Plus de soin, de ménage, & plus d'arrangement.  
Deux pages, six laquais nous serviront d'escorte,

Vingt créanciers toujours garderont nôtre porte,  
 Nous veillerons la nuit, nous dormirons le jour,  
 Adieu Paris, adieu, nous allons à la Cour.

P A S Q U I N.

Voilà tes adieux faits, il faut plier bagage,  
 Damis pourtant encor peut rompre le voyage.

L Y S E T T E.

Il ne soupçonne rien de ce qui s'est passé?

P A S Q U I N.

Non, à moins qu'il ne soit sorcier. Je l'ai laissé  
 Achevant de tromper la trop credule Orphise,  
 Et je suis accouru d'abord.

L Y S E T T E.

Quelle surprise

Pour ce maître fripon, quand Geronte en fureur  
 Lui dira qu'il connoît tout le fond de son cœur!  
 Pour jouir de son trouble il faut que je le voye.

P A S Q U I N.

Quel triomphe pour nous!

### S C E N E III.

ISABELLE, ORPHISE,  
 LYSETTE.

O R P H I S E.

Prenez part à ma joye

Madame, mon perfide est revenu vers moi,  
 Reconnoissant, fidèle, il m'a rendu sa foi,  
 Il ne me paroît plus indigne de la mienne.

I S A B E L L E.

Madame ce retour n'a rien qui me surprenne.  
 Avec tant de merite, avec tant de beauté,  
 Vous n'avez pas dû craindre une infidelité.  
 Un cœur a beau tenter de briser vôtre chaîne,  
 Dès que vous paroissez il y rentre sans peine.

O R P H I S E.

Je ne mérite pas un compliment si doux,  
Et j'en attendois un plus sincère de vous.

P A S Q U I N.

Ma foi sincère ou non, celui-ci l'est peut-être,  
Soit dit sans vous fâcher plus que ceux de mon maître

O R P H I S E.

Que dis-tu ?

P A S Q U I N.

Rien.

N E R I N E.

J'approuve assez son sentiment,  
Et me déne un peu du raccommodement.

O R P H I S E.

Nerine, taisez vous.

N E R I N E.

Je consens à me taire,  
Mais pour cela Damis en est-il plus sincère ?

O R P H I S E.

Il m'a toujours aimée, & m'aimera toujours.

N E R I N E.

Non Madame, son cœur dement tous ses discours.  
Il est né traître, ingrat, scelerat infidèle,  
Et c'est l'interêt seul qui vers vous le rappelle.

Sans le gain du Procès & la succession,  
Point de retour pour vous, & point de passion.

P A S Q U I N.

Nerine le connoît.

L Y S E T T E à Pasquin.

Et tu dois le connoître.

N E R I N E.

Parle donc qu'en crois-tu ?

P A S Q U I N.

Mais je croi que mon maître...

O R P H I S E.

Pasquin n'acheve pas.

I S A B E L L E.

Elle me fait pitié.

PASQUIN.

Il est...

ORPHISE.

Tais toi.

PASQUIN.

Pour vous je sens trop d'amitié,  
Où Madame, au moment qu'il dit qu'il vous adore,

Malgré tous ses sermens...

ORPHISE.

Helas!

PASQUIN.

Il ment encore.

ORPHISE.

Juste Ciel!

PASQUIN.

Il attend pour se déterminer

A laquelle des deux il devra se donner,  
Que de vos biens au juste il se soit fait instruire;  
C'est par cet objet seul qu'il se laisse conduire,  
Ainsi donc il prendra sans en être amoureux,  
Celle qui lui fera le sort le plus heureux,  
Et vous comprenez bien par cette politique,  
Que tout ceci n'est plus qu'un fait d'Arithmetique.

ISABELLE.

Cela peut être vrai.

PASQUIN.

Parbleu je ne ments point,

Et je puis vous convaincre aisément sur ce point.

ORPHISE.

Et malgré tout cela, pleine de confiance,  
Je sens qu'avec son cœur le mien d'intelligence  
Se refuse aux soupçons qu'on cherche à me donner,  
Avec trop de plaisir j'ai scû lui pardonner.  
Avec trop de transport il jure qu'il m'adore,  
Pour présumer qu'il songe à me tromper encore.

ISABELLE.

Vous méritez du moins qu'il ne vous trompe pas.

ORPHISE.

A Monsieur votre pere il va tout de ce pas,

Et

Et par lui-même enfin il veut qu'il puisse apprendre

L'engagement nouveau que nous venons de prendre.

PASQUIN.

Ah morbleu c'en est trop, je ne souffrirai point  
Que de votre foiblesse il abuse à ce point.

Ici Geronte & lui se trouveront ensemble,  
Cachez-vous un moment, vous l'entendrez...

ORPHISE.

Je tremble.

NERINE.

Pourquoi trembler? Il faut en avoir le cœur net.  
Courage.

ORPHISE.

Où nous cacher?

LYSETTE.

Où? Dans ce cabinet.

PASQUIN.

Où, l'endroit est commode à pouvoir tout entendre,

C'est de là que ce spectre est venu me surprendre;  
J'en ai pensé mourir de surprise & d'effroi,  
Mais mon maître sera plus étonné que moi,  
Nerine m'écoutoit, & ma trouvé sincère,  
Vous allez en Damiis trouver tout le contraire.

ORPHISE.

A de nouveaux chagrins pourquoi donc m'exposer?

NERINE.

Pour le connoître à fond & vous désabuser.

ORPHISE.

Me voilà résoluë, & s'il est aussi traître,  
Aussi fourbe, qu'on veut me le faire connoître,  
Je jure.

LYSETTE.

Eh si, jurer. Sans serment, vous ferez  
Quand vous aurez tout vû comme vous l'entendrez.

ORPHISE.

J'aimerois mieux mourir mille fois...

LYSETTE.

Quelqu'un monte,  
Cachons-nous promptement, c'est Damis ou Geronte.

## SCENE IV.

DAMIS, PASQUIN.

PASQUIN.

Non, c'est mon digne maître. Ah vous voilà  
Monsieur,

Eh bien en quel état sentez-vous votre cœur ?  
Qui l'emporte à la fin d'Orphise ou d'Isabelle ?  
Pour toutes deux toujours également fidèle,  
N'a-t'il point quelque peine à prendre son parti ?

DAMIS.

Crois-tu donc que jamais il se soit démenti ?

PASQUIN.

Oh non, de changement je vous crois incapable !  
Il faut vivre pour soi. La maxime admirable !  
Qu'en la suivant Monsieur, vous réussirez bien !

DAMIS.

Pour fixer la fortune est-il d'autre moyen ?

PASQUIN.

Orphise étoit tantôt bien fort persuadée  
Que vous aviez pour elle une plus noble idée.

DAMIS.

Orphise a le cœur bon, Pasquin.

PASQUIN.

Assûrement.

Êtes-vous convenus de vos faits ?

DAMIS.

Oui vraiment.

Elle part, & Geronte & moi dans son absence  
Nous pourrons. . . .

PAS-



P A S Q U I N.

Ah j'entends, rompre avec bienfiance.

D A M I S.

Elle croit que je dois rompre dès aujourd'hui.

P A S Q U I N.

Où-dà. Vous l'avez vû?

D A M I S:

Cleon est avec lui.

P A S Q U I N.

Eh que diable y fait-il?

D A M I S.

L'important.

P A S Q U I N.

Il me semble,

Mal à propos pour nous, qu'ils soient tous deux ensemble.

D A M I S.

Ah qu'ils y soient ou non, j'en ai peu d'embaras.

Cleon veut obtenir ce qu'il n'obtiendra pas.

J'attends ici qu'il sorte.

P A S Q U I N.

Il vous est d'importance

De savoir ce qu'il dit, ce que Geronte pense.

D A M I S.

Il dit du mal de moi, Geronte en pense bien.

P A S Q U I N.

De ses mauvais discours Geronte ne croit rien.

D A M I S.

Quand Cleon m'auroit vû lui-même aux pieds  
d'Orphise,

Quand il le soutiendrait à Geronte...

P A S Q U I N.

Oh qu'il dise.

Dans sa bouche, le vrai semble une fausseté,

Dans la vôtre, le faux tient lieu de vérité.

Facile comme un autre à s'y laisser surprendre,

Orphise croit qu'en vous le retour le plus tendre...

D A M I S.

Je t'ai paru l'amant le plus passionné,

Qu'en dis-tu?

P A S Q U I N.

Moi, Monsieur? Vous m'avez étonné.  
 J'entends dire souvent que le siècle où nous sommes  
 Pour toutes sortes d'Arts a produit de grands hommes.

Mais quoi qu'il soit fertile en fourbes excellents,  
 Je doute qu'aucun d'eux ait atteint vos talents.  
 Vous pouvez vous flatter d'avoir part à la gloire  
 Que nôtre siècle un jour recevra dans l'histoire.  
 Et vous aurez, Monsieur, la réputation  
 D'avoir porté vôtre Art à sa perfection.

D A M I S.

Oh trêve s'il vous plaît, aux fades railleries.

P A S Q U I N.

Ne prenez point cela pour des plaisanteries,  
 Monsieur, vous méritez ma foi d'être admiré,  
 Vous avez cent ressorts qui vont à vôtre gré;  
 Vôtre cœur, vôtre esprit, vos yeux, vôtre visage,

Vôtre langue, chez vous tout fait son personnage.  
 Vous êtes un théâtre, & selon l'action  
 Vous changez à propos de décoration.

D A M I S.

C'est comme il faut agir dans le siècle où nous sommes.

Il n'est rien si plaisant que de tromper les hommes.

P A S Q U I N.

Et les femmes aussi, Monsieur.

D A M I S.

Bien entendu.

P A S Q U I N.

Je deviendrai fripon, dussai-je être pendu.  
 Que l'exemple, Monsieur, est une belle chose!

D A M I S.

Tu plaisantes, Pasquin, mais qu'on blâme, qu'on glose,

Crois moi suis ce système.

P A S Q U I N.

Oh oui je comprends bien  
 Qu'avec

Qu'avec trop de vertu l'on ne gagne plus rien.

DAMIS.

Tais-toi, j'entends quelqu'un.

PASQUIN.

C'est Geronte lui-même.

SCENE V.

GERONTE, DAMIS,  
PASQUIN.

GERONTE.

JE ne puis revenir de ma surprise extrême.  
Et tout ce que je vois, & tout ce que j'entends  
Va désormais m'apprendre à me connoître en  
gens.

M'oser jouer ainsi d'une insigne manière!

PASQUIN.

Que dit-il là?

DAMIS.

Je croi qu'il parle de son frere,  
Et de Cleon. Tantôt je l'ai persuadé  
Qu'ils vouloient le fourber.

GERONTE.

L'infâme procédé!

DAMIS.

C'est cela justement.

PASQUIN.

Allons, Monsieur, courage,  
Il est fâché. Tâchez de l'aigrir davantage.

DAMIS.

Laisse faire.

GERONTE *à part.*

C'est lui. Feignons adroitement.

Voyons ce qu'il dira.

PASQUIN *à part.*

Le dangereux moment.

D A M I S.

J'allois vous voir, Monsieur, & mon impatience  
Me force malgré moi de rompre le silence.

Quand j'adore Isabelle, & fais tout mon bon-  
heur,

Pour mieux m'unir à vous, d'en être possesseur,  
Je voi que mon amour n'attire que sa haine;  
Tout l'aigrit contre moi, ma présence la gêne;  
On cherche à me priver du fruit de vos bontez.

G E R O N T E.

On fait naître, il est vrai, bien des difficultez.  
Ma fille à mes desirs paroît être soumise,  
Mais on me vient toujours parler de cette Orphi-  
se,

Je suis persécuté d'Ariste, de Cleon,  
Et ne sai si je dois enfin les croire ou non.

D A M I S.

Se peut-il entre nous que vôtre esprit balance?  
N'avez vous plus pour moi la même confiance?  
Par où depuis tantôt aurois-je mérité  
Que vous pussiez douter de ma sincérité?  
Pour moi point de bonheur hors de vôtre famille;  
J'adore uniquement vôtre charmante fille,  
Je me fais de lui plaire une suprême loi.  
Elle seule a mon cœur, seule elle aura ma foi.  
Oui, Monsieur, loin d'aimer, loin de connoître  
Orphise,  
Quelque part qu'elle soit, je la hais, la méprise.

## S C E N E VI.

GERONTE, ORPHISE,  
DAMIS, NERINE.

O R P H I S E.

P

Esfide, la voilà. Prête de se venger  
D'un cœur assez ingrat pour oser l'outrager.

D A

DAMIS.

Ciel!

GERONTE.

Qu'est ceci, Damis?

DAMIS.

Monfieur, je dois me taire,  
C'est quelque tour nouveau, que l'on cherche à me  
faire.

ORPHISE.

Que dis tu malheureux?

DAMIS.

Madame. . .

PASQUIN.

Il ne dit mot,  
Et ma foi pour le coup il est pris comme un sot.

SCÈNE VII.

GERONTE, CLEON, DA-  
MIS, ORPHISE, NE-  
RINE, PASQUIN.

CLEON.

DANS ce même moment, Monsieur, je viens  
d'apprendre  
Qu'Orphise étoit chez vous, j'ai crû m'y devoir  
rendre.

ARISTE.

Moi mon frère, j'ai crû devoir venir aussi.

## SCENE VIII. &amp; dernière.

GERONTE, DAMIS, CLEON,  
ISABELLE, ORPHISE,  
ARISTE, LYSETTE,  
NERINE, PASQUIN.

LYSETTE *en sortant du cabinet  
avec Isabelle.*

Que c'est un bon hazard qui nous rassemble ici!  
D A M I S.

Pasquin.

P A S Q U I N.

Monsieur.

G E R O N T E à *Damis.*

Damis, vôtre ame est interdite.

D A M I S à *Geronte.*

Je l'ai prévu, la piece est assez bien conduite  
Mais, du Ciel à l'instant que je sois confondu. . .

G E R O N T E.

Arrête : Je sai tout, & j'ai tout entendu.

D A M I S.

Quoi?

G E R O N T E.

Tantôt lorsqu'aux pieds de cette même  
Orphise.

Tu jurois de l'aimer, j'écoutois.

D A M I S.

Ma surprise,

Monsieur. . .

P A S Q U I N.

Le fait est vrai. Je ne vous l'ai caché  
Que parce que j'ai craint que vous fussiez fâché.

G E R O N T E.

Je vous ai trop long-temps, Cleon, fait injustice.

Qu'aux

C O M E D I E. 185

Qu'aux yeux de cet ingrat vôtre Hymen s'accomplisse.

C L E O N.

Vous me comblez, Monsieur, du bonheur le plus doux.

D A M I S.

Et moi de ce bonheur je ne suis point jaloux, Cleon devient heureux, Madame, & je puis l'être

Si l'oubli généreux d'une offense...

O R P H I S E.

Non traître

Garde-toi pour jamais de paroître à mes yeux.

P A S Q U I N *a* *Damis*.

Allons, Monsieur, voyez qui vous prendrez des deux.

Choisissez.

D A M I S.

Insolent, je vous ferai connoître...

P A S Q U I N.

Doucement, s'il vous plaît, voilà mon nouveau maître.

G E R O N T E.

Adieu Monsieur Damis.

A R I S T E.

Serviteur.

D A M I S.

Quel revers?

N E R I N E.

Voudriez-vous mander quelque chose à Nevers?

C L E O N *a* *Damis*.

Je ne vous dirai rien, & vôtre ingratitude Reçoit dans ce moment un supplice assez rude.

P A S Q U I N.

Jusqu'au revoir, Monsieur, soyez heureux toujours

Dans vos autres projets comme dans vos amours.

D A M I S.

Juste Ciel! où cacher ma honte & ma disgrâce!

LYSETTE.

Dans ses pièges toujours, un fourbe s'embarasse.  
*au Parterre.*

Vous avez vû punir le plus grand des ingrats,  
 Profitez de l'exemple, & ne l'imitiez pas.

*Fin du cinquième Acte.*

---

 A P R O B A T I O N .

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier  
*la Comedie de l'Ingrat*, & je crois que l'Impres-  
 sion soutiendra l'estime que le Public en a con-  
 çuë aux representations. Fait à Paris ce 3. Fe-  
 vrier 1712.

D A N C H E T.

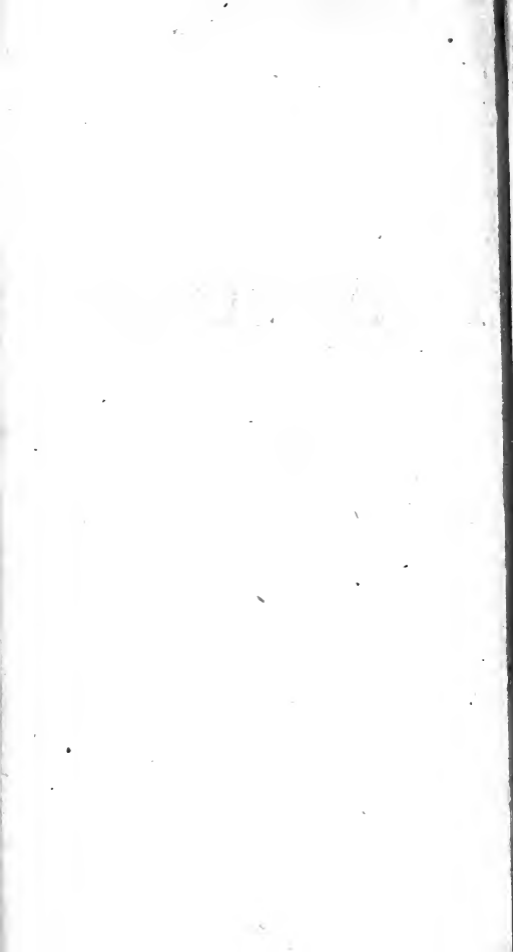


# L'IRRESOLU

COMEDIE.

*Par Monsieur*

NERICAULT DESTOUCHES.





A MONSIEUR  
MONSIEUR  
LE MARQUIS  
DE COURCILLON,

Gouverneur de la Province de  
Touraine.

MONSIEUR,

*Il y a long-temps que je reçois des marques de la protection dont vous m'honorez : Il y a long-temps aussi que je souhaite de vous en témoigner ma reconnoissance. Mais, MONSIEUR, par quel moyen puis-je m'acquitter de ce devoir ? sera-ce en vous dediant l'Ir-résolu ? il ne merite pas de vous être présenté. S'il partoit de la plume de ces grands Hommes, qui par des traits qu'on admirera toujours, ont sçû se rendre les délices du Public, vous pourriez le recevoir comme un hommage qui seroit dû, à un esprit aussi éclairé, à un goût aussi délicat que le vôtre. L'Ou-*

*vrage*

# E P I T R E.

Si age seroit digne de vous, MONSIEUR, l'accueil que vous lui feriez seroit digne de l'Ouvrage. Mais la Comedie que je prends la liberté de vous dédier, ne peut me faire esperer un sort si glorieux. Cependant quelque imparfaite qu'elle me paroisse à moi-même, vous avez bien voulu permettre qu'elle vous fût présentée. Muni d'un secours aussi puissant, j'ose esperer quelque grace des Lecteurs, sur des défauts que j'aurois certainement évitez, si j'avois autant de lumières & d'experience, que j'ai de désir d'amuser le Public par des productions dignes de ses suffrages. Ce sera donc l'honneur de vôtre protection, MONSIEUR, qui fera seul le merite de cette Comedie. C'est une nouvelle grace que vous ajoutez à toutes celles dont je vous suis redevable. Quelle générosité! Pour répondre en quelque sorte à tant d'obligations, je devrois presentement aux yeux du Public, vous donner toutes les louanges que vous meritez: Quel éloge ne ferois je point de vous? Cui de vous-même, MONSIEUR, quelque ennemi que vous soyez des louanges. Je parlerois des marques également tristes & glorieuses, que vous portez de vôtre valeur, Je dirois qu'après s'être signalée dans les occasions les plus périlleuses, elle a fait voir en vous une constance & une fermeté, à l'épreuve du plus terrible appareil, & des douleurs les plus insupportables. Mais je ne puis entreprendre de traiter ce sujet: mes forces

# E P I T R E.

forces ne répondent point à mon zèle : Je ne dois aspirer qu'à vous le faire connoître : Daignez en agréer les témoignages & souffrez, MONSIEUR, qu'avant que de finir, j'ose faire éclater ici ma joye, & celle de toute la Province où je suis né. Le Roi vient de vous donner le Gouvernement de la Touraine. Que nous partageons bien la récompense de vos services ! Accoutumée aux grâces & aux bienfaits de Monsieur le Marquis de Dangeau votre Pere, la Touraine doit se flatter de recevoir de vous, des traitemens aussi doux & aussi favorables. Toutes vos belles qualités les luy promettent ; aussi puis-je vous assurer que sa reconnoissance, & la haute idée qu'elle a conçüe de vous, MONSIEUR, l'engagent à faire incessamment des vœux au Ciel pour votre Personne, & pour toute votre illustre Maison. Je pourrois vous répondre de ses sentimens sur ce sujet, s'ils ne vous étoient pas aussi connus qu'à moi-même. Pour moi je prens la liberté de vous assurer, que je serai toute ma vie, avec beaucoup de respect & de dévouement,

M O N S I E U R,

Vôtre très-humble & très obéissant serviteur

N E R I C A U L T D E S T O U C H E S.

# ACTEURS.

PYRANTE, Vieillard.

LYSIMON, ancien ami de Pyrante.

Me. ARGANTE, Veuve.

CELIMENE, }  
JULIE, } Filles de Me. Argante.

DORANTE, Fils de Pyrante.

LE CHEVALIER, Fils de Lysimon.

NERINE, Femme de Chambre de Me.  
Argante.

FRONTIN, Valet de Chambre de Do-  
rante.

*La Scène est à Paris dans un Hôtel  
garni.*

L'IR-



# L'IRRESOLU,

## COMEDIE.

---

### ACTE I.

#### SCENE PREMIERE.

#### PYRANTE, LYSIMON.

PYRANTE.

Ui cette Veuve est folle, & son extravagance

O A souvent, j'en conviens, lassé ma patience,

Mais depuis tout le tems que vous êtes ici,  
Vous vivez avec elle, & j'y puis vivre aussi.

LYSIMON.

J'y vis en enrageant, & maudis cent fois l'heure,  
Où dans cette maison j'ai choisi ma demeure.  
Allons loger ailleurs.

PYRANTE.

Je n'y puis consentir.

LYSIMON.

Vous aurez bien-tôt lieu de vous en repentir.

PYRANTE.

Enfin quoiqu'il en soit, une raison pressante  
M'oblige à demeurer avec Madame Argante.

I

LY-

L Y S I M O N.

Mais vous n'y reveniez que pour l'amour de moi,  
Difiez-vous.

P Y R A N T E.

Je conviens...

L Y S I M O N.

Parlons de bonne foi,

Cette raison pressante est facile à connoître,  
Et de vos volontez votre Fils est le maître,  
C'est lui qui vous oblige à vous loger ici.

P Y R A N T E.

Comme il l'a souhaité, je le souhaite aussi.

L Y S I M O N.

Voulez-vous que je parle avec franchise entière ?  
Il est très-mauvais Fils, & vous très-mauvais Père,  
A ce Fils trop aimé vous ne refusez rien.

P Y R A N T E.

Non.

L Y S I M O N.

Il fait votre office & vous faites le sien.  
O quel renversement ! N'avez-vous point de honte ?

P Y R A N T E.

Vous desapprouvez donc ma conduite à ce compte ?

L Y S I M O N.

En doutez-vous morbleu ? Qui voudroit l'approuver ?

P Y R A N T E.

Tous ceux qui comme moi pourroient s'en bien trouver.

Imitez mon exemple, &amp; dans huit jours je gage...

L Y S I M O N.

Autoriser mon Fils dans le libertinage ?

P Y R A N T E.

Bien loin de l'y plonger vous l'en retirerez.

L Y S I M O N.

C'est en vain sur cela que vous me prêcherez,  
Vous blâmez ma conduite, & je blâme la vôtre.

P Y R A N T E.

Oui, mais la plus heureuse est préférable à l'autre.

L Y-



L Y S I M O N.

Et que fait donc ce Fils de beau, de merveilleux?

P Y R A N T E.

Apprenez-le en deux mors, il fait ce que je veux.

L Y S I M O N.

Je trouve qu'en cela sa peine n'est pas grande,  
Car vous voulez toujours tout ce qu'il vous de-  
mande.

P Y R A N T E.

Moi? je cherche son goût, il se conforme au  
mien,

Mon Fils est mon ami, comme je suis le sien.

L Y S I M O N.

Ma foi vous radotez, je vous croyois plus sage.

P Y R A N T E.

Je ne me repens point de suivre cet usage.  
Dès ses plus jeunes ans j'ai voulu le former.  
Le succès de mes soins a droit de me charmer.

D'abord en lui parlant je pris un air sévère

Pour lui faire sentir l'autorité de Pere :

La crainte &amp; le respect ayant saisi son cœur,

A la sévérité je joignis la douceur.

Je lui parlois raison dès l'âge le plus tendre

Et je l'acoûtois tous les jours à l'entendre.

Il connut ses devoirs, non par le châtement,

Mais par l'obéissance &amp; le raisonnement.

S'il y manquoit par fois, la rougeur dès cet âge,

Quand je l'en reprenois lui mentoit au visage,

Et je reconnoissois en sondant son esprit

Qu'il rougissoit de honte, &amp; non pas de dépit.

L Y S I M O N.

Moi, je rougis pour vous de dépit & de honte,  
De voir que vous puissiez me faire un pareil conte.

P Y R A N T E.

Ecoutez jusqu'au bout.

L Y S I M O N.

Je suis las d'écouter.

P Y R A N T E.

Ecoutez-moi, vous dis-je, afin d'en profiter.

Quand j'eus formé son cœur.

L Y S I M O N.

Son cœur ! le beau langage

P Y R A N T E.

Eh bien il ne faut pas vous parler davantage.

L Y S I M O N.

Où ça sans vous piquer de ma sincérité,

Dites moi si ce Fils si sage, si vanté

N'a point quelque défaut.

P Y R A N T E.

J'ai pris un soin extrême

De connoître mon Fils aussi bien que moi même.

Son cœur est excellent, il a beaucoup d'esprit,

Ce que je vous dis là, tout le monde le dit :

Mais pour avoir trop jeune acquis trop de lumières,

Il est irrésolu sur toutes les matières,

Chaque chose a pour lui mille difficultez,

Il l'examine à fond, la prend de tous côtez,

Et ses réflexions font qu'en chaque rencontre,

Après avoir trouvé cent raisons pour &amp; contre

Il demeure en suspens, ne se résout à rien,

Et voilà son défaut, car chacun a le sien.

L Y S I M O N.

Et vous voyez cela, sans vous mettre en colère?

P Y R A N T E.

Oui, mais je le plains fort. Je vis son caractère

Lorsqu'il fut question d'embrasser un état.

L Y S I M O N *à part.*

Bon, le Fils extravagant, &amp; le Pere est un fat.

P Y R A N T E.

Plait-il?

L Y S I M O N.

Rien.

P Y R A N T E.

Sa raison fût long-tems occupée

A le déterminer pour la robe ou l'épée :

Enfin il souhaita d'avoir un Régiment.

J'y souscrivis d'abord, j'en obtins l'agrément.

L Y S I M O N.

Fort bien.

P Y R A N T E.

Deux jours après il crut tout au contraire,  
Qu'une charge de Robe étoit mieux son affaire.

L Y S I M O N.

Et bien, que faites-vous?

P Y R A N T E.

Je me fis un plaisir

De pouvoir en cela contenter son desir.

J'avois mis cette affaire en train d'être conclue

Quand mon Fils tout à coup vint s'offrir à ma vue,

Les yeux baignez de pleurs, embrassant mes ge-

noux,

Avouant qu'il avoit mérité mon courroux,

Mais que si je voulois terminer ses allarmes,

Je le destinerois pour le métier des armes :

Il s'est dans ce métier distingué de façon,

Que j'ai connu depuis qu'il avoit eu raison,

Et que j'ai résolu le reste de ma vie

De le laisser en tout contenter son envie.

L Y S I M O N.

C'est fort bien fait à vous : Pour moi j'ai résolu

Que mes enfans feront ce que j'aurai conçu,

Point de quartier morbleu. Mon fils aine Clitan-

dre

Vouloit être d'Epée, &amp; loin d'y condescendre

J'ai voulu qu'il portât la Robe &amp; le Rabat.

P Y R A N T E.

Et vous en avez fait un mauvais Magistrat.

L Y S I M O N.

Bon il n'est pas le seul, c'est ce qui me console.

Le second de mes Fils n'est qu'une franche idole,

Vous le savez.

P Y R A N T E.

Eh bien.

L Y S I M O N.

J'en ai fait un Abbé.

On m'a parlé pour lui, je n'ai point succombe,

Quand j'ai pris un parti, rien ne peut m'en distrai-

re.

Lors qu'on est d'un avis j'en prens un tout contrai-

re.

P Y R A N T E.

Et votre Chevalier ?

L Y S I M O N.

Ce n'est qu'un étourdi.

J'en fais un Mousquetaire. Il s'est long-temps roidi

Contre un pareil dessein, mais il a du courage, il faut. . .

P Y R A N T E.

N'en dites pas s'il vous plaît d'avantage, Un si dur procédé me fâche au dernier point, Et je vous promets bien de ne l'imiter point.

## S C E N E II.

P Y R A N T E , L Y S I M O N ,  
F R O N T I N .F R O N T I N à *Pyrate*.

J E vous cherche, Monsieur, avec impatience.

P Y R A N T E.

Eh bien, que fait mon Fils ?

F R O N T I N.

Il réfléchit, il pense,  
Il me chasse, il m'appelle, il est assis, debout,  
Il court, puis il s'arrête, il balance, il résout,  
Il est joyeux, rêveur, plaisant, mélancolique;  
Il approuve, il condamne, il se tait, il s'expli-  
que,Il sort de la maison, il y rentre aussi-tôt,  
Il veut, il ne veut plus, ne fait ce qu'il lui faut,  
Et voilà pour vous faire un récit bien sincère,  
De Monsieur votre Fils le manège ordinaire.

P Y R A N T E.

Il n'est pas question de ce beau récit là,  
Et depuis très-long-temps, je connois tout cela.  
Tu fais que me trouvant sur le déclin de l'âge,

Je

Je voudrois voir mon Fils songer au mariage.

F R O N T I N.

De vos ordres secrets je me suis acquité

Avec beaucoup de zèle & de dextérité :

Hier au soir j'employai mes soins & mon adresse

Pour lui persuader de prendre une Maîtresse

Qui portât ses desirs au lien conjugal,

Je le prêchai long-tems, & ne prêchai pas mal.

Je suois sang & eau.

P Y R A N T E.

Quelle fut sa réponse?

F R O N T I N.

Ah belle tout-à fait & digne qu'on l'annonce!

P Y R A N T E.

Eh bien il répondit?

F R O N T I N.

Il ne répondit rien,

Mais, Monsieur, mon discours l'endormit assez bien.

L Y S I M O N.

Il se moque de vous.

F R O N T I N.

Non, je me donne au Diable.

P Y R A N T E.

Je crois que ce qu'il dit est assez véritable.

Ainsi donc tes discours ont été sans effet?

F R O N T I N.

Pardonnez-moi vraiment. J'en suis très satisfait,

En voici les raisons en fort peu de paroles.

Ce matin...

L Y S I M O N.

Il vous va conter des fariboles.

F R O N T I N.

Eh mais, si Monsieur veut contrarier toujours,

Je ne finirai pas mon récit en deux jours.

P Y R A N T E.

Eh laissez-le parler.

F R O N T I N.

Ce matin donc mon Maître,

Au moment que le jour commençoit à paroître,

S'est levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a-t-il dit,  
 Tes discours ont long temps occupé mon esprit.  
 Tout bien considéré je me trouve en un âge  
 Où je dois en effet songer au mariage.  
 Je ne balance plus, le dessein en est pris.

P Y R A N T E.

Plus agréablement pouvois-je être surpris ?  
 Tien ; voilà deux louis pour la bonne nouvelle.

F R O N T I N.

Très obligé. Je fors. Mon Maître me rappelle,  
 Je l'habille, il se tait. Quand il est habillé,  
 Je révois, me dit-il, tantôt tout éveillé.  
 Qui moi me marier ? Ah je n'ai point d'envie  
 D'aller risquer ainsi le repos de ma vie.

L Y S I M O N.

Je vous l'avois bien dit, qu'il se moquoit de vous.

P Y R A N T E.

Allons Coquin, rends moi mes deux louis.

F R O N T I N.

Tout doux.

Ceci ne finit pas comme on pourroit le croire.  
 Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon histoire.  
 Il sort : A son retour il paroît tout changé ;  
 Il brûle de te voir par l'hymen engagé.  
 D'un semblable projet je ne faisois que rire :  
 Mais comme il m'a permis de venir vous le dire  
 Et de vous assurer qu'il ne changera point,  
 Je crois qu'il ne peut plus reculer sur ce point.

P Y R A N T E.

C'est bien dit : Il me craint, il m'aime, il me res-  
 pecte.

Sa résolution ne peut m'être suspecte.

Mais dis-moi.

F R O N T I N.

Quoi, Monsieur ?

P Y R A N T E.

Je serois curieux

De savoir s'il n'a point encor jetté les yeux  
 Sur quelque objet...

F R O N T I N.

Eh oui. C'est ce qui fait sa peine.

P Y R A N T E.

Comment ? A-t-on pour lui du mépris, de la haine ?

F R O N T I N.

Non ce n'est point cela. La peine où je le vois  
C'est qu'il aime, Monsieur, deux Belles à la fois.  
L'un de ces deux objets est une jeune Blonde  
Qui paroît à ses yeux la plus belle du monde ;  
Et l'autre est une Brune aux yeux vifs & perçans  
Dont les charmes sur lui ne sont pas moins puis-  
sans.

Le sérieux de l'une & sa langueur touchante  
Lui disent qu'elle est tendre, & fidelle & constan-  
te,

Mais l'enjouement de l'autre, & la vivacité  
Ont un attrait piquant dont il est enchanté.  
Enfin passant toujours de la Blonde, à la Brune,  
Il les veut toutes deux & n'en choisit aucune,  
Et quand à moi, je crois que pour le rendre heu-  
reux,

Il les lui faudroit faire épouser toutes deux.

P Y R A N T E.

Finis ce badinage, & tire moi de peine.

Qui sont ces deux objets ?

F R O N T I N.

Julie & Celimene.

P Y R A N T E.

Je ne m'étonne plus s'il a tant souhaité  
Que je logeasse ici.

F R O N T I N.

Pour sa commodité

Il a voulu loger avec Madame Argante,  
Et la chose en sera beaucoup moins fatigante,  
Car nous ferons l'amour sans quitter la maison.

P Y R A N T E.

Je m'étois bien douté que c'étoit la raison....

L Y S I M O N.

Si vous vous en doutiez, c'est par là ce me semble,

Qu'il falloit éviter de loger tous ensemble.

P Y R A N T E.

Pourquoi?

L Y S I M O N.

Vous souffrirez sans en être honteux,

Qu'à vos yeux votre Fils fasse le langoureux?

P Y R A N T E.

Sans doute.

L Y S I M O N.

Vous pourrez avoir la patience

De l'entendre parler de fiâme, de constance,

Et vous tiendrez enfin à tous ces fots discours

Que nos Amants transis rebattent tous les jours?

P Y R A N T E.

Où: mon Fils est d'un âge à sentir dans son ame

Les tendres mouvemens d'une amoureuse fiâme.

L Y S I M O N.

Les tendres mouvemens! Quels termes douce-  
reux!

Je crois qu'en un besoin vous seriez amoureux.

P Y R A N T E.

Non mon tems est passé: Mais comme en ma jeu-  
nesse

J'ai goûté les plaisirs d'une vive tendresse,

Je dois trouver fort bon que mon Fils à son tour

S'abandonne aux transports d'un legitime amour;

Je ne condamne point ce que j'ai fait moi-même.

J'aimois quand j'étois jeune, il faut que mon Fils  
aime.

L Y S I M O N.

Mais pouvez-vous souffrir qu'il songe à s'allier

Avec Madame Argante? Elle est folle à lier.

P Y R A N T E.

Où, mais ses Filles sont aussi sages que belles.

L Y S I M O N.

Elles ont peu de bien.

P Y R A N T E.

Mon Fils en a pour elles.

L Y S I M O N.

Je ne réplique rien tant je suis en courroux.

Mais



Mais je vous avertis que je romps avec vous :  
 Plus de commerce ensemble. Adieu, je me retire.

P Y R A N T E.

Adieu donc.

L Y S I M O N.

Serviteur.

### S C E N E III.

P Y R A N T E, F R O N T I N.

P Y R A N T E.

I L faut le laisser dire.

Que Dorante choisisse en toute liberté  
 J'y consens, mais voici ce que j'ai projeté.  
 Je vais tout au plutôt trouver Madame Argante  
 Pour racher d'obtenir qu'elle accorde à Dorante  
 Julie ou Celimene, après qu'il m'aura dit  
 Celle qui lui convient.

F R O N T I N.

Voilà sans contredit

Le plus sage dessein que l'on pût jamais prendre.  
 Allez l'exécuter, & moi je vais attendre  
 Que Dorante...

P Y R A N T E.

Sur tout, parle lui sagement,  
 Et ne lui marque rien de mon empressement.

### S C E N E IV.

F R O N T I N *seul*.

J Amais Pere fut-il ni meilleur, ni plus sage ?  
 Mais j'apperçoi mon Maître. On voit sur son  
 visage.

L'irrésolution peinte avec tous les traits.

Puisqu'il ne me voit pas, approchons de plus près.

## SCÈNE V.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! te voilà Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, c'est moi même.

DORANTE *se promenant.*

Frontin.

FRONTIN.

Monsieur.

DORANTE.

Je suis dans une peine extrême...

Le Carosse est-il prêt?

FRONTIN.

Oui, depuis ce matin.

DORANTE.

Je m'en vais. Tu diras à mon Pere... Frontin

Tu ne lui diras rien.

FRONTIN.

Bon, la chose est facile.

DORANTE *s'en va puis il revient.*

Qu'on ne m'attende point. Je dois dîner en Ville.

FRONTIN.

Cela suffit.

DORANTE *se promenant toujours.*

Je croi qu'il seroit à propos...

Frontin. Dis au Cocher qu'il ôte les Chevaux,

Je ne sortirai point.

FRONTIN.

Vous avez une affaire...

DORANTE.

Fais ce que l'on te dit,

FRON-

FRONTIN.

Soit, je m'en vais le faire.

## SCENE VI.

DORANTE *Seul.***E**N fin... J'aurois mieux fait cependant de sortir.

Eh ne te presse point de l'aller avertir.

Mais il ne m'entend plus. Restons. Le Mariage  
Est un joug trop pesant, & plus je l'envisage...Non, ne nous mettons point au rang de ces Maris  
Dont le sort...

## SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

**A**H! Frontin, voilà mon parti pris.

FRONTIN.

Tout de bon?

DORANTE.

Tout de bon.

FRONTIN.

Quoi déjà?

DORANTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

Tant pis. Cela n'est pas d'un favorable augure.

DORANTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Quand vous voulez décider promptement,  
Cela ne dure au plus que le quart d'un moment.

DORANTE.

Non c'en est fait, te dis-je, &amp; pour toute ma vie.

FRONTIN.

En jureriez-vous ?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

J'en ai l'ame ravie.

Laquelle époulez-vous ?

DORANTE.

Laquelle ?

FRONTIN.

Où dites-moi,

Est ce Julie à qui vous donnez votre foi ?

C'est elle assurément. Je voi que je devine.

Mais vous tournez la tête, &amp; vous faites la mine.

Prenez-vous Celimene ? hem ? vous ne dites mot.

DORANTE.

Ne cesseras tu point de parler comme un sot ?

FRONTIN.

Comment ?

DORANTE.

J'épouferois Julie ou Celimene ?

FRONTIN.

Où, vraiment, &amp; je croi la chose bien certaine.

DORANTE.

Et sur quoi le crois-tu ?

FRONTIN.

Plaisante question !

N'en aviez vous pas pris la résolution ?

DORANTE.

Où, tu dis vrai. Mais grace à mon heureuse étoile,

Je ne suis plus aveugle, &amp; j'ai brisé le voile

Qui cachoit à mes yeux les dangers &amp; l'ennui

Que dans le Mariage on essuye aujourd'hui.

Où, tout ce que je voi m'attriste ou m'épou-  
vente.

Ma Femme sera prude, ou bien sera galante.

Prude, elle m'ôtera toute ma liberté,

Et voudra gouverner avec autorité.

Inquiette, jalouse, altière, soupçonneuse,  
Triste, vindicative, & sur tout, querelleuse.

Si ma Femme est galante, à quoi suis-je exposé?  
Mari tres-incommode, ou tres apprivoisé,  
Par trop de complaisance, ou par trop de scrupule  
D'un ou d'autre côté, je deviens ridicule.

Si je me mets au rang des maris trop prudents  
Tranquille aux yeux de tous, jurant entre mes  
dents

Je n'entretiendrai seul mon infidelle épouse,  
Que pour donner carrière à ma fureur jalouse,  
Et je ne répons pas qu'enfin cette fureur...  
Non, en fuyant l'hymen, j'évite mon malheur.

FRONTIN.

Tenez vos sentimens ne sont plus à la mode.  
Et tout cela, Monsieur, sent l'ancienne methode.  
Autrefois sur l'honneur on étoit délicat,  
Un Mari qui s'en pique à present, est un fat.  
Mais d'ailleurs ce qui peut calmer votre épouven-

te,  
Toute femme après tout, n'est pas prude ou ga-

lante,  
Il en est d'une espèce... ah! d'une espèce...

DORANTE.

Et bien?

FRONTIN.

Des femmes qui jamais ne chicannent sur rien,  
Et de qui la douceur égalant la sagesse...

La difficulté gît à trouver cette espèce;

On dit quelle est fort rare, & je le dis aussi,  
Mais je crois tout de bon qu'elle se trouve ici,  
Celimene & Julie...

DORANTE.

Où, l'une & l'autre est sage,  
J'en augure fort bien, mais point de mariage.

FRONTIN.

Mais tout à l'heure encor, vous m'avez assuré...

DORANTE.

J'ai changé de pensée & je m'en fai bon gré.

FRON.

FRONTIN.

Monsieur, permettez moi de vous dire une chose.  
Ne résolvez plus rien sans y mettre une clause.

DORANTE.

Une clause? & pourquoi?

FRONTIN.

C'est qu'en peu de moments  
Vous avez quatre fois changé de sentimens.

DORANTE.

Quatre fois!

FRONTIN.

Tout autant.

DORANTE.

Je ne le saurois croire.

FRONTIN.

J'en vais faire le compte il est dans ma mémoire.  
Item en s'éveillant mon Maître que voilà  
Souhaitoit une femme.

DORANTE.

Oùï, je fais bien cela.

FRONTIN.

Plus, s'étant habillé, mon dit Maître trop sage  
A blasphémé vingt fois contre le mariage.

Item, il est sorti disant que son retour

Ne seroit au plutôt que vers la fin du jour,

Mais un quard d'heure après est rentré pour me di-

re

Qu'il s'alloit marier, ce qui m'a fait bien rire.

Item le susdit Maître, en ce susdit moment

Dit au susdit Frontin, que craignant prudemment

Pour son front délicat quelque sensible outrage,

Ou d'une prude au moins l'humeur fière & sauvage,

Il renonce à jamais au lien conjugal,

Le tout bien supputé se monte le Total

Qui ne me paroît pas rehausser vôtre gloire,

À quatre sentimens sauf erreur de mémoire.

DORANTE.

Quand il est question, Frontin, de s'engager

Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop son-

ger,

FRON-

F R O N T I N.

Mais sur tout autre fait, comme sur cette affaire  
 Vous ne savez jamais ce que vous voulez faire.  
 Vous rêvez ?

D O R A N T E.

Après tout, de l'humeur dont je suis  
 Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis  
 Et tous les accidens dont l'hymen nous menace.  
 Oûi, je sai les moyens de parer ma disgrâce,  
 De faire que pour moi l'hymen ait des douceurs ;  
 Quand on fait un bon choix, c'est le lien des  
 cœurs,  
 Un Mari complaisant, liberal, jeune & tendre,  
 Au bonheur d'être aimé peut aisément prétendre,  
 Si lors qu'il se marie il possède le cœur  
 De celle, dont il veut faire tout son bonheur.  
 Son exemple est puissant sur l'esprit de sa femme.  
 Vertueux, il soutient la vertu dans son ame,  
 Rempli d'égards pour elle, il en est respecté,  
 Fidèle, il la maintient dans la fidelité.  
 Mille exemples enfin font aisément connoître  
 Que souvent les Maris sont ce qu'ils veulent être  
 Malgré les mœurs du tems, je veux me rendre  
 heureux,  
 En bornant à ma femme & mes soins, & mes  
 vœux,  
 Et plus amant qu'Epoux, toujours la politeffe  
 Suivra les doux transports de ma vive tendresse.  
 Voilà le vrai moyen d'être en repos, cheri,  
 Et de faire au galant préférer le mari.

F R O N T I N.

La chose en ce tems-ci me paroît difficile.  
 Quiconque y réüssit peut passer pour habile,  
 Mais ce miracle-là vous étoit réservé.

D O R A N T E.

Oûi, je prétends me faire un bonheur achevé.

F R O N T I N.

Voyons donc maintenant à choisir des deux belles,  
 Vôtre cœur penche-t'il également pour elles ?

DORANTE.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix est déjà fait.

FRONTIN.

N'aimez vous point Julie?

DORANTE.

Où, je l'aime en effet.

Son aimable enjouement me ravit &amp; m'enchanté.

Quel brillant! Quel éclat!

FRONTIN.

Elle est vive &amp; piquante.

Ses yeux quoique muets demandent clairement,

Ce que sa bouche n'ose expliquer nettement.

DORANTE.

Je l'avoué entre nous, dès que je l'envisage,

Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

FRONTIN.

Je suis de même avis. Or donc sans biaiser,

Il faut nous dépêcher, Monsieur, de l'épouser.

DORANTE.

M'y voilà résolu... Mais pourtant quand j'y pense,

Sa Sœur est bien aimable.

FRONTIN.

Elle est d'une indolence...

DORANTE.

Tu nommes indolence, un glacieux maintien,

Une douce langueur, un modeste entretien,

Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut sans crime

Lui refuser au moins la plus parfaite estime.

Où, quoi que malgré moi Julie ait tous mes vœux,

Je sens qu'avec sa Sœur, je serois plus heureux.

FRONTIN.

Prenons donc celle ci. Bon, le voilà qui pense.

Vôtre choix est-il fait?

DORANTE.

Non, je suis en balance,

Je ne sai que résoudre, &amp; d'une &amp; d'autre part...

FRONTIN.

Ma foi m'en croirez-vous? choisissez au hazard.



D O R A N T E.

Non Frontin , mais je fais un moyen infallible  
Pour sortir d'embaras.

F R O N T I N.

Seroit-il bien possible ?

D O R A N T E.

Si l'une des deux Sœurs a du penchant pour moi,  
Dès que je le saurai je lui donne ma foi.  
Celle qui m'aimera fera la plus aimable.

F R O N T I N.

Patieu cette pensée est assez raisonnable.  
Nerine peut savoir leurs secrets sentimens,  
Elle m'aime, il est sûr que jamais deux Amants  
N'ont de secrets entr'eux, outre que d'ordina-  
re,

Toute Fille suivante est peu propre à se taire.  
Je vais sur ce sujet la faire raisonner.

D O R A N T E.

J'attendrai ton retour pour me déterminer.

*Fin du premier Acte.*

## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

N E R I N E *seule.*

A llez, Monsieur, Frontin, comptez sur mon  
adresse,  
Je mourrai dans la peine, ou tiendrai ma promesse.

Je puis fort aisément sonder deux jeunes cœurs  
Dont le monde n'a point encor gâté les mœurs,  
Et quand je n'aurois pas toute leur confiance,  
Comme je l'eus toujours dès leur plus tendre en-  
fance,

Je

Je suis fine, & je fais du cœur le plus discret,  
 Arracher quand je veux, un amoureux secret.  
 Sur tout je voudrois voir Celimene amoureuse,  
 Car elle me paroît un peu trop dédaigneuse,  
 Elle fait vanité de n'avoir nuls desirs,  
 Et dans l'indifférence elle met ses plaisirs.  
 Triste état, à mon sens, que cette lethargie.  
 Mais pour moi sans l'amour j'estime peu la vie.  
 Finissons : & tandis que Madame est dehors,  
 En faveur de Dorante employons nos efforts.  
 Voici tout à propos, la prude Celimene.

## S C E N E II.

CELIMENE, NERINE.

N E R I N E.

V O U S êtes bien rêveuse.

C E L I M E N E.

O u i , je suis fort en peine.

N E R I N E.

Et de quoi ?

C E L I M E N E.

Je ne fais. Je venois te trouver. . .

Dis-moi, ne fais-tu point ce qui me fait rêver ?

N E R I N E.

Tout franc, la question me paroît fort plaisante ?  
 Comment vous ignorez ?

C E L I M E N E.

Je ne suis pas contente.

C'est tout ce que je fais.

N E R I N E.

Examinez-vous bien.

C E L I M E N E.

Je cherche, j'examine, &amp; ne découvre rien.

N E R I N E.

Mauvais mal ! depuis quand êtes-vous si rêveuse ?

C E L I .

C E L I M E N E.

Depuis trois jours.

N E R I N E.

Oh, oh, l'affaire est sérieuse.

Depuis trois jours?

C E L I M E N E.

Tu fais que naturellement

Je me plais à rester dans mon appartement,  
 Que j'évite le monde, & que toujours tranquille,  
 Je nourris mon esprit d'une lecture utile.

N E R I N E.

Eh bien?

C E L I M E N E.

Depuis trois jours je ne me connois plus;  
 Pour me tranquiliser mes soins sont superflus.  
 Je vais, je viens, je suis inquiète, agitée.

N E R I N E.

Pauvre enfant! Je vous trouve aussi plus ajustée  
 Qu'à l'ordinaire.

C E L I M E N E.

Où, mais je ne sai pourquoi.

N E R I N E.

Des mouches, des rubans. Ah qu'est-ce que je voi?  
 Vous avez mis du rouge!

C E L I M E N E.

Il faut suivre la mode.

N E R I N E.

Quoi, vous qui la trouviez ridicule, incommode?

C E L I M E N E.

Ah maché e! Aide-moi de grace, à deviner  
 D'où vient ce changement qui paroît t'étonner.

N E R I N E.

Ne le savez-vous pas?

C E L I M E N E.

Non, ma peine est extrême,  
 Je ne saurois encor me deviner moi même.

N E R I N E.

Je m'en vais vous aider. Là; regardez moi bien.  
 Bon.

C E L I M E N E.

Parle franchement &amp; ne me cache rien.

N E R I N E.

Non, non. Depuis un tems je me suis aperçûë,  
 Que nôtre Chevalier jette sur vous la vûë,  
 Qu'il vous dit des douceurs... Je crois que m'y  
 voilà.

C E L I M E N E.

Si tu ne fais pas mieux deviner que cela,  
 Nous ne pourrons jamais savoir ce que je pense.

N E R I N E.

Excusez, s'il vous plaît, mon peu d'expérience  
 Je viens de m'essayer dans l'Art de deviner,  
 Et dans un coup d'essai l'on peut mal raisonner.  
 Voyons si cette fois je serai plus habile.  
 C'a depuis quand Dorante est-il en cette Ville ?

C E L I M E N E.

Eh mais... depuis trois jours, justement.

N E R I N E.

Justement.

Vous avez remarqué la chose, exactement.

C E L I M E N E.

Eh bien, Nerine.

N E R I N E.

Eh bien... Jen'ai plus rien à dire.

C E L I M E N E.

Cela ne suffit pas, acheve de m'instruire.

N E R I N E.

Ceci commence donc à vous intéresser ?

C E L I M E N E.

Plus que le Chevalier.

N E R I N E.

Je le puis bien penser.

C E L I M E N E.

Poursui donc.

N E R I N E.

Vous étiez solitaire & tranquille,  
 Nourissant vôtre esprit d'une lecture utile,  
 Maintenant tout cela ne vous divertit plus :  
 Pour vous tranquiliser vos soins sont superflus,

Et

Et c'est depuis trois jours sans en savoir la cause.  
Que vous sentez en vous cette métamorphose.

CE LIMENE.

Il est vrai.

NERINE.

Confrontons bien curieusement  
Le retour de Dorante, & votre changement,  
Et si ces deux faits-là forment la même époque,  
Nous connoîtrons bientôt le mal qui vous suffo-  
que.

Depuis trois jours Dorante est de retour ici.  
Vôtre humeur a changé depuis trois jours aussi,  
Donc, ce que je conclus la belle sérieuse,  
C'est que depuis trois jours vous êtes amoureuse.

CE LIMENE.

Crois-tu cela?

NERINE.

Sans doute, & dès hier je vis...

CE LIMENE *en soupirant.*

A te dire le vrai, je suis de ton avis.

Adieu. J'ai trop parlé... Mais dis-moi, pour  
m'instruire

N'aurois-tu point encor quelque chose à me dire;

NERINE.

Non.

CE LIMENE.

Crois-tu que Dorante ait du goût pour ma Sœur?  
Ce n'est pas que Dorante ait fort touché mon  
cœur

C'est curiosité plutôt que jalousie.

Curiosité pure.

NERINE.

Oui. Pure hypocrisie.

CE LIMENE.

Que dis-tu?

NERINE.

Que je vais travailler de mon mieux,  
Afin de contenter vos desirs curieux.

Mais si vous m'en croyez, & si vous voulez plaire,  
De toutes ces façons tâchez à vous défaire,

Et

Et pour vous dire net, ce qu'il faut sur ce point,  
Vous faites l'innocente & vous ne l'êtes point.

## S C E N E III.

NERINE *seule.*

**L**A solitaire en tient, & me voilà contente.  
Nous pourrons à présent déterminer Dorante.

## S C E N E IV.

JULIE, NERINE.

JULIE *entré en chantant & en dansant.*

**J**E ne sai pas pourquoi mille gens chaque jour  
Sur un ton langoureux se plaignent de l'amour.  
Et comment on soutient qu'une vive tendresse  
Fait soupirer, gemir, & languir de tristesse;  
Pour moi Nerine, j'aime, & j'aime de bon cœur;  
Cela n'a pourtant rien changé dans mon humeur.

NERINE.

Vous aimez? Cet aveu me paroît fort sincère.

JULIE

Oh! je ne suis pas Fille à t'en faire un mystère.

NERINE.

J'en sai qui ne sont pas aussi franches que vous.

JULIE.

Moi j'aime & je le dis, l'amour en est plus doux.  
D'Amantes & d'Amans chaque País abonde;  
Pourquoi rougir d'un feu qui brûle tout le monde?

NERINE.

L'amour est en effet, un puissant Potentat,  
Le guerrier petulent, le grave Magistrat,  
Le douxereux Abbé, le Procureur avide,

L'Avocat babillard & l'usurier perfide,  
Le Vautour son Confrere & tous les animaux,  
Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre; dans les  
eaux

Tout est bon gré, malgré, soumis à son Empire,  
Ainsi l'on peut aimer sans craindre de le dire.

J U L I E.

Les exemples du moins ne me manqueront pas.

N E R I N E.

Celui que vous aimez adore vos appas  
Sans doute?

J U L I E.

A dire vrai, je n'en sai rien encore.

N E R I N E.

Comment! vous l'ignorez?

J U L I E *en sautant.*

Vraiment oui je l'ignore.

N E R I N N.

Mais je ne voi pas là de quoi rire & s'uter.

J U L I E.

J'aime pour mon plaisir, & non pour m'attrister.

N E R I N E.

Vous m'avoüerez du moins que cette incertitude  
Doit mettre en votre esprit un peu d'inquiétude.

J U L I E.

Point. Si celui que j'aime a de l'amour pour moi,

Je veux pour l'en payer l'aimer de bonne foi.

S'il prétend m'honorer de son indifférence,

Bien loin de me piquer d'une sotte constance,

Avant qu'il soit huit jours je m'en consolerais,

Et par quelque autre amour je me détacherais.

De l'humeur dont je suis vois tu, rien ne m'afflige.

N E R I N E.

J'aime assez cette humeur.

J U L I E.

Point de chagrin te dis-je.

Il faut prendre l'amour comme un amusement.

N E R I N E.

Ne me direz vous point quel est l'heureux  
amant?...

JULIE.

C'est Dorante.

NERINE.

Dorante?

JULIE.

Oui, Dorante lui-même.

Ne te paroît-il pas meriter que je l'aime?

NERINE.

Je le trouve au contraire un Cavalier parfait,  
Et j'approuve le choix que vôtre cœur a fait.

JULIE.

Ah! je voudrois qu'il fût à quel point je l'estime.

NERINE.

Ne souhaitez vous rien de plus?

JULIE.

Seroit-ce un crime

De souhaiter aussi qu'il m'aimât tendrement?

NERINE.

Non. Ne desirez-vous que cela seulement?

JULIE.

Mais je voudrois aussi pour me prouver sa flâme,  
Qu'il pût me demander & m'obtenir pour Femme.

NERINE.

Ensuite?

JULIE.

Ensuite, ensuite; Oh demeurons-en là.  
Mes vœux jusqu'à présent ne passent point cela.

NERINE.

Dorante à ce qu'on dit, vous croit un peu volage;  
Et craint vôtre inconstance après le mariage.

JULIE.

Non. Dussent me railler les Femmes d'aujourd'hui,

Tous mes vœux, tous mes soins ne seront que  
pour lui,Mais à condition, pour prix de ma tendresse,  
Que je lui tiendrai lieu de femme & de maîtresse.  
S'il s'en tient à l'estime & porte ailleurs l'amour.



N E R I N E.

Vous n'êtes point ingrate, à beau jeu, beau retour.

J U L I E.

Non, mais...

N E R I N E.

Si vous voulez suivre cette methode,  
Je garantis bien-tôt le futur à la mode.  
Car il est statué par les loix d'aujourd'hui  
Qu'un Mari du bel air n'aime jamais chez lui.

J U L I E.

Ma Mere vient, adieu, garde toi de lui dire...

## S C E N E V.

Me. ARGANTE, JULIE,  
NERINE.

Me. ARGANTE à Julie.

Que faites vous ici? Vite, qu'on se retire,  
Et sur tout, ayez soin de rester là dedans.

N E R I N E.

Oui.

JULIE faisant la reverence, & des  
mines à Nerine.

Je m'en vais.

## S C E N E VI.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

Quelqu'un est-il venu ceans?

N E R I N E.

Où, Madame, j'ai vû le bon homme Pyrante  
Qui venoit vous parler d'une affaire importante.

Me. A R G A N T E *vivement.*

Et dis-moi ma mignone, étoit-il avec lui?

N E R I N E.

Qui donc?

Me. A R G A N T E.

Dorante.

N E R I N E.

Non.

Me. A R G A N T E.

Se peut-il qu'aujourd'hui

Il ne soit pas venu pour me rendre visite?

N E R I N E.

Non, je ne l'ai point vû. Vous êtes interdite.

Me. A R G A N T E.

Mais de sa part au moins, on est venu savoir

Comment je me portois, & s'il pouvoit me voir.

N E R I N E.

Encor moins.

Me. A R G A N T E.

Comment donc?

N E R I N E.

Où, j'en suis bien certaine

Me. A R G A N T E.

Dis-moi, n'a-t'il point vû Julie ou Celimene?

N E R I N E.

Tout aussi peu.

Me. A R G A N T E.

Tant mieux. Je respire.

N E R I N E.

Comment?

Me. A R G A N T E.

Je ne me sens pas d'aïse & de ravissement.

N E R I N E.

Et d'où vous vient, Madame, un tel excès de  
joye

Me. A R G A N T E.

Tu le sauras, Dorante, . . Il faut que je le voye.

J'ache-

J'acheverai bien-tôt ce que j'ai commencé.

NERINE.

Quoi donc?

Me. ARGANTE.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,

J'ai vu qu'il me trouvoit encor assez aimable. . .

NERINE.

Ei donc, vous vous moquez.

Me. ARGANTE.

Rien n'est plus véritable.

J'ai de l'expérience.

NERINE.

Oh! je n'en doute point.

Me. ARGANTE.

Et je ne prens jamais le change sur ce point;

C'a, Nerine, après tout, est-ce que je me flate?

N'ai-je pas des attraits?

NERINE.

Ils sont de vieille date.

Me. ARGANTE.

Nerine.

NERINE.

Quand à moi je ne fais point flâter

Et je ne suis point fille à vouloir vous gâter.

Chaque chose a son tems. Il faut vous mettre en tête

Que jamais à votre âge on n'a fait de conquête;

Que cette gloire est due à des charmes naissans,

Et non à des appas âgez de cinquante ans.

En vain vous disputez contre le Baptistaire

Par vos ajustemens, par le désir de plaire,

Par le mélange adroit des plus vives couleurs,

Par un tisotrayant, par de rendre langueurs,

Et par tout ce qui peut avec le plus d'adresse,

Pour conserver les cœurs imiter la Jeunesse.

L'âge est un Ennemi qui nous trahit toujours,

Jamais nous ne plaifons qu'au Printems de nos jours,

C'est alors que sied l'Art de la Minauderie;

Sur l'arrière saison l'Art de la pruderie

222 L'IRRESOLU.

Convient, & si le cœur se laisse encor blesser  
On peut aimer sous cap, mail il faut financer.

Me. ARGANTE.

Moi financer, Nerine?

NERINE.

Où, la seule ressource  
A votre âge, est d'avoir des appas dans sa bourse.

Me. ARGANTE.

Soit, je financerai, mais légitimement,  
Je ne veux me lier que par le mariage.

NERINE.

Avec Dorante?

Me. ARGANTE.

Où.

NERINE.

Mais vous seriez sa Mere.

Me. ARGANTE.

Vous êtes une sotté.

NERINE.

Et là, point de colére

On ne nous entend point.

Me. ARGANTE.

Nerine, je prétends  
Etre comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NERINE.

Voilà je vous l'avoué une belle vieilleffe.

Me. ARGANTE.

Non, non, crois-moi, je suis encor dans ma jeu-  
neffe.

NERINE.

A vos discours, Madame, on le croira fort bien,  
Mais à votre visage, hom, l'on n'en croira rien.  
Et d'ailleurs vous avez deux Filles très nubiles.

Me. ARGANTE.

Ah! c'est mon desespoir &..

NERINE.

Plaintes inutiles.

Il faut les marier.

Me. ARGANTE.

Sans ces friponnes-là,

Je

Je n'aurois pas trente ans.

NERINE.

Oui, je croi bien cela.

Mais malheureusement on vous en croit cinquante.

Combien vous donnez-vous?

Me. ARGANTE.

Mais j'en ai bien quarante.

NERINE.

Quarante?

Me. ARGANTE.

Je te vais confier un secret;

Garde toi bien...

NERINE.

Je suis d'un naturel discret.

Me. ARGANTE.

Feu Monsieur mon Mari... Devant Dieu soit son ame,

Mais c'étoit un grand sot.

NERINE *faisant la révérence.*

Je le fais bien, Madame.

Me. ARGANTE.

Or donc, feu mon Mari voulut bien m'épouser  
 Pour ma seule beauté. Sans vouloir me prifer,  
 J'étois comme je fais, fraîche, vive, charmante.  
 Il avoit bien en fond trois mille écus de rente.  
 Mais je connus depuis qu'il avoit de surplus  
 En Billets au porteur, plus de cent mille écus.  
 Cinq ans avant sa mort il m'en fit confidence,  
 Et je çus me contraindre à tant de complaisance  
 Que le pauvre benêt crut que je l'aimois fort,  
 Et qu'il me confia les billets. Il est mort  
 Grace au Ciel, & je puis en fort belles espèces  
 Recompenier les feux...

NERINE.

Voilà de bonnes pièces.

Aux dépens du défunt vous avez des appas,  
 Qu'un jeune homme à coup sûr ne me prifera pas.

Me. ARGANTE.

Voilà ce qu'à Dorante il faudroit faire entendre.

NERINE.

A Dorante?

Me. ARGANTE.

Au plutôt.

NERINE.

Je commence à comprendre.

Me. ARGANTE.

Veux-tu lui parler ?

NERINE.

Oui.

Me. ARGANTE *l'embrassant.*

J'ai toujours bien compté

Que tu m'aimois, Nerine, avec sincérité.

Fais donc agir pour moi tes soins &amp; ton adresse ;

Et dis lui que s'il veut répondre à ma tendresse

Mes billets sont à lui.

NERINE.

Fort bien : cela suffit.

Me. ARGANTE *en s'en allant.*

Ce petit fripon-là me fait tourner l'esprit.

## SCENE VII.

NERINE *seule.*

ME voilà grace au Ciel, l'unique confidente  
De nos deux jeunes Sœurs & de Madame Ar-  
gante.

Qu'un petit homme aimable est dangereux ! Ma  
foi,

Je crains fort qu'à mon tour je ne l'aime aussi moi,  
Franchement si j'étois faite pour y prétendre...

*A Dorante.*

Vous venez à propos.

## SCENE VIII.

DORANTE, NERINE,  
FRONTIN.

DORANTE.

ET-bien vas tu m'apprendre  
Quelque chose qui puisse enfin fixer mes vœux ?

NERINE.

Je ne sai, mais enfin, vous êtes trop heureux.  
Oh ça, pour commencer, Celimene vous aime.

DORANTE.

Ne te trompes-tu point ?

NERINE.

Je le sai d'elle même.

Avant vôtre départ je l'avois soupçonné.  
Vôtre retour fait voir que j'ai bien deviné.

DORANTE.

Pour moi qui n'en jugeois que selon l'apparence,  
J'avois presque compté sur son indifférence.

NERINE.

Aussi, quand j'ai tâché d'éclaircir mes soupçons  
Si vous saviez combien elle a fait de façons,  
Elle vouloit parler. Une honte secrète  
L'empêchoit tout à coup d'avouër sa défaite,  
Elle s'efforçoit même, admirez sa pudeur,  
Jusques à se cacher le trouble de son cœur ;  
Mais enfin son amour a trahi son adresse.

Un mouvement jaloux m'a marqué sa tendresse.

DORANTE.

Ah ! que cette pudeur relève ses appas !  
Et que j'aime à la voir dans un tel embarras !  
Qu'un Amant délicat, apprenant ses allarmes,  
Ses troubles, ses combats, trouve en elle de charmes !

Quel trésor est un cœur qui n'a jamais aimé  
Et qui n'ose avouër que l'amour l'a charmé ;

Et qu'heureux est l'Amant à qui le sort prépare  
Les solides plaisirs d'un triomphe si rare !

Conçois-tu bien, Frontin, jusqu'où va mon bonheur.

FRONTIN.

Où, la pudeur, Monsieur, je suis pour la pudeur.

à Nerine.

As-tu de la pudeur toi ?

DORANTE.

Sage Celimene

D'un cœur irrésolu vous triomphez sans peine ;  
Où, vous avez déjà mon estime & mes vœux ;  
Vous m'aimez, & c'est vous qui me rendrez heureux.

NERINE.

Ainsi vous renoncez désormais à Julie ?

DORANTE.

Il le faut bien, Nerine. Est-il une folie  
Plus grande, que d'aimer qui ne nous aime pas ?

NERINE,

Elle vous aime aussi.

FRONTIN.

Bon, nouvel embarras.

DORANTE.

Jesuis aimé dis-tu, de Julie ?

NERINE.

Où, vraiment.

Elle en a fait l'aveu tout naturellement,  
Même elle a souhaité que l'on pût vous l'apprendre,

Et voudroit bien savoir ce qu'elle en doit attendre.  
Si vous voulez l'aimer, elle vous aimera,  
Si vous la méprisez, elle se guérira ;  
Si vous êtes constant, elle sera fidelle.  
Et si vous souhaitez vous unir avec elle,  
Par les nœuds de l'hymen, elle y borne ses vœux,  
Et sera très heureuse, en vous rendant heureux.

FRONTIN.

Et bien, qu'en dites-vous ?



D O R A N T E *après avoir rêvé.*

Ce qu'il faut que j'en dise ?

On ne peut trop louer une telle franchise,  
Et dans ce libre aveu dont je tuis enchante,  
J'admire les effets de la sincérité.

Je voulois être aimé d'une Fille sincère,  
Je la trouve en Julie, elle a droit de me plaire;  
Sans la sincérité qu'il faut toujours chercher,  
La plus rare beauté ne sauroit me toucher.

Une femme sincère est un trésor si rare,  
Que dès qu'on la rencontre il faut qu'on s'en em-  
pare.

Et quel bonheur encor, quand l'esprit, la beauté,  
Mille agrémens sont joints à la sincérité!

Tous ces charmes, Frontin, se trouvent dans Ju-  
lie,

Et le sort m'offre en elle une fille accomplie.

F R O N T I N.

Vous l'épouserez donc ?

D O R A N T E.

Oui, je voi que nos cœurs

Sont...

F R O N T I N.

J'entens, vous allez épouser les deux sœurs.

D O R A N T E.

Quel discours !

F R O N T I N.

Par ma foi, c'est la suite du vôtre.

N E R I N E.

Les prendrez vous ensemble, ou bien l'une après  
l'autre ?

D O R A N T E.

Je voudrois n'être aimé que de l'une des deux.

N E R I N E.

Vous ne vous plaignez donc que d'être trop heu-  
reux ?

D O R A N T E.

Le moyen de choisir ?

N E R I N E.

Votre malheur est rare,

Et la plainte est nouvelle autant qu'elle est bizarre.  
 Mais vous avez le don de charmer tous les cœurs,  
 Et vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

DORANTE.

Comment donc?

NERINE.

Je connois une jeune pouponne  
 Qui voudroit vous pouvoir offrir une Couronne,  
 Et qui pour abreger les discours superflus,  
 Veut payer vôtre cœur plus de cent mille écus.

FRONTIN.

Cent mille écus?

NERINE.

Comptans.

FRONTIN.

La peste quelle somme?

Vite, dis-nous comment cette Belle se nomme.  
 Cent mille écus, Monsieur, en argent bien compté.

Cela vaut la pudeur & la sincérité.

DORANTE.

Tu railles.

NERINE.

Non, l'amour, je croi, la rendra folle.  
 On vient de me charger de vous porter parole.

FRONTIN.

Veut elle épouser?

NERINE.

Où.

FRONTIN.

Monsieur donne sa foi,

Mais il faut cent louis de pot de vin pour moi.  
 Nerine, quelle est donc cette beauté charmante?

NERINE.

Devinez.

DORANTE.

Je ne puis.

NERINE.

Eh bien c'est...

DORANTE.

Qui?

NERINE.

Madame Argante,

Ce qu'elle sent pour vous lui cause des transports...

DORANTE.

Madame Argante m'aime ?

FRONTIN.

Elle a le Diable au corps,

C, a voyons qui des trois aura la marchandise,

D'un côté la pudeur, de l'autre la franchise,

D'autre part on nous vient offrir cent mille écus,

Ma foi prenons l'argent, &amp; laissons les vertus.

NERINE.

Du siècle où nous vivons c'est assez-là l'usage.

DORANTE.

Qui? moi? J'époulerois une femme à son âge?

FRONTIN.

Fort bien.

NERINE.

Je vais les faire espérer toutes trois

Pour vous donner le tems de fixer vôtre choix.

Jusqu'au revoir, Frontin.

FRONTIN.

Adieu belle Poulette.

## SCÈNE IX.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

CONçois-tu l'embarras où tout cela me jette?

FRONTIN.

Oui, pour vous empêcher de déterminer rien,  
Toutes trois vous aimer! Fi, cela n'est pas bien.

DORANTE.

Oh pour leur Mere, non, mais ce qui fait ma peine,  
C'est, qu'en lui demandant Julie ou Celimene...

## SCENE X.

DORANTE, LE CHEVALIER,  
FRONTIN.

LE CHEVALIER *du côté d'où il entre.*

Criez, pestez, jurez autant qu'il vous plaira,  
Je vous dis en un mot, que cela se fera.  
Maugrebleu du vieux fou.

FRONTIN.

Vous êtes en colère,

A qui parliez-vous-là?

LE CHEVALIER,

Je parlois à mon Pere.

Bon jour, Frontin.

FRONTIN.

Je suis votre humble Serviteur.

LE CHEVALIER.

J'enrage.

FRONTIN.

Vous voilà de bien mauvaise humeur.

LE CHEVALIER.

Et qui n'y ferait pas? Mon Pere en est la cause;  
Il veut me gouverner.

FRONTIN.

Voyez la belle chose.

Un Pere qui veut mettre un fils à la raison,  
Il a perdu l'esprit.

LE CHEVALIER.

Ai jetort, dis moi?

FRONTIN.

Non,

On devoit autrefois du respect à son Pere;  
Mais à present, Monsieur, oh! c'est une autre af-  
faire.

LE CHEVALIER.

La vieilleffe est toujours sujette à radoter.  
Cependant les vieillards veulent nous regenter.

Mais

Mais je soutiens morbleu que c'est à la jeunesse  
De pretendre à bon droit gouverner la vieillesse.  
L'esprit des jeunes gens est mâle & vigoureux,  
Et celui des vieillards est foible & langoureux.  
Mais je voi d'où leur vient l'ennui qui nous traie  
casse,

Ils enragent morbleu de nous quitter la place,  
Ah! Bon jour donc Dorante,

DORANTE *sortant de sa rêverie.*

Ah! Chevalier bon jour,

LE CHEVALIER.

Je pense qu'à la fin te voilà de retour.  
T'avois-je déjà vû depuis ton arrivée?

DORANTE.

Non. Et l'occasion ne s'en est pas trouvée.

LE CHEVALIER.

Que je t'embrasse donc. Ma foi jet'aime bien,  
Mon cher. Ton Pere est-il aussi fou que le mien?  
Parle donc.

DORANTE.

Mon Pere est un vieillard vénérable,  
Pour qui j'aurai toujours un respect veritable.

LE CHEVALIER.

Et si tu parles-là comme nos vieux Gaulois.  
Quitte ce sot langage, & parle moi François.

DORANTE.

Je dis vrai.

LE CHEVALIER.

Tu fais donc tout ce que tu veux faire?

DORANTE.

Où. Mais je fais aussi tout ce que veut mon Pere.

LE CHEVALIER.

Le mien me contredit du matin jusqu'au soir,  
Et souvent par ses cris me met au desespoir.  
A mes moindres desirs il cherche des obstacles.  
J'aime le vin, le jeu, les femmes, les spectacles,  
Les spectacles s'entend, pour y faire du bruit.  
J'aime à dormir le jour, puis à courir la nuit,  
A jurer, à médire, à ferrailer, à battre,  
Mon Pere sur cela me fait le Diable à quatre,

Et ne peut concevoir que c'est là mon emploi,  
Et que nos jeunes gens font tous faits comme moi.

FRONTIN.

Il a tort.

LE CHEVALIER.

Ai-je lieu de l'aimer, je te prie?

Il veut même empêcher que je ne me marie.

DORANTE.

A te dire le vrai, je croi qu'il a raison.

Pourquoi te marier? un Cadet de maison?

LE CHEVALIER.

Et passanbleu, faut il qu'un Cadet se morfonde?

Et les ainez tout seuls peupleront-ils le monde?

Oh je veux peupler moi.

DORANTE.

Mais n'ayant pas de bien...

LE CHEVALIER.

Va, pour en acquérir je fais un bon moyen.

Nôtre vieille Maman, cette Madame Argante

A de l'argent, dit-on, & cet argent me tente.

Je prétens au plutôt épouser ses écus.

DORANTE.

Bon. Tu m'empêcheras d'essuyer un refus.

LE CHEVALIER.

Comment?

DORANTE.

Je me prepare à demander Julie,

Et je brûle de voir cette affaire accomplie.

FRONTIN.

Julie emporte donc la Victoire?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Ma foi.

C'est bien fait.

DORANTE.

Mais sa Mere a des desseins sur moi,

Cela peut empêcher le bonheur où j'aspire.

Et comme un jeune Epoux est-ce qu'elle désire,

Dès que tu t'offriras...

LE

LE CHEVALIER.

Elle mourra d'amour,  
Je la livre à mes piés avant la fin du jour.  
Ma figure d'abord surprend, saisit, enchante.

FRONTIN.

Et croyez-vous peupler avec Madame Argante ?

LE CHEVALIER.

Non, son argent est tout ce que j'en veux tirer.  
Je suis jeune, elle est vieille, & j'ai lieu d'espé-  
rer...

FRONTIN à Dorante.

Si vous prenez Julie, & qu'il prenne la Mere,  
Montieur le Chevalier sera vôtre beau-pere.

DORANTE.

Où, vraiment.

LE CHEVALIER.

Palsangbleu, Cela sera bouffon.

Tu me respecteras.

DORANTE.

Avec juste raison.

Ne nous amusons pas à railler davantage,  
Va t'en la demander toi-même en mariage.  
Ton compliment reçu j'irai la disposer....

LE CHEVALIER.

Affuré du succès, je vais me proposer.  
La vieille a le goût fin, & le cœur le plus tendre!...

DORANTE.

Beau-pere hâtons-nous.

*Il veut passer devant, le Chevalier le retient  
& passe gravement devant lui.*

LE CHEVALIER.

St. Après moi mon Gendre.

*Fin du second Acte.*

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

PYRANTE, DORANTE,  
FRONTIN.

P Y R A N T E.

JE vous l'ai déjà dit, l'Irrésolution,  
Mon Fils, est dangereuse en toute occasion.

D O R A N T E.

D'un homme irrésolu la noble inquiétude  
Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,  
D'un raisonnement sain, & des réflexions  
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.  
Un pareil embarras n'est connu que du sage,  
Mais un esprit grossier suit ce qu'il envie,  
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits,  
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.

Pour moi qui veux en tout agir avec prudence,  
Et qui crains de me voir séduit par l'apparence  
Je cherche, j'examine, & pour ne faillir pas,  
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

P Y R A N T E.

Il raisonne fort juste, & qui le veut entendre  
Toujours à son avis est forcé de se rendre.

F R O N T I N.

Moi je ne me rends point à ces belles raisons,  
Tout irrésolu vise aux petites Maisons.

D O R A N T E.

Maraut.

P Y R A N T E.

Tais-toi, Frontin. Vous ne devez pas craindre  
Qu'à prendre aucun patti je veuille vous contraindre.

Je ne vous ai parlé que comme vôtre ami,

Et



Et je ne serai point complaisant à demi.  
Pesez, examinez, j'ai résolu d'attendre  
Et j'approuverai tout. Mais il m'a fait entendre  
Qu'au mariage ensu vous étiez résolu.  
Y pensez vous toujours ?

F R O N T I N.

Où, nous avons conclu,  
Et concluons encor, si cela peut vous plaire,  
Qu'une femme nous est de tout point nécessaire.

P Y R A N T E.

Vous choisissez Julie, à ce que l'on ma dit.  
Quoi ?

D O R A N T E.

Tantôt ce dessein m'a passé par l'esprit ;  
Mais depuis un moment j'ai changé de pensée.

F R O N T I N *à part.*

Encor ? oh ! par ma foi, sa tête est renversée.

P Y R A N T E.

Auroit-elle pour vous marqué quelque froideur ?  
Ou bien vous sentez vous du penchant pour sa  
sœur ?

D O R A N T E.

Point du tout.

P Y R A N T E.

Pourquoi donc, dites-le moi vous même ;  
N'épouser pas Julie ? hem ?

D O R A N T E.

Parce que je l'aime.

P Y R A N T E.

Parce que vous l'aimez, vous ne l'épousez pas ?  
C'est par là qu'il faudroit...

D O R A N T E.

Non, elle a trop d'appas,  
Et mon cœur pour Julie auroit tant de foiblesse,  
Que de mes sentimens elle seroit maitresse.  
D'abord j'avois pensé que pour se rendre heureux  
Il falloit de sa femme être fort amoureux,  
Mais j'étois dans l'erreur, & je tiens pour maxi-

me,

Qu'on ne doit pour sa femme avoir que de l'estime.

P Y

P Y R A N T E

Quel étrange système !

D O R A N T E.

Il est bien raisonné.

F R O N T I N.

Et moi je dis...

D O R A N T E.

Quoi ?

F R O N T I N.

Rien. Je me tiens condamné.

P Y R A N T E.

Vous vous formez, mon fils, de bizarres scrupules,

Que l'on pourra traiter de craintes ridicules,  
Et je crois...

D O R A N T E.

Permettez que suivant mon dessein

Je porte à Celimene &amp; mes vœux &amp; ma main.

Pour elle pénètre de la plus forte estime ..

P Y R A N T E.

C'est là vous entêter d'une fausse maxime,  
Et si vous y penchiez pendant quelques momens..'

D O R A N T E.

J'y pense, &amp; la raison règle mes sentimens.

F R O N T I N.

Morbleu votre raison raisonne en précieuse,  
Et je croi franchement qu'elle est un peu quinteuse.  
Tantôt elle dit blanc tantôt elle dit noir;  
Elle blâme au matin ce qu'elle louë au soir,  
Sans cesse elle epilogue & n'est jamais contente,  
Et c'est un vrai lutin qui toujours vous tourmente.

P Y R A N T E.

Tout franc pour un Valet c'est fort bien raisonner,  
La raison ne sert point à vous déterminer.

D O R A N T E.

Mais mon dessein est pris.

P Y R A N T E.

Avant que de rien faire

Il faut examiner mûrement cette affaire.

Consultez-vous encor pour n'agir point en vain,

Et

Et si vous persistez dans le même dessein  
 Mon Fils , bien loin d'y faire aucune résistance  
 Je vous donne déjà mon agrément d'avance.  
 Mais pour moi j'ai toujours été d'opinion,  
 Qu'on doit se marier par inclination.

SCENE II.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

IL parle sensément.

FRONTIN.

Oui , la chose est certaine.

DORANTE.

Crois-tu que je persiste à choisir Celimene ?

FRONTIN.

La belle question que vous me faites-là !

Et qui peut mieux que vous répondre de cela ?

DORANTE.

J'en répons. Mais enfin qu'en pense-tu ?

FRONTIN.

Je pense

Que déjà sur cela vous êtes en balance.

Qu'après avoir formé vingt projets tour à tour,

Vous reviendrez enfin au projet de l'amour.

DORANTE.

Oh bien , détrompe-toi.

FRONTIN.

Je m'en ferois scrupule.

DORANTE.

De tous ces changemens je sens le ridicule.

J'ai choisi Celimene , & la réflexion

Ne détruira jamais ma résolution.

En vain à ce projet l'amour veut mettre obstacle.

FRONTIN.

Oh si vous persistez , je veux crier miracle,

D O-

D O R A N T E.

Tu seras bien surpris ;

F R O N T I N.

Oui, Monsieur, par ma foi.

D O R A N T E.

Tu le serois bien plus, Frontin, si comme moi  
 Tu pouvois pénétrer jusqu'au fond de mon ame.  
 Car j'adore Julie, & pour vaincre ma flâme  
 Je me fais des efforts qu'on ne peut concevoir ;  
 Souvent de ma raison j'combats le pouvoir.  
 Je voudrois quelquefois vaincre sa résistance,  
 Et quelquefois mon cœur fait pencher la balance...  
 Attends Frontin.

F R O N T I N.

Quoi donc ?

D O R A N T E.

Je croi qu'en ce moment.

L'amour sur la raison l'emporte hautement.  
 Julie à mon esprit s'offre avec tous ses charmes.  
 Qu'elle est belle, Frontin ! Je suis dans des allar-  
 mes...

Non...

F R O N T I N.

Ferme, résistez à la tentation.

D O R A N T E.

J'aurai peine à tenir ma résolution  
 Je le vois à présent. Même pour Celimene,  
 Je sens naître en mon cœur des mouvemens de  
 haine...

F R O N T I N.

De haine, dites vous ?

D O R A N T E.

Oui. C'est-elle en ce jour

Qui me force à quitter l'objet de mon amour.  
 Sans cette estime enfin qu'inspire son mérite  
 Je me livrois d'abord à l'objet que j'évite.  
 Cette estime m'a fait entrevoir le danger  
 Où guidé par l'amour je m'allois engager :  
 La crainte du péril n'étonnoit point mon ame.

F R O N-

F R O N T I N.

Et quel est ce péril ?

D O R A N T E.

Celui d'aimer ma femme.

Il n'est point de malheur égal à celui-là,  
Et j'ai mille raisons qui me prouvent cela.

F R O N T I N.

Il faut donc pour sa femme avoir beaucoup de haine ?

D O R A N T E.

Non pas.

F R O N T I N.

Et pourquoi donc épouser Célimène ?

Si vous la haïssez, devenu son Epoux  
La haine ne fera que s'augmenter en vous.  
Vous vous rappellerez les charmes de Julie,  
Et cela vous fera faire quelque folie.

D O R A N T E.

Sais-tu que quelquefois tu raisonnes fort bien ?

F R O N T I N.

Oh, je n'en doute point, Monsieur. Le seul moi-

ien.  
Pour sortir d'embarras, est d'épouser la Belle  
Qui fait vous inspirer une ardeur si fidèle ;  
Il faut de bonne grâce affronter le danger.

D O R A N T E.

Qui moi ? que par l'amour je me laisse engager ?  
Non : D'ailleurs je me sens un fond de jalousie. . .

F R O N T I N.

Quoi ! vous seriez atteint de cette fureur ?

D O R A N T E.

Oui, Frontin, je serois jaloux au dernier point.

F R O N T I N.

Sur ce pied-là, Monsieur, ne vous mariez point.  
Plus on craint le malheur, plus le malheur est proche.La femme d'un jaloux, eût-elle un cœur de roche,  
Si quelqu'un du dépit saisit l'occasion,  
Ne sauroit résister à la tentation.

DORANTE.

Et voilà justement ce qui cause ma crainte.  
 Mais je ne pourrai point résister à l'atteinte  
 Que l'estime ou l'amour porteront à mon cœur  
 Tant que je serai libre, & pour fuir ce malheur  
 J'imagine un moyen...

FRONTIN.

Quel dessein est le vôtre ?

DORANTE.

Qui m'empêche à jamais d'épouser l'une ou l'autre.

FRONTIN.

Quel est-il ce moyen, ne le saurai-je pas ?

DORANTE.

Tu seras étonné lorsque tu l'apprendras.

FRONTIN.

Ma curiosité devient impatiente.

DORANTE.

Je m'en vais épouser...

FRONTIN.

Qui donc ?

DORANTE.

Madame Argante.

FRONTIN.

Madame Argante ?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Je conviens avec vous,

Que c'est le vrai moyen de n'être point jaloux.

DORANTE.

Sans cela, tôt ou tard, je ferai la folie  
 D'épouser malgré moi Celimene ou Julie.

FRONTIN.

D'ailleurs cent mille écus peuvent faire penser...

## SCENE III.

Me. ARGANTE, DORANTE,  
NERINE, FRONTIN.

Me. ARGANTE.

Où, je veux voir Dorante.

NERINE.

Et pourquoi vous presser ?

Laissez le se résoudre.

Me. ARGANTE.

Oh je perds patience.

Comment, depuis une heure il retoud, il balance ?

Riche comme je suis, aimable au dernier point...

FRONTIN.

La voici, parlez donc, & ne balancez point.

Me. ARGANTE.

Je l'apperçoi lui-même. Il me cheiche, Nerine, il brûle de me voir.

NERINE.

Oh je me l'imagine.

FRONTIN *a Dorante.*

Comment, vous hésitez quand il faut déclarer ?..

DORANTE.

Ah, Frontin, donne-moi le tems de respirer.

NERINE.

Je croi que votre aspect l'embarasse, Madame.

Me. ARGANTE.

Il m'aime, & n'oseroit me découvrir sa flâme.

En effet, mes appas ont jusques à ce jour

Inspiré du respect autant que de l'amour.

Mais je vais réchauffer le beau feu qui le guide,

Et deux de mes regards le rendront moins timide.

Bonjour, mon cher Dorante.

DORANTE.

Ah, Madame... Bonjour.

FRONTIN.

Oui. Bon jour. Beau debut pour lui parler d'amour.

Me. ARGANTE.

Je vous trouve à propos & j'en suis si ravie...  
Avoüez franchement que vous avez envie  
De m'ouvrir votre cœur. N'est-il pas vrai, mon  
cher?

FRONTIN.

C'est pour ce sujet là qu'il alloit vous chercher,  
Madame, vos vertus, votre argent & vos charmes,  
Font qu'il est obligé de vous rendre les armes,  
Et que lorsqu'il vous voit il sent des mouve-  
ments...

Allons, Monsieur, allons, dites vos sentimens.

Me. ARGANTE.

Quoi donc! en nous voyant nos bouches sont muettes?

Voulez-vous que nos yeux soient nos seuls inter-  
prètes?

Sortons de l'embarras où nous jettent nos feux,  
Pourquoi nous en tenir aux regards amoureux?

*A Nerine.*

Parlez, mon cher enfant. Vois-tu comme il se  
pire?

DORANTE.

*A Frontin.*

Madame, vos bontez. Je ne sai que lui dire.

FRONTIN.

Faites vous un effort au moins dans ce moment.

*A Madame Argante.*

Mon Maître, à ce qu'il dit, vous aime éperdument.

Me. ARGANTE.

Eperdument, Nerine. Ah quel comble de gloire!

NERINE.

Ma foi je n'en croi rien.

Me. ARGANTE.

Pourquoi ne le pas croire

Insc



insolente?

FRONTIN.

Oùï, Madame est-elle hors d'état  
De captiver le cœur d'un homme délicat?  
Apprenez que mon Maître est en fait de tendresse,  
Plein de raffinement & de délicatesse,  
Et trouve des appas quand il a bien rêvé,  
Où les autres, morbleu, n'en ont jamais trouvé.

NERINE.

En ce cas je me rends & n'ai plus rien à dire;  
Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.  
Si Madame a pour vous de si charmants appas,  
Vous pouvez l'adorer, je ne l'empêche pas.  
Madame se croit belle, elle se rend justice,  
D'ailleurs on voit souvent des amours de caprice.

Me. ARGANTE.

Des amours de caprice? est-ce que pour m'aimer  
Il faut?...

NERINE.

Non, je sai bien que vous savez charmer.

Me. ARGANTE.

Des amours de caprice! Ecoutez impudente,  
Si vous vous avisez... Oh ça, mon cher Dorante  
Que dirons nous?

DORANTE.

Et mais, ... tout ce qu'il vous plaira.

Me. ARGANTE.

Qu'il est tendre & galant! Jamais on n'aimera  
Comme nous nous aimons, n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Madame...

Me. ARGANTE.

J'aime son embarras, il exprime sa fiâme  
Mieux que tous les discours...

DORANTE.

Oùï, Madame, il suffit...

Me. ARGANTE.

Que sa réponse est pleine & d'amour & d'esprit!  
Vous savez bien pour vous? tout ce que je veux faire?

D O R A N T E.

Ah ! cen'est point par là que je vous considère.

F R O N T I N.

Non. Il admire en vous une mûre beauté,  
 Un charmant embonpoint rempli de majesté.  
 Car il ne peut souffrir les tailles délicates.

Me. A R G A N T E *a Frontin.*

Tu ne croirois jamais à quel point tu me flâtes.  
 C'a faites moi l'aveu de tous vos sentimens,  
 Secondez mes soupirs par des transports char-  
 mants ;

Dites que ma beauté vous charme & vous enflam-  
 me,

Dites que mon portrait est gravé dans votre ame,  
 Et que si nôtre hymen ne se fait dans ce jour  
 Vous allez expirer de tristesse & d'amour.

D O R A N T E.

J'allois vous proposer... Ah, Frontin, qu'elle  
 est folle !

Me. A R G A N T E.

Que dit-il ?

F R O N T I N.

Que l'amour lui coupe la parole.

Me. A R G A N T E.

C'est l'ordinaire effet des grandes passions.  
 Mais vos tendres regards ont des expressions...  
 De grace finissez un si charmant langage,  
 J'en'y puis plus tenir. A quand le mariage ?

D O R A N T E.

Eh mais... quand vous voudrez, dès demain, que  
 fait-on ?

N E R I N E.

Quoi, Monsieur ! vous voulez l'épouser tout de  
 bon.

F R O N T I N.

C'est son dessein, Ner ne, & l'affaire est con-  
 clüe.

N E R I N E.

Puisque vôtre union est si bien résolüe,  
 Souffrez que la première en ce même moment,

J e

Je vous fais à tous deux mon humble compliment.

*A Dorante.*

On m'avoit déjà dit, Monsieur, que la sagesse  
 Chez vous étoit égale à la délicatesse,  
 Déjà plus d'une fois j'en avois vû l'effet ;  
 Mais ceci pass'encor ce que vous avez fait,  
 Et préférer Madame à deux Filles fort belles,  
 C'est avoir sur le goût des maximes nouvelles,  
 C'est un trait singulier qui sera fort vanté,  
 Mais qui sera, je croi, rarement imité.

*A Me. Argante.*

Jem'en vais informer Celimene & Julie  
 Qu'à Monsieur, dès ce jour un doux hymen vous  
 lie.

Puissiez-vous vivre ensemble aussi tranquillement  
 Qu'on le doit espérer d'un tel assortiment ;  
 Puissiez vous à Dorante inspirer la tendresse,  
 Puisse Dorante en vous trouver de la jeunesse,  
 Et pour rendre le trait encor plus singulier  
 Puissiez-vous à Monsieur donner un héritier.

*Elle s'en va en riant.*

F R O N T I N.

La carogne !

S C E N E I V.

Me. ARGANTE, DORANTE,  
 LE CHEVALIER,  
 FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Bon jour Maman trop adorable,  
 On a beau vous chercher, vous êtes introuvable.

246 L'IRRESOLU.

Me. ARGANTE.

Pourquoi me cherchez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pour vous parler d'amour.

Il faut nous marier avant la fin du jour.

DORANTE à *Frontin*.

Qu'il arrive à propos !

LE CHEVALIER.

Ma flâme est violente,

Et je ne sai pourquoi je vous trouve charmante.

Je viens donc vous jurer que vous avez en moi

Un protestant tout prêt à vous donner la foi.

Me. ARGANTE.

Laissez-nous.

LE CHEVALIER.

Refuser un homme de ma sorte ?

Oh ! nous nous convenons, ou le diable m'emporte.

Me. ARGANTE.

Fi donc, petit badin, vous vous passionnez.

LE CHEVALIER.

Et peut-on retenir l'amour que vous donnez ?

Pour vous voir un moment j'ai couru comme un lièvre.

Vous m'avez mis en feu. N'aurois-je point la fièvre ?

Tâtez...

Me. ARGANTE.

Oh je vous croi, car j'ai sçu de tout tems  
Inspirer des transports si prompts, si violents...

LE CHEVALIER *se jettant à ses genoux*.

Que je meure à vos pieds si je ne vous adore.

Vous êtes ma Beauté, mon Soleil, mon Aurore.

Ma grand Maman, daignez m'honorer d'un regard.

Me. ARGANTE.

Mon pauvre Chevalier, vous vous offrez trop tard.

LE CHEVALIER.

Est-il quelque Rival dont la flâme insolente ?...

Me. ARGANTE.

Où ; vous en avez un, le voilà. C'est Dorante.

D O-

DORANTE *au Chevalier, bas.*

N'en croi rien, Chevalier.

Me. ARGANTE.

Pour couronner nos feux.

Les doux nœuds de l'hymen vont nous unir tous deux.

LE CHEVALIER.

Bon, vous rêvez cela.

Me. ARGANTE.

Non je vous disqu'il m'aime.

Si vous ne m'en croyez, demandez-le à lui-même. Il vient de m'assurer qu'il seroit mon Epoux.

LE CHEVALIER.

Dieu me danne, ma mere, il se moque de vous.

Me. ARGANTE.

Allons, avouez donc ce que Monsieur ignore.

DORANTE.

Que faut-il avouer?

Me. ARGANTE.

Que vôtre cœur m'adore,

Et que vous me trouvez de si charmans appas,  
Que Venus près de moi ne vous toucheroit pas.

*Au Chevalier.*

Vous allez voir, Monsieur.

DORANTE.

Madame, en conscience!

Rien n'est moins véritable.

FRONTIN *à part.*

Oh quelle impertinence!

Me. ARGANTE.

Quoi?

DORANTE.

Mon respect pour vous ne peut être égalé,  
Mais pour vous aimer non, qu'il n'en soit point parlé.

Me. ARGANTE.

Vous en avez menti, car je fai le contraire.

LE CHEVALIER.

Je vous avois bien dit que vous rêviez, ma mere.

FRONTIN à Dorante.

Il falloit feindre.

DORANTE.

Non, je ne puis.

LE CHEVALIER.

Sur ma foi,

Ne vous attendez point à d'autre Epoux que moi.

Il retule la main qui par vous est offerte ;

Mais qui peut mieux que moi réparer cette perte ?

C'a, je compte déjà nôtre hymen arrêté,

Ainsi je vais user de mon autorité.

J'entends, je veux, j'ordonne en pere de famille,

Que Dorante au plutôt epouse nôtre Fille.

Me. ARGANTE.

Ma Fille ?

LE CHEVALIER.

Oui, Julie. Il l'aime à la fureur,

La friponne pour lui ressent la même ardeur.

Me. ARGANTE.

Vous ne répondez rien. Me dit-il vrai, Dorante ?

FRONTIN.

Quelque chose approchant.

DORANTE.

Tout franc, Madame Argante,

Monsieur le Chevalier vous convient mieux que

moi,

Vous êtes nés tous deux l'un pour l'autre.

LE CHEVALIER.

Oui, ma foi.

Me. ARGANTE.

Quoi ! par un feint amour vous m'aurez donc leurrée ?

FRONTIN.

C'est qu'il s'étoit mépris. La chose est réparée.

Me. ARGANTE.

Répondez, répondez ; comment justifier ? ...

DORANTE.

Je vous parle en ami, prenez le Chevalier.

Me. ARGANTE.

Traître.

L E C H E V A L I E R.

Belle Maman, souffrez que je vous prie,  
Si c'est peu d'ordonner, qu'il épouse Julie.

M e. A R G A N T E.

Vous aimez la friponne?

D O R A N T E.

Oui, Madame, il est vrai.

M e. A R G A N T E.

Pourquoi donc m'abuset? ...

F R O N T I N.

C'étoit un coup d'essai.

M e. A R G A N T E.

Un coup d'essai?

F R O N T I N.

Sans doute, il adoroit Julie,

Mais par bonnes raisons il a conçu l'envie

De quitter cet objet qui favoit l'embraser,

Afin de vous servir &amp; de vous épouser:

Mais pour votre malheur, ainsi que pour le nôtre,

Il n'a pû réussir ni dans l'un ni dans l'autre.

D O R A N T E.

Oui, j'ai fait mille efforts pour me donner à vous:

Je mettois mon bonheur à me voir votre Epoux;

Tous ces efforts sont vains. Consentez-donc,

Madame,

Qu'un prompt hymen m'unisse à l'objet de ma flâ-  
me,

Et recompensez-moi d'avoir tout employé

Pour...

M e. A R G A N T E.

Vous êtes un sot.

F R O N T I N.

Vous voilà bien payé.

D O R A N T E.

Madame, en vérité...

M e. A R G A N T E.

Pour votre récompense,

N'attendez de ma part que haine &amp; que vengeance,

Adieu. Vous, suivez-moi, Monsieur le Cheva-  
lier.

## SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tout franc, cet adieu-là me paroît singulier.  
 Mais vous méritez fort une telle avanie,  
 Et vôtre incertitude est assez bien punie.

DORANTE.

J'avois mille raisons...

FRONTIN.

Où, maintenant je voi  
 Que vous entrouveriez pour m'époufer, je croi.  
 Mais enfin ces raisons que vous croyez si belles,  
 Cedent dans le moment à des raisons nouvelles,  
 Vous preferiez la mere à l'une & l'autre sœur,  
 Et dès qu'elle paroît son aspect vous fait peur.  
 Ecouter vôtre amour, c'étoit une folie,  
 Et l'entretien finit en demandant Julie.

DORANTE.

Sa mere m'a paru si folle en ce moment,  
 Qu'elle m'a fait d'abord changer de sentiment,  
 Et Julie avec elle à l'instant comparée  
 M'a paru de tout point digne d'être adorée.  
 Oû: je lui vais offrir, & mon cœur, & ma main,  
 Et rien ne sauroit plus m'arracher ce dessein.

FRONTIN.

Sa mere voudra-t-elle?...

DORANTE.

On saura la réduire.

FRONTIN.

Chut. Voici les deux sœurs. Que vont elles vous  
 dire?



## SCENE VI.

CELIMENE, JULIE, DORANTE, FRONTIN.

JULIE.

Avec empressement nous accourons vers vous ;  
Ma mere va bien-tôt vous avoir pour Epoux,  
Et nous venons, Monsieur, par un respect sincère,  
Saluer reconnoître en vous nôtre Beau-pere.

*Elles lui font toutes deux la révérence.*

FRONTIN.

Ah! le trait est malin.

DORANTE.

Si j'ai pû concevoir...

CELIMENE.

Loin de nous écarter des règles du devoir,  
Nous vous respecterons en Pere de famille,  
Et chacune de nous se dira vôtre Fille.

*Celime fait la révérence.*

DORANTE.

J'avouë ingenuëment que...

JULIE.

Pour moi dès ce jour

Je vais mettre mes soins à vous faire ma Cour.  
De vos bontez, Monsieur, j'espère être appuyée.  
Et que de vôtre main je serai mariée.

*Elle fait la révérence.*

FRONTIN.

Je parlerai pour vous, je suis son favori ;  
Allez, je vous promets à chacune un mari.

DORANTE.

Te tairas-tu maraut ? Si vous vouliez m'entendre...

JULIE.

Non, vraiment, c'est un soin que je ne veux point  
prendre.

Je croyois que pour vous mon cœur eût du pen-  
chant ;

Mais, Monsieur, sans me faire un effort violent  
 Je puis le réserver aisément pour un autre,  
 Et mon indifférence est égale à la vôtre.  
 Je vais trouver ma mère afin de la presser  
 De célébrer la nôce où je veux bien danser.

*Elle s'en va en dansant & en chantant après  
 avoir fait plusieurs révérences.*

FRONTIN à *Célimène*.

Danserez-vous aussi ? Mais vous pleurez je pense,  
 Hom, celle-ci n'a pas tant de goût pour la danse.

CÉLIMÈNE.

Ah Dorante, Dorante, où me réduisez-vous ?  
 J'attendois de vous seul mon bonheur le plus  
 doux,

Je ne l'espère plus, & ma douleur extrême...

Adieu, vous voyez trop à quel point je vous aime.

DORANTE.

Madame... Elle me fuit.

## SCÈNE VII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Que vous en dit le cœur ?

DORANTE.

Ah ! je suis pénétré de joye & de douleur.

Je suis désespéré des mépris de Julie.

Par les pleurs de sa Sœur, mon ame est attendrie.

Je retombe par là dans ma perplexité,

Et mon trouble est plus grand qu'il n'a jamais été.

Mais le dépit enfin me domine, & je jure...

Je n'oserois, Frontin, je crains d'être parjure.

Si l'une par ses pleurs a sçu gagner mon cœur,

L'autre par ses mépris irrite mon ardeur.

Allons trouver Julie, ah je veux qu'elle apprenne...

FRON-

FRONTIN.

Allons.

DORANTE

Non, il vaut mieux parler à Celimene,

FRONTIN.

Et que lui direz-vous ?

DORANTE.

Je ne sai, mais enfin. . .

Vien, sui-moi, je pourrai me résoudre en chemin.

*Fin du troisième Acte.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ENîn donc, Celimene emporte la balance ?

DORANTE.

Je me livre au plaisir d'une juste vengeance.

Je veux braver Julie.

FRONTIN.

En conscience, là,

Combien de tems encor voudrez-vous bien cela ?

DORANTE.

Combien je le voudrai ?

FRONTIN.

Si pendant un quart d'heure

Vous suivez ce dessein, c'est beaucoup où je meure.

DORANTE.

Moi, je pourrois changer après tous les mépris. . .

Ah ! ne m'en parle point, le dessein en est pris.

FRONTIN,

Mais, Monsieur . . .

D O R A N T E.

Mais, Frontin, la chose est résolüe,  
 Je sui de ma raison la puissance absoluë,  
 Car enfin ne croi pas qu'un dépit amoureux  
 Me fasse renoncer à l'objet de mes vœux.  
 C'est la réflexion. Jamais un homme sage  
 Ne consulte son cœur touchant le mariage ;  
 Il ne veut point aimer celle qu'il se choisit,  
 Il s'en tient à l'estime, & cela lui suffit ;  
 Je te l'ai dit vingt fois, je te le dis encore :  
 Mais il doit souhaiter que la femme l'adore ;  
 Etre aimé sans aimer, c'est le sort le plus doux  
 Dont se puisse jamais assurer un Epoux,  
 S'il fait par une feinte adroite & legitime,  
 Marquer beaucoup d'amour, n'ayant que de l'esti-  
 me.

La raison me contraint à prendre ce parti.

F R O N T I N.

L'amour lui pourroit bien donner un démenti.

D O R A N T E.

Non, je ne le crains point. Je n'aime plus Julie.

F R O N T I N.

Mais cependant, Monsieur, vous la trouviez jo-  
 lie.

D O R A N T E.

Jolie ! Ah, dis plutôt que c'est une beauté,  
 Qu'on ne sauroit la voir sans en être enchanté ;  
 Qu'elle a l'esprit charmant. qu'elle a la voix divi-  
 ne.

Que. . .

F R O N T I N.

Vous ne l'aimez plus ?

D O R A N T E.

Mais je me l'imagine ;

F R O N T I N.

Je m'imagine moi que vous en êtes fou.

D O R A N T E.

Oh ! je te prouverai le contraire.

F R O N T I N.

Et par où ?

D O

D O R A N T E.

Par mes empressements auprès de Celimene.  
 Mon intérêt le veut, & j'y souscris sans peine,  
 Elle m'aime? je vais lui jurer mille fois  
 Que ses divins appas m'ont rangé sous ses loix,  
 Moins je verrai mon cœur avouer ce langage,  
 Moins je redouterai les nœuds du mariage,  
 Plus il voudra parler en faveur de mes feux,  
 Et plus contre son gré je ferrerai ces nœuds.  
 Enfin tu connoîtras bien-tôt que mon système,  
 Est qu'on n'épouse point les personnes qu'on aime.

F R O N T I N.

Allons donc, tout coup vaille, épousons sans  
 amour..

Mais...

D O R A N T E.

Tu raisonnerois jusqu'à la fin du jour;  
 As-tu vû Nerine?

F R O N T I N.

Où je l'ai desabusée.  
 La chose à dire vrai n'étoit pas malaisée?  
 Elle ne doutoit point que bien-tôt la maman  
 Ne vous dégoûtât d'elle, & pour moi vôtre plaisir  
 M'a paru..

D O R A N T E.

Laissons là ta pensée & la sienne,  
 A-t-elle sçu calmer Julie & Celimene?  
 Et leur a-t-elle dit que je ne voulois plus?...

F R O N T I N.

Elles sont toutes deux instruites là-dessus.

D O R A N T E.

Allons donc au plutôt..

F R O N T I N.

Celimene s'avance.

D O R A N T E.

Tu vas voir si l'amour emporte la balance.

## SCENE II.

CELIMENE, DORANTE,  
FRONTIN.

CELIMENE *entre en rêvant & sans les voir.*

IL a beaucoup d'esprit & beaucoup de raison.  
Avoit-il pû former un pareil projet? Non.  
Mais sachant que ma Mere est facile & crédule,  
Il la vouloit, je croi tourner en ridicule.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle donne un bon tour à vôtre beau projet.  
Laissons-là dans l'erreur.

DORANTE.

C'est bien dit.

CELIMENE.

*En effet*

Croiroit-on? ... Le voici. Tâchons avec adresse  
De savoir quel est donc l'objet de sa tendresse.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle approche.

DORANTE.

Ah! Frontin!

FRONTIN.

Quoi! qu'avez-vous, Monsieur.

DORANTE *à Frontin.*

Qu'elle est belle!

FRONTIN.

Charmante.

DORANTE.

Elle efface sa sœur.

FRONTIN.

Oui.

DORANTE.

Je crains qu'à la fin sa beauté ne m'enflâme.

FRONTIN.

Diable, gardez-vous en. Ce sera vôtre femme.

DORANTE.

Madame, quel bonheur vous presente à mes yeux?  
Mais hélas! que je crains de vous être odieux!

CE LIMENE.

Non. Il me seroit mal d'affecter de la haine,  
Et vous connoissez trop le cœur de Celimene.  
Mes sentimens tantôt ont paru malgré moi.

FRONTIN à Dorante bas.

Son cœur est bien malade.

DORANTE.

Oùi, Frontin, je le voy,

CE LIMENE.

Mais n'allez pas penser qu'écoutant ma foiblesse,  
Je cherche en votre cœur une égale tendresse,  
Quoique votre conquête eût de quoi me charmer,  
Je vous ai toujours cru peu capable d'aimer;  
Ainsi je veux me vaincre, & le soin de ma gloire...

DORANTE.

Peu capable d'aimer! Avez-vous pû le croire?  
Quoi donc! peut on vous voir & ne vous aimer pas?  
Vous presumez trop peu de vos divins appas,  
Rien ne peut résister à leur éclat suprême:  
Ils sauroient attendre l'indifférence même.

FRONTIN.

L'indifférence même! Ah morbleu, le beau mot!  
Vous mentez quelquefois joliment.

DORANTE.

Tais toy; sot.

CE LIMENE.

En vain vous me flattez d'un pareil avantage,  
Ce n'est point votre cœur qui me tient ce langage.

DORANTE.

Vous me faites injure & me connoissez peu.

FRONTIN.

Dès que vous paroissez, mon Maître est tout en feu.

C'est ce qu'il me disoit tout à l'heure.

DORANTE.

Moi feindre!

A cet indigne effort qui pourroit me contraindre?

D'ail-

D'ailleurs quand je voudrois feindre de vous aimer,

Mon cœur à votre aspect le laisseroit charmer,  
Et l'éclat de vos yeux que personne ne brave,  
D'un Amant supposé sauroit faire un Esclave.

FRONTIN.

On ne badine point avec votre Beauté.  
La peste, il y fait chaud.

CE LIMENE.

Dites la vérité.

Pourquoi donc osiez-vous proposer à ma mere  
De l'épouser?

DORANTE.

De grace oublions cette affaire,  
J'avois quelques raisons pour en user ainsi,  
Mais...

FRONTIN.

Traitons le sujet qui nous assemble ici.

DORANTE.

Où, Madame, songez que ma plus forte envie  
Est de m'unir à vous le reste de ma vie.  
Trop heureux, si daignant approuver mon dessein,  
Vous consentez, Madame, à me donner la main.  
Vous ne répondez rien! Ah! rompez ce silence,  
Et permettez du moins qu'une douce espérance...

CE LIMENE.

Une Mere à sur nous un pouvoit absolu,  
Obtenez son aveu, nôtre hymen est conclu.  
Mais je crains que ma sœur...

DORANTE.

*Julie paroît & écoute sans être vûë.*

Non, belle Celimene,  
Je veux, jusqu'au trépas, vivre dans votre chaîne:  
Cen'est que votre hymen qui peut combler mes  
vœux?

Et de tous les mortels je suis le plus heureux.  
Que je vous trouve en tout, préférable à Julie!  
Madame, c'en est fait, pour jamais je l'oublie.  
Puisque vous acceptez & ma main & mon cœur,  
Je jure à vos genoux, que jamais votre sœur...

*Il apperçoit Julie.*

Juste



Juste Ciel!

CE LIMENE,

Qu'avez vous?

FRONTIN.

Achevez donc.

DORANTE.

Je jure. . . *Il se leve.*

Je ne puis.

FRONTIN.

D'où vous vient? . . Ah! voici l'encloueur.

SCENE III.

JULIE, CELIMENE, DO-  
RANTE, FRONTIN.

JULIE à *Celimene.*

Vous lui faites jurer de ne m'aimer jamais.  
Ma sœur; craignez-vous tant l'effet de mes at-  
traits?

Monsieur à vos genoux vous livre la victoire,  
S'il ne fait des sermens, vous n'osez pas le croire.

Ah! vous ne rendez point justice à vos appas.

Qu'est-ce donc? Vous voilà tous deux dans l'em-  
barras!

Vous ne répondez rien! Craignez-vous ma presen-  
ce?

Du moins honorez-moi de votre confiance.

Quoi! pas un mot? Frontin. Ils se taisent tous trois.

FRONTIN.

Les transports de l'amour nous étouffent la voix.

*Julie se met à rire.*

CE LIMENE à *Julie.*

Ce que vous avez vu vous en doit assez dire,

Pour n'avoir pas besoin de vous en faire instruire:

Mais

Mais par votre discours je connois aisément  
 Que l'avou qu'on m'a fait vous blesse vivement.  
 Et par son embarras je remarque de même  
 Que votre aspect le jette en un desordre extrême.  
 Je n'examine point d'où cela peut venir,  
 Et vous pouvez tous deux vous en entretenir.  
*Elle sort.*

## S C E N E IV.

DORANTE, JULIE,  
 FRONTIN.

JULIE à Dorante.

C E que je viens de voir a lieu de me surprendre;  
 Et dans vos procédez, j'ai peine à vous com-  
 dre.

Ma mere, ce matin, a reçu votre foi:  
 Tout prêt à l'épouser, vous la quittez pour moi:  
 Quand j'y pense le moins, j'apprends cette nouvel-  
 le;

Je vous dirai bien plus, car je suis naturelle;  
 J'esperois que bien-tôt je la saurois par vous,  
 Et dans le même instant, je vous trouve aux ge-  
 noux

De ma sœur, lui jurant. . . .

DORANTE.

Où, je suis trop sincère,  
 Madame, pour vouloir vous en faire un mystère.  
 J'estime votre sœur, je l'épouse demain,  
 Si votre mere veut approuver ce dessein.

JULIE.

Ma mere? Vous venez de lui faire une offense  
 Qui merite plutôt qu'elle en tire vengeance.

DORANTE.

Je ferai mes efforts pour fléchir son courroux.

JULIE.

Je vous promets aussi de lui parler pour vous.

DORANTE.

Vous parlerez pour moi, vous, Madame?

JULIE.

Moi-même.

D'où vous vient donc, Monsieur, cette surprise  
extrême?

DORANTE.

Je m'attends bien plutôt à vous voir tout tenter  
Pour rompre mon dessein.

JULIE.

Vous voulez vous flatter

Que je ne saurois voir qu'avec beaucoup de peine,  
Que vous veuilliez, Monsieur, épouser Celimene,  
Mais débutez vous; Loin de troubler vos feux,  
Je m'en vais travailler à vous unir tous deux.

DORANTE.

Quoi! sérieusement?

JULIE.

Oui, la chose est constante.

FRONTIN *à Dorante.*

Voilà ce qui s'appelle une fille obligeante.

JULIE.

Dois-je pas à ma sœur ces marques d'amitié?

DORANTE *à Frontin.*

Peut-on plus durement se voir humilié!

Ah, cruelle!

JULIE.

Comment?

DORANTE.

Vous me charmez, Madame,

Je sens pour Celimene une si vive flâme,  
Que si je ne l'obtiens, je mourrai de douleur.

JULIE.

Cette mort vous feroit à tous deux grand honneur.  
Ah! que ne puis-je voir une fois en ma vie,  
Quelqu'un mourir d'amour; c'est toute mon en-  
vie.

Si vous aimez autant que vous me l'avez dit,

J'au-

J'aurai ce plaisir-là, car je connois l'esprit  
De ma Mere, & malgré les soins que je vais pren-  
dre

Je doute qu'à vos vœux elle puisse se rendre :  
Je jureois que non : Ainsi dès ce moment,  
Vous n'avez qu'à songer à vôtre testament.

FRONTIN à part.

Je ne vis de mes jours plus maligne femelle.

## SCENE V.

DORANTE, JULIE, NERINE,  
FRONTIN.

NERINE.

Qu'on m'écoute : J'apporte une grande nouvel-  
le,

Depuis une heure entière, en son particulier  
Madame tient conseil avec le Chevalier.

Voici le résultat de leur haute folie.

Pour vous punir, Monsieur, d'avoir aimé Julie ;

Et d'avoir témoigné la vouloir épouser,

On a pris le parti de vous la refuser.

JULIE.

On a bien fait.

NERINE.

Comment ?

JULIE.

Où, j'en suis très-contente.

NERINE.

Vous m'étonnez. De plus, comme on fait que Do-  
rante

N'aime point Climene, on consent de bon cœur

Qu'il l'épouse au plutôt.

JULIE à Dorante.

Allez trouver ma sœur

Qu'elle apprenne par vous ces heureuses nouvelles

D O.

D O R A N T E.

J'y cours.

F R O N T I N.

Allons. L'amour nous prêtera ses ailes.

D O R A N T E.

Adieu, Madame.

J U L I E.

Adieu.

F R O N T I N *à part.*

Je crains quelque retour.

D O R A N T E.

Vous souhaitiez de voir quelqu'un mourir d'a-  
mour,Et tous vos vœux étoient que ce fût moi, Madame,  
Un refus, en effet, alloit me percer l'ame.

Sans votre aimable Sœur le jour m'est odieux.

Notre hymen va bien tôt se conclure à vos yeux,

Qu'un autre par sa mort contente votre envie,

Puisque je suis heureux je dois cherir la vie.

N E R I N E.

Qu'est-ce donc que ceci? Depuis quelques mo-  
mens

Il s'est fait entre vous d'étranges changemens?

F R O N T I N.

Oui, mon cœur, nous allons épouser Celimene,

Et l'arrêt prononcé ne nous fait point de peine.

D O R A N T E.

Oui, Nerine, le Ciel exauce tous mes vœux,

Je vais trouver l'objet qui doit me rendre heureux.

*A Frontin.*

Elle rêve, Frontin.

F R O N T I N.

Oui, je croi qu'elle enrage.

D O R A N T E.

Voi comme le dépit paroît sur son visage.

Je suis charmé.

F R O N T I N

Moi bleu ne songez qu'à sa sœur.

D O R A N T E.

Oui, sortons.

N E-

NERINE à Julie.

Qu'est ce donc ? vous changez de couleur !  
Allez, consolez-vous, vous serez mariée.

JULIE.

Comment ?

NERINE.

Au Chevalier vous êtes destinée.

*Dorante revient & écoute.*

JULIE,

Juste Ciel !

DORANTE.

Ah, Frontin !

NERINE à Julie.

Montrez presentement

Que l'amour n'est pour vous qu'un simple amuse-  
ment.

C'est ainsi que tantôt vous traitiez cette affaire.

Quoi ! voulez-vous sortir de vôtre caractère ?

JULIE d'un ton qui marque son dépit.

Non, je crains ce reproche, &amp; j'ai pour l'éviter.

L'exemple de Monsieur, dont je veux profiter.

Epousez donc ma Sœur, &amp; moi sans plus attendre,

Je vais trouver l'Epoux qu'on m'ordonne de pren-  
dre.

*A Nerine.*

Me reconnois-tu là ?

NERINE.

Vous voilà trait pour trait.

DORANTE *la retenant.*

Madame, demeurez.

JULIE.

Non, Monsieur, c'en est fait.

DORANTE.

Pouvez-vous consentir que l'hymen vous unisse.  
Avec le Chevalier ?

JULIE.

Il faut que j'obéisse.

DORANTE.

Si vous obéissez, ordonnez donc ma mort.

Vous seule vous pouvez me faire un heureux sort.

JULIE.

Vous juriez à ma sœur...

DORANTE.

Croyez-vous que je l'aime?

Je la trompois, Madame, & me trompois moi-même.

NERINE à Dorante.

Je m'en vais l'informer de votre changement.

JULIE voulant iretenir Nerine.

Nerine.

NERINE.

Ne songez qu'au racommodement.

Le dessein qu'il a pris d'épouser Celimene,  
Ne peut s'exécuter, & j'en suis bien certaine.

à Julie.

L'Hymen du Chevalier vous pleroit encor moins;  
A vous cacher vos feux vous mettez tous vos soins.  
Mais vos yeux, vos discours, tout parle de tendresse:

Ce sont-là les retours de l'humaine foiblesse.

Allons, tenez-vous en à votre premier choix;

L'Amour veut que l'hymen vous range sous ses loix.

JULIE.

Qui pourra me répondre...

DORANTE.

Ah! divine Julie,

Je veux vous adorer le reste de ma vie.

Nerine sort.

SCENE VI.

DORANTE, JULIE, LE  
CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER à Dorante.

Je te cherchois.

M

D O.

DORANTE.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Pour te voir enrager.

Le parti qu'on à pris doit beaucoup t'affliger,  
Tu filois le parfait avec cette charmante.

On te donne sa sœur, la chose est assommante.  
D'autant plus que ce soir j'épouse cet enfant.

FRONTIN

Monsieur le Chevalier à l'air bien triomphant.

LE CHEVALIER.

L'amoureuse Maman est fort vindicative,  
Et plus elle t'aimoit, plus sa colère est vive.

JULIE.

Elle peut se venger par un autre moyen ;  
Mais moi, vous épouser ? Ah je n'en ferai rien.

LE CHEVALIER.

Vous n'en ferez rien ? Vous ? Oh plasembleu, Ma-  
dame,

Je vous garantis, moi, que vous serez ma femme :  
Malgré vous, malgré lui vous obéirez,  
Et je réponds de plus, que vous m'adorerez.

DORANTE.

Chevalier.

LE CHEVALIER.

Quoi ?

DORANTE.

Sais-tu que la plaisanterie

Convient ici fort mal ? Trêve de raillerie.

JULIE.

Croyez-moi, Chevalier, vous vous flâtez en vain  
De posséder bien rôt & mon cœur & ma main.  
Je ne vous aime point, & contre vôtre attente  
Je vais me déclarer en faveur de Dorante.

LE CHEVALIER.

Ceci merite bien quelque réflexion :  
En conscience, là, parlez vous tout de bon ?

JULIE.

Oui, vraiment.



## LE CHEVALIER.

Je me piqué aussi d'être sincère  
 si vous ne m'aimez point je ne vous aime guère ;  
 Dorante est mon ami, vous vous charmez tous deux,  
 j'aurois tort sans amour d'aller troubler vos feux,  
 et d'ailleur vôtre Sœur, vous, ou la bonne femme,  
 tout m'est bon.

## SCENE VII.

Mad. ARGANTE, DORANTE,  
 JULIE, LE CHEVALIER,  
 NERINE, FRONTIN.

Me. ARGANTE *dit du côté d'où elle  
 entre.*

OUI, Dorante est pour vous.

NERINE.

Mais, Madame. . . .

Me. ARGANTE.

Non, non, ma volonté doit lui servir de loi.  
 Pourquoi le refuser, je le prendrois bien moi.  
 Mais tien, je l'apperçois, que je le trouve aimable!

DORANTE *a Me. Argante.*

Madame, vous voyez la douleur qui m'accable.

Ne pourrai-je fléchir vôtre injuste courroux?

Et voulez vous me voir mourir à vos genoux?

Me. ARGANTE.

Ah petit scelerat!

DORANTE.

Si l'on commet un crime.

Lorsque l'on n'a pour vous qu'une parfaite estime,  
 j'avoué en rougissant, que je suis criminel.

NERINE.

L'aveu n'est pastouchant, mais il est naturel.

Me. ARGANTE.

Tenez? quoiqu'il m'ait dit une sottise en face,

Il met dans ses discours tant de feu , tant de grace,  
 Que le dépit ne peut contre lui m'animer.  
 Hélas , mon cher enfant , si tu pouvois m'aimer !  
 Là , consulte-toi bien.

D O R A N T E.

Cela n'est pas possible ,  
 Madame , si par choix on devenoit sensible  
 J'ose vous protester que vous auriez mon cœur :  
 Mais je sens pour Julie une si vive ardeur. . .

Me. A R G A N T E *a Julie.*

Coquine.

D O R A N T E.

Accordez moi l'adorable Julie ,  
 Ou bien-tôt vos refus vont terminer ma vie :  
 Car enfin je ne puis. . . .

Me. A R G A N T E.

Petit rigre , pourquoi  
 Tout ce que tu dis-là , n'est-il pas dit pour moi ?

J U L I E.

Madame , permettez. . .

Me. A R G A N T E.

Taisez vous , impudente.  
 Attendez-vous vraiment qu'on vous donne à Do-  
 rante ?

N E R I N E.

Où , c'est pour votre nes.

Me. A R G A N T E.

Songez au Chevalier.

LE CHEVALIER.

Tout beau , je n'en veux plus.

Me. A R G A N T E.

Que vous êtes grossier !  
 Et pourquoi , s'il vous plaît , ne voulez-vous plu  
 d'elle ?

LE CHEVALIER.

C'est que j'en veux à vous , je vous trouve plus belle

Me. A R G A N T E.

Monsieur le Chevalier dans sa vivacité  
 A quelquefois des traits dont on est enchanté.

LE CHEVALIER.

Madame l'a toujours dit.

Me. ARGANTE.

Mais montrez vous plus sage ;  
 Je pretens vous donner Julie en mariage ,  
 La noce se fera même dès aujourd'hui ,  
 Et vous me vengerez de ma fille & de lui.

JULIE.

J'aimerois mieux mourir...

Me. ARGANTE.

Vous avez l'insolence...

DORANTE.

Eh bien, Madame, il faut hâter votre vengeance,  
 Je renonce à Julie, aussi bien qu'à sa Sœur,  
 Et vais en d'autres lieux emporter ma douleur.

LE CHEVALIER *vient le retenir.*

Dorante.

DORANTE.

Laisse-moi : la fureur me transporte.

LE CHEVALIER.

Morbleu tu reviendras, ou le diable m'emporte.

DORANTE *à Me. Argante.*

Adieu, Madame, adieu, vous ne me verrez plus.

LE CHEVALIER.

Je ne te quitte point.

DORANTE.

Tes soins sont superflus.

## SCENE VIII.

Me. ARGANTE, JULIE,  
 NERINE.

Me. ARGANTE *à Julie.*

C'Est vous qui me causez un affront si sensible,  
 Otez-vous de mes yeux.

*Julie sort.*

M 3

SCE.

## SCENE IX.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

Est-il donc bien possible  
Que je ne verrai plus Derante ?

NERINE.

En doutez-vous ?

Il s'en va transporté d'un violent couroux.

Mais, Madame, après tout, pouvez-vous bien prétendre

Qu'il puisse avoir pour vous un cœur facile &amp; tendre ?

Là, rendez-vous justice, avez-vous dû penser

Qu'entre Julie &amp; vous il pourroit balancer ?

Ou s'il a balancé, vous flâriez-vous, Madame,

Qu'il voulût en effet vous choisir pour sa femme ?

Me. ARGANTE *a Frontin.*

C'est donc pour me jouer &amp; me désespérer

Que d'un pareil projet il venoit me leurrer ?

NERINE.

Non, c'est de bonne foi qu'il vous a dit la chose.

Mais exécute-t-il tout ce qu'il se propose ?

Par exemple, il est sûr, &amp; je le fais par lui,

Qu'il vouloit épouser Celimene aujourd'hui.

Me. ARGANTE.

Celimene ?

NERINE.

Où vraiment.

Me. ARGANTE.

Par quelle fantaisie

Veut-il donc la quitter pour épouser Julie ?

NERINE.

Par la même raison qui fait qu'en un moment

Il a sur votre hymen changé de sentiment.

Il adore Julie, &amp; fait tout son possible

Pour

Pour braver les appas qui le rendent sensible.  
 Il veut rompre ses fers, il promene son cœur,  
 Il s'engage, il promer, mais un charme vainqueur  
 Fait qu'au moment qu'il croit triompher de lui-  
 même,

Il sent que Julie est l'unique objet qu'il aime.

Me. ARGANTE.

La friponne! elle eût dû suivant mon sentiment,  
 Se tenir renfermée en son appartement,  
 Y lire, y travailler, non se montrer sans cesse  
 Pour venir m'effacer par son air de jeunesse.

NERINE.

Où, cet air est à craindre.

Me. ARGANTE.

Oh sans cela, je croi

Qu'elle ne seroit pas plus piquante que moi.

NERINE.

Mais voulez-vous manquer un fort bon Mariage,  
 Par un entêtement ridicule à votre âge?

Me. ARGANTE.

Je ne puis digerer l'affront qu'elle me fait.

NERINE.

Votre ressentiment peut être satisfait.

Me. ARGANTE.

Comment?

NERINE.

En permettant qu'elle épouse Dorante.  
 C'est un homme quinteux, dont l'humeur incons-  
 tante,

Incommode, bizarre, aura dans peu de jours  
 Détruit leur union par de fâcheux retours.

D'ailleurs il est sujet à trop de jalousie,

Pour vivre bien long-temps tranquille avec Julie.

Enfin, si vous voulez avoir un jeune Epoux,

Le Chevalier, Madame, est plus propre pour vous:

Son humeur me paroît très-conforme à la vôtre;

Et vous devez, ma foi, le preferer à l'autre:

A l'âge près, pourtant, qui ne me paroît pas...

Me. ARGANTE.

Va, Nerine, croi moi, quand on a mes appas,

On peut bien à tout âge épouser un jeune homme.

N E R I N E.

Et d'ailleurs par l'appât d'une assez grosse somme,  
Vous pouvez l'obliger à des ménagemens. . . .

Me. A R G A N T E.

Je commence à goûter un peu tes sentimens.  
Va-t-en trouver Dorante, & dis lui qu'il espère ?  
Moi, je vais cependant rêver à cette affaire,  
Et voir si je pourrai me résoudre à la fin. . . .

*Nerine sort.*

## S C E N E X.

Me. ARGANTE, PYRANTE.

P Y R A N T E.

J E viens de voir mon fils dans un mortel cha-  
grin.

Voulez-vous empêcher un hymen si sortable,  
Et ne prenez vous point un parti raisonnable ?  
Son humeur & la vôtre ont si peu de rapport,  
Que si vous l'épousiez, je plaindrois votre sort.  
Songez y bien, Madame, & souffrez qu'on vous  
dise. . . .

Me. A R G A N T E.

Doucement. Vous m'allez lâcher quelque sottise.  
Car je vous voi venir, mais tous ces discours là  
Ne me conviennent plus.

P Y R A N T E.

Pour finir tout cela

Consentez que mon fils épouse ce qu'il aime,  
Et songez qu'à votre âge. . .

Me. A R G A N T E.

A votre âge vous même.

Ne le voilà t-il pas sur mon âge aussi tôt ?  
Je fais ce que je veux, je fais ce qu'il me faut :  
J'ai fait réflexion sur ce que je dois faire,  
Et j'ai plus de raison que vous, ni votre pere,  
Ni que tous vos ayeux.

P Y.

PYRANTE.

Oh, je n'en doute point.

Me. ARGANTE.

Et vous faites fort bien.

PYRANTE.

Mais revenons au point

Qui m'amene vers vous.

Me. ARGANTE.

Donnez-vous patience ;

L'affaire, ce me semble, est assez d'importance,  
 Pour meriter, Monsieur que j'y pense deux fois,  
 Et l'on attendra bien ma réponse, je crois.

## SCENE XI.

Me. ARGANTE, PYRANTE,  
 LYSIMON.

LYSIMON.

AH ! vous voilà, Monsieur. Bonjour, Madame  
 Argante.

Vraiment je viens d'apprendre une chose plaisante.  
 Vous mariez mon fils sans que j'en sache rien.  
 Je viens vous dire moi, qu'il a trop peu de bien  
 Pour qu'il puisse épouser Julie ou Celimene,  
 Et que....

Me. ARGANTE.

Sur ce sujet ne soyez point en peine  
 Si mes filles n'ont pas assez de bien pour lui  
 Peut-être pourra-t-on se resoudre aujourd'hui,  
 A faire en sa faveur un si bon mariage ;  
 Que vous le trouverez fort à son avantage.

LYSIMON.

Et qu'elle est la personne à qui vous pretendez ? ...

Me. ARGANTE.

Faut-il vous le dire ?

L Y S I M O N.

Oui.

Me. A R G A N T E.

Mon Dieu, vous m'entendez.

L Y S I M O N.

Point.

Me. A R G A N T E.

S'il n'épouse pas Celimene ou Julie,

Vous ne devinez pas à qui je le marie?

L Y S I M O N.

En aucune façon.

Me. A R G A N T E.

Mais regardez-moi bien.

L Y S I M O N.

Eh bien, je vous regarde &amp; ne devine rien.

Je suis las à la fin de tout ce badinage,

Et si...

Me. A R G A N T E.

Vous n'en saurez pourtant pas davantage,

Et lorsque j'aurai pris mes résolutions,

Je vous informerai de mes intentions.

Adieu, Messieurs, Adieu, je suis votre servante.

## S C E N E X I I.

P Y R A N T E, L Y S I M O N.

L Y S I M O N.

J E ne comprends plus rien à cette extravagante.

P Y R A N T E.

Je m'en vais la rejoindre, &amp; tâcher de savoir

Quels sont donc ses desseins. Je croi les entrevoir.

Mais si vous voulez croire un homme qui vous aime,

Tâchez en tout ceci de prendre sur vous-même,

Et suivez...

L Y S I M O N.

Oh Monsieur, gouvernez votre fils;

Je sai que vous aimez à donner des avis;

Et



Et moi, comme il me plait, je prétens me conduire.

C'est-là ma folie.

PYRANTE.

Où! Je n'ai rien à vous dire;

Bien-tôt par les effets nous pourrons voir, je croi,  
Qui se gouverne mieux, ou de vous, ou de moi.

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIMENE, NERINE.

NERINE.

Où, j'ai si bien parlé qu'enfin Madame Argante

A quité le dessein de s'unir à Dorante,  
Et par un effort triste & pour elle & pour vous,  
Consent que de Julie il devienne l'Époux.  
Le bon homme Pyrante est instruit de l'affaire,  
La chose est résolüe, & j'ai vû le Notaire.

CELIMENE.

Il épouse ma sœur! Eh qui l'eût cru, dis-moi,  
Après qu'il m'a donné sa parole & sa foi?

NERINE.

L'aventure est cruelle, & franchement j'admire...

CELIMENE.

Plus cruelle cent fois, que je ne le puis dire.  
Car enfin ( Je te parle à présent sans détour )  
L'amour propre est blessé tout autant que l'amour.  
Dorante m'étoit cher, sa perte m'est sensible;  
Mais de m'en consoler il me seroit possible,  
S'il ne me falloit point pour surcroît de malheur

De mes foibles attraits voir triompher ma sœur,  
C'est-là ce qui me tuë.

N E R I N E.

Ah bon, je suis ravie  
Que vous soyez sensible une fois en la vie.

C E L I M E N E.

Je crève de dépit.

N E R I N E.

Et vous n'avez pas tort.  
Jurez deux ou trois fois, cela soulage fort,  
Dit-on.

C E L I M E N E.

Pour un moment fais trêve au badinage.  
Dis-moi par où ma sœur emporte l'avantage?  
Quoi donc! pour m'effacer a-t'elle tant d'appas?

N E R I N E.

Non. Elle a l'air coquet & vous ne l'avez pas.  
La beauté bien souvent plaît moins que les manières.

Les Belle autrefois étoient prudes & fières,  
Et ne pouvoient charmer nos sévères ayeux,  
Qu'en affectant un air modeste & vertueux.  
Mais dans ce siècle ci, c'est une autre methode,  
Tout ce qui paroît libre est le plus à la mode.  
Une Belle à present par des regards fiateurs,  
Tendres, insinuans, va relancer les cœurs,  
Et moins elle paroît digne d'être estimée,  
Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.  
On veut se voir heureux dès qu'on est engagé,  
Et l'on traite à present l'amour en abrégé,  
Si bien qu'une beauté qui fait cette methode,  
Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.

C E L I M E N E.

Tu me fais concevoir ce qui fait mon malheur.  
Mais j'ai tout employé pour cacher ma douleur.  
Et j'ai même voulu paroître indifférente,  
Jusques-à refuser de m'unir à Dorante.  
Cela ne suffit pas pour me venger de lui,  
Et je veux hautement le braver aujourd'hui.

N E R I N E.

Comment ?

C E L I M E N E.

Pour lui marquer que mon cœur le méprise,  
Je viens de projeter une grande entreprise.

N E R I N E.

C'est...

C E L I M E N E.

De me marier au plutôt.

N E R I N E.

Tout de bon ?

C E L I M E N E.

Dès ce soir s'il se peut. J'ai plus d'une raison...

N E R I N E.

Vous marier si tôt ? C'est le dépit peut être...

C E L I M E N E.

Non, non ; c'est le moyen de lui faire connoître...

N E R I N E.

La vengeance est complète, & ce noble dépit  
Vous donne une manière, un certain tour d'esprit  
Qui vous sied mieux vingt fois que l'air de prude-  
rie

La peste que l'amour vous à bien dégourdie !  
Et quel est, s'il vous plaît, le mortel fortuné  
Que pour ce prompt hymen vous avez destiné ?

C E L I M E N E.

Le Chevalier.

N E R I N E.

Il doit épouser votre mere.

C E L I M E N E.

J'empêcherai par là qu'il ne soit mon beau pere.

N E R I N E.

Et vous vous refoudrez d'en faire votre Epoux.  
Pauvre petit mouton ! j'y pensois comme vous.

C E L I M E N E.

D'une telle union je voi la conséquence.  
Vôtre mere en effet plaindroit peu la dépense.  
Toute vieille qui prend un mari de vingt ans,  
N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers comp-  
taus.

Avide des plaisirs que le fripon ménage,  
 Pour lui plaire elle met tout son bien au pillage,  
 Le drôle fait sa bourse, & vend cher ses faveurs,  
 Tant qu'il ait ruiné la vieille & les mineurs.

C E L I M E N E.

Prévenons ce malheur.

N E R I N E.

C'est ce que je veux faire.

Je m'en vais travailler à rompre cette affaire.

C E L I M E N E.

Tant mieux. Mais en ceci tout ce qui me fait peur,  
 C'est que le Chevalier n'a point touché mon cœur.

N E R I N E.

Quoi! vous avez encore la sottise à votre âge,  
 De croire que l'amour doit faire un mariage?  
 A quoi sert cette ardeur? Après quelques beaux  
 jours,

Le mariage éteint les plus vives amours;  
 Oui, l'on a le chagrin de sentir d'heure en heure  
 Que le feu diminué, & que l'ennui demeure.  
 Un hymen par raison doit toujours se former,  
 Et quand on est ensemble, on travaille à s'aimer.

C E L I M E N E.

Tu dis vrai. Par l'amour je suis si maltraitée,  
 Que de ses faux plaisirs me voilà rebutée.

N E R I N E.

Chut. Votre Mere vient. Sortez.

## S C E N E II.

Me. ARGANTE, LE CHE-  
 VALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

O H ça, Maman,  
 Je ne vous parle point en Heros de roman.

Je

Je vais droit au solide, & c'est là ma folie :  
 Avant que d'en venir à la cérémonie  
 Il faut me bien traiter dans les conditions.

Me. ARGANTE.

Mon Dieu, défaites vous de vos expressions.  
 Ce terme de Maman ne peut jamais me plaire.

LE CHEVALIER.

Il vaut donc mieux tout franc vous appeller ma me-  
 re.

Me. ARGANTE.

Ah ! je ne suis point d'âge à souffrir ces noms là.  
 NERINE.

Où vous croiroit son Fils.

Me. ARGANTE.

Non, ce n'est point cela.

Mais enfin je suis jeune & l'injustice est grande ...

LE CHEVALIER *a part.*

Oh si j'en croyois rien je veux bien qu'on me pen-  
 de.

NERINE *à Me. Argante, bas.*

En vain vous vous piquez de jeunesse & d'appas,  
 Je vous avois bien dit qu'on ne vous croiroit pas.

Me. ARGANTE.

Laissons mon âge à part. Vous êtes galant hom-  
 me.

Parlons net, m'aimez vous ?

NERINE *à part.*

Oh, oui, selon la somme.

Me. ARGANTE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Assûrez moi de fort beaux revenus,  
 Vous serez à mes yeux plus belle que Venus.

Me. ARGANTE.

Il n'est pas tems encor de traiter cette affaire.

LE CHEVALIER.

Le bon homme Pyrate est avec le Notaire,  
 Et le Contrat dressé nous pourrons bien, je croi,  
 En dresser un de même & pour vous & pour moi.

Me. A R-

Me. ARGANTE.

Il est vrai, mais je veux.

LE CHEVALIER.

Voyez-vous cette mine,  
 Cette bouche, ces yeux, cette taille si fine,  
 Là, parlez franchement, que vous en dit le cœur?  
 Cela ne vaut-il pas vos billets au porteur?  
 Je vous aime déjà, mais muni de ce gage,  
 Je vous en aimerai mille fois davantage.

NERINE.

Sui cet article là vous êtes trop pressant.

Me. ARGANTE.

Je ne veux pas ainsi vous donner mon argent.

NERINE.

Et vous faites fort bien.

LE CHEVALIER.

Que me voulez vous dire?

NERINE.

Vous ne l'entendez pas?

LE CHEVALIER.

Non.

NERINE.

Je vais vous instruire.

Madame est très modeste & convient entre nous  
 Qu'elle a, si vous voulez, quelques ans plus que  
 vous.

Elle remarque encor, non sans beaucoup d'ailar-  
 mes,

Que sa mûre beauté cède à de jeunes charmes.

Me. ARGANTE.

Je ne dis pas cela.

NERINE.

Ne nous aveuglons point.

Mais Madame se sent encor jeune en ce point  
 Qu'il lui faut un mari qui pour elle s'empresse  
 Comme s'il l'épousoit dans sa tendre jeunesse.  
 Vous m'entendez?

LE CHEVALIER.

Fort bien.

Or on voit très-souvent

Qu'une veuve qui prend une tête à l'évent,  
 Un jeune écervelé... comme vous par exemple,  
 Et qui lui fait le don d'une somme fort ample,  
 Ne se réservant rien qui puisse l'amoincer,  
 N'en a que des froideurs pour la récompenser.  
 Bien tôt elle le voit fier, brutal & vol ge,  
 Joindre à ce traitement le mépris & l'outrage,  
 Dès deniers de la Dame acheter des faveurs,  
 Et ce qu'il doit chez lui, le prodiguer ailleurs.  
 C'est ce que nous craignons. Pour la paix du ménage,

Nous voulons de nos biens faire un prudent usage,  
 Or rien n'est plus prudent que de les réserver,  
 Pour vous en faire part, ou bien vous en prier;  
 Et pour vos intérêts ainsi que pour les nôtres  
 Nous prétendons régler nos bienfaits, sur les vôtres.

## LE CHEVALIER.

Où. C'est donc là l'extract de vos intentions ?  
 On prétend me réduire à des conditions ?  
 Je pourrois, si bien fait, à la fleur de mon âge,  
 But à but avec vous conclure un mariage ?  
 En vain donc la nature eût soin de me former,  
 Pour charmer tous les cœurs plutôt que pour aimer,

De tous ces rares dons suis-je dépositaire  
 Pour ne les employer qu'à tâcher de vous plaire ?

## Me. ARGANTE.

Il faut sans contester approuver mes desseins.

LE CHEVALIER *lui fait la révérence.*  
 Ménagere Maman, je vous baise les mains.

## SCENE III.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

**E**H bien, Nerine, eh bien, tu vois comme on me traite.

N E R I N E.

Je le vois, & de plus, j'en suis très satisfaite.  
 Oui, si j'atteins jamais l'âge de cinquante ans,  
 Et qu'on me voye encor chercher des soupçons,  
 Et si de la raison je perds assez l'usage  
 Pour vouloir acheter & prendre en mariage  
 Quelque godelureau faisant le beau garçon?  
 Qu'on me traite de folle & de vieille guenon,  
 Puisse alors quelque infâme & malin Vau-de-vil-  
 le,

Faire chanter mon nom aux badauds de la Ville :  
 Pour me récompenser, puisse mon jeune Epoux  
 Dissiper tout mon bien & m'affommer de coups ;  
 Et si ce n'est assez de ce rude supplice  
 Dont je serai punie avec trop de justice,  
 Puisse t-il pour combler toutes ses cruautés,  
 Me fevrez des plaisirs que j'avois achetez.

Me. ARGANTE.

Oui d'un jeune mari me voilà rebutée ;  
 Je vois à quel excès j'en ferois maltraitée.  
 Pour agir à present selon mes intérêts,  
 Je vais en choisir un de mon âge, à peu près.

N E R I N E.

Bon, c'est vouloir encor faire une autre sottise.  
 Un mari de vôtre âge est pierre marchandise.  
 Qu'attendez-vous de lui? des contes du vieux tems?  
 Ma foi m'en croirez-vous? mariez vos enfans ;  
 C'est-là le plus beau soin qui convienne à vôtre  
 âge :

Ensuite jouïssiez des douceurs du veuvage.  
 Hélas! combien je vois de Femmes & d'Epoux

Qui



Qui voudroient bien troquer leur état avec vous.

Me. ARGANTE.

Tu dis vrai: J'allois faire, une insigne folie.

En bien marions donc Celimene & Julie.

Mais, tien, je me connois, j'aurai le cœur meurtri,

De les voir toutes deux dans les bras d'un mari  
Tandis qu'il me faudra quoique tendre & sensible,  
Supporter les ennuis d'un veuvage penible.

NERINE.

Eh bien, si le veuvage est un tourment pour vous,  
Vous pouvez à loisir vous donner un Epoux.

Point de jeunes Blondins, ils sont toujours volages,

Il vous faut un mari qui soit entre deux âges,  
Et qui se soit défait, plus mûri par le temps,  
De la présomption qu'on voit aux jeunes gens.

Me. ARGANTE.

Entre deux âges, oui, c'est bien là mon affaire.

Et quel âge est-ce-là? dis-moi?

NERINE.

Mais ce sont d'ordinaire....

Me. ARGANTE.

Des hommes de trente ans?

NERINE.

Vous êtes en défaut.

Les hommes ne sont pas raisonnables si tôt.

Il faut que le futur en ait au moins quarante.

Encor c'est bien risquer.

Me. ARGANTE.

Mais...

NERINE.

J'en serois contente

Moi qui parle; en un mot je crois que mes avis...

Me. ARGANTE.

Ils seront, je t'assure, exactement suivis.

NERINE.

Mais il faut marier Julie & Celimene;

Sans cela, croyez-moi, votre espérance est vaine,

Vos charmes sont ternis par leurs jeunes attraits,

Ils portent malgré vous d'inévitables traits,  
 Et tous vos prétendens agacez par ces Belles,  
 Vous abandonneront pour courir après elles;  
 Mais des que du logis vous les éloignerez,  
 Dame c'est pour le coup que vous triompherez.

Me. A R G A N T E.

Tu dis vrai, me voilà défaire de Julie,  
 Ou du moins peu s'en faut. Mais à qui, je te prie,  
 Donnerons-nous sa Sœur ?

N E R I N E.

A votre Chevalier.

Son Frère est languissant ; s'il devient héritier,  
 Et qu'il se trouve un jour le chef de sa famille  
 Vous aurez richement marié votre Fille.

Me. A R G A N T E.

Ce cas peut arriver, mais qu'il arrive ou non,  
 Il nous faut profiter de cette occasion ;  
 De mes Filles enfin je pretens me défaire,  
 Et je vais de ce pas rejoindre mon Notaire,  
 Je veux sur ce sujet un peu le consulter.

## S C E N E IV.

N E R I N E *seule.*

**L**E Notaire est gagné. Tout va s'exécuter  
 Sur le plan que j'ai fait, & malgré les obstacles....

## S C E N E V.

N E R I N E, F R O N T I N.

N E R I N E.

**T**E voilà ?

F R O N T I N.  
 J'écoutois.

N E.

NERINE.

Oui.

FRONTIN.

Tu fais des miracles.

NERINE.

Et Dorante?

FRONTIN.

Pour lui je crois qu'il ne fait rien,

Il s'occupe à rêver tout au plus.

NERINE.

Ah ! fort bien.

Et ne devoit-il pas ?...

FRONTIN.

Il revient de la Ville.

NERINE.

Depuis qu'on est d'accord il paroît bien tranquille,

FRONTIN.

Oh, très-fort. Il m'a dit quatre mots seulement,

Puis il s'est renfermé dans son appartement.

NERINE.

Quoi ! ne devoit-il pas, aux pieds de sa Maitresse,

Par des transports de joye exprimant sa tendresse,

Marquer que leur hymen dont il fait son bonheur,

Va fixer pour jamais son esprit & son cœur ?

FRONTIN.

Oh ! les choses vraiment ont bien changé de face

Le feu qui le brûloit n'est à present que glace,

Il craint le mariage & n'en veut plus tâter.

NERINE.

Ah ! que m'apprens tu là ? qui peut l'en dégoûter ?

FRONTIN.

Julie.

NERINE.

Et de quel crime est-elle donc coupable ?

FRONTIN.

Elle a tort.

NERINE.

Elle a tort ?

FRONTIN.

Oui. D'être trop aimable.

Son

Son esprit, son humeur égalent les appas,  
Elle enchante, & tout franc, cela ne se fait pas.

N E R I N E.

Bon, bon.

F R O N T I N.

Ce que je dis paroît peu vrai-semblable,  
Cependant, mon enfant, rien n'est plus véritable:  
Les charmes de Julie ont enflâmé nos cœurs,  
Les charmes de Julie éteignent nos ardeurs:  
Nous pensons à présent qu'une Epouse si belle  
Est fort imperieuse? & rarement fidelle.  
Et comme sur l'honneur nous ne badinons point,  
Nous craignons de nous voir quelque jour, un  
Ajoint.

N E R I N E.

Un Ajoint? qu'est cela?

F R O N T I N.

Ce mot n'est pas moderne,  
Un Ajoint c'est, machère, un mari subalterne,  
C'est un Vice-gerent, un Blondin favori,  
Qui prend en tapinois la place du Mari.

N E R I N E.

Et si, craint-on cela, quand on aime une Fille?

F R O N T I N.

Peste! Il dit que chez lui c'est un mal de Famille.

N E R I N E.

Le bon homme Pyrante est donc bien affligé?

F R O N T I N.

Il ne fait point encor que son Fils a changé:  
Plein de joye il travaille avec vôtre Notaire,  
Quand son Fils se prépare à rompre cette affaire;  
Mais puisqu'il se dédit c'est à lui de parler;  
S'il broûille la fusée, il peut la démêler.

N E R I N E.

A ton exemple aussi je m'en vais sans rien dire,  
Attendre le succès que ceci peut produire.

## SCENE VI.

FRONTIN *seul.*

**D**Orante me surprend, car ordinairement  
 Ses résolutions ne durent qu'un moment,  
 Mais depuis plus d'une heure il tient avec courage  
 La résolution de fuir le mariage.

## SCENE VII.

PYRANTE, LYSIMON,  
 FRONTIN.

PYRANTE.

**M**Ais écoutez moi donc.

LYSIMON.

Vous me parlez en vain,

PYRANTE.

Croyez-moi.

LYSIMON.

Rien ne peut empêcher mon dessein,  
 Toujours de sobéir! toujours me contredire!  
 L'impudent! il osoit sans même m'en instruire,  
 Epouser une folle à cinquante ans passés!

PYRANTE.

Mais il n'y pense plus, & . . .

LYSIMON.

Ce n'est pas assez.

Je prétends le punir d'une telle insolence,  
 Et le faire enfermer.

PYRANTE.

Bon, bon, quelle apparence

Qu'après. . .

LYSIMON.

J'ai sur cela voulu le quereller;  
 Savez vous de quel ton il vient de me parler?

P Y-

P Y R A N T E.

Son peu d'égard pour vous avec raison vous blesse,  
 Mais qui produit cela? c'est le peu de tendresse  
 Que vous lui témoignez en chaque occasion.  
 Vous ne lui faites voir que de la passion,  
 A vos corrections l'emportement préside,  
 Et vous ne montrez point que la raison vous guide,

Or c'est la raison seule & non l'emportement  
 Qui tire les enfans de leur égarement.

L Y S I M O N.

Pour le spéculatif ce discours fait merveilles,  
 Il enchante d'abord l'esprit & les oreilles,  
 Veut-on le pratiquer? on voit incontinent  
 Que ce discours si sage est fort impertinent.

P Y R A N T E.

Point du tout, & mon fils me prouve le contraire.

L Y S I M O N.

Eh morbleu, vous cherchez en tout à lui complaire?

Mais s'il aimoit Julie à présent malgré vous;  
 Que voulant l'épouser il vous mit en courroux,  
 Pourriez vous vous flâter, pere prudent & sage,  
 De le forcer à rompre un pareil mariage?

P Y R A N T E.

Je n'ai qu'à dire un mot, il y renoncera.

L Y S I M O N.

Vous vous moquez de moi.

P Y R A N T E.

Non? quand il vous plaira

Je feindrai devant vous que je veux qu'il renonce  
 A l'hymen de Julie.

L Y S I M O N.

Eh bien, si sa réponse

Est qu'il obéira, j'ose vous protester  
 Que je veux désormais en tout vous imiter.  
 Aux desirs de mon Fils je souscrirai sans peine.

P Y R A N T E.

Il faudra donc lui faire épouser Celimene;  
 Clitandre vôtre aîné n'a point encor d'enfans,

Uest toujours malade. . . .

LYSIMON.

Il n'est pas encor tems . . .

PYRANTE.

Pour remettre un ami dans la meilleure voye ,  
Je veux bien de mon Fils suspendre un peu la joye,  
Il vient, toi ne dis mot.

FRONTIN *à part.*

Plaisant événement!

Son Fils n'obéira que trop facilement.

SCENE VIII.

PYRANTE, LYSIMON, DO-  
RANTE, FRONTIN.

DORANTE *à son pere.*

JE vous cherchois, Monsieur, pour vous prier  
d'entendre. . .

PYRANTE.

Ecoutez moi plutôt, je m'en vais vous surprendre.  
Vous m'avez vû, mon Fils, jusques à ce moment  
Donner à vos desirs un plein consentement ;  
Pourrez vous me marquer vôtre reconnoissance  
De toutes mes bontés, & de ma complaisance ?  
Le prix que j'en demande , est que sans balancer ,  
A l'hymen projeté vous veüilliez renoncer.  
J'ai mes raisons pour rompre avec Madame Ar-  
gante.

Ainsi preparez vous à remplir mon attente.

LYSIMON *à Pyrante.*

Bon, il n'en fera rien.

PYRANTE.

Patience, attendez.

DORANTE.

Je dois exécuter ce que vous commandez ,  
Et j'ai de mon bonheur une marque certaine,  
Pouvant sur ce sujet vous obéir sans peine.

P Y R A N T E.

Mais il faut dès ce jour quitter cette Maison.

D O R A N T E.

Dès ce jour ?

P Y R A N T E.

Oui vrayment , &amp; pour bonne raison.

D O R A N T E.

Vous pourriez differer... mais enfin il n'importe.  
 Vous avez vos raisons pour presser de la sorte,  
 Et ce qui vous convient est ma suprême loi.

P Y R A N T E.

Eh bien , qu'en dites-vous ?

L Y S I M O N.

Je suis tout hors de moi ?

Vôtre système est bon , j'en voi tout le merite,  
 Et je veux desormais réformer ma conduite ;  
 Je vais trouver mon fils , mais daignez un moment  
 M'aider de vos conseils dans ce commencement.  
 Venez.

P Y R A N T E à Dorante.

Très-volontiers. Je reviens tout à l'heure.

L Y S I M O N.

Ne perdons point de temps.

P Y R A N T E.

Je vous sui.

*A Frontin.*

Toi demeure

Pour le desabuser sur l'ordre. . .

F R O N T I N.

Oui, Monsieur.

*à part.*

Je veux quelques instans le laisser dans l'erreur.

## S C E N E IX.

D O R A N T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

E N fin , vous voilà libre , & selon votre envie  
 Votre pere consent que vous quittiez Julie.

V o u s



Vous allez vous en voir éloigné pour jamais.  
Joyez quelle bonté! prévenir vos souhaits!

DORANTE *se promenant à grands pas.*  
Tais-toi. Dès ce jour même il veut qu'on se sépare!

Cet empressement-là me semble assez bizarre.  
Il m'a parlé d'ailleurs avec une hauteur. . . .  
Quoi! si de cet hymen je faisois mon bonheur,  
Il exigeroit donc un entier sacrifice  
Des plus tendres desirs..? Ah! c'est une injustice.  
N'est il pas vrai, Frontin, & j'attendois de lui..  
A-t'il dit qu'il falloit la quitter aujourd'hui?  
Réponds.

FRONTIN.

Vous m'avez dit de garder le silence;  
Je suis dans le respect & dans l'obéissance.

DORANTE.

Sais-tu que je suis las de tes mauvais discours?

*Il s'arrête tout court.*

Ne pouvoit-il pas bien attendre quelques jours?  
Parle donc? . . . Non tais-toi.

*Il se jette dans un fauteuil.*

Rappelons nos idées

Cet ordre sans le fond s'accorde à mes pensées;  
Je crains le mariage, & mon pere a raison. . . .

*En se levant brusquement.*

Mais quoi! dès aujourd'hui quitter cette Maison?  
Frontin.

FRONTIN.

Deliberez s'il faut que je réponde,  
Car je suis discret, moi.

DORANTE.

Que le Ciel te confonde.

*Il rêve.*

Va t'en trouver Julie.

FRONTIN.

Oui.

DORANTE.

Non, demeure en ce lieu.

FRONTIN.

soit.

N 2

DO.

DORANTE.

Je m'en vais lui dire un éternel adieu. . .  
 Ah! jamais ma douleur ne pourra le permettre. . .  
 Approche cette table. Il faut par une lettre,  
 L'informer que mon pere est cruel jusqu'au point  
 D'exiger. . .

FRONTIN.

Pour le coup je ne mentirai point.  
 Car ne vouliez vous pas rompre ce mariage? . .

DORANTE.

Il est vrai, mais enfin je pouvois. . .

*Il écrit.*

FRONTIN à part.

Il enrage.

Ah! que vois-je, Monsieur? vous vous attendrissez.  
 Ce papier est trempé des pleurs que vous versez!

DORANTE *après avoir écrit.*

Porte lui ce billet, & fais lui bien entendre  
 Que mon Pere. . . Attens donc. Avant que de  
 le rendre

Tu diras. . .

*Il reprend le billet; après l'avoir lu, il le déchire.*

FRONTIN.

Bon, voilà le billet déchiré.

DORANTE *avec transport.*

Non, je ne puis souffrir d'en être séparé.  
 Eloignez vous de moi trop importuns scrupules,  
 Fades raisonnemens & craintes ridicules.  
 Mon esprit suit mon cœur, l'amour est ma raison.  
 Et la raison pour moi n'est plus qu'un noir poison.

FRONTIN.

Où, où, défaites vous de cette tracassière.

DORANTE

Je m'en vais me jeter aux genoux de mon pere  
 et de Madame Argante, & si je n'obtiens rien,  
 Pour faire mon bonheur, il est un sûr moyen.

FRONTIN.

Quel est il, s'il vous plait?

DORANTE.

J'enleverai Julie.

FRON-

FRONTIN.

Fort bien, J'ai souhaité, Monsieur, toute ma vie  
D'assister une fois à quelque enlèvement,  
Et je m'en vais avoir ce divertissement.

## SCENE X.

DORANTE, JULIE, CELIMENE,  
LE CHEVALIER,  
FRONTIN.

DORANTE *court au devant de Julie  
& se jette à ses genoux.*

AH! prenez part, Madame, à l'excès de ma peine.

Si vous m'abandonnez, ma disgrâce est certaine?  
Si vous m'aimez toujours, quoiqu'il puisse arriver..

JULIE.

Que faites vous?

FRONTIN.

Madame, il va vous enlever.

JULIE.

M'enlever?

FRONTIN.

Où sans doute, & dès ce moment même.

JULIE.

Votre discours me cause une surprise extrême;  
Tout conspire, Dorante, à contenter nos vœux,  
Et l'hymen dès ce jour va nous unir tous deux.

DORANTE.

Dès ce jour?

JULIE.

Où sans doute, & j'ai vu votre pere  
Signer nôtre contrat aussi-bien que ma mere.

DORANTE.

Ah Ciel! Il m'avoit dit...

N 3

FRON-

C'étoit pour faire voir  
Combien sur vôtre esprit il avoit de pouvoir,  
Afin que Lyfimon reconnût dans la suite  
Qu'il doit de vôtre pere imiter la conduite.

LE CHEVALIER.

Je sens de cet exemple un effet assez doux,  
Mon pere me marie en même tems que vous,  
Au lieu de la Maman, on me donne Madame,  
Et l'on traite la chose avec la bonne femme.

DORANTE à *Celime*.

Vous l'épouserez donc?

CE LIMENE.

Je fais tout mon bonheur  
De lui donner bien tôt & ma main & mon cœur.

SCENE DERNIERE.

PYRANTE, JULIE, CELIMENE,  
DORANTE, LE CHEVALIER,  
NERINE, FRONTIN.

NERINE.

Enfin, graces au Ciel, j'ai fini mon ouvrage,  
Venez tous célébrer un double mariage.

PYRANTE.

J'ai pendant quelque tems troublé vôtre bonheur,  
Mais vous allez sortir heureusement d'erreur;  
Je n'ai jamais rien tant souhaité dans ma vie,  
Que de pouvoir un jour vous unir à Julie.  
J'ai signé: tout est prêt. Suivez-moi promptement  
Et mêlez vôtre joye à mon ravissement.

*Ils sortent tous, hors Dorante & Frontin.*

FRONTIN à *Dorante*.

Julie est tout à vous; nous voilà hors de peine.

DORANTE après avoir rêvé.

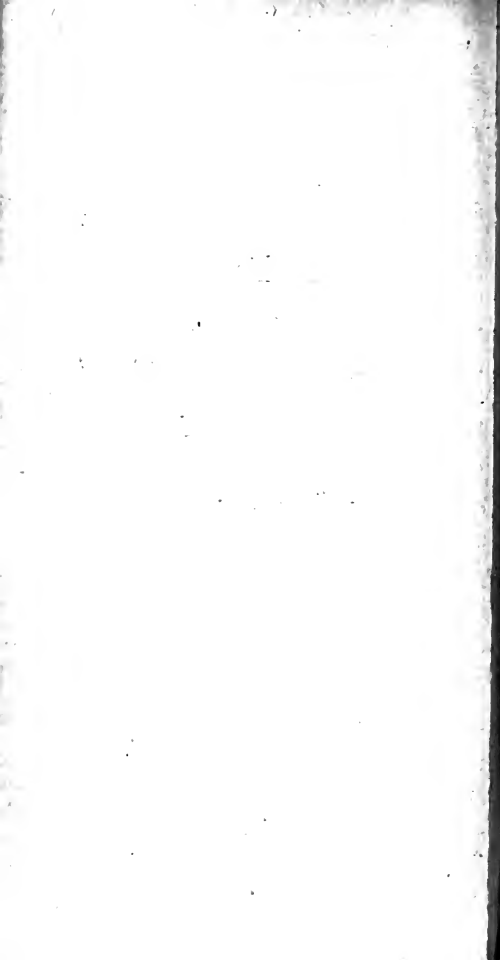
J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser *Celime*.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

LE  
MEDISANT,  
COMEDIE.

*Par Monsieur*

NERICAULT DESTOUCHES.





A S O N

ALTESSE SERENISSIME

M A D A M E

LA DUCHESSE DU MAINE.

**D**I G N E sang des plus grands Monarques,  
Vous en qui la faveur des Cieux

Fait admirer mille Dons précieux ;

Vous que doit épargner la cruauté des Parques,  
Si nos vœux peuvent être exaucés par les Dieux,  
Princesse, descendez de votre rang suprême

Pour écouter un jeune nourison

Des neuf Muses & d'Apollon,

Et daignez l'exhardir vous-même

A vous offrir un foible Don.

Vous ne savez que trop qu'il n'est plus de Corneilles,

Que Racine est dans le tombeau,

Que Molière en mourant a brisé son pinceau ;

Et si ce tribut de mes veilles

N'est pas un chef d'œuvre nouveau,

Songez que la nature avare de merveilles

Ne produit pas à tous momens

Ces sublimes esprits dont les rares ouvrages

De l'immortalité sont d'infailibles gages :

Il faut s'accommoder au temps.

Pour moi qui marche sur leurs traces,

Mais qui les suis de loin, & toujours chancelant,

Je crains à chaque pas de fatales disgraces,

# E P I T R E.

Je vois le précipice, & le vois en tremblant.  
 Je pourrois cependant d'une course rapide  
 Affronter la tempête, & craindre moins l'éciüil ;  
 Déjà plus d'une fois, à ma Muse timide  
     Vous avez fait un doux accéüil ;  
 Vos éloges ont dû l'enfler d'un juste orgueil :  
 Elle n'ignore pas que le Dieu du Permesse,  
 Les neuf Sœurs, & Minerve ont uni leurs efforts  
 Pour remplir vôtre esprit de leurs rares Trésors,  
 Et que vous possédez cette immense richesse.  
 Qu'outre mille Vertus que vôtre auguste rang  
     Fait éclater du Couchant à l'Aurore,  
     Vous faites admirer encore  
 Une sincérité digne de vôtre sang.  
 Qu'ainsi par une Loi qu'en tous lieux on observe  
     Vos Jugemens sont toujours confirmés,  
     Et que tout mortel sans réserve,  
     Doit estimer ce que vous estimez.  
 Oüi, de si justes droits animent mon courage.  
 Que pourront en effet m'objecter mes Censeurs ?  
 Vous m'avez accordé vôtre auguste suffrage,  
 Et pour m'en faire mieux ressentir les douceurs,  
     Après avoir applaudi mon Ouvrage,  
     Vous permettez qu'aux yeux de l'Univers  
     Je vous en fasse un humble hommage ;  
 C'est immortaliser, & mon nom, & mes vers.  
     D'ailleurs, oserai je le dire ?  
     Je fais la guerre aux défauts des humains,  
     Et les portraits qui partent de mes mains  
     Ont pour objet celui de les instruire  
 Par les traits égayer d'une vive satire.  
 Je tâche à pénétrer les replis de leurs cœurs,  
 J'attaque ouvertement les modes & les mœurs.  
 C'est cet objet plaisant, autant qu'il est utile,  
 Qui vous fait approuver mes pénibles travaux ;  
     Exempte de tous les défauts,  
     Vous voulez que l'homme indocile  
 Soit corrigé des siens, sans faste & sans orgueil ;  
 Qu'il goûte en s'instruisant une douceur extrême,  
     Et trouve dans le plaisir même



# E P I T R E.

*Ce qui peut redresser son esprit & son cœur.*

*Tels sont aujourd'hui les miracles*

*Que font chez nous nos innocens spectacles.*

*D'un CURIEUX IMPERTINENT.*

*Que tout allarme, à qui tout fait ombrage,*

*J'ai tracé la naïve & ridicule image;*

*J'ai tâché, même en badinant,*

*A faire d'un INGRAT la peinture odieuse,*

*Et d'une main laborieuse*

*J'ai rassemblé les traits d'un esprit chancelant,*

*D'un homme Irrésolu qui toujours délibère,*

*Et qui s'aveugle en tout à force de lumière.*

*J'attaque ainsi le cœur & l'esprit tour à tour,*

*Par le nouveau portrait que je vais mettre au jour*

*Aux MEDISANS je déclare la guerre,*

*Peste maudite, & fleaux de la terre,*

*Esprits pernicious dont le malin effort*

*Voulant faire haïr tous les objets qu'on aime,*

*Détruit le plus parfait accord,*

*Et noircit l'innocence même.*

*Pour arracher des Cœurs ce penchant odieux,*

*J'ai ranimé l'effort de ma Muse endormie;*

*Procurez à ses soins un destin glorieux,*

*Vous de la Médifance implacable ennemie;*

*Vous qui par votre exemple, ainsi que par vos loix*

*L'avez de votre Cour à jamais exilée;*

*Et puisse mon ouvrage être d'un si grand poids,*

*Qu'en tous lieux désormais honteuse & désolée,*

*Ainsi qu'auprès de vous, elle perde la voix.*

NERRICAULT DESTOUCHES.

# A C T E U R S.

LE BARON.

LA BARONNE.

MARIANNE, Fille du Baron.

VALERE, Frere de Marianne.

DAMON, Amant de Marianne.

LEANDRE, Amant de Marianne.

LE MARQUIS de Richesource, au-  
tre Amant de Marianne.

ISABELLE, Sœur de Richesource.

LYSETTE, Suivante de Marianne.

JAVOTTE, Suivante d'Isabelle.

LE MARQUIS, Pere de Leandre.

FRONTIN, Valet de Leandre.

UN ESCUYER.

SIX LAQUAIS.

*La Scène est à Paris dans la  
Maison du Baron.*



L E

## M E D I S A N T,

C O M E D I E.

A C T E I.

S C E N E P R E M I E R E.

L E B A R O N , L A B A R O N N E.

L E B A R O N.

**E** H bien, sur ce suier n'ayons point de querelle,  
 Oui ma femme, autrefois vous futes jeune &  
 belle,

Et grace à vos vertus, le lardon scandaleux  
 Ne m'a point mis au rang des époux malheureux,  
 Ou si mon front par vous a reçu du dommage,  
 Je l'ignore, & pour moi c'est un grand avantage.

L A B A R O N N E.

Comment donc, vous doutez? ...

L E B A R O N.

Ah point d'emportement,  
 Je m'en vais vous parler plus positivement,  
 Et je protesterai, s'il le faut, pour vous plaire,  
 Que je suis seul exempt du malheur ordinaire;

Mais par vous cet honneur est mis à trop haut prix,  
Et je suis moins heureux que les autres Maris.

L A B A R O N N E.

Quoi le plaisir d'avoir la femme la plus sage. . .

L E B A R O N.

Il n'est plus question de sagesse à votre âge ;  
Ou celle dont il faut vous piquer à présent ,  
C'est d'avoir un esprit facile & complaisant ,  
Et d'adoucir par là le poids de ma vieillesse ,  
Mais vous contrariez & querellez sans cesse ,  
Jamais sur aucun fait , nous ne sommes d'accord.

L A B A R O N N E.

Non , j'ai toujours raison ; vous avez toujours tort.  
Devant tout l'Univers je le ferai connoître.

L E B A R O N.

En un mot comme en cent , je veux être le maître.

L A B A R O N N E.

Et moi je veux qu'ici tout se fasse à mon gré.

L E B A R O N.

Le pouvoir d'un Mari doit être révééré.

L A B A R O N N E.

Le pouvoir d'une femme est plus considérable ,  
Lorsque la femme en tout est la plus raisonnable.

L E B A R O N.

Et le pouvez-vous bien en voulant que Damon  
Epouse Marianne ? Il seroit. . .

L A B A R O N N E.

Pourquoi non ?

L E B A R O N.

Outre qu'il a besoin d'une riche alliance ,  
Le croyez vous au fond digne de sa naissance ?  
Jamais homme ne fut plus dangereux que lui ,  
Il donne un mauvais tour aux actions d'autrui ,  
Tout le monde est en butte à ses traits satyriques ,  
Et l'on craint en tous lieux ses malignes critiques.  
Ses amis , s'il en a , n'en peuvent être exemps ,  
D'autant plus dangereux dans ses traits médifans ,  
Qu'il cache son poison & sa langue traitresse  
Sous les dehors trompeurs d'une humble politesse.

Ei , vouloir que ma Fille accepte un tel époux ,

C'est

C'est prétendre introduire une peste chez nous.

LA BARONNE.

Eh vous le haïssez faute de le connoître ;  
 Mais pour moi qui fais mieux tout ce qu'il en peut  
 être,  
 Je soutiens...

LE BARON.

Ah morbleu je le connois trop bien ;

Depuis qu'il est chez nous , je n'y connois plus  
 rien ,

Contre moi , ses discours vous aigrissent sans cesse ,  
 Nos enfans n'ont pour nous ni respect , ni tendres-  
 se ,

Moi-même , il me prévient si souvent contre vous ,  
 Que je ne puis vous voir sans me mettre en cou-  
 roux ,

Et qu'à rous les instans nous nous broüillons en-  
 semble :

Des traits aussi marquez auroient dû ce me semble ,  
 Vous le faire haïr autant que je le haïs ,

Et remettre entre nous l'union & la paix ;  
 Mais de votre amitié c'est en vain qu'il abuse ,  
 Il a toujours raison , & c'est moi qu'on accuse.

LA BARRONNE.

Donnez à mer desseins un plein consentement ,  
 Et vous verrez bien-tôt qu'il n'est point...

LE BARON.

Non vraiment ,

Je ne le donnerai sur aucun Mariage ,  
 Que lorsque de ma fille il aura le suffrage ,  
 Il faut la consulter.

LA BARONNE.

La consulter ? Pourquoi.

Monsieur ? Prit-on le soin de me consulter moi  
 Lorsqu'il fut question de nous unir ensemble ?  
 Je veux que sur cela ma Fille me ressemble ;  
 Je ne vous aimois point ; cependant j'obeïs.  
 Et ma Fille prendra celui que je chois.

LE BARON.

Où puisque vous parlez avec cette insolence ,

Je

Je vais avec rigueur user de ma puissance ,  
Et pour en revenir à mon premier dessein ,  
Marianne au Convent entrera dès demain.

LA BARONNE.

Au Convent? Nous verrons.

LE BARON.

Taisez vous.

LA BARONNE.

Moi me taire?

J'aimerois mieux mourir.

LE BARON.

Vous ne pourriez mieux faire.

LA BARONNE.

Quoi vous avez le front de me traiter ainsi?

LE BARON.

Par la mort. . . .

## SCENE II.

LE BARON, LA BARONNE ,  
LYSETTE.

LYSETTE.

**E**H bon Dieu, quel desordre est-ceci ?  
On vous entend crier du milieu de la rue ,  
Pour mettre le hola je suis vîte accouruë ;  
Ne finirez-vous point?

LE BARON.

Je changerai de ton,  
Si tôt que j'aurois mis ma femme à la raison.

LYSETTE.

Bon! c'est lui déclarer une guerre éternelle?

LA BARONNE.

J'en en démordrai point.

LE BARON.

La maudite femelle!

LA BARONNE.

Le vieux fou!

LE BARON.

C'est ainsi que je suis respecté?

LA BARONNE.

Je ne reconnois point ici d'autorité.

LE BARON.

Que maudit soit celui qui fit nôtre assemblage.

LYSETTE.

Admirables effets des nœuds du Mariage!

Quelle docilité! quel doux rapport d'humeurs!

Allons, dites vous donc encor quelques douceurs.

LE BARON.

Ah trêve, s'il vous plaît, à la plaitanterie?

Je ne suis point d'humeur d'entendre raillerie.

LA BARONNE.

Ni moi: de tout ceci je veux avoir raison,

Ou je vais sur le champ deferrer la Maison.

LYSETTE.

C'a de quoi s'agit-il? D'où vient vôtre querelle?

N'est-ce pas au sujet de Marianne?

LE BARON.

Oui, d'elle.

LYSETTE.

Eh bien?

LE BARON.

Nous avons mis en question d'abord

S'il faloit l'envoyer au Convent.

LYSETTE.

C'est à tort

Que vous délibérez sur un sujet semblable.

LE BARON.

Et pourquoi, s'il vous plaît, je vous trouve admirable.

LYSETTE.

Tout vingt raisons au moins.

LE BARON.

Vingt raisons?

LYSETTE.

Tout autant.

LE

LE BARON.

Sachons donc...

LYSETTE.

Je m'en vais vous le dire à l'instant  
La première est, Monsieur, qu'elle n'en veut rien  
faire.

LE BARON.

Ma Fille n'iroit pas au Convent pour me plaire ?

LYSETTE.

Oh, pour celui-là non. Sur tout autre sujet  
Vos ordres, j'en suis sûre, auront un plein effet,  
Elle agira toujours en Fille obéissante,  
A l'égard du Convent, elle est votre servante.

LE BARON.

Et quoi, si j'en ai pris la résolution ?...

LYSETTE.

Il ne lui manquera que la vocation  
Et que la volonté; sans cela je vous jure  
Que la chose seroit fort aisée à conclure.

LE BARON.

Mais l'a-t-elle dit :

LYSETTE.

Non; j'en juge par ses yeux.

LE BARON.

Par ses yeux ?

LYSETTE.

Où, vraiment. Dame ils parlent des mieux  
Et vous ont dit cent fois...

LE BARON.

Quoi ?

LYSETTE.

Qu'elle n'est point faite  
Pour l'éternel ennui d'une austère retraite,  
Et qu'elle incline fort à la société.

LA BARONNE.

Je le crois; &amp; de plus, c'est là ma volonté.

LYSETTE à la Baronne.

Quoi, c'est vous qui voulez qu'elle soit mariée ?

LA BARONNE,

Oui, moi.



L Y S E T T E.

Sur ce pied-là, l'affaire est décidée.

L E B A R O N.

Comment donc, décidée?

L Y S E T T E.

Oùï, cela passera.

Un Mari contredire une femme?

L E B A R O N.

On verra. . .

L Y S E T T E.

Cela criroit vengeance; Allons, Monsieur, courage,

Il faut que nous tâtions un peu du Mariage.

L E B A R O N.

Eh bien soit, sur ce point je veux bien vous céder.

L Y S E T T E.

Ah voila le moyen de vous raccommo-der.

L A B A R O N N E.

Point du tout.

L Y S E T T E.

Point du tout?

L E B A R O N.

Non, car cela fait naître

Un autre différend.

L Y S E T T E.

Dites-le moi, peut-être

Pourrai-je. . .

L A B A R O N N E.

Deux partis s'offrent tout à la fois.

L E B A R O N.

Est-ce nous qui devons de l'un d'eux faire choix,

Où faut-il qu'en ceci Marianne choisisse?

L Y S E T T E.

Ceci merite bien que l'on y réfléchisse.

Vous pensez sur cela tous deux différemment?

L E B A R O N.

Oùï.

L Y S E T T E.

Je le crois.

L A B A R O N N E.

Cela se peut-il autrement.

L Y-

L Y S E T T E.

Entre gens mariez, ce seroit conscience.

L E B A R O N.

C'a, nous avons en toi beaucoup de confiance.

Juge nous si tu peux, *à la Baronne*: N'y consentez-vous pas?

L A B A R O N N E.

Volontiers. Mais prends garde à ce que tu diras.

L Y S E T T E *au Baron*.

Vôtre avis?

L E B A R O N

Que le choix dépend de Marianne.

L Y S E T T E *à la Baronne*.

Et le vôtre!

L A B A R O N N E.

Pour moi, c'est ce que je condamne.

L E B A R O N.

Quoiqu'il en soit, morbleu je suis ferme en ce point

L Y S E T T E.

Doucement, s'il vous plaît, ne nous emportons point.

Qui sont les deux Amants?

L A B A R O N N E.

Damon &amp; Richesource.

L E B A R O N.

L'un brille par son rang, &amp; l'autre par sa bourse.

L Y S E T T E.

Ah! j'entends bien: Madame est pour le Financier.

L A B A R O N N E.

Au contraire vraiment, je suis pour le premier.

L Y S E T T E.

Bon. Prenons ce fauteuil.

L E B A R O N.

Pourquoi?

L Y S E T T E *s'asseyant*.

Ne vous déplaîse,

Il faut pour bien juger que l'on soit à son aise.

*Elle touffe, crache, & puis prononce gravement.*

Tout bien considéré; Monsieur pour cette fois, faisant céder Madame, usera de ses droits,

Et

Et Marianne ainsi doit avoir la licence  
 De choisir ou le bien, ou la haute naissance :  
 Mais pour dédommager Madame avec honneur  
 Du chagrin d'obéir une fois à Monsieur,  
 Déclarons que Madame en toute autre matière  
 Pourra le contredire, & lui rompre en visière  
 Pour maintenir les droits des femmes de ce tems,  
 Le cas ainsi jugé, hors de Cour sans dépens.

LA BARONNE.

Quoi! vous avez le front Madame l'Infolente?...

LYSETTE.

Respect à la Justice.

LA BARONNE.

Allons, impertinente,

Sortez.

LE BARON *ôtant son chapeau.*

Non, s'il vous plaît, elle demeurera,

LA BARONNE *faisant la révérence.*

Excusez-moi, mon fils, elle décampera.

LE BARON.

Je prétends qu'elle reste.

LA BARONNE.

Et je veux qu'elle sorte.

LE BARON.

Demeure ici: te dis-je?

LA BARONNE.

Allons, passe la porte.

LYSETTE.

Je voudrais de bon cœur tous deux vous conten-  
 ter,

Et pouvoir tout ensemble & sortir & rester;

Mais il faut que je suive ou son ordre, ou le vôtre:

Voyez qui de vous deux l'emportera sur l'autre:

Armez vous, combattez tous deux en gens de  
 cœur.

Et le combat fini j'obéis au Vainqueur.

LA BARONNE.

Elle se rit de nous.

LE BARON.

Elle a raison, ma femme.

LY-

L Y S E T T E.

Il est vrai : Mais de grace, écoutez-moi, Madame.  
Peut-être Marianne aime-t-elle Damon,  
En ce cas il n'est plus de contestation :

Laissez-moi lui parler, je vous ferai connoître  
Dans un petit moment tout ce qu'il en peut être :  
Cependant faites Trêve, & qu'il soit arrêté  
Qu'on ne commettra plus d'Acte d'hostilité :  
Donnez-vous les doux noms de mon cœur, de ma  
mie,

Et laissez pour un temps votre haine endormie,  
Sauf à la reveiller tantôt sur nouveaux frais,  
Si l'on ne convient pas d'une solide Paix.

L A B A R O N N E.

C'est bien dit : Apprends donc le secret de son ame.  
Allons, mon cher époux.

L E B A R O N.

Venez, ma chere femme.

*Ils s'embrassent.*

## S C E N E III.

L Y S E T T E *seule.*

Ceci finira mal, & je crains tout de bon  
Que l'on ne nous oblige à l'hymen de Damon;  
Mais il m'a si bien fait sentir sa médifance,  
Qu'en traverfant ses vœux j'en dois tirer vengeance;

Et c'est à quoi mes soins vont tous être employez.

## S C E N E IV.

M A R I A N N E, L Y S E T T E.

J E T E C H E R C H O I S, L Y S E T T E.

L Y.

LYSETTE,

Eh bien vous me voyez,  
que voulez-vous ?

MARIANNE.

Je viens par ordre de mon Pere,  
qui veut que je te parle au sujet d'une affaire !  
sur laquelle, dit-il, tu dois me consulter.  
De quoi s'agit-il donc ?

LYSETTE.

C'est qu'on vient d'agiter  
quel des deux partis vous convient davantage,  
ou d'aller au Convent, ou d'entrer en ménage.

MARIANNE.

Comment donc ? on a mis la chose en question !

LYSETTE.

Où vraiment. Qu'avez vous ?

MARIANNE.

Beaucoup d'émotion ;  
je tremble. Quel parti prétend-on que je prenne ?

LYSETTE.

Une chose a demeuré fort long temps incertaine ?  
Chacun sur ce sujet pensoit différemment,  
et tous deux disputoient avec emportement.

MARIANNE.

Aste Ciel ! Et dis-moi, n'étoit-ce point ma Mere  
qui parle du Convent ?

LYSETTE.

Non, c'étoit vôtre Pere,

MARIANNE.

Je respire.

LYSETTE.

J'ignore à le voir si mutin,  
sur quelle herbe Monsieur a marché ce matin :  
mais il n'a point encor montré tant de courage :  
quand je suis arrivée il avoit l'avantage,  
et ce qu'on n'a jamais remarqué qu'aujourd'hui,  
il l'ai vû sur le point. . . d'être maître chez lui.  
Vouloit-on jurer de rien, après cette aventure ?

MARIANNE.

Non.

L Y S E T T E.

Comme ils fouhaitoient cependant de conclure,  
On m'a prise pour Juge, & moi j'ai prononcé,

M A R I A N N E.

Qu'as-tu dit ?

L Y S E T T E.

Que Monsieur avoit fort bien pensé,  
Que le seul nom d'Époux vous causoit mille allar-  
mes,

Et qu'un Convent pour vous auroit bien plus de  
charmes.

M A R I A N N E.

Ah Ciel! tu m'as perduë.

L Y S E T T E.

Eh quoi! que dites-vous ?

Seriez vous disposée à souffrir un époux ?

La physionomie, est ma foi bien trompeuse ;

J'ai cru que vous vouliez être Religieuse ;

J'en aurois juré même, &amp;...

M A R I A N N E.

Que tu juges mal!

L Y S E T T E.

Tout de bon !

M A R I A N N E.

Ton arrêt va m'être bien fatal.

L Y S E T T E.

Qu'est devenu le temps où la seule retraite  
Pouvoit, mediliez-vous, vous rendre satisfaite ?

M A R I A N N E.

Ah! par le dépit seul ce dessein fut dicté.

L Y S E T T E.

On vous avoit donc fait quelque infidélité.

M A R I A N N E.

Tu te souviens du temps où je fus en Bretagne,  
Lorsque j'y demeurai six mois à la campagne ;  
Il venoit chez ma Tante un jeune homme bien fait,  
Riche, noble.

L Y S E T T E.

Il vous plut ?

M A R I A N N E.

Il me plût en effet,  
 Et bien-tôt il connut ma passion naissante.  
 Comme il m'aima de même, il le dit à ma Tante,  
 Et la pressa si fort de nous unir tous deux,  
 Qu'elle fut disposée à seconder nos vœux.  
 Elle en parla d'abord au pere de Leandre,  
 C'est le nom du jeune homme; & bien loin de se  
 rendre,  
 Ayant d'autres desseins, il emmena son fils.

L Y S E T T E.

Le bruit!

M A R I A N N E.

Et jamais je ne l'ai vu depuis.

L Y S E T T E.

Vous vouliez au Convent pleurer cette disgrâce :  
 Mais comme avec le temps votre douleur se passe,  
 Pour mieux vous dégager d'un Amant si cheri,  
 Vous croyez qu'il vous faut le secours d'un Mary.  
 N'est ce pas ?

M A R I A N N E.

Je conviens de tout ce que tu penses.

L Y S E T T E.

Oh! j'ai sur tout cela de grandes connoissances.

M A R I A N N E.

Et tu veux qu'un Convent? . . . .

L Y S E T T E.

Pour sonder votre cœur

J'ai voulu tout du long vous en faire la peur :  
 Mais j'ai très bien jugé dès votre plus jeune âge,  
 Que vous aviez les yeux tournez au mariage ;  
 Et je l'ai si bien dit, que par cette raison,  
 On pense à vous donner Richefource ou Damon.

M A R I A N N E.

Ma Mere eût pour Damon, je n'en fais aucun doute.

L Y S E T T E.

Il est vrai; mais, Madame, écoutez-moi.

M A R I A N N E.

J'écoute.

L Y S E T T E.

Je pense que Damon. . . .

M A R I A N N E.

Tu penses sagement ;

Lui seul peut réparer la perte d'un Amant ;  
Il a beaucoup d'esprit & beaucoup de mérite.

L Y S E T T E.

Mais ce n'est point pour lui que je vous sollicite ;  
Riche source vaut mieux , il faut d'oresnavant . . . .

M A R I A N N E.

Ah ! ne m'en parle point.

L Y S E T T E.

Vous irez au Convent.

M A R I A N N E.

Mais. . . .

L Y S E T T E.

Pour vous y forcer j'ai plus d'une ressource.

M A R I A N N E.

Comment, j'épouserois Monsieur de Riche source ?

L Y S E T T E.

Pourquoi non, s'il vous plaît ?

M A R I A N N E.

Tu me conseilles ma'.

L Y S E T T E.

Je conviens qu'il n'est point d'homme plus animal.

Il a l'esprit borné, mais il est franc, sincère,  
Bon ami, généreux, fait à ne point déplaire :  
Il est puissamment riche, & s'est mis dans l'esprit,  
Que pour égaler tout ce mérite suffit :  
Vingt flâteurs affamez qu'il nourrit, qu'il habille,  
Lui font croire qu'il sort d'une illustre famille :  
Mais au fond ce défaut n'est point essentiel,  
Il est noble en idée, & son bien est réel.

M A R I A N N E.

Moi femme d'un Bourgeois ! la chose est odieuse.

L Y S E T T E.

Ce Bourgeois ennobli vous rendra trop heureuse.  
Les titres de Damon vous feroient plus d'honneur,  
Mais j'aime mieux l'argent du moderne Seigneur.  
Chez



Chez l'un on fera fier d'une illustre naissance,  
 Chez l'autre on brillera par la magnificence;  
 Grand train, riche équipage, habits toujours nouveaux,  
 Belles maisons, gros jeu, bonne chère, cadeaux;  
 Et vous éprouverez dans le siècle où nous sommes,  
 Que les riches Bourgeois sont les bons Gentilshommes.

M A R I A N N E.

Non, je n'aurai jamais de sentimens si bas;  
 D'un Seigneur indigent je fais bien plus de cas,  
 Que d'un Gueux enrichi des misères publiques.

L Y S E T T E.

Vous donnez donc aussi dans les traits satyriques?  
 Je ne m'étonne pas si Damon vous plaît tant;  
 Car jamais on n'a vû d'homme si médifant.  
 Tout le monde le fuit, le craint, & le deteste,  
 Et son humeur pourra lui devenir funeste.  
 Avoir un tel mari c'est un sort bien fatal.

M A R I A N N E.

Je vous défends tout net de m'en dire du mal,  
 Je l'estime: d'ailleurs il convient à ma Mere,  
 Et cela lui suffit pour ne vous craindre guere.  
 Adieu.

## S C E N E V.

L Y S E T T E *seule.*

Quelle arrogance! Ah! c'est trop m'insulter,

Pour rompre leur projet je m'en vais tout tenter,  
 Et joignant mes efforts aux ordres de son Pere,  
 Peut être qu'à la fin...

## SCENE VI.

LEANDRE *sous le nom de la* FONTAINE, LYSETTE.

LEANDRE.

Peut on sans vous déplaire  
Vous prier de vouloir m'introduire ceans ?

LYSETTE.

Eh qu'y demandez vous ?

LEANDRE.

J'ai des ordres pressans  
D'y chercher au plutôt une personne aimable,  
Vive, pleine d'esprit, d'une humeur agréable,  
Adroite s'il en fut ; & sans vous offenser,  
Je croi que c'est à vous que je dois m'adresser.

LYSETTE.

Vous me connoissez mal, je m'appelle Lysette,  
Et ne suis point du tout cette personne adroite  
Dont on vous a vanté l'esprit & les appas ;  
Mais pour la bonne humeur je ne m'en défends  
pas.

LEANDRE.

Dans cette modestie & rare & surprenante,  
Je pourrois méconnoître une Fille Suivante,  
Si dans le même instant vôtre air & vôtre esprit  
Ne me confirmoient pas tout ce que l'on m'a dit.

LYSETTE.

Vous aimez à railler.

LEANDRE.

Si vous voulez, ma chère,  
Deux baisers prouveront que je suis fort sincère.

LYSETTE.

J'aime mieux endurer vôtre éloge flatteur.  
Mais de quoi s'agit-il ?

LEANDRE.

Je suis Ambassadeur ;

Et

Et de plus, confident d'un jeune Gentilhomme,  
Qui voudroit être bien avec vous.

LYSETTE.

Il se nomme ?

LEANDRE.

Monfieur de Richelouice; un Marquis nouveau  
né,

De vôtre Marianne Amant passionné.

LYSETTE.

Soyez le bien venu.

LEANDRE.

Pour abrégé l'affaire,

Il croit vôtre secours tout à fait nécessaire :

Je viens ici chargé de ses instructions,

Avec un plein pouvoir sur les conditions ;

Et comme il est plus riche en effet qu'en paroles ,

Commençons le Traité par ces trente pistoles ;

C'est le préliminaire.

LYSETTE.

Il me gagne le cœur.

Je ne puis refuser Monsieur l'Ambassadeur,

Et nous aurons bien tôt conclu nôtre alliance,

S'il persiste à parler avec cette éloquence.

LEANDRE.

J'entends , & parlerai toujours de mieux en  
mieux ,

Mais revenons au fait.

LYSETTE.

Le cas est sérieux.

Pour tracer en deux mots le plan de cette affaire,

Marianne dépend d'un Pere & d'une Mere.

Le Baron nôtre Maître est plein d'humanité,

Mais Madame a ceans toute l'autorité ;

Elle est femme, & de là vous pouvez bien con-  
clure ,

Que tout se fait ceans sans raison ni mesure.

LEANDRE.

Ainsi nôtre demande a réussi fort mal ?

LYSETTE.

Sans doute, & l'on appuye un dangereux Rival.

LEANDRE.

Quel est-il ?

LYSETTE.

C'est Damon, vous devez le connoître.

LEANDRE.

Par tout avec fureur il déchire mon Maître :

Mais il faut l'en punir ; &amp; c'est bien commencer

Si dans cette recherche on peut le traverser.

Marianne avec nous sera d'intelligence,

J'en en saurois douter.

LYSETTE.

Perdez cette espérance,

Car Damon a trouvé le chemin de son cœur.

LEANDRE.

Juste Ciel !

LYSETTE.

Qu'avez-vous ? vous changez de couleur.

LEANDRE

J'apprends avec chagrin cette triste nouvelle.

LYSETTE.

Monsieur l'Ambassadeur, modérez votre zèle ;

Nous ne devons encor desespérer de rien,

Et pour tout rajuster je fais un bon moyen.

LEANDRE *l'embrassant.*

Vous me rendez la vie ; achevez de m'instruire. . .

LYSETTE.

Un zèle si pressant mérite qu'on l'admire ;

Vôtre Maître, ma foi, fait bien choisir les gens :

Et l'on rencontre peu de semblables Agens.

LEANDRE.

Vous ne croiriez jamais combien je m'intéresse. . .

Mais puisque la Baronne est ici la Maîtresse,

Il faudroit la gagner.

LYSETTE.

C'est mon intention :

Comme elle aime Valere à l'adoration,

C'est ce fils pour qui seul on la voit complaisante,

Qu'il faut intéresser dans l'affaire présente.

LEANDRE.

Non, non, avec Damon Valere est trop lié. . .

L Y.

L Y S E T T E.

L'amour fait déranger la plus forte amitié;  
Pour en venir à bout employons Isabelle.

L E A N D R E.

Qui? la sœur de mon Maître?

L Y S E T T E.

Où, l'on dit qu'elle est belle,  
Bien faite, jeune, riche; A de si doux appas,  
Valere assurément ne résistera pas.

Qu'elle vienne chez nous pour rendre une visite  
A Marianne, & moi je saurai faire ensuite....

L E A N D R E.

Je crains....

L Y S E T T E.

Dans un projet plein de difficulté,  
Quand les plus sûrs moyens sont vainement tentez,

Faites intervenir une femme jolie,  
Et voilà sur le champ votre affaire accomplie.

L E A N D R E *apercevant Frontin.*

Que veut cet homme-ci? Le connoissez-vous?

L Y S E T T E.

Non;

C'est l'Ami du Valet de Monsieur le Baron.  
Il rode ici souvent. Il faut que je vous quitte;  
Jusqu'au revoir; surtout songez à la visite.

L E A N D R E.

C'est ce que je m'en vais presser avec aideur.  
Bonjour la Belle.

L Y S E T T E.

Adieu Monsieur l'Ambassadeur

## S C E N E VII.

L E A N D R E, F R O N T I N.

L E A N D R E.

**J**E ne me trompe point, c'est Frontin, c'est lui-même;

Comment est-il ici? ma surprise est extrême!

FRONTIN.

Parbleu plus je le vois, & plus je suis frappé.  
Est-ce lui? Non. Si fait. Oh je me suis trompé!  
C'est pourtant là son air, sa taille, son visage.  
Mais où diable a-t-il pris ce grotesque équipage?

LEANDRE.

Que cherches-tu ceans?

FRONTIN.

Ah ventrebleu c'est lui!

J'ai bien peur que mon dos ne pâtisse aujourd'hui.

LEANDRE.

Que cherches-tu? réponds.

FRONTIN.

Moi? je cherche la porte.

LEANDRE.

Demeure. Ah c'est donc toi!

FRONTIN.

Non le Diable m'emporte.

LEANDRE.

Allons, sortons d'ici? je prétens m'éclaircir...

FRONTIN.

A d'autres.

LEANDRE.

Marche donc.

FRONTIN.

Je ne veux pas sortir.

LEANDRE.

Tu ne veux pas?

FRONTIN.

Dehors je crains la bastonnade.

Ici vous n'oseriez me faire d'incastade,

Où je m'en vais crier comme un Diable. On vien-  
dra,

Et pour Leandre enfin on vous reconnoitra;

C'est ce que vous craignez, je le voi bien.

LEANDRE.

J'enrage.

FRONTIN.

Moi je suis dans mon Fort, & veux en homme sa-  
ge

Ca-

Capituler ici. Jurez-moi vôtre foi  
Que bâton, pieds ni mains n'agiron point sur  
moi.

LEANDRE.

Oui je te le promers.

FRONTIN.

Moi je serai sincère.

LEANDRE.

N'es-tu pas en ces lieux envoyé par mon Pere?

FRONTIN.

Depuis que vous avez déserté la maison,  
J'ai pour vous rerrouver, la charge d'espion.

LEANDRE.

Fort bien.

FRONTIN.

Ayant jugé que vous fuyez Lucrece,

Pour venir à Paris chercher vôtre Maitresse,  
Vôtre Pere m'envoye aussi tôt sur vos pas.  
J'arrive, je vous cherche, & ne vous trouve pas.  
De Marianne enfin découvrant la demeure,  
J'ai cru que je devois y roder à toute heure;  
Et pour m'y procurer un plus facile accès,  
Je me suis avisé de loger tout auprès.  
Je m'informe sous main si l'on connoît Leandre,  
S'il vient ici souvent; je n'en puis rien apprendre,  
Je ne savois que faire ayant perdu mes loins,  
Et je vous trouve enfin quand j'y pensois le moins.

LEANDRE.

Tout ce que tu me dis me paroît si sincère...

FRONTIN.

Je veux vous en convaincre en trompant vôtre Pe-  
re,

Et je vous donne avis pour prouver mon discours,  
Qu'il doit être à Paris au plus tard dans deux jours.

LEANDRE.

Je l'ai prévu; voilà pourquoi je me déguise.

FRONTIN.

Ne craignez de ma part trahison ni surprise.

LEANDRE.

J'ai tout lieu de le croire après de tels avis.

# 322 LE MEDISANT.

Jugeant bien qu'on viendroit me chercher à Paris,  
 J'allai trouver Cleon mon Ami dès l'enfance.  
 Comme avec Richesource il a quelque alliance,  
 Et qu'il le voit souvent, nous convinmes d'abord  
 Qu'il m'offriroit à lui pour Valet. Je plus fort  
 A ce nouveau Seigneur, qui bien tôt me confie  
 Un fait que j'avois sçu, c'est qu'il avoit envie  
 D'épouser Marianne, & qu'il cherchoit aussi  
 Quelque Agent fort adroit pour l'introduire ici.

FRONTIN.

Fort bien: vous refusez une charge pareille.

LEANDRE.

Moi? point. Mais avant tout, Frontin, je lui con-  
 seille

De savoir si la Belle a le cœur prévenu;  
 Et pour entrer ceans sans être reconnu,  
 Je me charge du soin d'éclaircir le mystère.

FRONTIN.

Gagner la Confidente est ce qu'il falloit faire.

LEANDRE.

C'est à quoi j'ai pensé, me faisant un plaisir  
 De m'éclaircir moi-même, & de me découvrir  
 Si je trouvois encor Marianne fidelle,  
 Pour chercher les moyens de m'unir avec elle.

FRONTIN.

Avez-vous réüssi?

LEANDRE.

Trop bien pour mon malheur;  
 Et j'apprends qu'un Rival m'a dérobé son cœur.

FRONTIN.

Que faire donc?

LEANDRE.

Je crains que l'on ne nous entende:  
 Sortons; mais prens ceci.

*Il lui donne sa bourse.*

FRONTIN.

Quel'Amour vous le rende.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LYSETTE *seule.*

Nous aurons de la peine à parer ce dessein,  
Si Valere au plutôt ne nous prête la main.  
Ah, le voici. Monsieur...

## SCENE II.

VALERE, LYSETTE.

VALERE.

JE vais chez la Comtesse.

Qui veut m'entretenir d'une affaire qui presse.

LYSETTE.

Cette Tante, Monsieur, vous aime tendrement.

VALERE.

Je n'en saurois douter. J'ai vû son Testament  
Qui me fait Légataire.

LYSETTE.

Avec cet héritage

Vous pourrez contracter un riche Mariage,  
Et je fais un parti qui vous conviendrait fort.

VALERE.

Ce n'est pas l'intérêt qui réglera mon sort.  
Je tiens qu'il faut aimer celle à qui l'on se donne.

LYSETTE.

Connoissez-vous, Monsieur, une jeune person-  
ne

Que l'on nomme Isabelle?

VALERE.

En aucune façon.

324 LE MEDISANT.

LYSETTE.

La Sœur de Richesource, &...

VALERE.

Je connois ce nom.

Il n'est point dans Paris de plus riche famille,  
Gens d'honneur.

LYSETTE.

N'avez-vous jamais vû cette Fille?

VALERE.

Non, elle est au Convent: Mais bien des gens  
m'ont dit

Qu'elle avoit mille appas, & même de l'esprit.

LYSETTE.

Depuis un mois elle est dans le monde, & je pense  
Qu'il ne tiendra qu'à vous qu'une double alliance..

VALERE.

Non. l'Amour a déjà disposé de mon cœur,  
Et tu fais que Damon doit épouser ma sœur.

LYSETTE.

Ma foi, m'en croirez-vous?

VALERE.

C'est une chose faite;

S'il vient, tu lui diras qu'il m'attende Lysette,  
Que j'ai parlé pour lui, que ma Mere consent...

LYSETTE.

Mais songez-vous?...

VALERE.

Adieu la Comtesse m'attend;

Et de plus, je lui veux conter une aventure  
Que j'eus hier au Bal.

LYSETTE.

Monsieur je vous conjure

De vouloir me donner audience au retour.

VALERE.

Où, je te le promets.

SCENE

## SCENE III.

LYSETTE *seule.*

**J**E voi fort peu de jour  
 Au dessein que j'ai pris ; mais par mes soins , peut-  
 être ...  
 Si notre Ambassadeur au moins vouloit paroître ,  
 Je pourrois avec lui dans un autre entretien ...  
 Oûi ! notre Ambassadeur ! Ah , je vous entends  
 bien ,  
 Il est jeune , bien fait , rempli de politesse ,  
 Il ne ressemble point à ceux de son espèce ,  
 Vous avez le goût fin ; Lysette , avouez moi  
 Que ce jeune garçon vous plaît fort : Oûi , ma  
 foi ,  
 Je l'aime tout de bon. La réponse est naïve ,  
 Mais la raison voudroit ... Oh pour moi je suis vi-  
 ve ,  
 Dès que mon cœur dit ouï , ma raison le veut fort ,  
 Et je n'ai point de peine à les mettre d'accord.  
 Voici quelque fâcheuse , il faut faire retraite.

## SCENE IV.

LYSETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

**B**onjour la belle enfant , n'êtes vous pas Lyset-  
 te ?

LYSETTE.

Pourquoi ?

JAVOTTE.

Je vous cherchois.

LYSETTE.

C'est moi-même , en effet.

JAVOTTE.

Et moi je suis Javotte.

LYSETTE.

Ah vraiment c'est bien fait!

Que me demandez-vous?

JAVOTTE.

J'avois impatience

De vous voir, &amp; de faire avec vous connoissance.

LYSETTE.

Et bien vous m'avez vûë, & vous me connoissez,  
Bonjour, bon soir, Adieu.

JAVOTTE.

Comment, vous me laissez?

LYSETTE.

Oui je cherche quelqu'un, &amp; suis impatiente...

JAVOTTE.

Isabelle est ceans, je suis sa Confidente;  
 Je sai pour quel sujet vous l'attirez ici,  
 Et sans moi ce dessein n'auroit pas réüssi.  
 Elle avoit pour cela beaucoup de répugnance;  
 La Fontaine employoit toute son éloquence  
 Pour la persuader, & pressoit vainement.  
 Et si ce garçon là persuade aisément.

LYSETTE.

Quel est ce la Fontaine?

JAVOTTE.

Eh mais, c'est ce jeune homme  
 Dont vous avez tantôt reçu certaine somme. . .

LYSETTE.

La Fontaine est son nom?

JAVOTTE.

Ne vous l'a-t'il pas dit?

LYSETTE.

Non vraiment.

JAVOTTE.

Avoüez qu'il est garçon d'esprit.

LYSETTE.

Il n'a point d'un Valet l'air grossier &amp; rustique.

J A V O T T E.

Trouvez-vous pas en lui je ne sai quoi qui pique ?

L Y S E T T E.

Oui, j'ai trouvé cela tout aussi bien que vous.

J A V O T T E.

Ah si vous le voyiez aussi souvent que nous,  
Vous sentiriez bien mieux jusqu'où va son mérite.

L Y S E T T E.

A ce que je puis voir vous en êtes instruite,  
Et par l'air empressé dont vous me le vantez,  
Vous connoissez à fond ses bonnes qualitez.  
Et depuis quand est il au frère d'Isabelle ?

J A V O T T E.

Depuis près de huit jours. Il marque tant de zèle  
Pour Monsieur le Marquis, & le flatte si bien :  
Que sans le consulter il n'exécute rien.

L Y S E T T E.

Et vous avez déjà tous deux fait connoissance ?

J A V O T T E.

Je pourrai quelque jour vous faire confidence...

L Y S E T T E.

Croyez-moi, vous pouvez me parler librement,  
Déjà vos intérêts me touchent vivement.

J A V O T T E.

Tout de bon ?

L Y S E T T E.

Oui ma foi.

J A V O T T E.

Mais je serois honteuse ...

L Y S E T T E.

Et si donc. Ce n'est pas que je sois curieuse.

J A V O T T E.

Je vous croi.

L Y S E T T E.

Mais je vois tout ce qui s'est passé.

Vous l'aimez.

J A V O T T E.

Il est vrai.

L Y S E T T E.

Bon, c'est bien commencé.

Achevez.

J A-

J A V O T T E.

Volontiers ; car je suis fort sincère.

L Y S E T T E.

Ah je m'en apperçois. Vous avez sçû lui plaire ?

J A V O T T E.

Tantôt nous étions seuls ; j'ai voulu m'aviser...

L Y S E T T E.

De quoi donc ?

J A V O T T E.

De savoir s'il voudroit m'épouser.

L Y S E T T E.

Vous êtes vive, eh bien ?

J A V O T T E.

Eh bien, sans me rien dire,

Il ne m'a répondu qu'en s'étouffant de rire.

Pour moi je n'en saurois deviner la raison,

Car je ne riois point, &amp; parlois tout de bon.

L Y S E T T E.

C'est qu'il en aime une autre.

J A V O T T E.

Eh vraiment je m'avise...

N'est ce point vous qu'il aime, &amp; ma sotte franchise ?...

L Y S E T T E.

Moi ?

— J A V O T T E.

Vous même. Depuis qu'il est venu ceans

Il ne fait que parler de vous à tous momens.

L Y S E T T E.

C'est pour se divertir.

J A V O T T E.

Vous voilà mon Amie,

Ne me l'enlevez pas au moins, je vous en prie.

L Y S E T T E.

Allez, vos intérêts sont en fort bonnes mains,

Songez à seconder seulement nos desseins,

Et tâchez qu'Isabelle, en faveur de son frère,

Fasse tous ses ses efforts pour engager Valere.

J A V O T T E.

Je m'en vais la rejoindre, &amp; parlerai des mieux,

Pour que leur entrevûe ait un succès heureux.

## SCENE V.

L I S E T T E *seule.*

J E n'ai vû de mes jours une Fille si forte,  
Et la Fontaine au fond, est trop bon pour Javotte;

Il m'aime assurément. Elle aura beau crier,  
Il me plaît, j'ai dessein de me l'approprier,  
Et plutôt que plûrard; Mais le voici lui-même;  
Parlons. Le cœur me bat. Qu'on est sot quand on aime!

## SCENE VI.

LEANDRE, LYSETTE.

LEANDRE *sans voir Lysette.*

J E viens de la revoir sans en être apperçu.  
Qu'elle est belle!

L Y S E T T E.

On lui plaît. Mais dès qu'il a paru

Je m'en suis apperçue, & je ne puis comprendre. . .

LEANDRE *sans la voir.*

Mon cœur, de tant d'appas ne sauroit se défendre,  
Mais pour me taire encor j'ai de fortes railons.

L Y S E T T E *à part.*

Entre gens comme nous, faut-il tant de façon?

Je ne dois pas pourtant m'expliquer la première,  
Et pour l'honneur du sexe, il faut faire la fière.

LEANDRE *sans la voir.*

Parlerai-je à Lysette?

L Y S E T T E.

Oh pour le coup, je voi

Que le pauvre garçon est amoureux de moi.

LEANDRE.

Avant que lui parler, il faut la mieux connoître;  
Je ne veux rien risquer.

L Y.

330 LE MEDISANT.

LYSETTE *se presentant à lui.*

Je risquerois peut-être

Autant que vous.

LEANDRE.

Que vois-je? On m'écoutoit.

LYSETTE.

Fort bien.

Rassurez vous, mon cher, & ne me cachez rien;  
Vous avez un secret à me dire.

LEANDRE.

Et comment

Savez-vous?...

LYSETTE.

Vous parliez assez distinctement.

LEANDRE.

Je me ferai trahi. Quelle est mon imprudence!  
Il faut vous prévenir sur mon extravagance;  
Je rêve quelquefois en veillant.

LYSETTE.

Croyez moi

J'entends à demi mot.

LEANDRE.

Non c'est de bonne foi

Que je vous fais ici l'aveu de ma foiblesse.

LYSETTE.

Vous avez dans le cœur un grand fond de tendresse.

LEANDRE.

Il est vrai. Bien souvent, admirez mon erreur,  
Je me croi tout d'un coup le Fils d'un Grand Sei-  
gneur.

Et me mets dans l'esprit que pour voir ce que j'ai-  
me

Il faut que je me cache avec un soin extrême,  
Je me plains, je m'agite, & qui m'écouteroit,  
Pour ce que je crois être à la fin me prendroit:  
Si quelqu'un m'interrompt, je me connois sur  
l'heure,

Le grand Seigneur s'éclipse, & le Valet demeure.

LYSETTE.

Vous me dépaïsez avec beaucoup d'esprit,

Vous



C O M E D I E. 331

Vous y tâchez au moins, mais ce que l'on ma dit  
Ce que j'ai sçu par vous me fait croire sans peine...  
Allons expliquons-nous Monsieur de la Fontaine.

L E A N D R E *à part.*

Frontin m'aura trahi.

L Y S E T T E.

Pourquoi dissimuler?

Dans ces occasions il n'est que de parler;  
Et d'ailleurs c'est en vain qu'avec moi l'on se ca-  
che,

Vous ne me direz rien déjà que je ne sache.

L E A N D R E.

Comment donc? Vous savez?...

L Y S E T T E.

Faut-il s'alarmer tant?

Vous avez la pudeur d'un jeune a tolescent.

L E A N D R E.

Vous m'embarrassez fort, il faut que je le dise.

L Y S E T T E.

Moi, de votre embarras je suis aussi surprise.

L E A N D R E.

A moins qu'on n'ait parlé, je ne voi pas pourquoi  
Vous pouvez démêler mon secret malgré moi.

L Y S E T T E *tendrement.*

C'est que nous devinons ce qui nous interesse.

L E A N D R E.

Vous m'obligez beaucoup. Votre belle Maitresse  
En est donc informée?

L Y S E T T E.

Il n'est pas encor temps,

Convenons de nos faits, & puis...

L E A N D R E.

Je vous entends,

Qu'exigez-vous de moi?

L Y S E T T E.

Que vous parliez sans feinte.

L E A N D R E.

Je voi bien qu'il le faut.

L Y S E T T E.

Pour moi qui suis atteinte

Du

Du même mal que vous, je balancerai peu  
A vous en faire aussi le plus sincère aveu.

LEANDRE.

Vous aimez donc Lysette ?

LYSETTE.

Autant qu'il est possible.

LEANDRE

Et puisque vous avez le cœur tendre & sensible,  
Vous saurez compatir à mon sort rigoureux.

LYSETTE.

De quoi vous plaignez-vous ? Vous êtes trop heu-  
reux.

LEANDRE.

Trop heureux !

LYSETTE.

Où vraiment : Si l'amour vous transporte -  
L'ardeur qu'on sent pour vous est du moins aussi  
forte :

Car pour moi, sans façon je dis mes sentimens,  
Et par de vains discours je ne perds point le temps

LEANDRE.

Mais Damon est aimé.

LYSETTE.

Ah quelle extravagance !

Moi, j'aimerois Damon ?

LEANDRE.

Qui vous dit que je pense

Que vous l'aimiez ?

LYSETTE.

C'est vous.

LEANDRE.

En aucune façon

Je dis que Marianne a du goût pour Damon,  
Et c'est ce que tantôt vous m'assûriez vous-même.

LYSETTE.

Devez-vous vous fâcher que Marianne l'aime ?

LEANDRE.

Juste Ciel, vous pouvez m'outrager à ce point !  
J'adore Marianne, & ne souffrirois point

De voir que dans son cœur un autre ait pris ma pla-

ce ?

LY

L Y S E T T E.

Pour le coup vous rêvez. Eh dites-moi de grace,  
Ces égaremens là vous prennent-ils souvent ?

L E A N D R E.

Vous m'offensez au moins. Songez dorénavant,  
Puisque vous avez sçu malgré moi me connoître,  
Que je puis quelque jour devenir vôtre Maître.

L Y S E T T E.

Mon Maître ?

L E A N D R E.

Marianne à ma fidélité  
Rendra peut-être un cœur que j'ai bien mérité.

L Y S E T T E.

Vous fûtes autrefois aimé de ma Maîtresse ?

L E A N D R E.

Sans doute, & l'infidelle a trahi sa promesse ;  
Mais non. Mon Père seul m'a rendu malheureux ;  
Et son cruel pouvoir nous separa tous deux.

L Y S E T T E à part.

De quel étonnement me trouvai-je frappée !  
C'est l'Amant de Bretagne, ou je suis fort trompée,

éclaircissions le fait puisque j'ai commencé.

Le garçon là peut-être a le cerveau blessé.

L E A N D R E.

Vous vous raillez.

L Y S E T T E.

Tout franc j'ai peine à vous entendre,  
Ou vous extravaguez, ou vous êtes Leandre.

L E A N D R E.

Sans doute je le suis, & vous le saviez bien.

L Y S E T T E.

Je vous jure ma foi, que je n'en savois rien.

L E A N D R E.

Vous aviez ditiez vous découvert le mystère,  
Et j'ai crû que Frontin n'auroit pû vous le taire.

L Y S E T T E.

C'est un mal entendu. Je vous croyois Valet,  
Et m'enrage maintenant d'être si bien au fait,  
Je voi que désormais il faut changer de nôtte,

Et je suis attrapée aussi bien que Javotte.

LEANDRE.

Je ne le fais pas moins comme vous le voyez,  
Le hazard a voulu que vous me connussiez ;  
Mais cachez mon secret, à Marianne même.

LYSETTE.

Où je veux vous servir avec un zèle extrême,  
Et du moins. . . Damon vient, il est si médisant  
Que s'il nous voit ensemble, il va dans le moment  
Dire par tout. . . Sortez.

LEANDRE.

Il m'a vû, comment faire ?  
D'ailleurs je veux connoître à fond son caractère.

## SCENE VII.

DAMON, LEANDRE,  
LYSETTE.

DAMON.

JE viens mal à propos.

LYSETTE.

Pourquoi Monsieur ?

DAMON.

Pourquoi ?

Ma foi ma chère enfant, tu le fais mieux que moi.  
Il te parloit de près. Je vois à votre mine  
Que vous étiez d'accord. Là, n'en fais point la fine.  
Voilà certainement un garçon bien tourné.  
Est-ce depuis long-temps que tu te l'es donné ?

LYSETTE.

Monsieur, ne poussons pas plus loin la raillerie.

DAMON.

Tu dois l'entendre un peu sur la galanterie ;  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois ton goût  
Et cet air de pudeur ne te sied point du tout.

LYSETTE.

Il vous sied bien plus mal. . .

DAMON.

N'as tu point vu Valere?

Je pense qu'il devient aussi sot que son pere.

LYSETTE.

Quoi Valere, Monsieur, vous l'ajustez aussi?

VALERE.

Oh c'est par amitié que je le traite ainsi.

Depuis qu'il me néglige, & que l'on s'en empare,

Il se rend d'une humeur difficile & bizarre,

Il veut être habile homme, il decide, il écrit,

Et devient ridicule avec beaucoup d'esprit.

Je suis sûr que déjà tu l'as senti toi-même?

J'en suis au desespoir, car tu fais que je l'aime,

Et le plus grand chagrin qu'il puisse me donner,

C'est qu'il prenne un travers à se faire berner.

LYSETTE.

Il ne merite pas cet excès de tendresse.

DAMON.

Je vais gager qu'il est chez la vieille Comtesse.

Leur commerce entre nous fait beaucoup de fracas.

LYSETTE.

C'est sa Tante, pourquoi ne la verroit-il pas;

Il en doit receüillir un fort gros héritage.

DAMON.

C'est elle qui le rend d'une humeur si sauvage.

Le public en medite, & se trompe fort peu.

LYSETTE.

Une Tante, je crois, peut aimer son Neveu.

DAMON.

Je n'en disconviens pas; mais on dit que Valere

A des conditions sera son Légataire,

Et que la vieille prude âpre à ses interêts,

A mis dans le Traité des Articles secrets.

LYSETTE.

A tourner tout en mal vôtre esprit se fatigue.

DAMON.

Point; on dit que c'est toi qui conduis cette intri-  
gue.

Valere

Valere m'en a fait mystère jusqu'ici,  
Mais par toi, mon enfant, j'en veux être éclairci.

L Y S E T T E.

Pour qui me prenez-vous ?

D A M O N.

Pour une fille adroite

A mener prudemment une affaire secrète.

L Y S E T T E.

Et que n'ajoutez vous pour orner ce discours,  
Que Marianne en moi trouve de bons secours ?  
Qui médit d'un ami, peut dauber sa Maitresse.

D A M O N.

Non, je me sens pour elle une vive tendresse ;  
Et si-tôt qu'une belle est l'objet de nos vœux,  
Tous les défauts qu'elle a ne blessent point nos  
yeux.

On les excuse au moins ; mais Lysette, à vrai dire  
Si je puis l'épouser comme je le desiré,  
Vous vous separerez. Tu me rendrais jaloux.

L Y S E T T E.

Vous qui me menacez, prenez bien garde à vous.

D A M O N.

Ah je ne te crains plus.

L Y S E T T E.

Mon Dieu ; laissez-moi faire.

D A M O N.

Va, j'ai dans mon parti Marianne & sa Mere,  
Valere me seconde, ainsi je ne crains point  
Que tu puisses jamais me nuire sur ce point.

L Y S E T T E regardant *Leandre*.

Hom ! je vois pour vos vœux un dangereux obsta  
cie,

On peut vous supplanter sans faire un grand mira  
cle.

L E A N D R E.

Marianne il est vrai vous à donné son cœur ;  
Mais un autre prétend à ce même bonheur.  
Et quoiqu'il voye ici que le vôtre s'appête,  
Il vous disputera cette aimable conquête.

D A M O N.

Comment, le beau garçon, vous m'en voulez aussi?  
Est ce pour un Rival que vous êtes ici?

L E A N D R E

Où c'est pour un Rival, mais un Rival à craindre.

L Y S E T T E.

C'est de quoi nous parlions, puisqu'il ne faut plus  
feindre,

Nous allons contre vous faire un commun effort,  
Et c'est sur ce sujet que nous sommes d'accord.

A rompre vos projets me voila préparée,  
Point de quartier morbleu, la guerre est déclarée.

D A M O N.

Que Lysette me plaît dans sa vivacité!  
Ce petit air mutin augmente ta beauté,  
Il donne un agrément aux discours que tu lâches,  
Et tu n'as de l'esprit que lors que tu te fâches.  
Tu peux donc t'échaper autant que tu voudras,  
Bien loin de m'offenser tu me divertiras.

L E A N D R E.

Vous la poussez trop loin, & cette repartie  
N'est pas....

D A M O N.

Ah tute mers aussi de la partie!  
Mais je veux faire grace à ton zele indiscret;  
C'a parlons de ton Maître & de votre projet;  
Je me fais, je t'assûre, un plaisir très-sensible,  
De parler tête à tête à ce Rival terrible.

L E A N D R E.

Vous êtes Gentilhomme, il l'est.

D A M O N.

Cela suffit.

Est-il riche?

L E A N D R E.

Oùi.

D A M O N.

Bien fait?

L E A N D R E.

Vous verrez.

D A M O N.

De l'esprit?

L E A N D R E.

Il est homme d'honneur, il a de la naissance,  
Voilà surquoi je puis le vanter par avance,  
Peut être son esprit y répond dignement,  
Mais je dois sur cela parler modestement.

D A M O N.

Ah! tu me mets au fait. C'est Damis, Dieu me dam-  
ne.

Il fait le doucereux auprès de Marianne.

Voilà donc, mon enfant, ce dangereux Rival.

Il est de mes parens, je n'en dis point de mal;

Mais au fond c'est un fou que tout le monde évite.

Un nom fort respectable est son plus grand mérite

Insolent, indiscret, débauché, grand hableur,

Plus poltron qu'une femme, & toujours querel-  
leur.

L Y S E T T E.

Pour prendre un tel époux Marianne est trop sage,

Et j'empêcherois bien un pareil Mariage.

L E A N D R E.

Damis n'est point celui dont il s'agit ici.

Mais ce mystère encor ne peut être éclairci.

Bientôt votre Rival en ces lieux doit paroître:

Il se fait estimer lorsqu'il se fait connoître:

Il n'est point insolent, indiscret, querelleur,

Et de toutes façons fait disputer un cœur.

## S C E N E V I I I.

D A M O N, L Y S E T T E.

D A M O N.

C E Valet me surprend, il faut que je l'avouë,

L Y S E T T E.

Souvent on connoît peu ceux à qui l'on se jouë.

D A-



D A M O N.

Que je sache du moins le nom de mon Rival,  
Je suis impatient....

L Y S E T T E.

D'en dire bien du mal.

Mais ce Valet m'attend, adieu je me retire,  
Car nous avons encor quelque chose à nous dire.

## S C E N E IX.

D A M O N, M A R I A N N E.

D A M O N.

E Nfin je dois cesser de vous offrir mes vœux;  
On me menace ici d'un Rival dangereux.

M A R I A N N E.

Sa Sœur qui me paroît avoir bien du mérite  
Est ceans, & m'a fait une longue visite,  
M'a parlé de son frère & dit de bonne foi  
Qu'il feroit son bonheur de s'unir avec moi:  
Mon pere est survenu, tous deux traitent l'affaire,  
Et cherchent les moyens d'y disposer ma Mere.

D A M O N.

Mais son nom s'il vous plaît?

M A R I A N N E.

Riche source.

D A M O N.

Comment?

Parlez vous tout de bon?

M A R I A N N E.

Oui sérieusement.

D A M O N.

Quoi c'est là ce Rival duquel on me menace;  
Et qui doit m'obliger à lui céder la place?

M A R I A N N E.

Oui, le voici lui-même.

D A M O N.

O le plaisant Rival!

Je vous défends moi de cet Original,

## SCENE X.

MARIANNE, DAMON,  
RICHESOURCE.

RICHESOURCE.

MAdame... Me voici.

MARIANNE.

Vous ne pouviez mieux dire.

RICHESOURCE.

Ma Sœur vous a parlé, cela doit vous suffire,  
Et moi j'ai dit deux mots à Monsieur le Baron,  
Qui veut que de mon cœur vous acceptiez le don  
Pardevant son Notaire, &... par ainsi... Madame...  
Vous voyez que dans peu... vous deviendrez ma  
femme.

DAMON.

Ce debut est galant, il enchante, il ravit.

RICHESOURCE.

Où je fai bien mon monde.

DAMON.

Où, c'est ce qu'on m'a dit.

RICHESOURCE.

Aussi j'ai tous les jours dix Auteurs à ma table.  
Ils disent tous que j'ai de l'esprit comme un Dia-  
ble.

DAMON.

Ah vous pouvez compter sur leur sincérité.

MARIANNE.

Ces Messieurs les Auteurs ne vous ont point flatté.

RICHESOURCE.

Ils me trouvent sur tout, certain air de noblesse  
Qui frappe, qui saisit.

DAMON.

Où votre politesse,

Votre abord, vos discours, un esprit vif, orné,  
Tout fait voir à l'instant ce que vous êtes né.

RICHESOURCE.

Vous ne vous trompez pas, je suis d'une naissance.  
Mon Ecuyer.

L'ECUYER.

Monsieur.

RICHESOURCE.

Que tout mon train s'avance.

L'ECUYER.

Entrez.

RICHESOURCE.

N'ai-je pas là six coquins bien bâtis?

Franchement à ce train l'on connoit un Marquis.  
Cuisinier, Intendant, Sommelier, Secretaire,  
Enfin tous mes Valets sont de figure à plaire,  
Je les choisis toujours à cinq pieds de hauteur:  
Et mes Chevaux aussi sont d'enorme grandeur.  
A propos de Valets, Avez-vous vû mon Suisse?  
Quelle moustache! Mais j'ai pris à mon service  
Certain Valet de chambre, adroit, sage, prudent,  
Beau, bien fait, plein d'esprit; J'en fais mon confi-

dent,

Il doit avoir parlé de ma part à Lysette;  
De mon amour pour vous il sera l'interprete,  
Car moi, je ne sai point parler sur ce ton là.  
Le connoissez-vous?

MARIANNE.

Non.

RICHESOURCE.

Je croi qu'il vous plaira.

DAMON.

Par un Ambassadeur expliquer sa tendresse,  
C'est s'introduire en Prince auprès d'une Maitresse.  
Monsieur de Richesource, il le faut avouër,  
A de ces procédez qu'on ne peut trop louer;  
Voilà sur ma parole un noble Gentilhomme.

RICHESOURCE.

Marquis as tu besoin de quelque grosse somme?

DAMON.

Très-obligé, Marquis.

RICHESOURCE.

Les gens de Qualité  
Sont souvent sans espèce, & moi sans vanité  
J'en ai toujours beaucoup, & j'en puis faire preuve.

DAMON.

C'est que vôtre noblesse est encor toute neuve.

RICHESOURCE.

Elle est de bon alloi.

DAMON.

Dires-moi, s'il vous plaît,  
Combien, quand vous prêtez, prenez-vous d'inté-  
rêt?

RICHESOURCE.

Le plaisir d'obliger fait tous mes avantages.

DAMON.

Vôtre pere autrefois à bien prêté sur gages,  
Et je sai que du temps qu'il étoit sou. Fermier  
Il passoit dans Paris pour un grand Usurier.

MARIANNE.

Le pere d'un Marquis sou. Fermier!

RICHESOURCE.

Médifance.

Regardez, ai-je l'air d'un produit de Finance?

DAMON.

Il est vrai que son Pere étoit hors du commun.  
Quand il vint à Paris, un petit habit brun,  
Deux écus dans sa poche, un grand fond d'indus-  
trie,

Un esprit âpre au gain, beaucoup d'effronterie  
Etoient son appannage, & sans nul protecteur,  
En six ans il devint haut & puissant Seigneur,  
Et par un coup de Maître il fit un Mariage  
Qui le mit pour toujours à l'abri de l'orage.  
Pour moi je suis charmé de ces sortes de gens,  
Et j'estime bien plus & l'art & les talens  
Qui font de ces Messieurs des gens considérables,  
Que le faste des Grands qui les rend misérables

RICHESOURCE.

Mon pere, je le fais, ne pouvoit pas citer  
Un grand nombre d'Ayens dont il pût se vanter,

Mais

Mais il m'a toujours dit qu'il étoit Gentilhomme.

D A M O N.

Il paya sa noblesse une assez bonne somme,  
Pour dire que le titre en étoit bien acquis.

R I C H E S O U R C E.

Enfin, quoiqu'il en soit, me voilà bien Marquis  
Et j'en fai plus de vingt qui font figure en France,  
Qui doivent comme moi ce titre à la Finance.  
D'ailleurs ma mere étoit de si bonne Maison...

D A M O N.

Pour cet Article là vous avez bien raison!  
Oubliez votre Pere, & vous renommez d'elle.

R I C H E S O U R C E.

Soit; mon Marquisat est un Marquisat femelle;  
La Defunte m'a fait pour soutenir son rang.

D A M O N.

Vous pouvez être au foad d'un très-illustre Sang.  
Beaucoup de grands Seigneurs en entrant dans le  
Mone

Trouvoient de la Maman la ressource féconde:  
Elle étoit liberale, & si belle d'ailleurs....

R I C H E S O U R C E.

Oh parbleu je suis fils d'un de ces grands Seigneurs  
Mais laissons ce discours aussi-bien il m'ennuye.  
Je suis noble de reste en depit de l'envie,  
Pour pouvoir aspirer à me voir votre époux.  
On va vous apporter étoffes & bijoux,  
Et deux mille louis offerts dans cette bourse,  
Vous diront que je fors d'une assez bonne source.

M A R I A N N E.

Ah Ciel! que m'offrez-vous?

R I C H E S O U R C E.

Et pourquoi donc ce cri.

D A M O N.

Vous serez trop heureuse avec un tel Mari.  
Par les meubles, le train, les habits, les livrées,  
Vous obscurcirez tout, jusqu'aux Femmes titrées.  
Onles verra de vous médire chaque jour,  
Et pourtant s'empresse à vous faire la Cour.  
Vous tiendrez Table ouverte, & sa délicatesse

344 LE MEDISANT.

Attirera chez vous le Marquis, la Duchesse,  
Le Duc, le Prince même, en un mot tous les  
Grands

Des Festins délicats Convives très-friands.  
Qu'un pied-plat aujourd'hui fasse de la dépense,  
On oublie à l'instant son obscure naissance.

RICHESOURCE.

Morbleu je puis lui faire un sort plus gracieux,  
Qu'un Mari qui ne peut compter que ses Ayeux.

MARIANNE.

Cet état avec vous ne peut me satisfaire.

RICHESOURCE.

J'avois compté pourtant sur l'honneur de vous  
plaire;

J'y compte même encor; & voilà mon Portrait  
Dont vous serez charmée; il me rend trait pour  
trait.

DAMON.

Prenez; les Diamants qui parent la peinture  
Doivent faire du moins agréer la figure.

MARIANNE.

Pour la faire briller il s'adresse fort mal;  
Je ne veux du Portrait, ni de l'Original.

RICHESOURCE.

Votre Pere pourtant m'a donné sa parole.

MARIANNE.

Je ne vous aime point.

RICHESOURCE.

Mais vous êtes donc folle ?

DAMON.

Rempportez vos Bijoux, mon cher Marquis.

RICHESOURCE.

Pourquoi ?

DAMON.

Madame est résolue à me donner sa foi;  
Moi je fais mon bonheur de m'unir avec elle:  
Voilà tout le mystère.

RICHESOURCE.

Ah, ah, Mademoiselle,

Vous avez le cœur pris? N'importe, malgré vous ...

D A-

DAMON.

Cessez votre poursuite, ou craignez mon couroux.

RICHESOURCE.

Moi?

DAMON.

Vous.

RICHESOURCE. *Il met la main sur la garde de son épée; & voyant que Damon va faire de même, il dit...*

Hola, mes gens.

MARIANNE *voyant que Damon va pour attaquer Richesource.*

Damon, qu'allez-vous faire?

RICHESOURCE.

Par la morbleu je vais... m'en plaindre à votre Pere.

SCENE XI.

MARIANNE, DAMON.

DAMON.

S'il n'a que ce secours le danger n'est pas grand.

MARIANNE.

On me l'avoit bien dit vous êtes Médifant,  
Et vous l'avez poussé d'une étrange manière.

DAMON.

Le dépit m'a contraint à lui rompre en visière;  
Je ne saurois souffrir qu'on traverse mes vœux;  
Et je craindrois bien moins si j'étois plus heureux,  
Vous ne répondez point à l'ardeur qui m'anime.

MARIANNE.

Je vous l'ai déjà dit, vous avez mal estimé;  
Soyez en fatisait.

DAMON.

Je me flate qu'un jour  
Je pourrai mériter & l'estime & l'amour.

*Fin du second Acte.*

## A C T E III.

## SCENE PREMIERE.

## LE BARON, LYSETTE.

LE BARON.

**O**ù contre nos projets ma femme se souleve.  
Elle veut disputer sans relâche ni trêve ;  
Chaque instant en fournit un sujet tout nouveau.

Qu'une méchante femme est un pesant fardeau.

LYSETTE.

En vérité, Monsieur, c'est vôtre pure faute :  
Vous deviez lui tenir la bride un peu plus haute,  
Et ne permettre pas que bravant un époux,  
Elle osât usurper un plein pouvoir sur vous.  
Allons, Monsieur, il faut vaincre vôtre foiblesse,  
Madame a trop long-temps été vôtre maîtresse :  
Soyez homme une fois ; & pour vous seconder,  
Quand je devrois sortir, je vais tout hazarder.

LE BARON.

J'ai commencé tantôt au sujet de ma Fille.

LYSETTE.

Où., vous aviez tout l'air d'un Pere de Famille.  
Que cela vous sied bien ! vous marquez dans vos yeux

Je ne sai quoi de mâle, un air imperieux...

A vous voir on eût dit que vous étiez le maître.

LE BARON.

Oh parbleu de formais j'ai résolu de l'être.  
Ma foi Monsieur Damon vous sortirez d'ici,  
Et vous Monsieur mon Fils vous sortirez aussi,  
Ou vous épouserez la sœur de Richesource.  
Pour vous ma chère Fille. ...

LYSETTE.

Arrêtez vôtre course,

Vous



Vous vous échauffez trop pour la première fois.

LE BARON.

Non, Lysette, j'étois un sot en bon François.

LYSETTE.

Vous vous reconnoissez, j'en tire un bon augure.

LE BARON.

Ton projet est fort bon, & je prétens conclure.

LYSETTE.

Fort bien.

LE BARON.

Malgré ma femme.

LYSETTE.

Oui, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Ce double Mariage enrichit ma Maison.

Si mes Enfans y font la moindre résistance,

Ils verront ce que c'est qu'un Pere qu'on offense.

LYSETTE.

Bon, tant mieux.

LE BARON.

C'est à moi de commander ceans.

LYSETTE.

D'accord.

LE BARON *avec emportement.*

Et la raison, c'est que je le prétens.

*En riant :* Hem! n'est ce pas parler comme il faut à ma femme?

LYSETTE.

Oui, mais je suis Lysette, & ne suis pas Madame.

LE BARON.

Je lui dirai bien pis.

LYSETTE.

Vous? vous n'en ferez rien.

LE BARON.

Taisez-vous, insolente?

LYSETTE.

Ah! voilà qui va bien.

Quand on soutient ses droits, vous voyez comme on brille.

LE BARON.

Mais Lysette, après tout, donnerai-je ma Fille  
A ce nouveau Marquis? C'est un sot franchement.

LYSETTE.

Et qu'importe? Un Mari doit l'être absolument.  
Mais marions toujours Isabelle à Valere :  
Ensuite... Le voici, parlez-lui bien en Pere.

## SCENE II.

LE BARON, VALERE,  
LYSETTE.

LE BARON *gravement.*

A Prochez vous, mon Fils.

LYSETTE.

Bon, c'est bien débiter.

LE BARON.

Voyons si vous aurez le front de resister  
Au dessein que j'ai pris touchant votre personne.

VALERE.

Je ne fai qu'obéir à ce qu'un Pere ordonne.

LYSETTE *bas au Baron.*

Allons ferme, Monsieur, poussez-le comme il faut.

LE BARON *à Lysette.*

Ai je bien pris mon ton?

LYSETTE.

Encor un peu plus haut.

LE BARON *encor plus gravement.*

Pour votre sœur & vous j'ai des desseins en tête,  
Il faut qu'à m'obéir l'un & l'autres'apprête.  
Je m'en vais m'expliquer. Sur tout plus de Damon,  
Ou bien préparez vous à quitter la maison.

VALERE.

Mais contre mon ami, quel sujet vous irrite?

LE BARON.

Son caractère.

V A L E R E.

Au reste, il a tant de merite. . .

L E B A R O N.

Médifant comme il est, pour trancher en deux mots.

Fût-il parfait d'ailleurs, il a mille défauts.

V A L E R E.

Ce penchant n'est, Monsieur, qu'un défaut de jeunesse.

Comme il m'écoute assez, je l'en reprends sans cesse, Et j'espère. . .

L E B A R O N.

Espérez autant qu'il vous plaira, Pour ma Fille; jamais il ne l'épousera.

L Y S E T T E *gravement.*

Monsieur de Richesource est destinée pour elle, Et nous vous marions à sa sœur Isabelle.

V A L E R E.

A sa Sœur? Ah, Monsieur, ne me l'ordonnez pas!

L E B A R O N.

Comment donc? Elle est riche, elle a beaucoup d'appas.

V A L E R E.

Je le crois; mais enfin un obstacle invincible. Rend pour moi désormais cette affaire impossible.

L E B A R O N.

Impossible?

V A L E R E.

Sans doute.

L E B A R O N.

Et pourquoi?

V A L E R E.

J'aime ailleurs.

L Y S E T T E.

Ah! si vous n'avez pas de prétextes meilleurs, Vous prendrez à coup sûr, la femme qu'on vous donne.

V A L E R E.

Non; je mourrai plutôt.

# 350 LE MEDISANT.

LE BARON.

Et quelle est la personne

Qui vous plaît ?

V A L E R E.

Je ne sai.

LE BARON.

Vous vous moquez de moi.

V A L E R E.

Non mon Pere, je parle ici de bonne foi ;  
Celle qui m'a charmé m'est encor inconnuë.

L Y S E T T E.

Bon, bon, il extravague.

LE BARON.

Où l'avez-vous donc vuë ?

V A L E R E.

Je la vis hier au Bal, où son déguisement  
Me cacha quelque temps un objet si charmant ?  
Mais sa danse, son air, & sa taille parfaite,  
Porterent à mon cœur une atteinte secrète.  
Je voulus lui parler pour voir si son esprit  
Répondoit dignement à tout ce que j'ai dit ;  
Sa conversation me toucha davantage,  
Et je brûlois de voir les traits de son visage ;  
Lorsqu'un homme inconnu tout rempli de fureur,  
Par un trait singulier me causa ce bonheur.

LE BARON.

Vous nous contez, mon Fils, de rares aventures.

V A L E R E.

Il s'emporte contre elle aux plus basses injures.  
Que ne lui dit-il point ? J'arrête ce brutal,  
Et nôtre différent alloit troubler le Bal.  
L'Inconnuë aussi-tôt, pour finir la querelle  
Se démasque : A mes yeux elle paroît si belle,  
Que ses charmans traits s'emparent de mon cœur,  
Et contre l'insolent redoublent ma fureur :  
Mais si-tôt qu'illa voit, excusez-moi, Madame,  
Lui dit-il, je croyois que vous fussiez ma femme ;  
Je sai qu'elle est ici pour certain rendez-vous.  
Et sans rien ajouter, il s'éloigne de nous,

L Y S E T T E.

Un Mari pour si peu faire un vacarme horrible!

V A L E R E.

A mon empressement la Belle fut sensible ;  
Mais craignant quelque éclat elle sortit d'abord  
Et pour la retrouver je fis un vain effort.

Cependant sa beauté présente à ma pensée ,  
Par aucun autre objet n'en peut-êtré effacée.

L E B A R O N.

Tout ceci n'est, mon Fils, qu'un galimathias,  
Chimère de jeune homme, & je n'en fais nul cas.  
Il n'y paroitra plus dans deux jours, & ce terme. ..

V A L E R E.

Souffrez qu'à vos genoux. ..

L E B A R O N.

Lysette. . .

L Y S E T T E.

Tenez ferme.

V A L E R E *lui baisant les mains.*

Mon pere, révoquez une si dure Loi.

L E B A R O N.

Levez-vous? *A Lysette:* Le fripon m'attendrit  
malgré moi.

L Y S E T T E.

Laissez-moi lui parler à l'écart.

L E B A R O N.

Soit. Valere

Ecoutez ses avis, vous ne sauriez mieux faire.

*Valere & Lysette vont au fond du Théâtre ;  
Valere tourné du côté de Lysette qui lui  
parle d'Action.*

## SCENE III.

ISABELLE, LE BARON,  
VALERE, LYSETTE,  
JAVOTTE.

ISABELLE à Javotte.

Pour me persuader tes soins sont superflus.

JAVOTTE.

Demeurons un moment.

ISABELLE.

Tu ne me retiens plus.

LE BARON sans les voir.

S'entêter de la sorte!

JAVOTTE.

Ecoutez donc, Madame.

ISABELLE.

Tout se résout ceans par l'ordre d'une Femme ,  
Et son peu de raison me fait voir aisément  
Que mon Frere s'attache ici très-vainement.

At Baron : Vous me voyez , Monsieur, tout-à-  
fait rebutée ;

Ma proposition vient d'être rejetée ;

Madame la Baronne à vôtre volonté

Oppose un autre hymen par elle projeté ;

Mon frere lui déplaît, il seroit inutile....

LE BARON.

Non, jamais on n'avû Femme plus indocile ;

Mais c'est de mes bontez trop long-temps abuser ;

Je connois mon pouvoir, & je veux en user.

Monsieur de Richelource épousera ma Fille.

De plus, si vous voulez entrer dans ma famille,

Je vous offre mon Fils qui fera trop heureux..

ISABELLE.

Tant de bontez, Monsieur, nous honorent tous  
deux ;

Daignez les conserver en faveur de mon Frere.

Mais

Mais pour moi, je n'ai point de réponse à vous faire,

Si ce n'est que mon cœur libre jusqu'à présent,  
Ne se sent pour l'hymen encor aucun penchant.

LYSETTE *à Valere.*

C'est elle, approchons-nous.

VALERE.

*La chose est superflue.*

LE BARON *à Isabelle.*

Peut être que mon Fils...

ISABELLE.

Non, je suis résoluë

A ne point m'engager sans inclination.

LYSETTE *à Valere.*

Mais voyez-la du moins. Quelle obstination!

LE BARON.

Valere, ici.

ISABELLE *apercevant Valere.*

Javotte!

JAVOTTE.

Eh bien?

ISABELLE.

Quelle aventure!

VALERE *reconnoissant Isabelle.*

Que vois-je!

LYSETTE.

Ils font tous deux une étrange figure!

Comment se regarder sans se dire un seul mot.

*à Valere.* Saluez donc Madame?

LE BARON.

Ah! mon Fils n'est qu'un sot.

ISABELLE *au Baron.*

Monsieur est vôtre Fils?

VALERE *à Lysette.*

Madame est Isabelle?

LE BARON *à Isabelle.*

Vraiment oui, c'est lui-même.

LYSETTE *à Valere.*

Eh oui Monsieur, c'est elle.

354 LE MEDISANT.

ISABELLE à *Favotte*.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

VALERE.

Je ne sai où j'en suis.

LYSETTE.

Oh ça, sans compliment,

L'extase où je vous voi, qu'est-ce qu'il signifie?

Est-ce inclination, ou bien antipathie?

VALERE.

Jamais rien de si beau ne s'offrit à mes yeux,

Et je serois, Madame, au comble de mes vœux,

Si l'hymen...

LYSETTE.

Alte-là? votre réponse est claire.

Allons, Madame, à vous.

ISABELLE.

Je dépends de mon frère,

C'est à lui, non à moi, d'ordonner de mon sort.

LYSETTE.

Ah voila qui va bien. *au Baron*. Il faut faire un effort;

C'est à vous maintenant à vous rendre le Maître.

Ces deux personnes-ci vous font assez connoître

Qu'elles ont dans le cœur des dispositions

A se rendre bientôt à vos intentions;

De votre fermeté dépend toute l'affaire.

Faites valoir les droits, & d'Epoux, & de Pere,

Pour les unir tous deux par un charmant lien.

Le reste les regarde, ils s'en tireront bien.

LE BARON à *Isabelle*.

M'y voila résolu si vous voulez souscrire...

ISABELLE.

Je vous ai dit, Monsieur, ce que je pouvois dire.

Je n'ai plus que mon frère, il dispose de moi.

LYSETTE à *Valere*.

L'affaire est faite, allons, donnez lui vôtre foi.

ISABELLE.

Remettons ce discours, je suis trop interdite.

Adieu.



J A V O T T E à *Lysette.*  
 Jusqu'au revoir.

L Y S E T T E.

Comme elle prend la fuite.

V A L E R E.

Je vous suivrai du moins.

I S A B E L L E,

Non je vous le defends,

Et je veux être à moi pendant quelques moments.

*Elle sort.*

S C E N E IV.

LE BARON, VALERE,  
 LYSETTE.

L E B A R O N.

C E changement m'étonne & vôtre complaisance....

L Y S E T T E.

Ceci n'est point l'effet de son obéissance.

L E B A R O N.

Comment ?

L Y S E T T E.

Je m'y connois, ils s'en vouloient d'ailleurs.

L'amour avoit pris soin de préparer leurs cœurs.

Monsieur tout interdit, la Belle aussi frappée...

C'est la Dame du Bal, ou je suis fort trompée.

V A L E R E.

Elle-même, & voila ce qui fait que tous deux...

L E B A R O N.

L'aventure me charme & tient du mer. *La Baronne*  
*veilleux. entre & écoute.*

Ainsi vous n'aurez plus de peine à me complaire

Et c'est vous qui devez disposer vôtre Mere

A ne s'opposer point...

VALERE.

Je ferai mon devoir,  
Et mon penchant s'accorde avec vôtre pouvoir.

## SCENE V.

LE BARON, LA BARONNE,  
VALERE, LYSETTE.

LA BARONNE.

Son pouvoir? Qu'est-ce donc que tout ceci veut dire?

Est-ce que contre moi tout le monde conspire?  
Avez-vous si bien fait Monsieur mon cher Epoux,  
Que vous ayez ligué vôtre Fils avec vous?

LYSETTE *au Baron.*

Courage, l'ennemi vient vous livrer bataille.  
Defendez-vous. Frappez & d'estoc & de taille.

LE BARON *à Lysette.*

Neme quitte pas.

LYSETTE.

Non.

LA BARONNE.

Je voi d'où vient cela.

Vous consultez en tout cette coquine-là.  
C'est elle qui vous gâte.

LYSETTE *d'un air simple.*

Ah, Madame, au contraire,

Monsieur vouloit sans vous terminer une affaire,  
Et moi je lui disois, qu'avant de la finir.  
Il faloit vous forcer au moins d'y consentir.

LA BARONNE.

Me forcer? Moi?

LYSETTE.

De plus, Monsieur m'a fait entendre  
Qu'ayant cédé ses droits il alloit les reprendre;  
Que honteux qu'une femme eût tout pouvoir cean

Il vouloit à son gré marier ses enfans,  
 Qu'il donnoit Richesource à sa fille, & Valere  
 A sa sœur Isabelle, & moi toute en colere  
 J'ai dit... que ces Projets étoient pleins de raison;  
 Mais que pour Gendte vous, vous choisissiez Da-  
 mon;  
 Qu'en cela, comme en tout, vous seriez la Maitres-  
 se.

LA BARONNE.

Ah, je vous en réponds.

LYSETTE.

Quoi j'autois la foiblesse,  
 Quand il faut établir & ma Fille & mon Fils,  
 De suivre son caprice, & non pas mon avis,  
 M'a répliqué Monsieur. J'y donnerai bon ordre,  
 Et je réglerai tout sans qu'elle y puisse mordre,  
 Ou si son arrogance ose me traverser,  
 Je sai par quels moyens il faut la rabaisser.

*elle regarde le Baron.* Ça voyons donc comment  
 vous soutiendrez la chose,

Ay-je dit, mais roujours défendant vôtre cause,  
 Monsieur a persisté. Voila le resultat,  
 Vous êtes en presence, entre vous le débat.

LA BARONNE.

Vraiment je viens d'entendre un recit admirable;  
*au Baron.* Quoi, tout ce qu'elle a dit seroit-il veri-  
 table?

LE BARON *embarrassé.*

A peu près?

LYSETTE *vivement.*

A peu près. Je ne ments pas d'un mot;  
*au Baron,* Allons donc.

LE BARON.

Eh bien oui, j'ai long-temps fait le sot,  
 Mais je ne serai plus l'esclave de ma femme,  
 Songez à m'obéir.

LYSETTE.

Vous l'entendez Madame.

LA BARONNE.

Oui je l'entends fort bien. Je sai depuis long-  
 temps, Que

Que le Ciel m'a soumise à vos commandemens,  
Et contre mon avis, en pere de famille  
Vous pouvez marier Valere & vôtre Fille,  
Je saurai respecter les décrets d'un Epoux.

LE BARON.

Voilà du fruit nouveau.

LYSETTE.

*La griffe est-là dessous.*

LA BARONNE.

Mais vous trouverez bon qu'en vous laissant le  
Maître,

A vos yeux desormais je cesse de paroître,  
Et qu'avant d'accomplir la séparation,  
Je donne à mes enfans ma malediction.

LE BARON.

Oh j'empêcherai bien...

LA BARONNE.

*avec emportement.*

*La chose est résolue.*

Il faut qu'on nous separe, ou bien que l'on me tuë.  
Oui merci de ma vie, ou l'on m'affommera,  
Ou jamais un Mari ne me commandera.

LE BARON.

J'aime mieux mon repos que mon Fils ni ma Fille  
Et vous laisse le soin de régler ma famille; *Il sort.*

LA BARONNE à Valere.

Mon Fils, gardez-vous bien d'un hymen odieux,  
Ou ne vous presentez jamais devant mes yeux.

*Elle sort.*

## SCENE VI.

VALERE, LYSETTE.

LYSETTE.

Voilà, je vous l'avouë, une maitresse femme.

VALERE.

Je crains peu son couroux, Dans le fond de son ame

*Elle*

Elle est au desespoir d'empêcher mon projet,  
Et tout mon embarras vient d'un autre sujet.

LYSETTE.

Damon vient.

VALERE.

Laisse-nous.

SCENE VII.

DAMON, VALERE.

DAMON.

**P**AR quelle humeur bizarre

Depuis un temps, Ami, nous deviens-tu si rare?  
On a beau te chercher, on ne te trouve pas.  
Quoi la vieille Comtesse a-t-elle tant d'appas  
Qu'il faille à tes Amis te dérober pour elle?  
Parbleu j'irai tantôt lui faire une querelle.  
Qu'elle permette au moins que nous t'ayons le  
jour.

VALERE.

Tu veux absolument donner un mauvais tour  
Aux assiduités que j'ai pour la Comtesse.  
Tu fais que ses bienfaits méritent ma tendresse.

DAMON.

Mais du moins instruis-moi de vos conventions;

VALERE.

Il n'est rien de plus pur que ses intentions.  
Elle veut que je puisse avec magnificence  
Par le bien que j'aurai soutenir ma naissance,  
Et croit que me laisser à moi seul tout le sien;  
C'en sera le plus noble & le plus sûr moyen.  
Moi pour la confirmer dans une telle idée,  
Et bannir des parens dont elle est obsédée,  
Je lui rends chaque jour mille soins assidus.

DAMON.

Et ne lui rends-tu point quelque chose de plus?

VA.

V A L E R E.

Tu crois?...

D A M O N.

Nous sommes seuls, il faut ne me rien taire ;  
Parle.

V A L E R E.

Sur mon honneur, voilà tout le mystère,  
Après un tel serment, tu me connois trop bien ;  
Pour croire qu'en ceci je te déguise rien.

D A M O N.

Je me suis donc trompé d'une manière étrange !  
Et...

V A L E R E.

Les mauvais esprits prennent toujours le change.

D A M O N.

Où, ta Mere en ceci le prenoit comme moi.

V A L E R E.

Elle a pû soupçonner la Comtesse ?

D A M O N.

Où ma foi.

Nous en avons raillé plus de vingt fois ensemble.  
La Baronne, entre nous, n'est pas ce qu'il te sem-  
ble.

Son maintien réservé n'est qu'affectation,  
Et malgré tout l'éclat de sa dévotion  
Je n'ai jamais connu femme plus médifante,  
Epoux, Enfants, Amis, Parents, sur tout la Tante,  
Rien ne peut échaper à ses traits mordicans.  
Quoique son bien aimé, souvent à tes dépens  
Elle se divertit, & se donne carrière.

V A L E R E.

Que dit-elle de moi.

D A M O N.

Que tu tiens de ton pere.

Elle est au desespoir, & se veut bien du mal  
De t'avoir copié sur cet Original.

V A L E R E.

Oh laissons ce sujet, & parlons d'autre affaire,  
Sur l'hymen de ma Sœur j'ai pressenti ma mere,  
Elle est très favorable à nôtre intention,

Et

Et voit avec plaisir ton inclination.

D A M O N.

Point. Lors que je lui dis du bien de Marianne,  
Elle applaudit tout haut, mais son cœur me con-  
damne;

Ses discours, ses regards, tout marque son dépit,  
Et je ne puis jamais appaiser son esprit

Qu'en avouant qu'elle a des restes de jeunesse,

Qu'elle mérite encor que pour elle on s'empresse;

Elle ajoute à cela que le Baron est vieux,

Qu'elle fait un parti qui me conviendrait mieux

Que ta sœur; en un mot, elle me fait entendre

Qu'elle m'aimeroit mieux pour Amant que pour  
Gendre.

V A L E R E.

Mais quand d'autres que toi font demander ma  
Sœur,

Elle refuse tout, & même avec aigreur.

D A M O N.

C'est pour dépaïser...

V A L E R E.

N'en dis pas davantage;

Jé ne puis plus souffrir un discours qui l'outrage,

Et tout autre que toi dans ce même moment

Verroit à quel excès va mon ressentiment.

D A M O N.

Tu prends le sérieux ?

V A L E R E.

Ai je tort ? Considère

Ce qu'un pareil discours dès l'instant même opere.

J'ai crû jusqu'à présent que ma Mere m'aimoit,

Jecroyois encor plus, e'est qu'elle m'estimoit,

Et tu me fais penser, juge de ma surprise.

Qu'elle ne m'aime point, & qu'elle me méprise.

D A M O N.

Où; Mais par son portrait que je te fais ici,

En revanche tu peux la mépriser aussi.

V A L E R E.

La consolation est grande, jel'avouë,

C'est un trait merveilleux, & digne qu'on le louë.

Q

Voi

Voi jusques à quel point t'aveugle ton penchant,  
 Et rougis avec moi d'un trait aussi méchant.  
 Nul ne peut t'effacer par le talent de plaire,  
 Mais tu fais éclater un mauvais caractère ;  
 Je ne m'étonne plus qu'on s'empresse à te fuir,  
 Ton mérite ne sert qu'à te faire haïr,  
 Et de tous tes Amis, par un sort trop funeste,  
 Je suis presque le seul à présent qui te reste.

D A M O N.

Parbleu tu le prends là sur un fort joli ton.  
 Qu'à ton âge il sied mal de faire le Caton !  
 C'est ce que je disois ce matin à Julie.  
 Valere a de l'esprit, mais son esprit ennuye.

V A L E R E.

Je te suis obligé de ta sincérité.

D A M O N.

Tu devrois dès long-temps en avoir profité.  
 C'est pourtant ce qu'on ose appeller médisance.  
 Dire sur un chacun librement ce qu'on pense ;  
 Chercher le ridicule, & lire au fond des cœurs ;  
 Peindre ce qu'on y voit, des plus vives couleurs ;  
 Discerner les morifs & peser le mérite ;  
 Faire la guerre aux sots, demasquer l'hypocrite ;  
 Voilà ce que je fais, je ne m'en défends point.  
 Plût au Ciel que chacun m'imitât sur ce point.  
 Oui, cette liberté, cette exacte Justice  
 Corrigeroit les sots, & détruiroit le vice.

V A L E R E.

Il est beau de vouloir corriger son prochain ;  
 Mais pour y réussir user d'un tour malin,  
 Joindre le Ridicule à la vive critique,  
 Et répandre sur tout un venin satyrique ;  
 C'est moins envers les gens user de charité,  
 Que donner libre effort à ta malignité.

D A M O N.

C'est par là qu'on corrige, autrement on ennue.  
 Tel rit quand on le prêche, & craint la raillerie ;  
 Sans moi ce vieux Abbé parent de Lyfidor  
 Sous ses faux cheveux blancs se farderoit encor.  
 Ce petit Magistrat qui toujours pindarise,



Se eroit adoré de la vieille Belise ,  
 Si je ne l'eusse pas averti plaisamment  
 Qu'elle avoit de Damis payé le Regiment.  
 Un couplet de Chanson que j'ai dit dans le monde  
 A fait voir de Licas la malice profonde ,  
 Et que depuis qu'il doit sa fortune à Cliton ,  
 Il le fait à la Cour passer pour un fripon.  
 J'ai mis ce plat Auteur qui louë à toute outrance  
 Au point de n'imposer qu'aux benêts qu'il encen-  
 se ;

N'est ce pas par mes traits que nos petits Marquis  
 N'osent plus au Theatre étaler leurs habits ?  
 Nôtre jeune Licandre avec sa face éthique ,  
 Vouloit passer par tout pour habile critique ;  
 Il ne parloit jamais que d'Actrices , d'Acteurs ,  
 Et d'un ton décisif il frondoit les Auteurs ;  
 Par caprice il blâmoit , ou bien crioit miracle .  
 Et ridiculement se donnoit en spectacle ;  
 Je l'ai si bien berné , plaisanté là dessus ,  
 Qu'il s'enyvre à present & ne décide plus.  
 La prude Celimene en public vertueuse .  
 Avec son Intendant est très-peu scrupuleuse.  
 Le monde à qui la Dame avoit trop imposé  
 Par les soins que j'ai pris en est desabusé ;  
 C'est-là rendre au public un utile service.

V A L E R E .

Non , dis plutôt que c'est lui prouver ta malice ;  
 Je te le dis ici pour la dernière fois ,  
 Toi-même tu te nuis bien plus que tu ne crois.

## S C E N E V I I I .

M A R I A N N E , D A M O N ,  
 V A L E R E .

M A R I A N N E .

Q U'avez vous fait , Damon , quelle est vôtre im-  
 prudence ,

Q 2

On

On se plaint en tous lieux de vôtre médifance ;  
Tous nos meilleurs Amis, & les vôtres auffi  
Déchainez contre vous viennent en foûle ici,  
Et font tous leurs efforts pour vous en faire exclu-  
re ,

Croyant que nôtre hymen est prêt à se conclure.  
Riche source offense des discours d'aujourd'hui  
Fait agir les parents offensez comme lui.  
Ils sont puiffans ; ma Mere en est intimidée,  
Et pourroit à la fin être persuadée.  
Mon pere qui tantôt n'osoit lui résister,  
Pretend de son dessein la faire desister,  
Et si vous nobtenez au-plutôt son suffrage,  
Il pourra mettre obstacle à nôtre Mariage.

V A L E R E.

Voila ce qu'ont produit tes bons mots & tes traits.

D A M O N *après avoir révé.*

Je veux être écrasé si je médis jamais.

V A L E R E.

Ne fais point de serments, l'effort est trop pénible.  
Promets nous seulement d'y faire ton possible.

D A M O N.

Mon possible ? Oh parbleu je vous répons de moi.  
Je ferois encor plus pour vous donner ma foi.  
Et d'ailleurs je connois par mon expérience  
Quels inconveniens produit la médifance.  
Tout ce que tu m'as dit n'est que trop confirmé,  
Je suis las d'être craint, & je veux être aimé.

V A L E R E.

Il ne tiendra qu'à toi si tu tiens ta promesse.

M A R I A N N E.

C'est le plus sûr moyen de gagner ma tendresse.

D A M O N.

Et je pourrois encor médire après cela !  
Que le Ciel...

V A L E R E.

Doucement.

D A M O N.

Mais...

VALERE.

Demeurons-en là.

Je crains...

DAMON.

De mes sermens Valere se défie?

VALERE.

Oui.

DAMON.

Si j'y manque, Ami, que je perde la vie.

Oui, je vais travailler à reparer le mal

Que j'ai fait, en suivant un penchant trop fatal.

MARIANNE.

Allez donc voir mon pere, & lui faites connoître  
Que de vous-même enfin vous vous rendez le Maître.

A gagner son estime employez vos efforts.

Dites-lui le projet qu'en ce moment...

DAMON.

Je fors

Pour le chercher. Ami, si tes soins me secondent,  
Doutes-tu qu'à mes vœux les effets ne répondent?

Tu connois bien ton Pere, &amp; sa facilité

Pourroit même passer pour imbecilité.

Oui. Par son peu d'esprit &amp; sa foiblesse extrême;

Il ne fait jamais prendre un parti de lui-même;

Il veut être mené. Pour en venir à bout,

Nous prendrons le parti de le flater sur tout.

La louange est un mets qui le flate &amp; l'enchanté,

Pour lui la plus grossière est la plus excellente.

D'ailleurs il hait ta Mere; en dire un peu de mal,

C'est lui faire à coup sûr un plaisir sans égal.

VALERE.

Comment j'irai pour toi médire de ma Mere?

DAMON.

Non je prendrai ce soin.

VALERE.

L'aimable caractère!

Puisque pour ton bonheur nos soins sont superflus,

Fais ce que tu voudras, je ne m'en mêle plus.

D A M O N.

J'ai tort ; mais pteseris-moi ce qu'il faut que je fasse.

Il fuit sans m'écouter. Ah permettez de grace,  
Que je suive ses pas , pour calmer son courroux.

## S C E N E IX.

M A R I A N N E *seule.*

Q U E L Ami, juste Ciel ! quel Amant ! Quel  
E p o u x !

Je n'avois pû l'aimer ; mais je croyois sans crime  
Lui pouvoir accorder la plus parfaite estime .  
Et je m'étois flatée au moins en l'épousant  
De conserver mon rang , & de fuir le Convent ,  
Mais je ne voi que trop....

## S C E N E X.

M A R I A N N E , L Y S E T T E .

L Y S E T T E .

M A d a m e vous demande.

M A R I A N N E .

Quoi ?

L Y S E T T E .

Je parle assez haut , je croi , pour qu'on m'entende.

Je vous dis... Vous rêvez ?

M A R I A N N E .

Ah , j'en ai bien sujet !

L Y S E T T E .

Vos vœux vont cependant avoir un plein effet ?  
Si vous avez Damon , n'êtes-vous pas contente ?

MARIANNE.

Hélas !

LYSETTE.

Vous soupirez ? Je suis intelligente.

Ce soupir signifie un tendre souvenir.

MARIANNE.

Lysette, je voudrois un peut'entretenir.

LYSETTE.

Je le souhaite aussi, courez chez votre Mere :

Quand vous aurez fini nous parlerons d'affaire.

*Fin du troisième Acte.*

## ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

**O**UY, Monsieur, je l'ai vû tout comme je vous voi.

LEANDRE.

Mon pere ?

FRONTIN.

Oui.

LEANDRE.

Tu l'as vû ?

FRONTIN.

Vous moquez-vous de moi

De me faire vingt fois dire la même chose ?

LEANDRE.

Mon pere est arrivé ?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, si je l'ose

Je vous dirai tout franc que vous extravaguez.

Pourquoi m'interroger sur ce que vous savez ?

Q 4

LEAN-

368 LE MEDISANT.

LEANDRE.

Je suis au desespoir.

FRONTIN.

Je n'y saurois que faire ;

Le fait est vrai pourtant.

LEANDRE.

Qu'a-t-il dit, mon Pere ?

FRONTIN.

Bien des choses ; d'abord il a voulu savoir,  
Comme vous jugez bien, si j'avois pû vous voir ;  
J'ai dit que j'avois pris une peine inutile,  
Et qu'on ne vous pouvoit trouver en cette ville.

LEANDRE.

Qu'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Rien. Il s'est mis à pleurer.

LEANDRE.

A pleurer ?

FRONTIN.

Des deux yeux ; je puis vous assurer  
Qu'il se repent bien fort de la dure contrainte...

LEANDRE.

Que dit il de Lucrece ?

FRONTIN.

A vous parler sans feinte  
Je doute qu'il vous presse encor sur son sujet.

LEANDRE.

Comment, tu crois cela ?

FRONTIN.

Je le crois, en effet.

LEANDRE.

En fais tu la raison ?

FRONTIN.

Il vient de me la dire.  
Il vous souvient du jour qu'il voulut vous prescrire  
Pour signer le Contrat.

LEANDRE.

Je dois m'en souvenir.

FRONTIN.

Vous lui promîtes tout, pour ne lui rien tenir ;

Ce

Ce jour étant venu vous fites le malade,  
On le crut , mais le soir on sçut vôtre escapade.

L E A N D R E.

Qu'est-il besoin. .

F R O N T I N.

Jugez de nôtre étonnement ;  
On vous attend un jour, deux jours, mais vaine-  
ment.

L E A N D R E.

Eh bourreau, viens au fait.

F R O N T I N.

Donnez-vous patience.  
Enfin quand du retour on n'a plus d'espérance,  
Lucrece au desespoir verse un torrent de pleurs.

L E A N D R E.

Que m'importe?

F R O N T I N.

On s'efforce à calmer ses douleurs ;  
La gloire l'aiguillonne, elle se tranquillise ;  
Puis, chanse, danse, rit, à la fin vous méprise.

L E A N D R E.

Ah tant mieux.

F R O N T I N.

Mais l'amour rappelle son dépit  
Qui jusques à tel point la presse, la saisit,  
Que par le prompt effet de sa noire furie. . .

L E A N D R E.

Comment donc, elle meurt?

F R O N T I N.

Non, elle se marie.

Quel courage, Monsieur!

L E A N D R E.

Peste soit du Faquin.

J'ai craint que ce recit n'eût une triste fin.

F R O N T I N.

Vous perdre, & pour époux prendre un vieux asth-  
matique,

N'est-ce pas là pour elle une fin bien tragique?

L E A N D R E.

Mon Pere n'a plus lieu de traverser mes vœux.

# 370 LE MEDISANT.

FRONTIN.

Non, mais tout est ceans fort contraire à vos feux;  
Damon & la Baronne ont fait le diable à quatre  
Et le Mari, dit-on, n'ose plus les combattre.

LEANDRE.

Je le croi; mais j'espère au pouvoir de l'Amour,  
Et Lysette me flatte encor d'un doux retour.

FRONTIN.

Montrez-vous.

LEANDRE.

Attendons.

FRONTIN.

C'est un point nécessaire;  
Car enfin, que fait-on? si Monsieur votre pere  
Voyant qu'il n'a de vous aucun avis par moi  
Alloit venir ici?

LEANDRE.

Le crois-tu?

FRONTIN.

Je le croi.

- Voulez-vous qu'il vous trouve en ce bel équipage?

LEANDRE.

Je saurois l'éviter, & je serois peu sage  
Si je desabusois Richesource d'abord;  
Sa poursuite ceans m'est nécessaire encor.  
Aux yeux de Marianne il faut enfin paroître,  
Mais sans me découvrir à mon prétendu Maître.  
Il vient; as-tu porté chez toi tous mes habits?  
Je te l'avois dit.

FRONTIN.

Oui.

LEANDRE.

Vas y donc, je te suis.



## SCENE II.

LEANDRE, RICHESOURCE.

RICHESOURCE.

**B**Raver à tous momens un homme de ma trempe!

Quoi morbleu, devant lui prétend-il que je rampe,

Et se croit-il en droit de me traiter en fat,  
Et de m'exclure ainsi pour un vieux Marquisat?

LEANDRE.

Vous parlez de Damon?

RICHESOURCE.

Ah, c'est toi la Fontaine!

Où, je veux m'en venger, ou mourir à la peine.  
Nous nous mesurerons. Il va voir aujourd'hui  
Que je suis par le cœur aussi noble que lui.

LEANDRE.

Quel est votre dessein?

RICHESOURCE.

Mon dessein : De me battre

Un contre un, deux à deux, ou quatre contre quatre,

Comme il vaudra : je dois reparer mon honneur,  
Et rabaisser l'orgueil de ce petit Seigneur.

Vois-tu bien cette épée?

LEANDRE.

Ah quelle énorme brette!

RICHESOURCE.

Je l'atteindrai de loin ce mignon de toilette ;  
Dès qu'il verra cet arme il parlera plus bas,  
Je t'en réponds.

LEANDRE.

Ma foi, ne vous y fiez pas.

Damon a du courage, & la plus longue épée  
N'est rien, si par le cœur elle n'est secondée.

RICHESOURCE.

Du cœur ! En manque-t-on lorsque l'on est Marquis ?

LEANDRE.

Quelquefois.

RICHESOURCE.

Je suis donc un lâche à ton avis;

LEANDRE.

Non. Mais il faut un peu vous consulter vous-même.

RICHESOURCE.

Sur quoi ?

LEANDRE.

Vous sentez-vous une valeur extrême ?

L'avez-vous éprouvée en quelque occasion ?

RICHESOURCE.

Bon, je me suis battu vingt fois comme un Lion.

LEANDRE.

L'épée à la main ?

RICHESOURCE.

Non ; mais je te proteste...

LEANDRE.

Ah, c'est au pistolet.

RICHESOURCE.

Au pistolet ? La peste,

Je crains trop l'arme à feu. J'ai fait vingt fois assaut

Contre mon Maître d'Arme & contre son Prevôt :  
Je sai pousser de Tierce, & de Quarte, & de  
Quinte.LEANDRE *mettant l'épée à la main.*Oui ; mais cet objet ci donne bien plus de crainte,  
Quand Damon en fureur s'avancera sur vous.*Il lui allonge une Botte, & Richesource fuit :*

Ah ! ah !

RICHESOURCE.

Oh j'ai déjà perdu tout mon courroux.

A te dire le vrai cette pointe me choque,  
Et je crois entre nous ma valeur équivoque.  
Qui voudra se signaler en ces nobles combats ;  
Mais quand la pointe en est, je ne m'y frotte pas.

LEANDRE.

N'allez donc point vous battre.

RICHESOURCE.

Ah morbleu, c'est dommage.

Car un fleuret en main, je me sens du courage.

Mais toi tu me paroïs un fort brave garçon :

Tu pourrois me venger.

LEANDRE.

Et de quelle façon,

Monsieur?

RICHESOURCE.

J'ai mon Cousin le Comte de Bienville,

Qui dans peu de Province arrive en cette Ville;

Sa personne à coup sûr n'est point connue ici.

T'y connoit on?

LEANDRE.

Moi? point. Quel sujet?..

RICHESOURCE.

Levoici.

Si tu veux du Cousin faire le personnage,  
 Et t'offrir sous son nom dans un riche équipage,  
 Tu pourras à coup sûr m'être d'un grand secours;  
 J'irai dire au Baron que depuis quelques jours  
 Ce Cousin est chez-nous: & qu'ayant vû sa Fille,  
 Il brule autant que moi d'entrer dans sa famille:  
 Que ma seule poursuite arrêtoit son dessein.  
 Mais que comme je vois que je m'empresse en  
 vain;

Que pour moi Marianne a de la répugnance;  
 Que d'ailleurs mon Cousin est de haute naissance,  
 Riche, bienfait, j'ai pris la résolution  
 De lui céder ma place & ma prétention.

LEANDRE.

Qu'en résultera t-il?

RICHESOURCE.

Le Baron est facile;

Il appuira d'abord le Comte de Bienville.  
 Tu paroïtras. Damon enragé contre toi  
 Préfendra te traiter comme il m'a traité moi:  
 C'est alors qu'il faudra signaler ta vaillance,  
 Le rosser comme un Diable, & hâter ma vengeance.

374 LE MEDISANT.

LEANDRE.

Ce projet me paroît assez bien inventé.

RICHESOURCE.

Il ne tiendra qu'à toi qu'il soit exécuté.

LEANDRE.

J'y consens volontiers.

RICHESOURCE.

Que ma joye est extrême !

LEANDRE.

Vous servir en ceci, c'est me servir moi-même.

RICHESOURCE.

Pourquoi ?

LEANDRE.

Vous en saurez quelque jour la raison.

Je vais me préparer. Allez voir le Baron ?

Il faut tout au plutôt entamer cette affaire.

Vantez bien le Cousin.

RICHESOURCE.

C'est ce que je vais faire.

SCENE III.

LEANDRE, VALERE.

VALERE *entre en rêvant.*

J'Ai pû lui pardonner ! Ah ! je dois en rougir.

LEANDRE *sans le voir.*

A Marianne enfin je pais me découvrir

Sans que l'on me connoisse, & toute ma ressource....

VALERE *apperçoit Leandre.*

Que cherchez-vous ici ?

LEANDRE.

Monsieur de Richesource

Mon Maître.

VALERE.

Comment donc, vous êtes son Valet ?

LEAN-

LEANDRE.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Je vous plains.

LEANDRE.

C'est sans aucun sujet.

Quoique la servitude ait de desagréable,  
Elle n'a rien chez-lui qui ne soit supportable.

VALERE.

Rarement de son Maître un Valet perle ainsi;  
Vôtre réponse veut que je m'explique ici.

Je ne vous ai pas plaint de servir un tel Maître,  
Mais je plains vôtre état; & sans trop vous connoi-  
tre,

Par vôtre air, vos discours, je juge tout d'abord  
Que vous meriteriez, sans doute, un meilleur sort.

LEANDRE.

Vous m'honorez beaucoup En effet, je puis dire  
Que je n'étois pas né pour servir; j'en soupire:  
Mais peut-être qu'un jour je serai plus heureux,  
Et que l'amour aussi comblera tous vos vœux;  
Vous aimez Isabelle, Isabelle vous aime.

VALERE.

Comment le savez-vous?

LEANDRE.

Je le fai d'elle-même,

Ou du moin de son Frere; & cette aimable Sœur  
Vient de lui confier le secret de son cœur.

Je vous dirai bien plus.

VALERE.

Quoi donc?

LEANDRE.

C'est qu'Isabelle

Avoit crû qu'aujond'hui vous viendriez chez elle;

VALERE.

Ah! faut-il qu'un Ami?...

LEANDRE.

Je voi vôtre embaras:

Vous ménagez Damon; il ne merite pas  
Que pour lui vous fuyiez une aimable Maitresse,  
Digne

376 LE MEDISANT.

Digne objet de vos soins & de vôtre tendresse.  
V A L E R E.

Je vais lui protester....

L E A N D R E.

Differez un moment.

V A L E R E.

Pourquoi?

L E A N D R E.

C'est que Clitandre est chez elle à present.

V A L E R E.

Clitandre?

L E A N D R E.

Il est ami de Damon, je m'étonne...

V A L E R E.

Je connois fort son nom, mais non pas sa personne.

L E A N D R E.

C'est ce Mari jaloux qui hier au soir au Bal  
Crut qu'elle étoit sa femme, & la traita si mal.

V A L E R E.

Ah! qu'entens-je?

L E A N D R E.

Il a sçu que c'étoit Isabelle,

Et s'est venu d'abord excuser auprès d'elle.

Du fracas qu'il a fait il accuse Damon.

Dont les discours malins l'avoient mis en soupçon :

Il dit que c'est à tort qu'on accusoit sa femme.

Qui s'est justifiée; & cette jeune Dame

Sachant que c'est Damon qui vouloit l'outrager,

Veut le perdre ceans, afin de se venger.

V A L E R E.

Quelque indigne qu'il soit de l'appui de ma Mere,

Je m'en vais la presser d'appaiser cette affaire.

Adieu, faites qu'ici je puisse vous revoir.

L E A N D R E.

Je ressens vos bontez, & je sai mon devoir.

## SCENE IV.

LEANDRE, LYSETTE.

LYSETTE.

AH vraiment voici bien une autre Comédie,  
 Il nous vient un Mari de Basse Normandie,  
 Qui diable est ce Cousin, qu'on va nous presenter ;  
 Ce Comte de Bienville est propre à tout gâter.  
 Le Baron qui connoit son bien & sa naissance,  
 Vient de faire serment d'user de sa puissance  
 Pour conclure avec lui, s'il le veut dès ce jour ;  
 Et ceci pourroit bien vous perdre sans retour.  
 Vous deviez l'empêcher.

LEANDRE.

L'empêcher ? Au contraire

Je serai le Cousin.

LYSETTE.

Vous ?

LEANDRE.

Moi.

LYSETTE.

J'entends l'affaire.

LEANDRE.

Je reviens à l'instant, gardez bien le secret,  
 Et sur tout préparez le succès du projet :  
 Vous saurez les raisons. . .

LYSETTE.

Je comprends votre adresse :

Allez je vais fonder le cœur de ma Maitresse.

## SCENE V.

LYSETTE *seule.*

O Ne peut rien de mieux, & nous pourrons  
 avoir. . .

S C E

## SCENE VI.

MARIANNE, LYSETTE.

MARIANNE.

A H, Lysette!

LYSETTE.

Quoi donc?

MARIANNE.

Je suis au desespoir;

Tu fais qu'on me propose un nouveau Mariage.

LYSETTE.

Vraiment, j'y vois pour vous un fort gros avantage:

MARIANNE.

Du jour au lendemain je me livrerai moi,

Sans connoître celui qui recevra ma foi?

LYSETTE.

Ne vous allarmez point, je vous répons d'avance,  
Que vous aurez tous deux bien tôt fait connoissance.

MARIANNE.

D'un grand nom, d'un grand bien je fais fort peu  
de cas,

Si le cœur &amp; l'esprit ne les relevent pas.

LYSETTE.

Trouvez-vous en Damon de quoi vous satisfaire?

MARIANNE.

Lysette, avec douleur j'y vois tout le contraire.

J'avois crû tout au moins le pouvoir estimer,

Ayant perdu celui qui m'avoit sçu charmer;

Mais je l'ai mal connu. Plus nôtre hymen s'ap-  
prête,

Et moins je m'applaudis d'une telle conquête.

Faut-il t'avouer tout? je sens incessamment

Mon cœur s'interesser pour mon premier Amant.

Je voulois par l'oubli punir le sien. Lysette;

Mais plus il me néglige, &amp; plus je le regrette.



LYSETTE.

Ma foi vous me charmez quand vous parlez ainsi ,  
Peut être votre Amant n'est-il pas loin d'ici ;  
J'ai des pressentimens dont je veux vous instruire ,  
Et j'avois négligé tantôt de vous les dire.

MARIANNE.

Non , j'ai lieu de penser que Leandre me fuit ;  
Lysette.

LYSETTE.

Cependant je l'ai vû cette nuit.

MARIANNE.

Cette nuit ?

LYSETTE.

En dormant. Je fais de jolis songes  
Quelquefois , & souvent ce ne sont point men-  
songes.

Je gage qu'à l'instant je vous fais son portrait.

MARIANNE.

Voions ?

LYSETTE.

Il m'a paru fort grand & fort bien fait.

MARIANNE.

Bon, ensuite ?

LYSETTE.

Il avoit une perruque blonde,  
De grands yeux , & les dents les plus belles du  
monde ;

Une bouche vermeille , un teint vif & charmant ,  
Les traits fort réguliers , un air tendre & touchant ,  
Un fort beau son de voix , une jambe très fine ,  
Un air aisé , mais noble.

MARIANNE.

Ah Ciel ! je m'imagine

que je le vois encor ; le voilà tel qu'il est.

Se parloit-il de moi ?

LYSETTE.

Croyez vous , s'il vous plaît ,  
Qu'il me fût apparu s'il n'eût eu rien à dire ?  
Il faut voir de quel air il contoit son martyre.

M A R I A N N E.

Pour qui?

L Y S E T T E.

Pour vous, Madame.

M A R I A N N E.

Ah, douce illusion!

Mais Lucrece?

L Y S E T T E.

Est l'objet de son aversion.

M A R I A N N E.

Il l'a donc épousée?

L Y S E T T E.

Il est vrai par l'usage

Que rarement l'Amour survit au mariage :

Mais ce n'est point cela qui vous rend vôtre Amant,

On l'a sur ce sujet pressé très-vainement ;

La veille de la nôce il s'est mis en campagne,

Pour voler à Paris du fond de la Bretagne.

J'ai rêvé tout cela.

M A R I A N N E.

Que n'en vois-je l'effet?

L Y S E T T E

Bon, j'ai songé de plus qu'il s'étoit mis Valet

Pour dépaïser ceux qui le cherchent peut-être,

Et pour venir ceans sans se faire connoître.

M A R I A N N E.

Quelle fidélité! Mais pourquoi me flater?

Tout ceci n'est qu'un songe.

L Y S E T T E.

Il peut s'exécuter.

M A R I A N N E.

Et ce Cousin, Lysette?

L Y S E T T E.

Il faut nous en défaire,

A moins que par hazard il n'ait de quoi vous plaire

M A R I A N N E.

Tu peux compter d'avance. . .

L Y S E T T E.

Eh ne jurons de rien.

MARIANNE.

Pourquoi ?

LYSETTE.

J'ai vû quelqu'un qui m'en a dit du bien,

MARIANNE.

Il n'importe.

LYSETTE.

Et selon ce que j'en viens d'apprendre  
Il peut fort bien tenir la place de Leandre.

MARIANNE.

Après ce que tu fais, c'est vouloir m'outrager  
Que de croire qu'un autre. . . .

LYSETTE.

Et moi je vais gager  
Que vous applaudissant de vous en voir aimée,  
Si-tôt qu'il paroîtra vous en serez charmée.

MARIANNE.

Ah finissons de grace un semblable discours !

J'attendois de ta part un utile secours :

Mais puisqu'à mon amour tu te montres contraire ;

J'ai honte de l'aveu que je viens de te faire.

Pourquoi de mon Amant viens-tu m'entretenir,

Si pour d'autres que lui tu veux me prévenir ?

LYSETTE.

C'est que ce Cousin-là merite bien qu'on l'aime.

MARIANNE.

Non, Lysette, fût-il plus beau que l'Amour même,

Plus charmant que Leandre, &amp; c'est dire encor plus,

Ses soins pour l'effacer seroient tous superflus.

LYSETTE.

Ah vraiment s'il savoit ce que je viens d'entendre,

Il auroit bien-tôt pris le parti qu'il doit prendre !

MARIANNE.

Empêche, si tu peux, qu'il ne vienne me voir.

LYSETTE.

Je n'en ai le dessein, ni même le pouvoir ;

Mais je vous promets bien que je m'en vais l'instruire

De tout ce qu'à l'instant vous venez de me dire.

## SCENE VII.

MARIANNE *seule.*

C'Est beaucoup d'avoir pû la porter à ce point,  
Et s'il est galant homme il n'insistera point.

---

## SCENE VIII.

LE BARON, MARIANNE.

LE BARON.

MA Fille, vous savez quel époux je vous donne,

On en dit mille biens; mais il doit en personne  
Venir ici tantôt, à ce que l'on m'a dit:

Voyez s'il vous convient; vous avez de l'esprit,  
Et vous en jugerez beaucoup mieux que tout autre;

Ma résolution suivra de près la vôtre:

Vous ne ferez contrainte en rien sur son sujet;

Mais si vous le goûtez, je suivrai mon projet,  
Hors Damon que j'exclus & que je dois exclure,  
Sans avoir votre aveu je ne veux rien conclure.

MARIANNE.

Et moi, loind'abuser de toutes vos bontez,  
Je ne me réglerai que sur vos volontez.

LE BARON.

C'est bien répondre: Adieu, je sors pour une affaire,

Où Lyfimon m'écrit que je suis nécessaire.

Un de ses bons Amis est arrivé chez lui,

Et souhaiteroit fort me parler aujourd'hui.

Je vais voir ce que c'est, & reviens tout à l'heure.

## SCENE IX.

MARIANNE, LYSETTE.

**P** LYSETTE.  
Lace, place au Cousin.

MARIANNE.

Il vient donc?

LYSETTE.

Oui. Je meure!

Si j'ai jamais rien vû de si charmant. Ma foi  
Si vous n'en voulez-point; je le prendrai bien moi.

## SCENE X.

MARIANNE, LEANDRE,  
LYSETTE.

LEANDRE.

**D**Ois-je chercher, Madame, ou fuir vôtre présence?

Puis-je me présenter après six mois d'absence?  
M'avez-vous oublié? Me reconnoissez-vous?  
M'est-il permis encor d'embrasser vos genoux?

MARIANNE.

Dans quel étonnement cet incident me plonge!  
Je doute si je veille.

LYSETTE.

Ai je fait un bon songe

MARIANNE.

Lysette, soutiens-moi.

LYSETTE.

D'où vient cetre vapeur?

Est-ce que le Cousin vous a fait si grand peur?

LEANDRE.

Ouvrez les yeuz, Madame, ou vôtre Amant expire.

M A-

M A R I A N N E.

Ah, Leandre! est-ce vous?

L E A N D R E.

Je n'ose vous le dire.

M A R I A N N E.

C'est Leandre : Mes yeux se retrouvent en vous,  
Et mon cœur me le dit par des transports si doux....

L E A N D R E.

O Ciel ! en ma faveur vous parle-t-il encore ?

M A R I A N N E.

Je vous aime toujours.

L E A N D R E.

Et moi je vous adore.

Mais puis-je me flater d'être cher à vos yeux,  
Lors que vous écoutez un Rival odieux ?

M A R I A N N E.

Mais vous qu'un Pere avoit destiné pour une autre,  
En doutant de mon cœur, me gardez-vous le vô-  
tre ?

Etes-vous libre encor ?

L E A N D R E.

J'aurois péri cent fois

Plutôt que d'obéir à de si dures Loix :

Où je suis tout à vous.

M A R I A N N E.

Et moi je vous déclare

Que je mourrai cent fois plutôt qu'on nous sépare :  
Je vous vois, vous m'aimez, je vous donne ma foi  
Que nul autre que vous ne m'obtiendra de moi.

L E A N D R E.

Des maux que j'ai soufferts trop douce récompense !

Vous me rendez le jour, me rendant l'espérance.

L Y S E T T E.

Comment donc ce Cousin est Leandre en effet ?

M A R I A N N E.

Tu le savois, Lysette.

L Y S E T T E.

Où, vous êtes au fait.

Mon songe que tantôt vous aviez peine à croire.

Est une vérité , voilà toute l'histoire.  
 Par ce détour adroit j'ai trouvé le moyen  
 De sonder vôtre cœur en vous ouvrant le sien.  
 Vous vous aimez toujours, la chose est très cer-  
 taine ;  
 Songeons à vous unir par une étroite chaîne.  
 Mais pour venir à bout d'un si juste dessein,  
 Le mal est qu'il faut faire encor bien du chemin.

SCENE XI.

MARIANNE, LEANDRE,  
 RICHESOURCE, LYSETTE.

RICHESOURCE à *Marianne*.

**P**uisque je n'ai pas pû vous donner dans la vôë,  
 Vous allez de ma main du moins être pourvûë ;  
 Mon Cousin. . . Le voici ! Peste qu'il est paré !  
 Comment le trouvez-vous ?

MARIANNE.

Il est fort à mon gré.

RICHESOURCE.

Quoi, sérieusement ?

LYSETTE.

Oh la chose est très-sûre,

Dès qu'on sera d'accord, ils sont prêts à conclure.

RICHESOURCE à *Marianne*.

Tout de bon ?

MARIANNE.

Oùï, Monsieur.

RICHESOURCE.

Vertubleu, le Cousin

En peu de temps, me semble, a bien fait du che-  
 min.

MARIANNE.

Vous avez des parens d'un mérite suprême ;

R

A

386 LE MEDISANT.

A peine les voit-on , qu'aussi-tôt on les aime.

LYSETTE.

Oh , pour cela , Monsieur est bien apparenté.

Mais n'admirez-vous pas la générosité ?

Il vous offre sa main , ce don vous importune ;

Il veut bon gré , malgré , faire vôtre fortune.

Que fait-il ? il vous donne un Cousin , un E-  
poux ,

Que l'Amour tout exprès avoit formé pour vous.

En vérité , Monsieur , ce procédé m'enchanté.

MARIANNE.

Vous verrez à quel point j'en suis reconnoissante ,

Et combien vos pretens me sont chers.

RICHESOURCE.

Cet aveu...

LYSETTE.

N'auriez-vous point pour moi quelque arrière-ne-  
veu ?

J'aime bien vos parens.

RICHESOURCE.

L'eau te vient à la bouche.

*A Mrianne :* Enfin pour ce garçon vous n'êtes  
point farouche

MARIANNE.

Si je l'ai pour époux , vous comblerez mes vœux.

LEANDRE *lui baisant la main.*

Vous me charmez , Madame , & je suis trop heu-  
reux...

RICHESOURCE *le tirant.*

Monsieur mon cher Cousin , vous allez un peu vi-  
te ;

Bride en main , s'il vous plaît , ou retournez au gi-  
te.

LEANDRE.

De quoi vous plaignez-vous , vous l'avez souhaité ?

RICHESOURCE.

Où , mais je vois ici certaine privauté

Dans un premier abord , que j'ai peine à compren-  
dre ;

Et...



LYSETTE.

C'est la sympathie, on ne peut s'en défendre.  
Il est des nœuds secrets, il est....

RICHESOURCE.

J'ai le chagrin

De voir que de plein-faut on se livre au Cousin ;  
Et moi tout franc je jouë un fort sot personnage.

LEANDRE *tirant Richesource a l'écart.*  
Je fais bannir Damon, que faut-il davantage ?  
Si vous parlez encor, adieu nôtre projet.

RICHESOURCE.

Mais puis-je lui laisser épouser mon Valet ?  
Car au train qu'elle prend, elle est Fille à le faire.

LEANDRE.

Ne vous allarmez pas, je conduirai l'affaire  
A son point, & bien-tôt,...

## SCENE XII.

MARIANNE, DAMON,  
LEANDRE, RICHESOURCE,  
LYSETTE.

DAMON à Marianne.

MES soins ont réüssi,

Valere en ma faveur s'est enfin radouci,  
Et j'ai si bien promis de ne jamais médire,  
Qu'il n'empêchera point le bonheur où j'aspire.  
Que vois-je ? Richesource est encor en ces lieux ?

RICHESOURCE.

Oh je ne suis pas prêt à faire mes adieux,  
Et voilà mon Cousin qui charmé de Madame  
Vient aussi de lui faire un aveu de sa flâme.  
Nous allons l'épouser, l'un ou l'autre s'entend ;  
Car tous deux à la fois ce seroit trop.

D A M O N.

Comment,

C'est-là votre Cousin ?

R I C H E S O U R C E.

Oùï, mon Cousin lui-même,  
 Beau, jeune, bien tourné, d'une valeur extrême;  
 Il vous en convaincra bien-tôt par les effets.

D A M O N.

Ah! ah! de vos parens vous faites vos Valets ?  
 Mais je suis maintenant au fait de cette affaire,  
 Monsieur étoit Neveu de défunt votre Pere;  
 Et par cette raison je ne m'étonne pas  
 Si vous l'avez tiré d'un étage si bas.

Heureusement pour vous il est d'une figure  
 A cacher aisément une naissance obscure.

Des Financiers Marquis j'admire le bonheur,  
 Ils ont mille parens qui leur font peu d'honneur;  
 Mais pour les déguiser leur méthode est si fine,  
 Qu'ou ignore bien-tôt d'où vient leur origine.

Cependant je suis las de pareils concurrens;  
 Renvoyez ce Marquis & ses nobles parens:  
 Ou si vous refusez de punir leur audace,  
 Je saurai les contraindre à me laisser la place.

L E A N D R E *fièrement.*

Doucement, s'il vous plaît, vous me connoissez  
 mal,

Je vous ai ce matin menacé d'un Rival:

Vous le voyez en moi, prêt à vous satisfaire . . .

R I C H E S O U R C E.

Sachez qu'il est Neveu de Madame ma Mere,  
 Noble par conséquent tout aussi bien que vous.

L E A N D R E.

Je me ferai bien-tôt connoître aux yeux de tous,  
 Et mon nom . . .

R I C H E S O U R C E.

Pour trancher un discours inutile,  
 C'est Monsieur mon Cousin le Comte de Bienville.

D A M O N.

Lui? Comment, vous osez vous donner un tel  
 nom? Vous

Vous voulez imposer à Monsieur le Baron ?  
 Certes, je suis surpris d'une telle impudence ;  
 Le Comte de Bienville est de ma connoissance,  
 Et nous avons servi tous deux en même temps....

R I C H E S O U R C E.

Ce Diable d'homme-là connoît tous mes parens.

D A M O N.

Le Comte de Bienville est un basset fort mince,  
 Qui sent de deux cent pas le Noble de Province,  
 Homme de peu d'esprit, assez plein de valeur,  
 Fort grand fripon au jeu, du reste homme d'honneur.

Le voilà tel qu'il est, puisqu'il faut vous instruire...

M A R I A N N E.

Vous aviez tant promis de ne jamais médire.  
 Adieu, je ne puis plus vous voir à tous momens  
 Déchirer tout le monde, & fausser vos sermens.

D A M O N.

Madame, permettez que je me justifie.

M A R I A N N E.

Vous me parlez en vain.

D A M O N.

Il y va de ma vie ;

Je ne vous quitte point. *A Leandre* : Nous nous  
 verrons tantôt,

Et je saurai vous faire expliquer comme il faut.

L E A N D R E.

Loin de vous éviter, je m'en vais vous attendre.

## SCENE XIII.

LEANDRE, RICHE-  
SOURCE.

LEANDRE.

**V**ous voyez que Damon n'a plus rien à prétendre ;

Mais je crains la Baronne, & pour parer ses coups  
Il faut gagner Valere, & qu'il parle pour nous.

RICHE SOURCE.

Comment faire ?

LEANDRE.

Allons voir un moment Isabelle,  
Et tâchons de le faire expliquer avec elle.

RICHE SOURCE.

C'est bien dit, jusqu'au bout je suivrai mon projet,

Et je suis trop heureux d'avoir un tel Valer.!

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE

## ACTÉ V.

## SCENE PREMIERE.

## LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

**Q**uoique nous ne puissions encor bien nous  
connoître,  
Et que nôtre amitié ne fasse que de naître,  
Je vous dirai pourtant qu'en cette occasion  
Vous marquez trop de crainte, & trop d'affliction.

LE MARQUIS.

Puis-je trop m'affliger lorsque je considère  
Que ma dureté seule a causé ma misere,  
Et le malheur d'un Fils qui meritoit d'avoir  
Un Pere, qui sçût mieux user de son pouvoir?  
Ah! j'ai trop mérité la douleur qui m'accable,  
Il aimoit vôtre Fille autant qu'elle est aimable;  
Pour vaincre, pour forcer son inclination,  
J'ai tout fait, tout tenté: Vaine précaution!  
Il m'a trompé; mais loin de blâmer sa conduite,  
Je conviens qu'il me rend les maux que je mérite.

LE BARON

J'espère que bien-tôt vous en verrez la fin.

LE MARQUIS.

Puisqu'il n'est point ceans, vous l'espérez en vain;  
A d'éternels regrets sa fuite me condamne.

LE BARON.

Je vais sur ce sujet parler à Marianne?  
Elle fait que ma Femme a fait choix de Damon,  
Et veut le soutenir contre droit & raison:  
Ce motif a pû seul l'engager au silence;  
Et Leandre d'ailleurs craignant vôtre vengeance,  
A pû venir ceans, & se cacher si bien,  
Qu'ils se soient vûs tous deux sans qu'on en ait sçû  
rien.

# 392 LE MEDISANT.

LE MARQUIS.

Plût au Ciel!

LE BARON.

Je m'en vais éclaircir ce mystère,  
Pout en venir à bout je sai ce qu'il faut faire.

LE MARQUIS.

Moi, je vais un moment rejoindre Lyfimon,  
Nous reviendrons ensemble.

LE BARON.

Allez.

---

## SCENE II.

LE BARON, DAMON.

DAMON.

C'Est le Baron.

Je veux adroitement gagner sa confiance.  
Puis-je vous demander un moment d'audiance  
Monfieur?

LE BARON *à part.*

Très-volontiers. J'entrevois son deffein.  
Il veut me regaler aux dépens du prochain.

DAMON.

J'ai toujours eu pour vous un dévouement sincé-  
re,

Et vous refpecte encor, comme mon propre Pere.

LE BARON.

Très obligé, Monfieur.

DAMON.

Vous le meritez bien.

LE BARON *à part.*

Il a beau me flater, il n'avancera rien.

DAMON.

En effet, qui pourroit n'en user pas de même?

On voit briller en vous un mérite fuprême.

Tout ce que vos Ayeux ont eu fèparement,

L'hon-

L'honneur, la probité, l'esprit, l'entendement,  
 La droiture de cœur, la vertu, le courage ;  
 Tout cela forme en vous un parfait assemblage  
 Qui vous fait en tous lieux à tel point admirer  
 Qu'un flateur sur cela ne peut exagerer.

LE BARON *a part.*

Ce discours jusqu'ici ne peut blesser personne.

DAMON.

Quoique vous rejezziez tout l'encens qu'on vous  
 donne,

Que vôtre modestie une fois seulement,  
 De ce que vous valez, couviennne franchement.  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sai qu'on l'irrite,  
 Dès qu'on veut devant vous louer vôtre mérite,  
 Mais il faut, dût sur moi tomber vôtre courroux,  
 Dire ici comme ailleurs ce que j'admire en vous.

LE BARON *a part.*

Ce garçon là vraiment a de la politesse.  
 Finissez vôtre éloge.

DAMON.

Oh je ne puis sans cesse

Me priver du plaisir d'encenser vos vertus.

LE BARON.

Vous vous êtes bien tard avité la dessus.

DAMON.

C'est que...

LE BARON.

Je sai fort bien que vous aimez ma Fille,  
 Vous avez jusqu'ici menagé ma Famille,  
 A ma Fem ne sur tout vous faites vôtre Cour ;  
 Vous ne m'avez pas dit un mot jusqu'à ce jour.

DAMON.

Je craignois d'offenser Madame la Baronne.

LE BARON.

Il est sincère au moins.

DAMON.

O l'étrange personne !

Veut-on marquer pour vous quelque ménage-  
 ment,

C'est vouloir encourir tout son ressentiment ;

R 5

VOUS

Vous lui laissez ici l'autorité suprême,  
On cherche son appui, blâmez-vous en vous même.

LE BARON.

Il a parbleu raison. Je suis un pauvre esprit.

DAMON.

C'est ce qu'à tout moment la Baronne me dit.

LE BARON.

L'insolente!

DAMON.

Après tout. Est-il rien plus infame  
Que d'être absolument gouverné par sa femme ?  
C'est l'unique défaut que je voyois en vous.  
J'en ai gemi cent fois. Il me sera plus doux  
De tenir mon bonheur d'un homme respectable  
Monsieur, que d'une femme aussi déraisonnable.

LE BARON.

Vous la connoissez bien!

DAMON.

Si je la connois, moi ?

Voulez vous que je parle ici de bonne foi ?

LE BARON.

Vous me ferez plaisir.

DAMON.

J'entrevois avec peine  
Jusques où va pour vous son mépris & sa haine.  
A toute heure du jour elle médit de vous,  
Cela me met souvent dans un si grand courroux...

LE BARON.

C'est un Diable.

DAMON.

Il est vrai. Je lui faisois entendre  
Qu'il falloit votre aveu pour être votre Gendre.  
Son orgueil fut si bien piqué de ce discours.  
Que nous fâmes brouillez pendant deux ou trois  
jours,  
Et je ne pûs jamais finir nôtre querelle  
Qu'en avouant tout net que vous dependiez d'elle,

Bien résolu pourtant de ne conclure point,



Si je n'obtenois pas vôtre aveu sur ce point.

L E B A R O N.

C'est que vous sentez bien qu'au fond je suis le  
Maitre.

D A M O N.

Non vous ne l'êtes pas, mais vous devriez l'être.

L E B A R O N.

Me diriez-vous cela devant ma femme.

D A M O N.

Bon!

Je serois dès l'instant exclus de la Maison.

Sur ses droits prétendus vous savez qu'elle est vive ;  
Et par droits de Devotte elle est vindicative.

Quelle devotion qui ne peut corriger

La colere, l'orgueil, l'ardeur de se venger !

Qui ne met dans l'esprit, égards, ni bienfiance,

Foule aux pieds les devoirs, usurpe la puissance,

Et qui n'a d'autre effet qu'un grave extérieur,

Laisant les passions les maitresses du cœur.

L E B A R O N.

La voila trait pour trait.

D A M O N.

Si cela vous irrite. . .

L E B A R O N.

Oh point ; vous la louez comme elle le merite,

Si je puis une fois faire un effort sur moi ,

Je la rangerai bien.

D A M O N.

Vous m'excusez je croi

De ce que je me prête à son humeur bizarre,

Puisque mes sentimens qu'ici je vous déclare

Sont tels que vous devez en être satisfait.

L E B A R O N.

Ouï, Monsieur, j'en serois fort content en effet ;

Et je sens que bientôt vous m'auriez gagné l'ame,

Si vous ne médiez jamais que de ma femme.

D A M O N.

Oh je ne medis plus, j'ai pris cela sur moi.

L E B A R O N.

Et que faites vous donc ? parlons de bonne foi.

Jamais où vous serez on ne vivra tranquille ;  
 Ma femme ne veut point du Comte de Bienville ,  
 Elle vient même encor de me jurer tout net  
 Qu'elle ne démordroit jamais de son projet ;  
 Pour ne point m'emporter j'ai garde le silence ,  
 Mais à la fin paibleu je perdrai patience.  
 Pour ne nous point forcer à quelque éclat fâcheux  
 Daignez porter ailleurs & vos soins & vos vœux ;  
 C'est moi qui vous en prie & qui vous fais excuse ,  
 Si...

D A M O N.

Mais puis-je souffrir qu'un fripon vous abuse ?

L E B A R O N.

Comment donc, on m'abuse ?

D A M O N.

Où je puis le prouver,  
 Et je le prouverai quoi qu'il puisse arriver.  
 Ce Cousin prétendu qu'on vous offre pour Gendre,  
 Sous un nom supposé cherchoit à vous surprendre.  
 Moi qui connois le Comte, & qui l'ai vû cent fois,  
 J'ai confondu tantôt l'Imposteur, & je vois...

L E B A R O N.

Oh oh! quel homme donc est-ce que ce peut être ?

D A M O N.

Je ne sai, mais dans peu je prétends le connoître,  
 Cependant, ce qui doit vous surprendre aujourd'hui

Marianne paroît avoir du goût pour lui ;  
 L'intrigue à débrouiller est assez difficile ;  
 Mais enfin ce n'est point le Comte de Bienville.

L E B A R O N.

Certes, vous me donnez un avis important,  
 Adieu, Monsieur, j'en vais profiter à l'instant.  
*à part.* C'est nôtre jeune Amant, je n'en fais aucun  
 doute. *Il sort.*

## S C E N E III.

D A M O N *seul.*

J'Ai le plaisir au moins de les mettre en déroute.  
Le bon homme a saisi l'avis avec ardeur.

## S C E N E IV.

LA BARONNE, DAMON.

D A M O N.

M Adame, vous saurez...

L A B A R O N N E.

Je suis toute en fureur.

Ma fille... Je n'ai pas la force de le dire...

Asseyons nous de grace, il faut que je respire.

*Ils s'assoyent.*

D A M O N.

Qu'a donc fait Marianne?

L A B A R O N N E.

Ah j'en mourrai je croi,

D A M O N.

Vous m'effrayez beaucoup.

L A B A R O N N E.

Croiriez-vous Monsieur?...

D A M O N.

Quoi?

L A B A R O N N E.

Qu'elle vient de me dire à moi qui suis sa Mere...

Oh je l'assommerois tant je suis en colere.

D A M O N.

Qu'a-t'elle dit enfin, ne puis-je le savoir?

L A B A R O N N E.

Que son pere ceans avoit un plein pouvoir.

D A M O N.

Son Pere? Quel blasphême!

L A B A R O N N E.

Et qu'en Fille bien sage

Elle avoit résolu touchant son Mariage

De suivre ses avis &amp; son intention.

Est-ce donc là le fruit de l'éducation.

Que j'ai toujours pris soin de lui donner moi-même?

## S C E N E V.

V A L E R E , L A B A R O N N E ,  
D A M O N .

V A L E R E .

L E voici justement, & ma joie est extrême  
De les trouver ensemble. Il faut les écouter.

D A M O N .

Plus que jamais, Madame, il faut leur résister.

L A B A R O N N E .

De mon autorité je me verrois déchuë!  
Un Mari m'ôteroit la puissance absolue!

D A M O N .

Gardez-vous de souffrir un affront si sanglant.  
Le Baron entre nous est un homme indolent.

L A B A R O N N E .

Que trop.

D A M O N .

Depuis dix ans il radotte, & surpasse  
Tous ceux...

L A B A R O N N E .

Depuis dix ans? Ah vous lui faites grace  
Il radotte, Monsieur, du moment qu'il est né.

D A M O N .

Jusques à ce moment vous l'avez gouverné,  
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il veut faire le Maître,

Quoi-

Quoiqu'il s'y prenne mal, en effet, il croit l'être.

LA BARONNE.

Il croit l'être ?

DAMON.

Il affecte un air de gravité,

Et vient de me parler d'un ton d'autorité...

LA BARONNE.

D'autorité ?

DAMON.

Comment ! il faut l'entendre dire,

LA BARONNE.

Que dit il ce vieux fou ?

DAMON.

Bon, il n'en faut que rire,

LA BARONNE.

Mais enfin.

DAMON.

Qu'il prétend vous mattrer à tel point,

Que même devant lui vous ne parlerez point.

LA BARONNE.

Je ne parlerai point ? ô le plaisant visage.

DAMON.

Prétendre faire taire une femme si sage !

LA BARONNE *se levant avec fureur.*

Allons Monsieur, allons.

DAMON.

Où voulez-vous aller ?

LA BARONNE.

Où ? chercher mon Epoux & ne point déparler.

*elle retombe dans le fauteuil.* Je voi trop d'où lui vient une telle insolence.

Mes Enfans l'ont gâté par leur obéissance ;

C'est d'eux que vient l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

DAMON.

Allez, je sai qu'ils n'ont aucun respect pour lui,

Et cette obéissance est une hypocrisie

Pour mener leurs desseins selon leur fantaisie.

Valere vous méprise, & vous l'avez gâté.

Pour moi d'un tel Ami je suis fort dégoûté,

Il adore Isabelle.

LA BARONNE.

Ah l'indigne!

D A M O N.

Et je gage

Qu'il prétend malgré vous faire ce Mariage.  
Il me l'a dit.

LA BARONNE.

Aimer une fille sans nom!

D A M O N.

Cette fille de plus est fort sottè, dit-on;  
Mais sottè glorieuse, & qui sous un air prude,  
Cache une humeur fort libre, un esprit aigre & rude,  
Qui vous contredira du matin jusqu'au soir,  
Et qui par ses grands biens prétendra vous valoir.

LA BARONNE.

Ah que l'humeur Bourgeoise est ici bien dépeinte!

D A M O N.

Pour Marianne, il faut que j'en porte ma plainte,  
Je l'aime, & ses défauts n'ont point trompé mes  
yeux,

C'est un esprit changeant, léger, capricieux,  
Elle a fait voir tantôt son ame toute nuë,  
Un Valet déguisé lui donne dans la vûë;  
S'il étoit un Amant d'un étage plus bas,  
Je pense que pour elle il auroit plus d'appas.

LA BARONNE.

Mais n'est-ce point plutôt un Genre qu'on suppo-  
se

Pour nous dépaïser? Examinons la chose.  
Je soupçonne en ceci quelque dessein secret,  
Lysette aura sans doute inventé ce projet,  
Et mon Mari n'osant aller à force ouverte,  
Ils sont tous de concert...

D A M O N.

L'intrigue est découverte;

C'est cela justement.

LA BARONNE.

Je vous rejoins dans peu,  
Je vais pourvoir à tout, & nous verrons beau jeu.

S C E-

## SCÈNE IV.

DAMON, VALÈRE.

DAMON.

TE voilà ! d'où viens-tu ?

VALÈRE.

J'écoutois.

DAMON *à part.*

Ah, qu'entens-je !

VALÈRE.

Vous nous avez à tous départi la louange.

Le portrait d'Isabelle est d'un beau coloris,

Et celui de ma sœur m'a frappé, m'a surpris.

Tous vos coups de pinceau font autant de miracles.

DAMON.

Comme de toutes parts on me fait mille obstacles...

VALÈRE.

De vos nouveaux serments voilà donc tout l'effet ?

Pour le coup nous rompons.

DAMON !

Comment donc ?

VALÈRE.

C'en est fait,

Je vais offrir ma main à l'aimable Isabelle.

DAMON.

Tu cherchois un prétexte à me faire querelle.

Le voilà, je t'ai mis au comble de tes vœux.

VALÈRE.

C'est moi qu'il faut blâmer.

DAMON.

Le fait n'est point douteux,

Ton cœur me sacrifie à ce qu'il trouve aimable,

Et s'il n'aimoit pas tant je serois moins coupable.

VALÈRE.

Quoi vous osez encor ?...

D A M O N.

Finissons, aussi-bien

J'apprehende l'effet d'un pareil entretien.  
 Contre moi vous formez une-secrete ligue,  
 Mais nous aurons bientôt démêlé cette intrigue,  
 Malgré tous vos efforts, en dépit de ta sœur,  
 J'espère que bien tôt j'en serai possesseur,  
 Puisque tout me trahit, mon Ami, ma Maitresse,  
 Plus de ménagement, plus de délicatesse.  
 Adieu Vale. e.

V A L E R E.

Adieu.

## S C E N E VII.

V A L E R E *seul.*

N On, non plus de retour,  
 Une telle amitié doit céder à l'amour.

## S C E N E VIII.

V A L E R E, L Y S E T T E.

L Y S E T T E.

D Amon fort d'avec vous, il se plaint, il murmure;

Qu'est-ce qu'il s'est passé?

V A L E R E.

Lysette, je te jure  
 Que de lui pour jamais me voila dégagé.

L Y S E T T E.

J'entends: ce galand homme a reçu son congé.

V A L E R E.

Tu l'as dit. J'abandonne un ami de la sorte.

L Y-



LYSETTE.

Il n'a donc qu'à chercher le chemin de la porte.  
Tantôt en bonne forme, & très distinctement.  
Nous l'avons regalé du même compliment.  
Si Madame pouvoit...

VALERE.

J'ai du crédit sur elle,  
Je la détromperai. Je cours chez Isabelle.  
Et veux...

LYSETTE.

Pour la trouver vous n'irez pas bien loin,  
Elle est chez votre Sœur. Nous avons pris le soin  
De lui rendre visite, & l'avons amenée  
Pour venir avec nous passer l'après-dinée.

VALERE.

Je voi bien que le Ciel la destine pour moi,  
Et je lui vais offrir, & mon cœur, & ma foi.

## SCENE IX.

LYSETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Enfin me voila seule avec vous, je respire.

LYSETTE.

Comment donc. Avez-vous quelque chose à me  
dire?

JAVOTTE.

Où je veux vous parler sur l'état où je suis.  
L'amour me cause bien du trouble & des ennuis.

LYSETTE.

Diantre!

JAVOTTE.

Vous me voyez dans une peine extrême.  
Je suis jalouse.

LYSETTE.

Oh oh! de qui donc?

JAVOTTE.

De vous-même.

Tantôt en me parlant vous m'avez plû d'abord,  
Mais je suis sur le point de vous haïr bien fort.

LYSETTE.

L'aveu n'est point fardé. D'où viendrait cette haine ?

JAVOTTE.

Perfide ! vous m'avez enlevé la Fontaine :  
Je le cherche par tout , mais en vain , & je voi...

LYSETTE.

Quoi donc ? Suis-je obligée à vous le trouver moi ?

JAVOTTE.

Sans doute , & vous savez selon toute apparence. . .

LYSETTE.

Il est vrai que tantôt il m'a fait confiance...

JAVOTTE.

Le fripon ! Il vous aime. Ah je l'ai bien prédit !  
Ecoutez , je suis bonne , & j'ai fort peu d'esprit ;  
Mais quand on veut m'ôter quelqu'un qui ma sçu  
plaie,

Pour soutenir mes droits je suis fille à tout faire.  
Allons expliquons-nous. Vous aime-t-il ou non ?

LYSETTE.

Vous le saurez tantôt.

JAVOTTE.

Oh parlons tour de bon.

LYSETTE.

Je croi qu'elle s'échauffe.

JAVOTTE.

Oùï merci de ma vie,

Il ne fera pas dit. . .

LYSETTE.

Ecoutez donc ma mie

Je me fâche à la fin.

JAVOTTE.

Oh tant qu'il vous plaira.

Nous aimons la Fontaine , il faut voir qui l'aura.  
Commençons s'il vous plaît par fermer cette porte.

L Y-

LYSETTE.

Elle a perdu l'esprit.

JAVOTTE.

Où l'amour me transporte,

Ce garçon là ma plû, je l'aurai mort ou vif.

LYSETTE.

Puisque vous le prenez d'un ton si décisif,

Et que sans vous combattre on n'y içauroit prétendre,

Où vous le trouverez vous pouvez le reprendre,

Je n'y prétends plus rien.

JAVOTTE.

Ne me trompez-vous pas?

LYSETTE.

Non m'i foi.

JAVOTTE.

Sur ce pied je mets les armes bas.

Touchez là, je vous jure une amitié sincère.

## SCENE X.

MARIANNE, ISABELLE,  
VALERE, LYSETTE,  
JAVOTTE.

VALERE.

DE quoi s'agit-il donc?

LYSETTE.

D'une importante affaire;

Javotte vient ici de me faire un appel,

Il n'atenu qu'à moi de me battre en duel.

VALERE.

Tu railles.

LYSETTE.

Point, La chose étoit fort sérieuse,

D'un jeune adolescent Javotte est amoureuse.

Elle a cru qu'il m'aimoit, &amp; poussé sa valeur

Jusques à me forcer à lui ceder son cœur,

ISA.

I S A B E L L E.

Quel est donc cet Amant ?

L Y S E T T E.

Monsieur de la Fontaine.

I S A B E L L E.

Le Valet de mon frere ?

V A L E R E.

Il en vaut bien la peine.

C'est un joli garçon, ma Sœur, l'avez-vous vû ?

M A R I A N N E.

Oui mon frere.

V A L E R E.

Son air, ses manières m'ont plu.

M A R I A N N E.

Il me plaît fort aussi.

L Y S E T T E.

Voyez la sympathie.

Et moi qui parle moi, je l'aime à la folie.

I S A B E L L E.

Il merite en effet. . .

L Y S E T T E.

Difons cela tout bas,

Javotte est en fureur, &amp; feroit du fracas.

V A L E R E.

Laiſſons ce badinage, & parlons d'autre choſe,  
 Madame accepte enfin l'hymen qu'on lui propoſe,  
 Je touche au doux inſtant qui doit combler mes  
 vœux,

Lyſette, ſi ma Sœur veut bien me rendre heureux.

L Y S E T T E.

Il s'agit d'épouſer le frere de Madame ?

V A L E R E.

C'eſt le prix qu'elle met au bonheur de ma flâme;  
 Mais ma Sœur ſe refuſe à nos communs ſouhais.

L Y S E T T E.

Dame écoutez, chacun ſonge à ſes interêts,  
 Vous avez vos raiſons, & nous avons les nôtres.  
 Mais il faut accorder les unes & les autres.  
 Et volci vôtre Pere avec qui nous verrons  
 De quel bruit en ceci nous nous ajuſterons.

## SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS,  
MARIANNE, ISABELLE,  
VALERE, LYSETTE, JA-  
VOTTE.

LE BARON *au Marquis.*

Où tout ce qu'il m'a dit a beaucoup d'apparen-  
ce,  
Et l'on peut. . .

LE MARQUIS.

J'en conçois quelque foible espérance,  
Mais ne nous flattons point, & tâchons de savoir. . .

MARIANNE *apercevant le Marquis.*  
Ah Lysette!

LYSETTE.

Quoi donc?

MARIANNE.

Je suis au desespoir.  
Tout est perdu. Je voi le pere de Leandre.

VALERE *à Lysette.*

Que craignez-vous ma Sœur?

LYSETTE.

Ah vous allez l'apprendre!

LE BARON *au Marquis.*

Voici ma fille.

LYSETTE *à Marianne.*

Il faut user d'adresse ici.

Laissez-moi, s'il vous plait, menager tout ceci.

LE MARQUIS *au Baron.*

Je n'ose l'aborder.

MARIANNE.

Que je crains sa presence!

ISABELLE *à Javotte.*

Du trouble où je les vois que faut-il que je pense?

LE BARON.

Approchons.

LE MARQUIS à Marianne.

Vous voyez un Pere malheureux .

Dont l'injuste caprice a traversé vos vœux ;  
 Mais si le repentir peut adoucir la haine,  
 Vous devez m'excuser & terminer ma peine.  
 Contre moi vos appas ont revolré mon fils ,  
 Il me craint, il me fuit : Je n'en suis point surpris.  
 Qui vous aime une fois doit vous aimer sans cesse.  
 J'approuve que mon Fils vous marque sa tendres-

se ,  
 Qu'il abandonne tout pour vous chercher ici ;  
 Mais de son sort au moins que je sois éclairci ;  
 C'est de vous seulement que je pourrai l'appren-

LE BARON.

C, a ma Fille, parlez , avez vous vû Leandre ?

MARIANNE.

Je pourrois..

LYSETTE,

Doucement. Qu'avez-vous résolu ?

Nous avons vû Leandre , &amp; ne l'avons pas vû.

LE BARON.

Que veut dire cela ?

LYSETTE.

La chose est toute claire

Si Monsieur avec nous veut entrer en affaire,  
 Nous avons vû Leandre, & nous le ferons voir,  
 Mais s'il veut contre nous user de son pouvoir,  
 Nous ne l'avons pas vû, n'est-il pas vrai Madame ?

LE MARQUIS.

Vous me voyez tout prêt à couronner sa fiâme,  
 Et je serai , Madame , au comble de mes vœux ,  
 Si l'on veut consentir à vous unir tous deux.

LYSETTE.

Point de surprise au moins.

LE MARQUIS.

Vous verrez par l'issuë...

LYSETTE.

Il viendra donc bientôt s'offrir à votre vûë,  
Et dès qu'il apprendra ce doux consentement,  
Vos yeux seront temoins de son ravissement.

LE MARQUIS.

Qu'on le cherche, de grace.

LYSETTE.

Il n'est pas loin. Peut-être  
Viendra-t-il de lui même. Il est avec son Maître.

LE MARQUIS.

Son Maître?

LYSETTE.

Oùï vraiment, c'est un fort bon Valet,  
Monsieur de Richesource en est très-satisfait.

ISABELLE.

Que dit-elle?

LYSETTE à Isabelle.

Sachez pour vous tirer de peine  
Que le Fils de Monsieur est vôtre la Fontaine.

ISABELLE.

Quoi, se faire Valet?...

LYSETTE.

Oùï Valet pour l'amour;  
Allez vous l'allez voir plus beau que le beau jour.

JAVOTTE.

Vraiment me voila bien.

LYSETTE au Marquis.

Tenez voici Javotte,

Qui prétend l'épouser.

JAVOTTE.

Je ne suis pas trop sotté.

## SCENE XII.

*Les Acteurs ci-dessus ,*

RICHESOURCE, LEANDRE.

RICHESOURCE *au Baron.*

Serviteur. Le Cousin vient paroître à vos yeux,  
Et si vous l'honorez d'un accueil gracieux,  
Nous chasserons Damon, ou je me donne au diable.

LEANDRE *au Baron.*

Mon Cousin ma flatté d'un accueil favorable,  
Et je viens vous marquer. . . Ah Ciel.

LE MARQUIS.

Me fuyez-vous ?

Leandre, mon cher Fils.

LEANDRE.

Puisque d'un nom si doux  
Vous m'honorez encor, il m'est permis, mon Pere,  
D'espérer de fléchir enfin vôtre colére ;

*il se jette à ses genoux.*

En faveur de l'amour j'implore vos bontez,  
Sans lui j'aurois toujours suivi vos volontez ;  
Mais s'il a fait le crime, il vous demande grace.

LE MARQUIS.

Le crime est pardonné, vôtre respect l'efface,  
Embrassez-moi mon Fils.

RICHESOURCE.

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

On va vous expliquer tout ce mystère ci.  
Mais, Monsieur le Marquis, puisque sans repugnance

Vous voulez avec nous conclure une alliance. . .

R. I-



# COMEDIE. 411

RICHESOURCE.

Son Pere est un Marquis, jé n'y comprends plus rien.

LYSETTE.

Jusques à ce moment, l'affaire tourne bien.

LEANDRE *a Richesource*

J'adorois Marianne, & j'avois sçu lui plaire,  
Au bonheur de mes feux mon Pere étoit contraire,  
Pour rompre un autre hymen qu'il m'avoit proposé  
Sous l'habit de Valet je me fais déguisé,  
Pardonnez-moi, Monsieur, cette feinte innocente,  
Et daignez...

RICHESOURCE.

Par ma foi la chose est trop plaisante,  
Et me réjouit trop pour en être offensé.  
D'ailleurs je suis content si Damon est chassé.

LE BARON.

C'est ce que je voudrois du meilleur de mon ame ;  
Mais pour y réussir il faut gagner ma femme ;  
J'espère avec le temps que nous serons d'accord,  
Du moins j'y veux tâcher par un nouvel effort ;  
Mais si j'y réussis, Valere aime Isabelle,  
Voudrez-vous consentir qu'il s'unisse avec elle ?

RICHESOURCE.

C'est trop d'honneur pour nous, j'approuve ce dessein,  
Si la Baronne y taupe, on conclura demain.

---

## SCENE XIII.

*Les Acteurs de la Scène précédente.*

LE BARONNE.

J'Et me réjouis fort de vous voir tous ensemble,  
Et je vois à peu près quel sujet vous assemble.

LE BARON.

Vous verrai-je toujours traverser mes desseins ?

LA BARONNE.

Au contraire, je viens pour y donner les mains,  
Et pourvû que Damon ne soit point nôtre Gendre ?  
J'approuve tout le reste.

LE BARON.

Oh oh ! Peut-on apprendre  
Quel motif cause en vous un si prompt change-  
ment ?

LA BARONNE.

Cette Lettre en fait voir le premier fondement,  
Elle va vous causer une juste tristesse,  
Lisez mon Fils, elle est de ma Sœur la Comtesse.

VALERE lit.

*Plusieurs personnes de mes Amies viennent de m'avertir, ma Sœur, des bruits affreux que Damon a répandus dans le monde, tant par ses discours, que par des Vers qui me deshonnorent, & que je vous envoie, sur l'amitié que j'ai toujours eue pour Valere mon Neveu, & sur les dispositions que j'ai faites en sa faveur. J'en suis tellement saisie, que je n'ai pas la force d'aller chez vous ; mais je vous avertis d'avance, que s'il épouse ma Nièce, & que si Valere ne rompt pas avec lui pour toujours, j'ai résolu de le priver de ma succession.*

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout encor, il m'attaque aussi moi,  
Et je ne puis cacher l'avis que j'en reçois.  
Je viens de voir ici la femme de Clitandre,  
Qui par divers écrits qu'elle vient de me rendre,  
Et par divers témoins m'a prouvé clairement  
Que Damon de nous tous médit également.  
au Baron. Il publie à la Cour aussi bien qu'à la Ville  
Que vous n'êtes qu'un sot & qu'un vieux imbecille ;  
S'il n'eût fait que cela, le mal seroit petit ;  
Mais, dire que je suis un dangereux esprit,  
Que je l'aime ; & qu'afin qu'il soit dans ma Famille,  
Et

Et pour cacher mon jeu je lui donne ma Fille.  
 Ah! c'est un trait si noir, qu'il n'est point de dan-  
 ger

Où je ne m'exposasse afin de m'en venger.

L E B A R O N.

Vous voyez à present qu'une mauvaise langue...

L A B A R O N N E.

Vous allez commencer quelque sorte harangue.

SCENE DERNIERE.

*Tous les Acteurs de la Scène précé-  
 dente.*

D A M O N.

L A B A R O N N E à Damon.

AH vous voila Monsieur.

L E M A R Q U I S *la retenant.*

Madame, croyez-moi,

Il fera trop puni de tout ce que je voi.

Et pour vôtre vengeance il suffit qu'il apprenne

Qu'il perd vôtre amitié, que vous fuyez la sienne.

Que Leandre mon fils qui paroît devant lui

Afçu plaire à Madame, & l'épouse aujourd'hui.

L E B A R O N.

Point d'explication. Pour terminer l'affaire

Suivez moi, je vais faire avertir mon Notaire,

Et par un double hymen que nous approuvons tous

Nous comblerons les vœux de ces jeunes époux.

*Il sort avec le Marquis, Leandre & Marianne.*

D A M O N à la Baronne.

Quel est donc ce discours, & que veut-on m'ap-  
 prendre?

L A B A R O N N E.

Allez le demander à votre Ami Clitandre,  
 A sa femme, à mon Frere, enfin à tout Paris;  
 Et de ce changement vous serez peu surpris.

D A M O N.

Je vous l'ai déjà dit, chacun ici conspire  
 Pour vous tromper, Madame, afin de me détruire.  
 Jamais....

L A B A R O N N E.

Il n'est plus temps de tenir ce discours,  
 Et je vous dis adieu, s'il vous plaît, pour toujours.  
*Elle sort.*

R I C H E S O U R C E.

Adieu, noble Marquis. *il s'enfuit.*

V A L E R E *emmenant Isabelle.*

Je plains votre disgrâce;  
 Mais, accusez-vous seul de tout ce qui se passe.  
 Heureux si ce revers qui doit vous affliger,  
 D'un penchant odieux pouvoit vous corriger.

J A V O T T E.

Bonjour, Monsieur Damon.

L Y S E T T E *lui faisant une profonde  
 révérence.*

Je suis votre Servante.

D A M O N *la retenant.*

Tu me crois affligé; mais contre ton attente  
 Apprends que tout ceci ne me fait nul dépit.  
 Valere n'est qu'un fat, je l'ai toujours bien dit.  
 Son Pere est moins que rien. Pour Madame sa Mere,  
 Je ne suis point surpris de la voir en colere;  
 Car je n'en ai rien dit qui ne soit très-constant.  
 Marianne a besoin d'un Mari complaisant.  
 Je n'étois pas son homme: ainsi loin qu'on m'ou-  
 trage,  
 Mon front quand je la perds se sauve du naufrage.

L Y S E T T E.

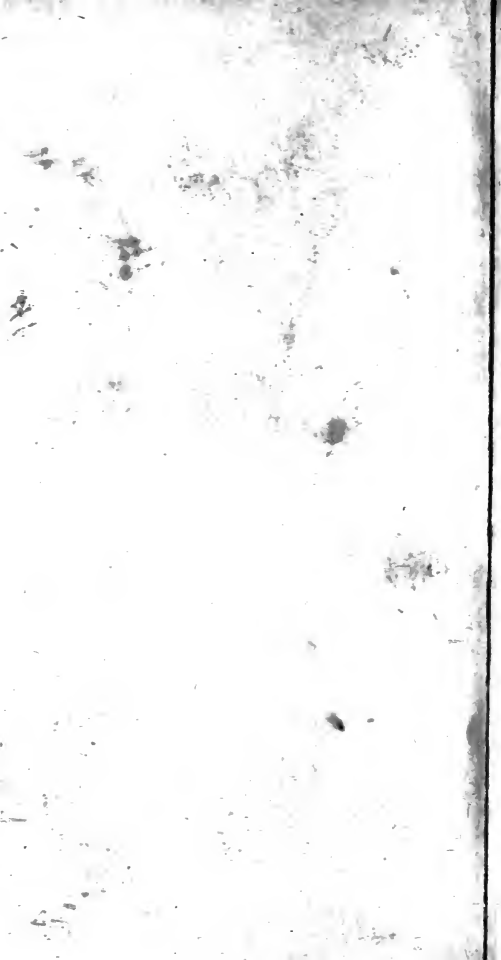
Si vous êtes content, nous le sommes donc tous;  
 Mais faites-nous l'honneur de n'entrer plus chez  
 nous.

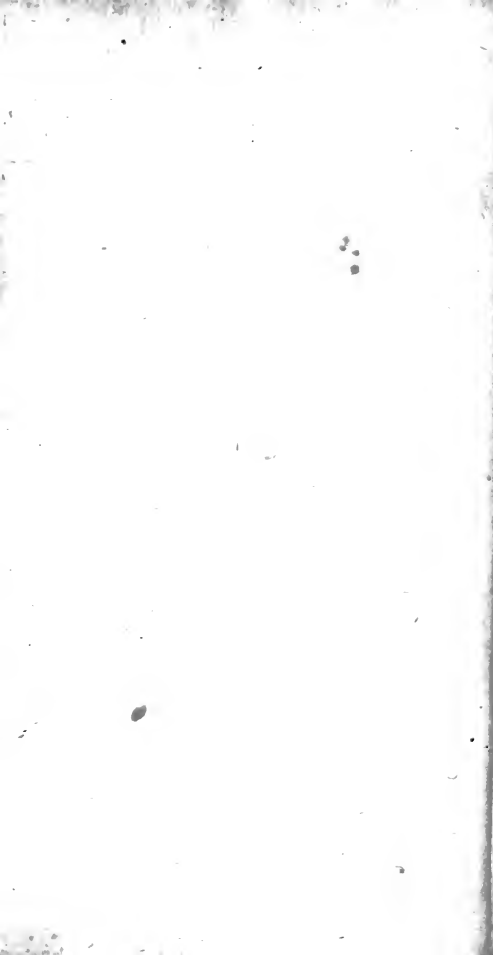
*Fin du cinquième Acte.*

A P P R O B A T I O N.

J' Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ;  
la Comedie *du Médisant*, dont j'ai trouvé le caractère très-bien souûteu ; & je crois que l'Impression de cet Ouvrage ne sera pas moins utile, qu'agréable au Public. Fait à Paris, ce vingt deuxiême Février 1715.

D A N C H E T.





thèque  
d'Ottawa  
ce

The Library  
University of Ottawa  
Date due





